This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
B 3 811 448

LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA
SANTA CRUZ

MÉMOIRES

OU

SOUVENIRS ET ANECDOTES,

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR,

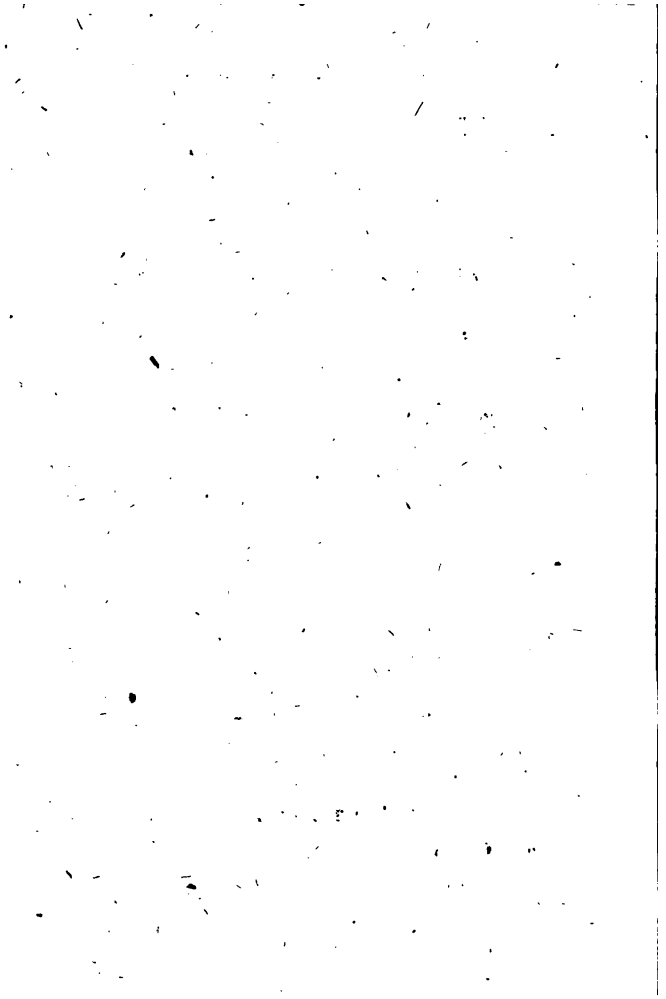
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAIR DE FRANCE.

Second Volume.

STUTTGART,

CHEZ CHARLES HOFFMANN, LIBRAIRE.

1829.



DC
146
S37
A3
v.2

MÉMOIRES

OU

SOUVENIRS ET ANECDOTES.

On ressent une joie bien vive lorsque, après de longues traversées, on touche d'un pied la terre en repoussant de l'autre le canot qui nous a portés. Je trouve la constance des marins aussi surprenante qu'admirable, et j'ai peine à concevoir l'impatient désir que la plupart d'entr'eux éprouvent, après quelques momens de relâche, de se lancer de nouveau sur le perfide Océan. Il semble que ce soit pour eux une passion, un besoin continuel d'agitations et d'émotions.

Pour moi, je ne connais aucun métier plus capable d'aigrir le caractère et de le rendre brusque et chagrin; on y vit dans un état presque perpétuel de contrariété: veut-on aller au

nord? le vent nous pousse au sud; désire-t-on dîner? la tourmente ébranle votre table, renverse vos plats; si l'on marche, il faut se tenir péniblement en équilibre pour résister au tangage et au roulis.

Jamais un moment de solitude, point de portes pour échapper au bruit et aux importuns, point d'asile pour le travail et pour la rêverie; si l'espoir de dormir vous console, les cris des matelots, le changement bruyant des manœuvres, les viremens de bord, les secousses violentes du bâtiment, le mugissement des vagues vous réveillent à chaque instant; enfin, ayant à redouter également l'air qui peut vous emporter, la terre où l'on craint d'échouer, une mer sans fond qui menace de vous engloutir, ne voyant au-dessus, au-dessous et autour de vous que le ciel et l'eau, vous êtes encore exposé aux périls du feu que vous bravez sur un bâtiment de bois qui porte un magasin de poudre.

La gloire même est plus soumise sur la mer que partout ailleurs aux caprices du sort; et, pour déjouer les calculs du plus habile et du plus brave capitaine, il suffit d'un calme imprévu, d'une saute de vent, d'une voile déchirée et d'un mât brisé.

Payons donc à nos intrépides marins un juste et triple hommage: ce n'est pas, comme sur

terre, au prix seul de leur sang qu'ils acquièrent des lauriers; c'est en s'exilant presque perpétuellement de leurs foyers, en sacrifiant à leurs devoirs tous les plaisirs de famille, de société, tous les plus doux sentimens de la nature; c'est en triomphant non-seulement de leurs ennemis, mais de tous les élémens, qu'ils méritent la palme glorieuse que leur doit une patrie reconnaissante.

Moi qui partageais, comme voyageur, leurs périls, sans espoir de partager leur gloire, je ne saurais exprimer le plaisir que je ressentis en m'élançant sur la terre, en revoyant ma patrie, et en montant dans la voiture qui devait me faire retrouver en peu de jours tous les objets de mon affection. Tout était délices pour moi: l'aspect des champs, la vue des arbres et de la verdure, la pureté de l'air, la fraîcheur des alimens et l'absence de cette eau fétide qui, pendant une longue navigation, peut seule étancher notre soif en révoltant nos sens.

À quelques lieues de Brest, ayant quitté ma voiture pour gravir à pied une montagne assez longue et pour jouir enfin du plaisir de marcher sur un terrain solide, je fus tout-à-coup témoin d'une autre joie qui se manifestait par les plus bruyans transports.

J'avais pris sur mon habitation de Saint-Do-

mingue et j'amenai avec moi en France un jeune nègre nommé Asa, âgé de treize à quatorze ans. Tout à coup je le vois sauter, danser, chanter et rire aux éclats. « Quelle est donc, Asa, lui dis-je, la cause de ces folies? » Alors le négrillon, continuant ses gambades, me dit, en me montrant avec sa main des paysans qui bêchaient un champ : « Maître, moi, maître-moi, mires là-bas; li blancs travailler, li blancs travailler, travailler comme nous! »

Cette joie si vive me fit tristement rêver au sort d'une race d'hommes accoutumés par l'esclavage à regarder des hommes d'une autre couleur comme une race d'une nature différente de la leur, et presque comme des dieux, mais comme des dieux méchans. Le tems a marché; les nègres d'Haïti sont libres; nous ne sommes plus à leurs yeux que des hommes, et ces nègres indépendans ne travaillent plus que pour eux.

Je repris ma course. Les postillons, bien payés, semblaient voler, et mon impatience me faisait croire qu'ils allaient au pas; enfin j'arrivai à Versailles, où je me retrouvai, avec un ravissement qu'on sent, mais qu'on n'exprime pas, dans les bras d'un père vénéré et d'une famille chérie, dont un mois auparavant j'étais séparé par un immense abîme.

A la cour comme à Paris, tout est soumis à

la mode, cette folle puissance élève ou abaisse passagèrement la valeur de chaque individu, non selon son mérite, mais suivant la plus petite circonstance qui attire sur lui ou en éloigne l'attention.

Dans ce moment un jeune colonel, revenu d'Amérique et témoin des triomphes d'une république nouvelle, devenait un objet de curiosité et de bienveillance. La position de mon père rendait pour moi cette distinction momentanée plus remarquable.

Peu d'heures après mon arrivée, la reine eut la bonté de me faire dire de venir la voir chez madame la duchesse de Polignac, où elle dînait. Elle ajouta à cette faveur, lorsque je fus près d'elle, les paroles les plus obligeantes sur le compte qu'on lui avait rendu de ma conduite, paroles auxquelles la grâce qui lui était naturelle attachait un nouveau prix. Elle me parla des succès de nos armées sur terre et sur mer, et des avantages d'une paix glorieuse pour la France, avec la fierté et le sentiment d'une reine, et d'une noble française.

Quelques jours après, M. le comte de Vergennes m'entretint longtems de la situation intérieure des Etats-Unis, et de l'esprit public de ce pays. Sa prévision sur les destinées futures de cette nouvelle république, et sur l'influence

que pourraient en présenter bien d'autres contrées, était claire, sage, profonde; les événemens l'ont prouvé et les prouvent de plus en plus.

Cependant, en me parlant avec éloge de mes dépêches que mon père lui avait lues, je vis qu'il ne partageait pas mon opinion sur la probabilité d'une prochaine révolution dans l'Amérique espagnole; il croyait qu'elle en serait garantie par l'ignorance des habitans de ces grandes colonies et par la puissance du clergé.

Je m'aperçus, dès ce premier entretien, qu'il avait formé le dessein de me faire entrer dans la carrière diplomatique, soit que par une prévention favorable il crût pouvoir m'y employer utilement, soit qu'il voulût par ce moyen réparer envers mon père quelques torts qui auraient précédemment mis entre eux un refroidissement momentané.

M. de Vergennes était un homme instruit, adroit, sage dans sa politique, modeste dans son extérieur, simple dans son langage; mais quelle est la sagesse qui peut constamment éviter toute tentation et tout écueil dans les grandes places, au milieu d'une cour, foyer perpétuel d'intrigues!

L'habile politique de M. de Vergennes avait eu un plein succès; la sagesse de ses mesures

avait contribué à la pacification de la Russie et de la Turquie, de la Prusse et de l'Autriche, et prévenu ainsi une guerre continentale dans laquelle nous nous serions vus entraînés.

Ayant trouvé le moyen de déjouer les efforts du cabinet britannique, une ligue puissante s'était formée sous notre direction en faveur de la république des Etats-Unis, tandis que, pour soutenir cette redoutable lutte, l'Angleterre, dépourvue d'alliés, s'était vue réduite à ses propres forces. Enfin une paix honorable venait de couronner des travaux glorieux; elle enlevait treize grandes provinces à notre éternelle rivale, rendait à nos alliés des villes, des colonies, des îles qu'ils avaient perdues, nous faisait reprendre une grande influence en Europe, et nous replaçait au rang dont la faiblesse du règne de Louis XV nous avait fait descendre. Louis XVI jouissait par-là d'une prééminence conforme à son caractère vertueux, celle d'un monarque modéré, puissant et pacificateur.

Les affronts de la paix de 1763 étaient effacés. La France entière avait vu avec des transports de joie renvoyer de Dunkerque le commissaire anglais, dont la présence, humiliante pour nous, était une insulte prolongée. L'indépendance de l'Amérique ouvrait de nouveaux débouchés à l'activité de notre agriculture et de notre com-

merce. Tout semblait nous assurer une prospérité croissante.

Il était juste que des ministres, après de tels succès, reçussent quelques preuves de la satisfaction du roi: il nomma M. le comte de Vergennes chef du conseil des finances. Jusque-là ce titre n'avait été qu'honorifique; quelques amis ambitieux persuadèrent à M. de Vergennes de lui donner une réalité qui pouvait l'élever au rang de premier ministre.

Cette intrigue était conduite par MM. de Miromenil, Joly de Fleury, Bourgade, Foulon, d'Harvelai et Calonne. Le prétexte allégué par eux fut l'énormité des dépenses de la marine, et le grand nombre de lettres de change qui arrivaient journellement des colonies. En conséquence on suspendit le paiement de ces lettres, démarche imprudente qui compromettait le crédit.

M. de Castries, ministre de la marine, était évidemment l'objet de ces mesures presque hostiles. Une ordonnance prescrivit à tous les ministres de comparaître devant le comité lorsqu'ils y seraient cités, et d'y rendre compte de la dépense de leurs départemens. M. de Castries et mon père prévirent à l'instant les suites de ce premier pas, qui devait les soumettre à un premier ministre.

Cet examen des comptes n'aurait rien eu de choquant s'il avait été réciproque; mais, en faisant cette innovation, c'était devant M. de Vergennes et son comité qu'on citait, comme devant un tribunal supérieur, les ministres de la guerre et de la marine, dont les combinaisons, le zèle et l'heureuse activité venaient de contribuer si efficacement aux succès de nos armes et à la conclusion d'une paix glorieuse.

Par-là, non-seulement le ministre des affaires étrangères obtenait seul une marque éclatante de confiance et de satisfaction, mais, ce qui paraissait moins tolérable, c'était aux dépens de ses collègues qu'on l'élevait; il devenait, en quelque sorte, leur chef et leur juge, puisqu'on les soumettait à sa censure.

D'ailleurs les membres du comité pouvaient inspirer quelques craintes sur leur partialité, si l'on en jugeait par l'amertume de leurs déclamations contre les dépenses (excessives selon eux) faites par les départemens de la marine et de la guerre.

M. de Castries, plus spécialement attaqué et plus ardent, voulait se retirer et ne point paraître au comité. Mon père, plus froid, disait qu'il comparaîtrait pour obéir et se retirerait ensuite. Cette division dans le conseil gênait le roi, pressé d'un côté par M. de Vergennes d'a-

dopter un plan qu'on lui présentait comme le seul moyen à prendre pour sortir de la situation critique où se trouvaient les finances, et d'une autre part retenu par la crainte de perdre et d'humilier deux ministres dont il estimait la probité, la sagesse et les talens.

La reine, dans les premiers momens, n'avait point contrarié M. de Vergennes dans ses vues. Ce ministre saisaissait alors toutes les occasions de lui complaire, et sur sa recommandation il venait récemment de donner l'ambassade d'Angleterre à M. d'Adhémar.

Celui-ci, qui inspirait une grande confiance à la duchesse de Polignac, sacrifia dans ce moment l'amitié à l'ambition; oubliant qu'il devait sa fortune à mon père et à M. de Castries, il favorisa autant qu'il le put le plan de M. de Vergennes, en cachant aux yeux de la reine les conséquences d'une telle innovation. Cette princesse ne les comprit qu'à l'instant où, la déclaration du roi étant publiée, les deux ministres qu'elle blessait firent éclater leurs justes plaintes.

» Ce n'est point, disait mon père, une nouvelle forme d'administration que je blâme: si, dans le comité, on n'avait placé aucun secrétaire d'Etat, j'irais sans répugnance y rendre mes comptes; mais il n'est pas tolérable pour moi, de voir que M. de Vergennes, quand nous

» sommes, secrétaires d'Etat tous deux, jugera » mon administration, tandis que je ne jugerai » pas la sienne. L'intérêt de la fortune de mes » enfans, qu'on m'objecte en vain, ne me séduira » point; je ne suis pas de ces hommes prêts » à perdre leur considération pour garder leur » place. Je dois obéissance au roi, mais je ne » lui dois point de supporter un désagrément » aussi choquant, lorsque j'ai mérité de justes » marques de satisfaction. »

Le roi ne tarda pas à s'apercevoir que de mauvais conseils avaient égaré M. de Vergennes, et que ce plan pour former un conseil de finances, présenté comme une nécessité publique, n'était dicté que par une intrigue d'intérêts privés. Cependant, comme ce prince avait un sens très droit, avant de revenir sur une résolution dont on ne pouvait plus lui déguiser les inconvéniens, il voulut absolument que ses ministres obéissent.

M. de Castries porta au conseil des finances des comptes des dépenses de la guerre d'Amérique, qui prouvèrent jusqu'à l'évidence, la sagesse, l'habileté de son administration, et le peu de fondement des reproches dont elle avait été l'objet. En sortant du conseil, M. de Castries alla chez la reine, et lui montra sa démission qu'il voulait porter au roi. Cette princes-

se le pria d'attendre huit jours avant de la donner.

Dans la même semaine, M. de Fleury, un des premiers conducteurs de l'intrigue, perdit sa place de contrôleur-général, qu'on donna à M. d'Ormesson, plus estimable par sa probité que par ses talens. On n'alléguait pas les motifs de ce renvoi, mais on les devinait.

Le roi et la reine, mécontens du parti qu'on leur avait fait prendre, éprouvaient quelque embarras, et craignaient de compromettre leur autorité en revenant trop promptement sur une mesure si importante. La résistance des deux ministres, qui persistaient à vouloir rendre leurs portefeuilles, les irritait.

Mon père leur avait présenté un mémoire dans lequel étaient développés avec beaucoup de force et de clarté tous les inconvéniens résultant d'un comité de finances, qui, soumettant sans réciprocité deux secrétaires d'Etat au jugement de leur collègue, faisait de celui-ci un chef absolu, et des autres ses commis, détruisant ainsi tout équilibre dans le conseil.

La reine avait lu ce mémoire avec humeur. Le roi disait qu'il ne voulait pas d'opposition, et qu'il n'était pas disposé à souffrir *des ministres aussi indépendans et prétentieux que l'avait été le duc de Choiseul.*

Mon père reçut bientôt, ainsi que M. de Castries, une lettre de M. d'Ormesson, qui les avertissait de se rendre au comité. Choqués avec raison d'une telle forme, tous deux répondirent *qu'ils prendraient les ordres du roi.* Ce prince les approuva et leur dit qu'il leur indiquerait lui-même le jour où ils devraient se rendre au comité.

M. de Castries fut le premier appelé; il présenta ses états de l'année, qui furent trouvés en règle. Mon père vint ensuite porter ses comptes, dont le résultat satisfaisant était une remise de trois millions d'épargne sur les fonds qui lui avaient été assignés pour l'année.

Après la lecture de tous les états, aucun membre du conseil ne fit d'observation. Les deux ministres reprirent des mains du roi leurs portefeuilles; ils se retirèrent, et, dès qu'ils furent sortis, Louis XVI les combla d'éloges et rendit une pleine justice à leur habileté, ainsi qu'à leur économie.

Peu de semaines après, le roi, travaillant avec mon père, fit une promotion de dix maréchaux de France dans laquelle les deux ministres de la guerre et de la marine étaient compris; mais en même tems, sans en donner de motifs, et peut-être pour qu'on ne crût pas qu'une grace si bien méritée par tant d'anciens

services et de blessures était pour les deux ministres une compensation du désagrément qu'ils avaient éprouvé, le roi voulut que cette promotion restât quelque tems secrète.

Avant qu'elle fût publiée, M. de Vergennes vint féliciter mon père et lui faire des protestations d'amitié qui furent reçues poliment, mais avec la franchise d'un caractère qui ne savait ni plier ni se masquer. »Vous m'avez fait douter » quelque tems, monsieur, lui répondit-il, de » la constance de cette amitié, en voulant con» traindre vos confrères à vous reconnaître pour » juge dans l'administration de leurs départe» mens.«

Le ministère de M. d'Ormesson fut court: avec de bonnes intentions, il commit des fautes; il fallut lui donner promptement un successeur. M. Foulon prétendait à cette place; M. de Calonne l'emporta sur lui: un grand parti à la cour et M. de Vergennes l'appuyaient. Dès qu'il fut nommé, il s'empressa d'annoncer à mon père que le comité des finances, cause de tant de débats et d'intrigues, n'aurait plus lieu, ajoutant qu'il n'avait accepté le ministère qu'à cette condition. Telle fut la fin de ce léger discord, grossi par le bruit public, et d'après lequel, sans doute, un historien moderne a cru pouvoir

affirmer qu'alors la cour et le ministère étaient une véritable république.

On peut compter le ministère de M. de Calonne au nombre des causes d'une révolution peut-être rendue inévitable, mais qu'au moins on aurait pu éloigner. La nomination d'un ministre ambitieux, léger, et la légèreté même avec laquelle il fut renvoyé, ont certainement accéléré l'explosion que préparaient depuis long-tems d'anciens ressentimens, des institutions vieillies, des mœurs nouvelles et une philosophie qui combattait tous les préjugés, en armant contr'eux toutes les passions.

M. de Calonne réunissait en lui tout ce qui pouvait plaire à la cour, déplaire au peuple, nourrir d'illusions l'autorité, et réveiller les alarmes des parlemens. Son maintien, ses formes tenaient plus de l'homme du monde que du magistrat. On admirait en lui un esprit fin, un caractère liant, une imagination vive, une élocution facile. Apercevant tout rapidement et n'approfondissant rien, aucun obstacle n'inquiétait, n'arrêtait sa présomptueuse confiance.

Comptant, avec raison sans doute, mais avec peu de prudence et d'habileté, sur l'immensité des ressources de la France, il en abusa plutôt qu'il ne s'en servit. L'embarras où l'on se trouvait alors par les suites d'une guerre dispen-

dieuse, par les prodigalités de la cour, par la rareté du numéraire, par l'absence du crédit, ne lui causait pas le moindre trouble; et, loin d'apporter à tant de maux réels l'unique et sage remède d'une sévère économie, il crut pouvoir accroître sans danger les dépenses, relever la puissance de la cour en augmentant son éclat, imposer au public par le luxe, rappeler la confiance par des illusions, et faire adopter sans opposition des emprunts par des banquiers, de nouveaux impots par les parlemens, des sacrifices pécuniaires par la noblesse et par le clergé.

La sévérité de M. Necker avait attristé et effrayé; la médiocrité de ses successeurs avait découragé; l'audace et l'enjouement de M. de Calonne rassurèrent. Le péril cessa de paraître grand, dès qu'on vit qu'il ne semblait qu'un jeu au ministre chargé de nous en faire sortir.

Ses premières mesures pour avoir de l'argent réussirent, comme tout ce qui est nouveau réussit toujours en France. Les courtisans, les financiers, les magistrats n'avaient jamais trouvé de ministre plus prompt à les accueillir, à les écouter, à leur répondre. Si les princes avaient des dettes, il les payait; si les femmes sollicitaient des graces, elles étaient accordées ou promises. Comme il avait le travail prompt et bien distribué, son tems semblait toujours il

bre; les affaires ne l'enlevaient pas à la société, et son cabinet pouvait passer pour un salon.

Le génie d'un tel homme était le génie de l'espérance, très conforme à celui qui animait alors la nation française; aussi, dans les premiers tems, Paris retentissait de son éloge; il faut avouer que nous entrions presque tous dans le cercle d'illusions que sa baguette magique nous présentait.

Rassurant les parlementaires contre les coups d'Etat, respectueux pour les princes de l'Eglise, libéral avec les philosophes, qui ne lui connaissaient pas de préjugés, agréable aux gens de lettres, dont il aimait et encourageait les talens; déférant pour ses collègues, prodigue pour les hommes puissans de la cour, dans son début il plaisait trop à tous pour être jugé sévèrement par personne.

Cependant, pour s'attirer et conserver la confiance des parlemens, il lui aurait fallu une grande constance d'efforts; car il trouvait là d'anciens ennemis qui conservaient un profond ressentiment de sa conduite antérieure dans l'affaire trop malheureusement célèbre du parlement de Bretagne, de M. de La Chalotais et de M. le duc d'Aiguillon.

Il est bon d'en dire quelque mots, puisque ces faits avaient laissé de longues traces, et ex-

cité l'animosité de la magistrature contre les abus du pouvoir ministériel. On ne peut oublier, si l'on veut juger le tems présent, cette vérité: C'est au bruit de la lutte des grands corps de la magistrature contre la cour, que la la liberté, en France, s'est réveillée.

La Chalotais, procureur-général au parlement de Bretagne, s'était acquis promptement une grande considération par son éloquence, par la chaleur de son imagination, et surtout par l'indépendante fermeté de son caractère. Sa réputation s'était accrue par le choix de ses amis, Montesquieu, Mably, Condillac, Diderot, D'Alembert, oracles alors d'un parti nombreux et presque dispensateur de la renommée.

Dans ce tems, la lutte contre les jésuites commençait; la cour soutenait, et les parlemens accusaient cet ordre trop célèbre, cette milice ultramontaine qui, toujours combattant pour l'autorité temporelle du Saint Siège contre celle de la royauté, sut toujours en flattant, en menaçant, en effrayant, en punissant même, les rois, les intéresser à sa cause; ordre redoutable qui s'est constamment relevé de tous ses revers, que les philosophes, les ministres, les parlemens, le clergé, Rome même ont cru tuer, et qui, triomphant du monde entier, pourrait, par sa résurrection in-

concevable, affirmer sans folie qu'il a le don des miracles.

La Chalotais lui porta les premiers coups, et s'attira ainsi de nombreux et formidables ennemis. Les autres procureurs-généraux du royaume, encouragés par cette première hostilité, assiégèrent tous cette puissance religieuse et politique, appelée, par ses propres membres, *la tour d'Ignace bâtie par Dieu même.*

En vain Cerutti et Caveyrac la défendirent, comme on avait défendu la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes; les livres, les statuts, les erreurs, les crimes imputés à l'ordre furent publiés, examinés, discutés, prouvés, jugés, condamnés. Les accusateurs triomphèrent; on supprima dans toute l'Europe et on crut détruire l'indestructible société de Loyola. Son corps fut dissous, ses membres furent dispersés; mais son esprit survécut, et ses partisans jurèrent dès-lors la perte du magistrat qui les avait le premier assaillis.

Bientôt des édits parurent pour établir des impôts au détriment des privilèges, franchises et libertés de la Bretagne. Le parlement de cette province, animé par le courage de La Chalotais, refusa constamment d'enregistrer ces édits.

L'autorité se vengea : La Chalotais, son fils et plusieurs conseillers au parlement furent jetés en prison. On accusait cet éloquent magistrat d'être l'auteur de lettres anonymes écrites à un ministre, quoique le style de ces lettres fût comparable à celui des halles. On avait ôté à l'accusé tous les moyens d'écrire et de se justifier ; cependant, avec de la suie délayée pour en faire de l'encre, il parvint à tracer à l'aide d'un cure-dent, sur une enveloppe de sucre, un mémoire qui fit sortir la lumière de l'ombre.

Partout on murmura : Voltaire prit la défense du magistrat persécuté. » Le cure-dent qui lui » servit de plume, dit-il, est un burin qui grave » pour l'immortalité. » L'indignation publique éclata. Ceux qui ne voulaient que punir furent contraints de juger ; le procès s'instruisit ; une commission assemblée à Saint-Malo chercha un crime qu'elle annonçait sans le prouver.

Le duc d'Aiguillon était l'ennemi personnel de La Chalotais, qu'il soupçonnait d'avoir fait courir contre lui un mot très épigrammatique à l'occasion de la bataille de Saint-Cast. Un motif plus fondé de sa haine était la résistance intrépide de ce procureur-général contre les actes arbitraires du duc, lorsqu'il commandait en Bretagne. M. de Calonne, alors jeune et maître des requêtes, secondait avec autant d'ardeur que d'adresse

les vues de M. d'Aiguillon ; et, par-là, devint, aux yeux des parlemens, un ennemi de leurs droits et de leur indépendance.

Le parlement de Rennes, étant saisi du procès, ne voulut point juger contre sa conscience. Tous ses membres se récusèrent, hors treize qui furent récusés par La Chalotais. Cette affaire était devenue un procès entre la cour et l'opinion publique. Dans cette cour même La Chalotais trouvait de nombreux défenseurs. M. le duc de Choiseul, leur chef, ne pouvant faire triompher totalement la justice, adoucit au moins la vengeance. Les procédures juridiques cessèrent. La Chalotais et les autres prisonniers furent exilés à Saintes, et cet exil ne cessa qu'à l'avènement de Louis XVI au trône.

Ce monarque rétablit La Chalotais dans l'exercice de ses fonctions, lui donna une pension de huit mille francs, et lui accorda cent mille francs pour l'indemniser des injustices qu'il avait éprouvées. Lorsqu'on enregistra au parlement de Bretagne les lettres du roi relatives à l'érection du marquisat de Caradeuc, en faveur de la famille de ce magistrat, l'avocat-général, organe de la bonté et de la puissance royales, célèbre, dans un discours éloquent, et la justice du prince et la vertu de ce célèbre procureur-général, dont la mémoire fut et sera

toujours respectée, tant que l'on conservera celle du courage et des grands services de nos parlemens.

Il est des querelles qu'un coup d'État rend plus durables et plus violentes. L'opinion publique est ce qu'il y a de plus élastique au monde; plus on la comprime, plus elle réagit. Toutes les cours souveraines avaient pris parti pour celles de Rennes; elles haïssaient également M. d'Aiguillon comme partisan des jésuites et comme fauteur constant du pouvoir arbitraire.

Le parlement de Bretagne lui intenta un procès, et l'accusa d'une foule d'actes tyranniques. Le parlement de Paris fut saisi de cette affaire; mais Louis XV, craignant l'issue d'un tel procès, l'évoqua à lui et fit cesser toutes poursuites.

Cet acte d'autorité fut plus préjudiciable peut-être à l'accusé qu'un jugement. Un arrêt des tribunaux aurait pu l'absoudre, celui de l'opinion le condamna. On n'avait rien négligé pour aigrir cette opinion; car Louis XV, mal conseillé, éleva au rang de ministre, et à la place de M. de Choiseul, ce même duc d'Aiguillon que la puissance venait de soustraire à la justice.

J'étais fort jeune encore au moment de ces

grandes agitations; mais je me souviens parfaitement du mécontentement général, excité par ces intrigues et ces injustices. Ce mécontentement éclatait à la plus petite occasion. Il fit la fortune d'une épigramme de Rulhière, qui courut alors partout: c'était à l'instant où l'on croyait que M. d'Aiguillon allait être jugé par le parlement; on disait qu'il avait pris pour défenseur Linguet. Or, par un hasard assez singulier, Linguet, à peu près à la même époque, venait de publier un écrit très paradoxal, dans lequel il s'efforçait de soutenir que Tibère n'avait point été aussi despote, aussi cruel qu'on a dû le croire d'après l'immortel tableau de Tacite. Voici l'épigramme:

Lorsqu'aux abois le pacha d'Aiguillon
Fut de Linguet déterré le repaire,
Il le trouva composant un factum
Qu'il a produit en faveur de Tibère.

» Or sus, dit le tyran breton,
» Tu sers mon cas, fais mon apologie.»
» Vous arrivez, lui dit l'autre, à propos;
» Vous me trouvez en haleine et dispos.
» Je pelotais en attendant partie. »

Il est vrai qu'au moment où M. de Calonne fut nommé ministre, le tems avait marché, et toutes ces querelles de MM. de La Chalotais et d'Aiguillon étaient déjà de l'histoire ancienne; mais

tout ce qui tient à l'esprit de parti laisse dans les cœurs des traces qui ne s'effacent que bien lentement, et les vieilles inimitiés, renaissant promptement, se rattachent sans peine à des événemens nouveaux.

La fin du dix-huitième siècle voyait germer les semences d'une guerre fatale entre la philosophie et le clergé, entre la noblesse et le peuple, entre le pouvoir et la liberté, entre l'ancien ordre social et un ordre social tout nouveau. Les premières hostilités s'annonçaient par les vives remontrances des grands corps de magistrature, et par la faveur que l'opinion publique accordait aux arrêts, aux discours et à tous les écrits de ceux qui frondaient le gouvernement.

Dans cette disposition, M. de Calonne devait nécessairement plaire à la cour, qui, jugeant du présent par le passé, comptait sur son dévouement. En même tems il devait, par les mêmes motifs, exciter la méfiance du parti parlementaire et philosophique contre lequel, pour ainsi dire, il avait fait ses premières armes.

M. de Calonne connaissait sa position, mais rien ne l'effrayait; se fiant sur son adresse, il espéra conserver ses partitans; ramener ses ennemis, réunir tous les suffrages, et il faut convenir qu'à son début le succès parut justifier cet

espoir. Il aplanit les premiers obstacles, et fit facilement face aux premiers besoins. Il montra le trésor plein à ceux qui l'avaient laissé vide, et l'arriéré fut soldé. Saint-Cloud et Rambouillet furent achetés et payés. La monnaie fut refondue. Un emprunt de huit cents millions répandit partout l'apparence de la richesse et de la prospérité.

Aux yeux fascinés par de telles illusions, les périls de l'Etat, qu'elles aggravaient réellement, furent déguisés et disparurent. Il semblait qu'on fût sous le charme d'un enchanteur; les louanges ne tarissaient pas. A la cour surtout, les amis du ministre étaient dans l'enthousiasme; l'un d'eux, M. le baron de Talleyrand, disait un jour à M. de La Fayette: »J'étais persuadé »que le bien de l'Etat serait l'ouvrage de cet »homme là; mais je n'aurais jamais cru qu'il le »fît si vîte.«

Ce qui doit paraître plus surprenant, c'est que M. de Vergennes, homme d'Etat dont la circonspection, la gravité, l'expérience, la simplicité presque bourgeoise de mœurs et de langage contrastaient si fortement avec la légèreté, l'audace, la vivacité et l'élégance des formes de M. de Calonne, que M. de Vergennes, dis-je, fut séduit, entraîné comme un autre, et parta-

goa pleinement la confiance présomptueuse du nouveau contrôleur-général.

Quoi qu'il en soit, l'argent venant de reparaître, les plaintes ayant cessé, les félicitations générales et la joie universelle ayant remplacé les sinistres présages et les cris de détresse, je trouvai à mon retour la cour et la société de Paris plus brillantes que jamais, la France fière de ses victoires, satisfaite de la paix, et le royaume avec un aspect si florissant, qu'à moins d'être doué du triste don de prophétie, il était impossible d'entrevoir l'abîme prochain vers lequel un courant rapide nous entraînait.

Non contens de nous laisser bercer par les rêves de cette félicité trompeuse, notre imagination nous emportait de chimères en chimères. Ce n'était pas assez d'avoir vengé nos affronts, d'avoir rendu le nord de l'Amérique indépendant, et d'avoir repris en Europe par les armes notre rang et notre prépondérance; fiers de notre siècle, de sa philosophie et des découvertes dues à son génie, nous crûmes un moment, en suivant les traces hardies de Montgolfier, de Charles et de Robert, conquérir l'empire des airs, en même tems que la baguette semi-magique de Mesmer nous inspirait l'espoir de trouver un remède universel pour guérir tous les maux de l'humanité.

En vérité, quand je me rappelle cette époque de songes décevans et de savantes folies, je compare l'état où nous nous trouvions alors à celui d'une personne placée sur le haut d'une tour, et dont les vertiges produits par la vue d'un immense horizon précèdent de peu d'instans la plus effroyable chute.

Au reste, ce qu'on voyait non de chimérique, mais de très réel, c'était l'étonnante activité de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de la navigation, les progrès rapides de notre littérature, de notre philosophie, de nos connaissances en physique, en mécannique, en chimie, enfin de tout ce qui peut perfectionner la civilisation d'un peuple en multipliant ses jouissances.

L'adversité est sévère, méfiante et chagrine; le bonheur rend indulgent et confiant: aussi, à cette époque de prospérité, on laissait parmi nous un libre cours à tous les écrits réformateurs, à tous les projets d'innovation, aux pensées les plus libérales, aux systèmes les plus hardis. Chacun croyait marcher à la perfection, sans s'embarrasser des obstacles et sans les craindre. Nous étions fiers d'être Français, et plus encore d'être Français du dix-huitième siècle, que nous regardions comme l'âge d'or ramené sur la terre par la nouvelle philosophie.

Le bandeau des illusions couvrait tout, même le bandeau royal. Frédéric le Grand et Catherine II ne suivaient pas à la vérité bien franchement les conseils de nos Platons modernes; mais ils les louaient et les consultaient. Joseph II, sans les consulter, adoptait leurs doctrines et marchait plus vite qu'eux. Il tentait imprudemment ce que les philosophes ne faisaient que projeter.

Dans toute l'Europe, les universités, les académies étaient les échos de la philosophie française; l'amour pour la liberté devenait un sentiment universel. Les parlemens condamnaient quelques livres par devoir et par habitude, mais les remontrances de ces grands corps et leur opposition au ministère parlaient plus haut à l'opinion que les auteurs mêmes qu'ils avaient condamnés.

Au milieu de cette foule d'hommes de tous les rangs, entraînés par l'esprit du siècle, à peine pouvait-on discerner et entendre quelques hommes d'Etat graves, froids, clairvoyans, chargés de régler les dépenses de l'Etat et d'y satisfaire. Ceux-ci n'étaient éblouis ni par les prestiges de M. de Calonne, ni par les brillantes théories des réformateurs.

M. de Castries et mon père, peu rassurés par un faux éclat, par une abondance apparente

d'argent, par des emprunts qui ne remplissaient que momentanément un trésor obéré, prévoyaient avec chagrin le moment prochain inévitable d'une crise financière et politique; car telle leur paraissait notre position réelle: le déficit était constant, les besoins urgens; la probité se refusait à une banqueroute; la cour, à une réforme dans les dépenses; le clergé, à des sacrifices nécessaires; la noblesse, à l'égalité des charges, et les parlemens, à une augmentation d'impôts: ce qui rendait insolubles aux yeux de ces ministres les trois problèmes de la restauration des finances, de la conservation du crédit et du maintien de l'ordre public. Mais nous les écoutions comme les Troyens écoutaient Cassandre. Dans les tems d'enthousiasme et de folies, la raison semble aussi déplacée que le serait l'austérité d'un prédicateur parmi les joies d'un festin.

Ce qui me surprit, au milieu des exagérations de notre confiance présomptueuse et de notre fierté satisfaite, c'est qu'après avoir combattu plusieurs années les Anglais sur terre et sur mer, et après leur avoir enlevé treize riches provinces, je retrouvais les modes anglaises plus en vogue à Paris que jamais.

Cette sorte d'hommages rendus à nos rivaux et à nos ennemis me semblait une étrange in-

Tout tendait évidemment chez nous à un but sérieux; on causait beaucoup moins de promotions, d'intrigues et de bonnes fortunes; le parti philosophique, qui marchait à une révolution, se voyait grossi par des hommes considérés, dont le but cependant n'avait rien de commun avec le leur.

Les ducs de La Rochefoucauld, de Nivernais, le prince de Beauvau et plusieurs autres exerçaient une grande influence sur le ton de ce qu'on appelait la bonne compagnie: ils y impatronisaient le goût des lettres et l'estime pour les siences.

La reine elle-même avait opéré un grand changement dans les modes; comme elle aimait plus la société que la représentation, ces modes, de magnifiques qu'elles étaient, devinrent simples et élégantes. Souvent, au lieu d'être paré à la cour, on y venait en habit noir. »Qui avez-» vous perdu? « disait-on. » Personne; je suis » en noir et point en deuil. «

Marie-Antoinette fut la première reine de France qui admit chez elle des hommes à sa table. L'étiquette se relâchait de sa sévérité, en même tems que la morale du monde devenait plus sévère; et, tandis que toutes les classes se rapprochaient et se mêlaient de manière à se confondre, bientôt il s'établit d'autres interval-

les et un nouveau genre de distinction entre le vice et la vertu, l'esprit et l'ignorance, le talent et la médiocrité.

Ces progrès de l'égalité, cet hommage rendu à tous les genres de mérite personnel, cet enthousiasme pour tous les succès littéraires et philosophiques, réveillaient l'imagination en électrisant les poètes, les artistes et les hommes de lettres.

On courait aux ateliers de Houdon, de Moitte, de Vien, de David, de Julien; la France s'enrichissait de monumens; les étrangers admiraient le dôme de Sainte-Geneviève, la salle de spectacle de Bordeaux, l'Ecole de Chirurgie, le pont de Neuilly. Nos théâtres retentissaient des chefs-d'œuvre d'une musique nouvelle; les femmes, se montrant zélés disciples de Jean-Jacques Rousseau, faisaient de leurs devoirs de mère leurs plus doux plaisirs.

Cependant le désir ardent de briller nous menaçait déjà d'une enflure, d'une exagération, d'un néologisme, d'une sorte de décadence, que retardaient, par la pureté de leur style, Bernardin de Saint-Pierre, Delille, Ducis, Bailly et La Harpe. Barthélemy annonçait à la fois la résurrection de la littérature, de la liberté et de l'atticisme grecs; mais à côté d'eux l'éloquent Thomas gâtait le style à force d'images. On par-

donnait à Dubelloy les défauts de ses plans et les vices de son langage, en faveur de ses nobles et patriotiques sentimens. Le Brun, qu'on surnomma *Pindare*, souvent ampoulé, était quelquefois sublime.

Beaumarchais, esprit original, alors sans modèle et depuis sans imitateur, introduisit sur notre scène la satire politique; il attaquait à coups de marotte les préjugés que la philosophie combattait à coups de massue. La représentation de son *Mariage de Figaro* est une époque remarquable dans le prologue de notre révolution; et les courtisans, qui naturellement auraient dû en redouter les effets, furent ceux qui arrachèrent au roi la permission de se voir jouer.

De toutes parts on s'empressait de contribuer à satisfaire cette soif inextinguible de connaissances nouvelles qui semblait nous consumer. Choiseul-Gouffier et Volney tiraient le voile que trois siècles avaient jeté entre nos yeux et l'Orient. Bougainville parcourait les quatre parties du monde, dont un peu plus tard la liberté devait faire le tour.

Jusqu'alors la chimie, trop abaissée par le nom même donné à la profession de ceux qui s'en occupaient, s'éleva au rang de l'une des premières sciences par les travaux de Lavoisier et de

Fourcroy. Entraînés sur les pas brillans de Laplace et de Lagrange, nous commencions à mesurer hardiment les cieux.

Ce fut dans ce moment qu'un simple manufacturier, Montgolfier, nous inspira le téméraire espoir de nous approcher des astres. Cet homme, devenu justement célèbre, et qui le premier en France avait fabriqué le papier vélin, immortalisa Annonay, lieu de sa naissance, la France sa patrie, et le nom de sa famille, par l'invention des ballons aérostatiques.

La ville d'Annonay fut doublement heureuse dans ce siècle; car elle donna aussi le jour à Boissy d'Anglas, cet excellent et grand citoyen qui fit briller tant de vertus dans un tems de crimes, tant d'intrépidité dans des jours de terreur, tant de morale dans sa politique, de loyauté dans son éloquence parlementaire, de grace dans ses poésies, et de constance en amitié, à des époques où elle s'est montrée aussi changeante que la fortune.

La moitié de toute grande découverte est due au hasard et l'autre au génie. Montgolfier, dans sa manufacture de papeterie, faisait un jour, en 1783, bouillir de l'eau dans une cafetière que couvrait un papier ployé en forme de sphère; ce papier se gonfle et s'élève. Le philosophe s'étonne, répète l'expérience, il médite, calcule,

conçoit l'effet d'un air raréfié plus léger que l'air atmosphérique; l'aérostat est inventé, et l'empire des airs devient une nouvelle carrière où l'audace des hommes s'élance.

Le premier moyen qu'on employa pour raréfier l'air, fut la vapeur du feu; ainsi cette gloire, comme bien d'autres, ne semblait d'abord que fumée; mais bientôt on se servit du gaz, et dès-lors une chaloupe suspendue à l'aérostat nous montra des mortels s'élevant dans les airs.

Aujourd'hui ce spectacle est si commun qu'il n'excite presque plus la curiosité; c'est, comme les feux d'artifice, un vulgaire ornement de nos fêtes. Mais jamais je n'oublierai l'impression vive et profonde que produisit sur moi, ainsi que sur toute la population de Paris, la première ascension de Charles et de Robert au milieu du jardin des Tuileries.

Le cœur bon et sensible de Louis XVI, effrayé de cet acte de témérité, avait voulu d'abord s'y opposer. A l'instant où tous les regards étaient fixés sur deux hommes assez hardis pour braver dans un frêle esquif les vents, l'immensité de l'espace et tant de périls jusque-là inconnus, un ordre du ministre arrive et leur défend de partir; mais le courage des aéronautes, et l'impatience d'une foule immense appelée à jouir de cet essor du génie, l'emportèrent sur toute

défense. La corde fut coupée, le globe s'éleva majestueusement, et nous vîmes les navigateurs aériens parcourir intrépidement la route du ciel.

Dans d'autres siècles on aurait cru voir apparaître des dieux, et dans ce moment même je me sentais disposé à croire à tous les prodiges. Inspiré par cette vive et indéfinissable émotion, je cherchai sur le lieu même à la peindre dans cet impromptu :

Quand Charles et Robert, pleins d'une noble audace,
Sur les ailes des vents s'élancent vers les cieux,
Quels honneurs vont payer leurs efforts glorieux?
Eux-mêmes ont marqué leur place
Entre les hommes et les dieux.

Après ce triomphe du génie sur la nature, dans cette journée mémorable, chacun des spectateurs se sentait comme grandi; l'impossible ne paraissait plus un mot français; on eût dit que toutes bornes venaient de disparaître devant l'orgueil ambitieux de l'esprit humain.

Les jours suivans, on entendait dans tous les salons de Paris tout ce que l'imagination peut ajouter à la vérité, toutes les folies que peuvent créer les plus vives imaginations; car, même lorsque la science et la raison font les plus grands pas, la folie en profite encore pour étendre son domaine.

conçoit l'effet d'un air raréfié plus léger que l'air atmosphérique; l'aérostat est inventé, et l'empire des airs devient une nouvelle carrière où l'audace des hommes s'élance.

Le premier moyen qu'on employa pour raréfier l'air, fut la vapeur du feu; ainsi cette gloire, comme bien d'autres, ne semblait d'abord que fumée; mais bientôt on se servit du gaz, et dès-lors une chaloupe suspendue à l'aérostat nous montra des mortels s'élevant dans les airs.

Aujourd'hui ce spectacle est si commun qu'il n'excite presque plus la curiosité; c'est, comme les feux d'artifice, un vulgaire ornement de nos fêtes. Mais jamais je n'oublierai l'impression vive et profonde que produisit sur moi, ainsi que sur toute la population de Paris, la première ascension de Charles et de Robert au milieu du jardin des Tuileries.

Le cœur bon et sensible de Louis XVI, effrayé de cet acte de témérité, avait voulu d'abord s'y opposer. A l'instant où tous les regards étaient fixés sur deux hommes assez hardis pour braver dans un frêle esquif les vents, l'immensité de l'espace et tant de périls jusque-là inconnus, un ordre du ministre arrive et leur défend de partir; mais le courage des aéronautes, et l'impatience d'une foule immense appelée à jouir de cet essor du génie, l'emportèrent sur toute

défense. La corde fut coupée, le globe s'éleva majestueusement, et nous vîmes les navigateurs aériens parcourir intrépidement la route du ciel.

Dans d'autres siècles on aurait cru voir apparaître des dieux, et dans ce moment même je me sentais disposé à croire à tous les prodiges. Inspiré par cette vive et indéfinissable émotion, je cherchai sur le lieu même à la peindre dans cet impromptu :

Quand Charles et Robert, pleins d'une noble audace,
Sur les ailes des vents s'élancent vers les cieux,
Quels honneurs vont payer leurs efforts glorieux?
Eux-mêmes ont marqué leur place
Entre les hommes et les dieux.

Après ce triomphe du génie sur la nature, dans cette journée mémorable, chacun des spectateurs se sentait comme grandi; l'impossible ne paraissait plus un mot français; on eût dit que toutes bornes venaient de disparaître devant l'orgueil ambitieux de l'esprit humain.

Les jours suivans, on entendait dans tous les salons de Paris tout ce que l'imagination peut ajouter à la vérité, toutes les folies que peuvent créer les plus vives imaginations; car, même lorsque la science et la raison font les plus grands pas, la folie en profite encore pour étendre son domaine.

mon parti. Je profitai, d'un air triomphant, de cinq ou six mémoires utiles, composés par des hommes instruits et sages; mais je m'aperçus que mon père les connaissait avant moi, car il s'entretenait fréquemment avec les hommes habiles qui pouvaient l'éclairer: ainsi ma présomption, vaincue dans son dernier retranchement, demanda grace, et je fus débarrassé de mon fardeau; on m'en dédommagea même en me confiant des travaux plus importans et plus secrets.

Je reçus alors, ainsi que tous les colonels français qui avaient fait la guerre dans les Etats-Unis, l'autorisation de porter la décoration de l'association américaine de Cincinnatus, que nous envoyait l'illustre général Washington.

Ce général en informa M. le comte de Rochambeau par la lettre suivante, datée du 29 octobre 1783: »Monsieur, les officiers de l'armée américaine, dans le dessein de perpétuer »cette amitié mutuelle qui a été formée durant »le tems du danger et de la détresse commune, »et pour d'autres desseins mentionnés dans l'ins»titution, se sont, avant leur séparation, asso»ciés dans une société d'amis, sous le nom de »*Cincinnatus*; et, m'ayant honoré de l'office de »leur *président-général*, c'est une partie de mon »devoir bien agréable de vous informer que la

» société s'est fait l'honneur de vous considérer, » ainsi que les généraux et les colonels de l'armée que vous commandiez en Amérique, comme membres de la société.

» Le major l'Enfant, qui aura l'honneur de » vous remettre cette lettre, est chargé, par la » société, de l'exécution de leurs ordres en France, et il est également chargé de vous remettre une des premières *marques* qui seront faites. Il est aussi de vous délivrer les *ordres* » pour les gentils-hommes de votre armée ci-devant mentionnés, que je prends la liberté de » vous prier de leur présenter au nom de la société. Aussitôt que le diplôme sera fait, j'aurai l'honneur de vous l'adresser. «

Cette décoration était un aigle d'or suspendu à un ruban bleu bordé de blanc : d'un côté Cincinnatus était représenté quittant ses rustiques foyers pour prendre ses armes comme dictateur; de l'autre, on le voyait déposant son glaive, son bouclier, et reprenant sa charrue.

Une telle décoration si nouvelle, si républicaine, en brillant au milieu de la capitale d'une grande monarchie, pouvait donner beaucoup à penser; mais nul n'y songeait. Quelque évidente que fut l'impression produite par la vue de ce signe de liberté, nous n'étions occupés que du plaisir de montrer sur notre poitrine cette pal-

me guerrière, et de fixer sur nous, dans les promenades publiques, les regards d'une foule d'oisifs que la moindre nouveauté attire et rassemble.

A leurs yeux cette décoration ne paraissait qu'un nouvel ordre de chevalerie; et, par routine, confondant les institutions démocratiques avec les distinctions aristocratiques, on donnait vulgairement, à la ville comme à la cour, à cet emblême de l'égalité et de la liberté le nom *d'ordre*, de sorte qu'on l'appelait assez ridiculement l'*ordre de Cincinnatus*.

Ce qu'il y eut même de plaisant, c'est qu'un colonel, homme très distingué par sa naissance, excellent officier, mais dont l'instruction avait été négligée, et qui se faisait remarquer par des fautes de langue très comiques, me dit, quand je fus nommé commandeur de Saint-Lazare et chevalier de Saint-Louis: « Te voilà, mon ami, » bien riche en saints, car tu en as trois, *saint Louis*, *saint Lazare* et *saint Cincatus*. Mais, » pour ce dernier saint, je me donne au diable » si je sais où nos amis de l'Amérique ont été » le déterrer. » Or, notez que lui-même avait été en Amérique, et venait de recevoir cette décoration.

Tandis qu'un gouvernement monarchique, en Europe, adoptait ainsi sans nulle crainte, au

sein de son armée, ce signe mémoratif du triomphe d'un peuple contre un roi, cette institution produisait en Amérique un effet tout contraire. La liberté au berceau est pour le moins aussi jalouse que l'amour naissant. Une distinction quelconque choquait les amis de l'égalité, et les guerriers américains, qui venaient de verser leur sang pour fonder et défendre la république, excitèrent la méfiance des républicains, leurs compatriotes, dès qu'ils osèrent se distinguer d'eux par un simple ruban.

Il est vrai que les membres de l'association des Cincinnati avaient commis une faute: désirant perpétuer avec leurs noms le souvenir de leurs travaux et de leurs exploits, ils auguraient que cette décoration serait héréditaire dans leurs familles. Partout l'alarme se répandit: on croyait voir, dans ce mouvement de fierté militaire, une pensée vaniteuse et le germe dangereux d'une noblesse future.

Vainement, pour rassurer l'opinion, on invoquait la décoration elle-même, qui retraçait visiblement aux militaires le devoir de renoncer à toute autorité, à tout commandement, et de rentrer comme Cincinnatus dans les rangs des simples citoyens, après avoir rendu à la patrie les services exigés par elle; l'impression était faite et ne pouvait s'effacer. Il fut officielle-

ment défendu d'établir aucune distinction héréditaire.

L'association subsista cependant, et subsiste encore aujourd'hui, mais comme simple confrérie, comme un souvenir de la fraternité d'armes établie pendant la guerre de l'indépendance. Les membres de cette association qui vivent encore, craignant d'inspirer même l'ombre d'un soupçon à leurs concitoyens, ne portent cette décoration qu'une ou deux fois par an, dans les jours consacrés à la commémoration de celui où l'indépendance fut proclamée. Au reste toute méfiance a disparu, et déjà même une nouvelle ville, fondée sur les bords de l'Ohio, et dont la population s'élève à quatorze mille ames, porte le nom de *ville des Cincinnati*.

Je retrouvai avec plaisir dans Paris un de nos compagnons d'armes, le duc de Lauzun, qui depuis, portant le nom de duc de Birón, combattait pour la république française, comme il avait combattu pour la république américaine, et vit ses services payés par la féroce ingratitude de la convention, qui l'envoya à l'échafaud.

Son caractère offrait le mélange singulier de l'ambition et de l'amour du plaisir, de la bravoure et de la mollesse, des formes d'un courtisan français et des habitudes indépendan-

tes d'un pair d'Angleterre. Galant comme un héros de roman, il aurait voulu aussi être un héros d'histoire; mais la fortune le trahit; il était d'ailleurs un peu trop léger pour la fixer.

La bonté de son cœur, l'aménité de son caractère le rendaient tout-à-fait déplacé dans un tems de violence et de passions brutales. Dans d'autres circonstances il se serait vu, pour atteindre à la gloire, secondé par la juste affecton des soldats. Nul ne la méritait mieux que lui; un trait suffira pour le peindre.

En Amérique, près d'Yorktown, ayant à la tête de sa légion chargé et culbuté les dragons de Tarleton, comme ceux-ci reçurent un renfort, il fut obligé de se retirer. Dans sa retraite, restant à la queue de sa colonne, il s'aperçut qu'un de ses hussards, demeuré en arrière, était entouré par trois dragons anglais qui le sabraient. Aussitôt Lauzun s'élance sur eux, en tue un, blesse l'autre, et met en fuite le troisième. Le hussard, délivré, mais criblé de blessures, rejoignit sa troupe.

Tout le monde ignorait cette action brillante et généreuse. Le même sentiment qui inspire de telles actions porte à les taire; le hasard découvrit celle-ci. Peu de jours après, Lauzun, faisant comme colonel de jour la visite de l'hôpital, fut appelé par un hussard presque mourant. Ce soldat,

puisant dans sa reconnaissance un reste de force, serre les mains de son colonel, les mouille de larmes, et raconte à tous ceux qui entouraient son lit, ce que son libérateur avait fait pour le sauver.

Une ame si noble méritait bien ce léger tribut d'éloges; on lui a rendu un funeste service en imprimant ses Memoires. Ses bonnes qualités n'auraient pas été ternies par les torts qu'on lui reproche, si, en s'entourant d'autres amis, il eût mieux su apprécier une femme angélique que le sort lui avait donnée. Mais cet esprit original et indépendant regardait la bonne compagnie, qui le gênait, comme une entrave à sa liberté: sentiment dangereux, car il porte à éviter ce qui nous contient; et chose bien étrange, cet homme spirituel ne pouvait s'accoutumer à la très spirituelle, mais un peu dominante société des amis de la duchesse de Lauzun.

Cependant on peut assurer qu'il était difficile de rencontrer en aucun lieu de l'Europe une société plus aimable, plus vive, plus animée, et d'un goût aussi délicat que celle des princesses de Poix, de Bouillon et d'Hénin. On y voyait réuni tout ce qui peut plaire. C'était l'image d'une ancienne cour rajeunie par des graces nouvelles.

J'employais avec ardeur le peu de jours de loisir que me laissait mon père, à parcourir de nouveau, dans Paris, ces cercles nombreux et variés de tous rangs, qui offraient tant de jouissances diverses à l'esprit. Cependant, attiré par une juste curiosité à l'Académie-Française, une de ses séances pour la première fois m'attrista; Lemierre y lisait quelques fragmens de sa tragédie de *Barnewelt*. En entendant les rudes accens de ce poète, par lesquels je me sentais cahoté comme un voyageur dans un mauvais coche, je craignis un moment de voir notre langue redevenir celtique et barbare.

Lemierre n'était pas sans talent; on trouvait dans ses ouvrages d'intéressantes situations, une verve assez vive et de nobles pensées; mais jamais homme ne fut plus malheureux en consonnes; elles se rencontraient et se choquaient dans ses vers si bizarrement, qu'on pouvait douter quelquefois si c'était du français qu'on entendait.

Il suffit d'en rappeler un exemple assez connu: voulant peindre ces lanternes magiques portées sur les épaules de ceux qui les montrent, ou sur de petites roues, il s'exprimait ainsi:

Opéra sur roulette et qu'on porte à dos d'hommes.

Ne semblerait-il pas que c'est un vers latin qu'on entend ?

L'idée la plus claire se trouvait, dans ce poète, obscurcie par les formes dans lesquelles il l'enveloppait; on en trouvera la preuve dans ces quatre vers qu'il avait composés sur Henri IV :

Elevé loin des cours, et le malheur pour maître,
Plus tard il devint roi, plus il fut fait pour l'être.
Souverain par le droit, par le cœur citoyen,
Il fut son propre ouvrage, et nous-mêmes le sien.

Malheureusement ces tournures et ces ellipses étranges, dont on riait alors, trouvent aujourd'hui trop d'imitateurs. Quelques jeunes écrivains, que la nature a doués d'un vrai talent, prétendent que la langue n'est pas et ne peut être fixée. Ils essaient de donner à la nôtre la rapidité et les inversions de la langue latine, quoique contraires à son essence; et, voulant former une école nouvelle, ils bravent les règles et comptent pour peu de chose la clarté, premier mérite du style. Qu'ils prennent garde de ressembler un jour au bon roi Shabaham, qui disait si naïvement: » Vous ne me compre-

» nez pas, mais cela m'est égal ; je me comprends » bien moi-même. »

Je me dédommageai bientôt des vers de Lemierre en écoutant, dans plusieurs maisons, notre Virgile français, l'abbé Delille, si fécond en chef-d'œuvre, et qui donnait à tous les objets qu'il voulait peindre tant d'ame, de grace et d'harmonie.

Ce poète, émule d'Homère et aveugle comme lui, ne laissait jamais lire ses vers inédits : il les déclamait et craignait cependant encore qu'on ne les retînt, qu'on ne les copiât, et qu'un plagiaire ne s'en enrichît. Un jour madame la baronne Dubourg, son amie, femme tres aimable, voulut lui faire la petite malice d'en écrire quelques-uns tandis qu'il les récitait. A cet effet, elle prit une plume de corbeau très fine et commença. Tout semblait réussir à son gré, lorque le malin poète, entendant le léger frottement de cette plume sur le papier, s'arrête et s'écrie :

Et tandis que je lis mes chefs-d'œuvre divers,
Le corbeau devient pie et me vole mes vers !

Nous perdîmes, cette même année, un illustre académicien, un grand géomètre, un philosophe profond, un écrivain noble, énergique, rapide,

ingénieux, piquant, franc sans rudesse, désintéressé sans affectation; D'Alembert mourut.

La fortune ne pouvait l'éblouir : recevant modestement les plus magnifiques offres de l'impératrice Cathérine II pour se charger de l'éducation de son fils, il les avait refusées sans orgueil, n'alléguant d'autre motif d'un tel refus que son amour pour son pays dont il ne voulait pas s'éloigner.

C'était chez ce secrétaire perpétuel de l'Académie que se réunissaient fréquemment les hommes de la cour les plus instruits, les savans, les hommes de lettres, les artistes célèbres et tous les partisans de cette nouvelle philosophie, dont il semblait depuis la mort de Voltaire tenir le sceptre.

D'Alembert se faisait estimer par son désintéressement, par sa probité, par la fierté de son caractère. Sa conversation très instructive était souvent aiguisée par un sel plus satirique qu'attique; on y démêlait un léger fond d'amertume trop ordinaire aux hommes que leurs talens auraient pu placer dans les premiers rangs de l'état social, et que leur naissance classe dans des rangs inférieurs.

La gloire même, quand on l'obtient, n'efface jamais complètement ce sentiment de susceptibilité, germe trop fécond de la discorde qui a

existé de tout temps entre les patriciens et les plébéiens. Le vice radical des uns est un ridicule dédain, celui des autres une envie non moins ridicule; car enfin, entre les avantages d'une noblesse due au hasard et ceux d'une élévation due au talent et au mérite personnel, ce sont certainement les derniers qui devraient être un objet d'envie.

On ne saurait croire combien, dans ce moment de guerre contre les préjugés, de passion pour le bien général, d'ardeur pour une perfectibilité peut-être chimérique, de tendance à ramener sur un vieux monde l'égalité primitive; combien, dis-je, les modernes philosophes faisaient d'accueil aux jeunes nobles qui se montraient disposés à devenir leurs disciples, et à quel point ils trouvaient naturellement le secret d'exalter nos ames et notre imagination par l'encouragement de leurs éloges.

Ces hommes, consultés, respectés comme des oracles par l'Europe savante, distribuaient en quelque sorte la renommée, et notre présomption nous élevait incroyablement dans notre propre opinion, lorsque nous étions loués par eux.

Pour en donner un exemple utile à d'autres amours-propres, bien que ce soit peut-être à mes dépens, je dirai que rien dans ma vie ne me flatta plus vivement qu'une lettre de D'Alem-

bert que j'ai conservée. Elle était écrite par lui au chevalier de Chastellux, qui lui avait montré un de mes premiers essais en littérature.

Voici cette lettre: «Je suis enchanté, mon »cher ami, de l'écrit que vous m'avez prêté; il »est plein d'intérêt, de sensibilité, d'honnêteté, »et, ce qui est rare à cet âge, de philosophie et »de goût. L'auteur mérite que tous les honnê»tes gens l'aiment, l'estiment et s'intéressent à »lui. Quelle distance de lui à presque tous les »jeunes gens de son état! Je l'aime et le res»pecte sans le connaître, et, grace au sentiment »de vertu dont il me paraît pénétré, je crois »n'avoir pas besoin de faire pour lui la prière »de Cicéron pour César dans *Rome sauvée*:

»*Dieux, ne corrompez pas cette ame généreuse!*

»Bonjour, mon cher et illustre ami et con»frère; je vous embrasse aussi tendrement que »je vous aime.«

Ce mardi, 1er décembre 1778.

C'est après la communication de cette lettre que M. de Chastellux m'avait conduit chez M. D'Alembert, qui depuis me vit très assidu à ses soirées. Je trouvais cependant plus d'obligeance que de vérité dans les expressions flatteuses de cette lettre; mais nous sommes tous faits ainsi:

une louange nous plaît toujours, même quand nous sentons qu'elle est exagérée; et, lorsqu'elle vient d'un homme supérieur, elle nous grandit à nos propres yeux; tout en reconnaissant qu'elle n'est pas juste, nous espérons qu'elle est sincère, et nous savons gré à celui qui nous la donne, de s'être ainsi trompé à notre avantage.

Le moyen le plus sûr de gagner les hommes et de s'en faire des partisans et des disciples, c'est de montrer du respect à la vieillesse, de la confiance à la maturité, et de flatter l'amour-propre de la jeunesse. On s'attache ainsi des hommes qui ont quelques nobles sentimens; quant à ceux qu'on ne prend que par l'intérêt, la plupart ne valent pas le prix qu'ils coûtent.

Si je voulais peindre ici l'esprit public de ce tems, et le spectacle que me présentaient la cour et Paris, ce tableau ne différerait que par des nuances très légères, de celui que j'avais vu et tracé avant mon départ pour l'Amérique. Tout y paraissait animé des mêmes désirs d'innovation, de réformes, d'égalité, de tolérance et de liberté.

Ce qu'on pouvait seulement remarquer, c'est que tous ces sentimens, malgré leurs progrès rapides en étendue, se manifestaient avec moins de vivacité, soit parce qu'ils étaient moins com-

battus, soit parce qu'on jouissait du premier triomphe désiré, celui de la cause américaine.

Nous avions réussi : les Etats-Unis étaient indépendans ; l'Angleterre venait d'éprouver notre force ; les revers de la guerre de sept ans étaient effacés, et le calme suit toujours un peu la victoire. Mais ces instans de calme furent courts ; c'était un léger sommeil que devait suivre un terrible réveil. Au reste, n'ayant plus pour le moment d'autre objet d'activité que les plaisirs, on s'y livrait entièrement, et aucun nuage ne troublait la sérénité de ces jours heureux si promptement disparus.

Jamais je ne vis rien de si brillant que les voyages de Fontainebleau de 1783 et 1784. La reine, qui était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse, se voyait entourée dans son intérieur d'amis de son choix ; elle recevait, d'une foule d'étrangers distingués, comme de tous les Français, des hommages sincères ; on la regardait comme le plus doux ornement des fêtes qui embellissaient sa cour. Encourageant les lettres, protégeant les arts, répandant beaucoup de bienfaits, et ne désobligeant personne, elle ne connaissait encore d'une couronne que ses fleurs, et ne prévoyait pas qu'elle dût sitôt en sentir le terrible poids.

Les calomnies n'avaient point commencé ; nulle

voix ennemie ne s'élevait contr'elle; elle n'entendait que des accens de respect et d'amour; à peine pouvait-elle distinguer quelques voix chagrines de vieux courtisans frondeurs, qui, jaloux des amis de la reine, regrettaient l'ennui des tems passés, et la rigorisme d'une antique étiquette, dont l'affaiblissement leur paraissait un signe évident de décadence nationale.

M. le comte d'Artois, revenu du siége de Gibraltar, où il avait fait ses premières armes, aimait le monde, la société, les spectacles, la chasse, les fêtes; il animait la cour: c'était véritablement le prince de la jeunesse. *Monsieur*, moins actif par sa nature, cultivait une mémoire heureuse, bornait ses plaisirs à ceux de la conversation, au milieu d'une petite cour séparée, dans laquelle la politique cherchait et trouvait plus de place qu'ailleurs.

Le bon roi Louis XVI, simple dans ses goûts, peu curieux des plaisirs bruyans, s'amusait pourtant de ceux qu'il donnait aux autres; il semblait satisfait des résultats d'une guerre qu'il avait voulu éviter, et des succès d'une ambition qui avait été plutôt la nôtre que la sienne; ce prince jouissait surtout intérieurement du bien qu'il avait projeté, et de celui qu'il voulait faire à son peuple.

Parmi beaucoup de pièces assez médiocres,

on en donna sur le théâtre de Fontainebleau quelques-unes qui eurent beaucoup de succès ; mais, en ce genre comme en d'autres, Paris ne ratifia pas tous les jugemens de la cour.

Ce qui obtint la presque unanimité des suffrages, ce fut l'opéra de *Didon ;* le jeu, la voix de madame de Saint-Huberti nous ravirent tous, et les sons harmonieux de Piccini charmèrent nos oreilles, jusque-là très peu musicales, mais que Gluck cependant avait entr'ouvertes.

D'autres chefs-d'œuvre depuis formèrent et développèrent notre goût, qui, heureusement resté plus sage que celui des Italiens, a persisté jusqu'à présent à ne point sacrifier la littérature à la musique, et qui veut constamment, malgré les folles passions des *dilettanti*, trouver de l'intérêt dans les scènes qu'on lui présente, de l'esprit dans les pièces qu'on joue, et du bon sens dans les paroles qu'il écoute.

Ce mot de *bon sens* m'avertit des accusations auxquelles je m'expose, si je parle à présent d'un ton trop sérieux du nouveau spectacle que donnait alors à Paris, non pas les muses, mais Esculape.

On devine que je veux parler de la doctrine et du fameux baquet de Mesmer : cependant, voulant être véridique, je dois avouer que je fus un de ses plus zélés disciples ; mais, pour

consoler mon amour-propre, je me hâterai de dire qu'entraîné, soit par une vive curiosité, soit un peu par la mode, j'eus pour compagnons, dans cette singulière école, beaucoup d'hommes dont le nom n'est pas sans quelque poids, puisque, parmi mes condisciples, je puis citer les noms de MM. Court de Gébelin, Olavidès, d'Espréménil, de Jaucourt, de Chastellux, de Choiseul-Gouffier, de La Fayette, et une foule d'autres personnes distinguées dans les lettres, dans les sciences, sans parler de quelques médecins qui s'en mêlaient plus secrètement, et qui sans doute me sauront gré de ne pas les inscrire ici sur ma liste, mesmériens honteux, convenant tout bas qu'il y avait du vrai dans cette découverte, et la frondant tout haut par respect pour la Faculté.

Cependant je nommerai le célèbre docteur Thouvenel, premièrement parce qu'il ne s'en cachait pas, et secondement parce qu'étant mort, aucune épigramme ne peut plus le blesser.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans la discussion d'un système pour et contre lequel on a tant écrit; il me suffira sans doute de dire que j'ai vu, en assistant à un grand nombre d'expériences, des impressions et des effets très réels, très extraordinaires, dont la cause seulement ne m'a jamais été suffisamment expliquée.

Mesmer attribue ces effets à un fluide, agent universel dont la direction et la puissance dépendent de la volonté. Ses antagonistes, et il faut convenir que ce sont presque tous les médecins et les savans, ne voient dans ces phénomènes que les résultats d'une imagination frappée et exaltée.

Je respecte leur opinion; mais je pourrais cependant leur demander si ce mot *imagination* est une réfutation, une explication bien claire, bien péremptoire, et si au moins les savans et les philosophes ne devraient pas, par amour pour la vérité, méditer sur les causes de cette nouvelle et étrange propriété de l'imagination?

Ne serait-il pas curieux et utile à l'humanité de chercher par la méditation et l'expérience à bien connaître jusqu'à quel point peut s'étendre cette faculté de l'imagination, capable de produire tant d'impressions et de donner à un malade de si violentes crises, enfin de bien fixer la distinction qu'ils supposent exister entre l'imagination et la volonté?

Des milliers d'épreuves attestent que le somnambulisme est un fait; des milliers d'écrits en nient l'existence: les savans devraient bien ne plus nous laisser dans ce doute pénible.

Evitant toute dispute à cet égard, je conviendrai qu'après avoir été témoin d'effets inexplica-

bles et de crises nombreuses, je n'ai point vu de cures positives; et c'était cependant l'espoir d'en voir opérer qui avait le plus excité mon ardeur.

Nos ames étaient alors presque enivrées d'une douce philanthropie qui nous portait à chercher avec passion les moyens d'être utiles à l'humanité, et de rendre le sort des hommes plus heureux. Quoi qu'on en puisse dire, c'est de toutes les passions celle qu'on devrait le plus regretter de voir s'éteindre. Son excès même est des erreurs humaines la plus excusable.

Aussi je ne pourrais dire avec quel zèle, avec quelle bonne foi, bravant les railleries et pratiquant la nouvelle doctrine, nous nous livrions à l'espérance de soulager nos semblables et de les guérir. Jamais missionnaires ne montrèrent peut-être plus d'ardeur et de charité.

Je ne saurais aujourd'hui moi-même, sans rire, me rappeler ce qui arriva à l'un de mes amis, qui, plus que tous, joignait à la plus grande bonté de cœur l'ame la plus ardente et l'imagination la plus vive. Précisément à l'époque où nous nous abandonnions avec une entière confiance à l'espoir dont nous étions bercés, mon ami, allant à Versailles pour se rendre au bal de la reine, rencontre sur la route un homme couché sur un brancard.

Tout à coup, saisi du désir de le soulager, et ne voulant pas perdre une occasion de sauver peut-être un infortuné, il fait arrêter sa voiture, ainsi que les hommes qui portaient le brancard: la pluie tombait par torrens; mon ami était en costume de bal, vêtu d'un léger habit de soie; mais rien ne peut refroidir son zèle; il descend de voiture, interroge vainement les porteurs sur l'état du malade; l'étonnement les rend muets.

Lui, sans attendre plus long-tems une réponse, se penche sur le corps du patient, lui prend les mains, lui touche la poitrine, et le magnétise vainement, mais avec une ferveur sans égale. Enfin, ayant répété sans succès cette épreuve: »Quelle est donc, dit-il vivement, la maladie de »ce pauvre homme?« »Malade! lui répondirent »les porteurs surpris; il n'est plus malade, car »depuis trois heures il est mort.« Mon ami déconcerté remonta tristement dans sa voiture, et me confia le lendemain sa plaisante méprise, dont je lui gardai le secret.

Au reste, les plaisanteries ne nous manquaient pas; la reine m'en fit un jour d'assez vives, et se plut à me raconter tous les traits et tous les calembours qui pleuvaient alors sur nous. Vainement je voulus discuter; elle ne s'y prêta point, et me dit seulement: »Comment voulez-vous »qu'on écoute vos folies, lorsque sept commis-

»saires de l'Académie des Sciences ont déclaré »que votre magnétisme n'est que le produit »d'une imagination exaltée ?«

»Madame, lui répondis-je un peu piqué, je »respecte ce docte arrêt; mais, comme des vé»térinaires ont magnétisé des chevaux, et ont »produit sur eux des effets qu'ils attestent, je »voudrais, pour m'éclairer, savoir si ce sont »les chevaux qui ont eu trop d'imagination, ou »si ce sont les savans qui en ont manqué.« Elle rit. Là finit l'entretien, et là finira aussi ce que je voulais dire du magnétisme.

Si le magnétisme ne peut guérir aucune maladie, si c'est même une folie, un charlatanisme justement condamné par la médecine, il a au moins l'avantage sur celle-ci de n'avoir tué personne.

Si Mesmer, d'un côté, se voyait l'objet de la colère des médecins, s'il était attaqué par les faiseurs d'épigrammes, accusé de charlatanisme par les savans, et livré ainsi que nous sur le théâtre du Vaudeville aux traits malins de la satire, en même tems il pouvait, avec raison, tirer vanité du mérite de quelques-uns des champions de sa cause; car le célèbre avocat-général Servan composa une très spirituelle apologie du magnétisme, et M. Grimm alors compara cet écrit aux *Lettres provinciales*.

Malheureusement M. d'Espremenil le défendit avec trop de chaleur; rien ne nuit comme un zèle exagéré; il poussa l'enthousiasme au point de comparer Mesmer à Socrate persécuté et livré aux risées du peuple par Aristophane.

Mesmer comptait encore avec un juste orgueil au nombre de ses partisans cet éloquent Duport, depuis membre de l'assemblée constituante, publiciste profond, savant magistrat, et peut-être l'un de nos premiers orateurs, si ce rang était accordé avec justice à l'élévation des pensées, à la force de la dialectique, à la clarté du style et à la justesse des expressions.

On ne tarda pas dans Paris à s'occuper d'une lutte plus grave que celle des adversaires de Mesmer contre son système et ses disciples. Un autre semi-magicien, M. de Calonne, vit le voile des illusions qu'il étendait sur nous, menacé par les traits de lumière que lançait du fond de sa retraite un homme d'Etat célèbre et disgracié.

Le fameux ouvrage de M. Necker sur l'administration des finances parut: c'était la première fois peut-être qu'il était arrivé de rencontrer ce mélange de morale et de calculs, de nobles pensées et de chiffres, de maximes philosophiques et de comptes de recettes et de dépenses. Ce livre eut un succès aussi général que rapide.

Jusque-là cet *arcanum imperii*, ce sanctuaire qui recelait dans son ombre les mystères de l'homme d'Etat, les vrais et secrets élémens de la force ou de la faiblesse d'un gouvernement, avait été comme impénétrable. On n'osait, on ne désirait pas même approcher d'un lieu si inconnu, si sec, si aride, et les Français, peu disposés à se livrer aux études d'une matière qui intéressait si faiblement l'ame et l'esprit, laissaient, sans s'en inquiéter, administrer leurs finances avec une insouciance pareille à celle d'un enfant pour les livres de comptes de l'intendant de sa famille.

M. Necker opéra par son livre une véritable révolution; il eut des lecteurs dans les salons, dans les boudoirs, comme dans les cabinets. Ce fut un pas très notable vers la liberté; car elle commence à naître dès que les finances et la législation, cessant d'être l'affaire privée des gouvernans, deviennent l'affaire publique, *res publica*.

Les admirateurs de cet ouvrage non seulement furent nombreux, mais, ce qui est plus rare, ils furent constans, ce qui venait surtout du mérite personnel de son auteur. On n'admire long-tems un homme public que lorsqu'on lui suppose un noble et grand caractère.

M. de Calonne se défendit avec des armes plus

brillantes que fortes; la partie n'était pas égale: il ne faisait qu'un replâtrage bien verni, tandis que son rival enseignait l'art de rebâtir solidement l'édifice financier; les paroles de l'un ne donnaient que des espérances trompeuses; l'écrit composé par l'autre était fécond en principes et en vérités.

Quoique la jeunesse ne restât plus indifférente ces importans débats, la politique, et celle surtout qui nous offrait encore quelques chances de guerre, plaisait davantage à nos esprits, et fixait principalement notre ardente imagination. On parlait déjà de différends assez sérieux qui s'élevaient entre la cour de Vienne et la république des Provinces-Unies. On disait que la guerre en serait peut-être le résultat, et que la France ne pourrait éviter d'y être entraînée.

Les hommes clairvoyans et mûrs s'en alarmaient; la jeunesse militaire en était charmée; et, lorsque je rejoignis le régiment de Ségur, que je commandais, je le trouvai rempli d'ardeur; chacun croyait qu'avant un an nous serions en campagne.

Tous les corps qui n'avaient pu être employés ni dans l'Amérique ni dans l'Inde, brûlaient du désir de sortir d'une inaction qui durait depuis vingt ans; inaction aussi insupportable pour les Français qu'elle l'était autrefois, selon les ancien-

auteurs, pour les Germains et pour les Francs. La paix est le rêve des sages; la guerre est l'histoire des hommes. La jeunesse écoute avec tristesse celui qui prétend la mener au bonheur par la raison; elle suit, avec un invincible attrait ceux qui, tout en l'égarant, l'entraînent à la gloire.

De retour à Paris, j'appris de mon père qu'une nouvelle carrière devait s'ouvrir devant moi. M. de Vergennes l'avait pressé de me faire entrer dans la diplomatie; il me destinait, dès mon début, à l'un des postes alors les plus importans, celui de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire du roi à la cour de Russie.

Dans le premier moment, cette proposition me satisfit moins qu'elle ne me surprit. Mon amour-propre pouvait bien être flatté de voir qu'un ministre, si universellement estimé, conçût une opinion assez avantageuse de mon esprit et de ma prudence pour me confier une telle mission, dans des circonstances où l'on aurait dû ne la donner qu'à un homme plus mûr et d'un talent éprouvé.

Mais un instant de réflexion suffisait pour comprimer ce mouvement de vanité; je me rappelai que je vivais dans une monarchie, que j'étais fils d'un ministre, et que dans les cours

la position fait tout. Trop souvent on y cherche, non l'homme propre à quelque grand emploi, mais l'emploi qui convient à l'homme en faveur.

Je crois que M. de Vergennes pensait du bien de moi; mais ce qui me paraissait plus certain, c'est qu'il voulait obliger mon père, et espérait que tous deux nous pourrions lui être utiles.

Quoi qu'il en soit, je ne vis d'abord dans ce changement de carrière qu'un dérangement complet dans ma vie, dans mes projets, dans mes goûts, dans mes études, un long éloignement de mon pays, et un fardeau qui, tout en comprimant ma liberté, serait peut-être disproportionné à mes forces; car je ne m'étais nullement préparé à paraître avec succès sur une scène où devaient se traiter et se discuter les plus grands intérêts de l'Europe.

Il fallait quitter l'épée pour la plume, la philosophie pour la politique, la franchise pour l'adresse, l'enjouement pour la gravité, les plaisirs pour les affaires, et travailler en conscience au maintien de la paix, tandis qu'alors je désirais ardemment la guerre, objet très naturel des vœux d'un jeune colonel.

Je confiai à mon père tout ce que j'éprouvais à cet égard; mais il me blâma complètement. »Vous ne quitterez point l'état militaire, me

» dit-il ; beaucoup d'exemples doivent vous ap» prendre que chez nous la carrière des armes » et celle de la politique ne sont point nécessai» rement séparées. » Et il me cita MM. de Belle-Isle, de Villars, de Richelieu et beaucoup d'autres.

» D'ailleurs, ajouta-t-il, pour arriver un jour » au conseil et aux places les plus éminentes de » l'administration, on marche lentement par les » emplois militaires ; car on y est dans une foule » qu'on a peine à percer, tandis que, dans les » ambassades, on peut s'élever très vite, n'ayant » à lutter qu'avec un petit nombre de rivaux. » Au lieu des détails d'un régiment, vous allez, » dès votre début, être chargé des grandes af» faires du gouvernement, des premiers intérêts » de notre politique ; c'est passer en un instant » de la jeunesse à la maturité, et d'un rang or» dinaire dans la société à celui d'un homme » d'Etat. »

Mon respect pour ses lumières et mon habitude de lui obéir me décidèrent, plus que ses raisonnemens, à me résigner. Ce mot peut paraître singulier ; mais c'était pourtant une vraie résignation, puisqu'elle contrariait tous mes penchans.

Au reste, ma nomination n'était pas encore assez certaine que mon père l'eût cru : l'em-

bassade de Russie était désirée et demandée par le comte Louis de Narbonne, homme très remarquable par sa grace et par son esprit. Madame Adélaïde, tante du roi, et dont M. de Narbonne était le chevalier d'honneur, appuyait avec chaleur ses démarches, et son crédit sur l'esprit de Louis XVI rendait le choix très incertain.

Cependant, après quelques irrésolutions, la reine, secondant les vues de M. de Vergennes, parla en ma faveur, et je fus nommé. Dès ce moment, changeant avec regret toutes mes habitudes, allant rarement à Paris, me fixant à Versailles, je me livrai assidûment, dans les bureaux des affaires étrangères, aux études qui m'étaient nécessaires pour justifier par quelque mérite réel la préférence qui m'était donnée.

Un de mes premiers soins fut de demander des conseils à l'un des collègues de mon père, M. le baron de Breteuil, alors ministre de Paris. Il avait été successivement ministre de France à Pétersbourg, ensuite ambassadeur à Naples, à la Haye et enfin à Vienne. La reine lui donnait une grande part dans sa confiance; ce qui fut un peu plus tard, à l'époque de l'affaire du collier, un vrai malheur pour elle.

M. de Breteuil savait parfaitement représenter

et tenir un grand état sans déranger sa fortune; connaissant l'art de marcher d'un pas ferme sur le terrain glissant de la cour, il imposait au public par son ton tranchant, et plaisait aux princes en cachant son adresse sous les formes d'une apparente brusquerie.

La lecture des correspondances me fut plus utile que sa conversation. Vingt années qui s'étaient écoulées depuis sa mission à Pétersbourg avaient effacé de son souvenir une partie des faits qui auraient pu m'être utiles. L'infidélité de sa mémoire me surprit un jour étrangement: je m'entretenais avec lui de la révolution qui avait détrôné Pierre III et couronné Catherine II; alors il se complut à me raconter tous les détails comme l'aurait fait un témoin oculaire, à me peindre les différens personnages de cette scène tragique, et à me démontrer que, sans ses conseils, le dénouement de ce drame, qui n'était d'abord qu'une intrigue de jeunes gens, aurait été très funeste à l'impératrice; enfin, à l'entendre, il avait tout prévu, tout surveillé.

Or, jugez de mon étonnement! je venais le matin même de lire la correspondance ministérielle de cette époque, et voici ce que j'y avais vu: au moment où les Orlof et les autres conjurés méditaient leur entreprise, comme ils manquaient d'argent, ils engagèrent Catherine à

faire des démarches pour obtenir de M. de Breteuil, ministre de France, quelques moyens de crédit.

Ce ministre s'y refusa, regardant comme une folie les projets qu'on lui laissait entrevoir; son erreur même sur ce point fut telle, que, loin de prévoir le grand événement qui se préparait, et profitant d'un congé qu'il avait obtenu, il partit pour revenir en France.

Il était à Vienne lorsqu'il apprit la révolution de Pétersbourg; et en même tems un courrier de Versailles lui apporta l'ordre un peu sévère de retourner sur-le-champ en Russie, où, comme on le croit bien, il ne trouva pas l'impératrice disposée très favorablement pour lui; elle ne pouvait oublier qu'il avait refusé de la secourir dans sa détresse. Cependant, comme il avait été dans la confidence de ses sentimens pour le comte Poniatowski et de ses chagrins, il continua à en être assez bien traité.

Voyez comme la mémoire se plie aux fantaisies de l'amour-propre; M. de Breteuil ne pouvait ignorer que j'avais tous les jours sa correspondance sous les yeux; mais de bonne foi, brouillant ses souvenirs de vingt ans, et ne gardant que ceux qui lui étaient agréables, il ne se rappelait, pour le moment que les idées qu'il avait eues de la légèreté des intrigues qui précé-

dèrent la conspiration, et peut-être quelques sages avis qu'après son retour en Russie il s'était vu à portée de donner aux ministres de la nouvelle cour. On se doute bien que je ne lui fis point sentir la contradiction de ses paroles avec les faits.

Je me souviens d'une autre anecdote, dans un genre tout différent, qui pourra donner une juste idée du gouvernement ottoman, des mœurs turques, et de l'impossibilité où ce peuple barbare se trouve de s'arrêter dans sa décadence, de sortir de ses ténèbres et de se relever de ses ruines.

Lorsque je travaillais dans les bureaux des affaires étrangères, j'y rencontrai plusieurs fois un jeune Turc, nommé Isaac Bey. Il était instruit, tolérant, spirituel. Contre l'antique coutume de ses compatriotes, il avait voyagé en Russie, en Prusse, en Autriche, en France; il savait parler les langues de tous ces pays, et avait étudié l'histoire politique et militaire de ces différentes contrées. Ses connaissances étaient étendues et variées; il avait acquis des idées assez justes sur les intérêts, les forces et la tactique des nations européennes.

Etonné de ce phénomène, un jour je le félicitais sur ses progrès et sur les avantages qu'il pouvait tirer de ses travaux. « Vous allez, lui

» dis-je, rendre les plus grands services à » votre pays. Les Turcs n'ont rien perdu de » leur antique bravoure; leurs revers ne vien- » nent que de leur ignorance; et, avec leurs for- » ces innombrables, il ne leur faudrait, pour ré- » sister au colosse moscovite qui les menace, que » de l'instruction, de la discipline, enfin la vo- » lonté de ne plus rester en arrière des autres » peuples, de les combattre avec des armes pa- » reilles aux leurs, et de s'enrichir de leurs arts et » de leurs inventions. Vous les instruirez, et » votre patrie vous devra peut-être sa régéné- » ration. »

» Vous êtes dans l'erreur, me répondit, avec » un fin sourire, mon jeune musulman; c'est » pour moi-même, c'est pour ma propre satis- » faction que je voyage et que j'étudie. Mais, de » retour à Constantinople, j'aurai très grand » soin de cacher ce que je sais; de mépriser en » apparence les arts et les connaissances des » chrétiens qui, selon nous, viennent des démons; » de suivre en tout nos absurdes coutumes; en » un mot, je serai tout aussi bête et tout aussi » ignorant que mes compatriotes, car autrement » je ne conserverais pas huit jours ma tête sur » mes épaules. » On m'a dit, depuis, qu'Isaac Bey avait tenu sa promesse et gardé sa tête.

D'après ce fait, faut-il s'étonner si une poi-

gnée de Grecs, animés par le désespoir et lâchement abandonnés par tous les princes chrétiens, détruit les nombreuses armées du grand seigneur, incendie les flottes formidables de trois capitans-pachas, et fait trembler sur ses vieux gonds la sublime Porte?

Après avoir lu avec soin les dépêches de mes prédécesseurs, ainsi que la correspondance ministérielle relative aux affaires de Vienne, de Constantinople, de Stockholm, de Copenhague, de Berlin et de la Haye, je résolus de faire un voyage à Londres, espérant apprendre de notre ambassadeur, M. d'Adhémar, tout ce qu'il m'était nécessaire de savoir relativement aux affaires que j'allais traiter en Russie, et aux intérêts du cabinet britannique dans cet empire, où les Anglais avaient, depuis plusieurs années, acquis à nos dépens une fâcheuse prépondérance.

Je restai six semaines en Angleterre logé chez M. d'Adhémar, qui répondit complètement à mes espérances.

Tout fier que j'étais du triomphe récent que nos armes venaient de remporter sur celles de nos rivaux, en leur enlevant treize riches provinces, j'avoue que je ne pus voir, sans un étonnement mêlé de regrets la supériorité qu'un long usage de raison publique et de liberté don-

nait à cette monarchie constitutionnelle que notre monarchie presque absolue.

L'activité du commerce, la perfection de l'agriculture, l'indépendance des citoyens sur le front desquels on croit voir écrit qu'ils n'obéissent qu'aux lois, tous les prodiges d'une industrie sans entraves et d'un patriotisme qui sait faire de tous les intérêts privés un faisceau uni indissolublement par le lien de l'intérêt général, les ressources sans bornes que leur donne un crédit fondé sur la bonne foi, affermi par l'inviolabilité des droits de chacun, et garanti par la fixité des institutions, tout cet ensemble surprenant me faisant envier pour mon pays ce système légal et cette heureuse combinaison de royauté, d'aristocratie et de démocratie, qui avait élevé une île de peu d'étendue sous un ciel rigoureux, une île à peine connue des Romains, au rang de l'une des plus riches et des plus heureuses, des plus fortes, des plus libres et des plus redoutables puissances de l'Europe.

Tout m'y démontrait la vérité de ce vers de Lemierre:

Le trident de Neptune est le sceptre du monde;

vers cependant incomplet; car il faudrait y ajouter cette explication nécessaire, que ce trident

ne doit sa force qu'à la liberté du peuple qui le tient ; placez-le dans les mains d'un sultan, et ce trident sera brisé par le choc de quelques chaloupes grecques.

Pendant mon séjour en Angleterre, je fus admis dans la société du prince de Galles, aujourd'hui roi. Ce jeune prince était l'un des plus aimables et des plus beaux hommes de son tems. Son penchant pour l'opposition, la vivacité de ses goûts pour les plaisirs, et le choix de ses amis, ne pouvaient alors faire préjuger le système qu'il a suivi, les principes qu'il a soutenus, les liaisons qu'il a formées, depuis qu'il a exercé la régence et porté la couronne. On l'a dit souvent avec raison : rien n'est moins ressemblant à l'héritier présomptif d'un trône que cet héritier devenu roi ; c'est la même personne, et ce sont deux hommes très différens.

Londres ne peut être comparé qu'à Paris, et je ne sais à laquelle des deux villes on pourrait équitablement attribuer la supériorité. Dans le tems dont je parle, les savans, les législateurs auraient trouvé dans la capitale de l'Angleterre, plus d'objets dignes d'intérêt et de curiosité ; mais les peintres, les poëtes, les sculpteurs, les amis des arts, des belles-lettres, des plaisirs, auraient fui ce ciel brumeux pour venir admirer,

sur les bords rians de la Seine, la majesté de nos monumens, l'élégance de nos édifices, l'esprit attique de nos cercles brillans, ce feu, ce goût épuré qui donne à tout la grace et la vie. A cette époque le Français avait l'air de jouir avec ivresse du bonheur auquel l'Anglais rêvait avec mélancolie.

Rien au reste n'est plus surprenant que les contrastes offerts par la ville de Londres au premier coup d'œil d'un voyageur: la monotonie reguliére de quelques quartiers où tout est large, propre, uniforme; la saleté, l'obscurité de plusieurs autres; l'incroyable activité d'une foule innombrable d'hommes qui parcourent les rues; la mélancolique gravité qui règne sur toutes les physionnomies; l'éclat des illuminations dans les vauxhalls, dans les jardins publics; le silence de cette multitude de promeneurs qui ont l'air de s'entasser dans les fêtes, dans les assemblées, plutôt pour s'attrister que pour s'amuser; le mouvement perpétuel d'une population immense les jours ordinaires, la solitude et l'immobilité qui remplacent cette agitation les dimanches; la licence des élections, la fréquence des émeutes, la facilité avec laquelle l'ordre renaît au nom de la loi; le respect pour les pouvoirs institués, les injures prodiguées et les pierres jetées aux hommes puissans; le senti-

ment profond de l'égalité civile et le maintien des coutumes féodales les plus bizarres ; la philosophie la plus hardie, et l'intolérance la plus soutenue contre les catholiques ; l'admiration accordée aux plus grands honneurs rendus à tous les genres de talens ou de mérite, et cependant une estime presque exclusive pour l'opulence ; enfin une ardeur sans mesure pour toutes les jouissances, et un ennui presque incurable de tous les plaisirs de la vie ; voilà une partie des singularités qui caractérisent ces fiers insulaires, peuple à part dans le monde, et dont les mœurs, les lois, les caractères, les penchans, les qualités et les défauts diffèrent totalement de ceux des autres nations ; c'est, au milieu des grandes familles européennes, une famille presque étrangère, et qui conserve, depuis un grand nombre de siècles, une empreinte distinctive originale et indélébile.

Quand je revins à Paris, je trouvai les esprits de plus en plus animés contre l'Autriche, qui menaçait la Hollande d'une invasion prochaine. C'était encore la cause de la justice, et de la liberté qui s'agitait ; c'était encore une république qu'il fallait défendre contre un pouvoir oppressif.

D'ailleurs, depuis Charles-Quint, les Français s'étaient accoutumés à regarder l'ambitieuse

maison d'Autriche comme leur ennemie naturelle. Ses armes avaient trop long-tems dévasté nos provinces; un de nos rois était tombé dans ses fers; Paris n'oubliait pas qu'il avait vu sur ses murs flotter les étendards de Philippe II, avec ceux de la ligue.

Nos combats avaient long-tems ensanglanté l'Italie, la Flandre et les rives du Rhin; et, quoique nos efforts eussent enlevé à cette maison les Pays-Bas, l'Alsace, la Franche-Comté, la couronne d'Espagne, celle de Naples, et son orgueilleuse domination sur le nord de la Germanie, le ressentiment survivait à la crainte que sa puissance presque universelle nous avait inspirée.

L'alliance contractée en 1756 avec la cour de Vienne était d'autant plus impopulaire en France, qu'on la regardait comme la cause de nos revers dans la guerre de sept ans, et de la paix humiliante qui l'avait terminée. Cette alliance durait encore; le mariage du roi avec l'archiduchesse Marie-Antoinette resserrait ses nœuds, et chacun croyait que l'influence de cette princesse déciderait son époux à sacrifier la Hollande à l'ambition de l'empereur.

On reprochait à notre gouvernement la faiblesse qui lui faisait suivre la trace des ministres de Louis XV. Les nôtres allaient de pour

plaire à une reine autrichienne, abandonner au joug impérial une république alliée, comme on avait livré la Pologne à la Russie, à la Prusse et à l'Autriche? Que deviendraient notre prépondérance antique, notre dignité, l'équilibre de l'Europe et notre propre sûreté, si nous cessions d'être considérés comme les protecteurs de l'indépendance des Etats faibles contre trois monarchies envahissantes? Etions-nous, enfin, décidés à descendre honteusement du rang où Henri IV, Louis XIII, le cardinal de Richelieu, le célèbre traité de Westphalie et la gloire de Louis XIV nous avaient élevés?

Tels étaient les propos répétés dans les cercles, dans toutes les classes, depuis les galeries de Versailles et les salons de Paris jusqu'aux cafés de ce Palais-Royal, nouveau rendez-vous politique, immense bazar entouré de colonnes, selon le vœu de Voltaire qui avait désiré qu'on embellît ainsi la Cachemire européenne, et que cependant les censeurs malins de l'un de nos princes appelaient alors le *Palais marchand*.

Les parlementaires, les philosophes, par esprit d'opposition, déclamaient contre l'incurie du ministère; et la jeunesse ardente prenait vivement parti pour la cause des Hollandais, c'est-à-dire pour la guerre.

Un court récit des faits prouvera bientôt com-

Bien ces clameurs contre le ministère, contre la reine, étaient injustes et peu fondées: les conditions onéreuses imposées à l'Autriche par les puissances maritimes, par la paix d'Utrecht et par le traité de la Barrière en 1715, avaient excité quelques mécontentemens dans les Pays-Bas autrichiens. Jamais les conditions n'en avaient été loyalement exécutées par les puissances contractantes; d'interminables discussions étaient le résultat nécessaire d'une si fausse position.

En 1718, par l'intervention de l'Angleterre, le traité de la Barrière fut modifié; les Autrichiens et les Hollandais convinrent de régler leurs limites par des cessions et des échanges mutuels. L'empereur prit possession des territoires qu'on lui cédait; mais à l'époque de la guerre de la succession, les Français ayant occupé les places de la Barrière, l'empereur refusa de payer les subsides qu'il devait à la Hollande pour la garde de ces places.

Lorsqu'en 1748 la paix d'Aix-la-Chapelle fut conclue, on décida que la cour de Vienne serait dispensée de payer les subsides jusqu'au rétablissement de la Barrière, et jusqu'à la conclusion d'un traité de commerce. Plus tard les Hollandais, étant rentrés en possession des places conquises sur eux, ouvrirent vainement en

1752 des conférences avec les ministres autrichiens; les deux partis ne purent s'accorder ni sur leurs limites, ni sur leurs subsides, ni sur la navigation de l'Escaut.

Lorsque la guerre d'Amérique amena en 1781 une rupture entre l'Angleterre et la Hollande, la cour de Vienne, que jamais on ne vit abandonner complètement aucune de ses prétentions ambitieuses, crut l'occasion favorable pour affranchir les Pays-Bas de toute gêne, pour étendre ses limites, pour reprendre ce qu'elle avait cédé, et pour annuler ainsi entièrement les stipulations des traités de 1715 et 1718, déclarant hautement qu'il fallait en revenir aux bases fixées par une convention passée en 1664 entre le roi d'Espagne et les états-généraux.

Cette querelle s'aigrit par la constante résistance de la république: dans l'hiver de 1784, sous prétexte de venger l'insulte faite au cadavre d'un soldat autrichien, les garnisons de Gand et de Bruges s'emparèrent de plusieurs forts hollandais, et envahirent le territoire situé entre Bruges et l'Ecluse. La république se plaignit amèrement de ces violences.

On ouvrit des conférences au mois d'avril 1784, et la cour de Vienne y dévoila hautement ses injustes prétentions, espérant alors que la Hollande resterait isolée dans cette querelle,

qu'elle se verrait privée des secours de l'Angleterre qui venait de la voir armée contr'elle, et enfin qu'elle serait abandonnée par la France, dont la guerre américaine avait épuisé les finances.

Les ministres de l'empereur développèrent donc sans inquiétude, dans un tableau sommaire, les conditions rigoureuses qu'ils imposaient à la république; c'étaient le rétablissement des limites réglées en 1664, la démolition de plusieurs forts, la suppression du vaisseau de garde hollandais placé près de Lillo, la pleine possession de tout le cours de l'Escaut depuis Anvers jusqu'à Saftingen, la restitution de plusieurs villages, celle des biens de l'abbaye de Postel, de la terre d'Argenteau, enfin la cession de Maestricht, du comté de Vronhauven et du pays d'outre-Meuse en conformité d'un article du traité de 1673, de plus le paiement d'une somme de cinquante millions de florins.

Les états-généraux, justement effrayés par ces demandes exorbitantes, implorèrent l'appui et la médiation de la France. En même tems, bien convaincus que la faiblesse donne peu d'alliés, ils retrouvèrent leur antique énergie, rassemblèrent des troupes, et réclamèrent à leur tour des restitutions auxquelles ils avaient droit, et

le paiement de toutes les sommes qui leur étaient dues.

La cour de Vienne, étonnée d'une fermeté à laquelle elle ne s'attendait pas, changea subitement de marche, et offrit de se désister de toutes ses prétentions pourvu que la Hollande lui cédât Maestricht et la libre navigation de l'Escaut jusqu'à la mer.

L'empereur accompagna cette déclaration de menaces, annonçant que le moindre obstacle opposé à la marche de ses bâtimens naviguant sur l'Escaut serait regardé définitivement par lui comme une formelle déclaration de guerre.

La république ne céda point; et, considérant ces conditions comme destructives de son indépendance, elle appuya son refus sur les dispositions positives d'un traité qui, en 1731, avait expressément autorisé la fermeture de l'Escaut.

En conséquence les états-généraux établirent une escadre à l'embouchure de ce fleuve, et pressèrent la France de conclure l'alliance qui se négociait alors entre les deux Etats. Mais la cour de Versailles, qui voulait se ménager les moyens d'agir comme médiatrice, crut convenable de différer la signature du traité jusqu'à la conclusion de ces débats. C'était précisément cette apparente indécision qui excitait dans Paris des craintes et des murmures.

Cependant, conformément à sa déclaration, l'empereur fit partir d'Anvers un bâtiment pour tenter le passage de l'Escaut. Ce brigantin fut repoussé à coups de canon près de Saftingen par les Hollandais qui le prirent; ils s'emparèrent aussi, quelque tems après, d'un autre bâtiment autrichien.

Cette audace républicaine, ces hostilités imprévues confondirent l'orgueil d'une puissance qui ne s'y était pas préparée. Les Pays-Bas se trouvaient encore dépourvus de troupes, de magasins et de munitions. Cependant la guerre était pour ainsi dire commencée: des deux côtés on pressa les armemens; on chercha des alliés; les Hollandais appelèrent le comte de Maillebois au commandement de leurs troupes, et, comme ils comptaient alors faiblement sur les secours de la France, ils tentèrent, mais sans succès, de renouer leurs anciennes liaisons avec l'Angleterre.

Le tems était venu pour nous de prendre un parti décisif; le roi et son conseil le sentirent. Il s'agissait de se résoudre à perdre notre considération politique, à livrer la Hollande à la domination autrichienne, ou, si on voulait l'éviter, à s'embarquer dans une nouvelle guerre, au milieu d'une forte crise de finances, à rompre tous les liens qui unissaient le roi à l'em-

pereur, et à donner ainsi aux Anglais la possibilité de réparer leurs pertes, et de nous combattre de nouveau avec plus d'espérance de succès.

Cette grande question devint l'objet des plus importantes délibérations. L'affliction qu'éprouvait la reine était très naturelle, puisqu'elle voyait son frère et son époux prêts à combattre l'un contre l'autre. Mais d'un autre côté, son ame était trop élevée pour que la gloire de la France pût lui être indifférente.

Dans cette grave circonstance, après plusieurs discussions prolongées, Louis XVI commanda à chacun de ses ministres de lui donner par écrit son opinion motivée sur le parti le plus convenable à prendre pour la dignité de sa couronne et pour les intérêts de son royaume.

Ils obéirent et furent presque tous d'avis que, si les négociations ne pouvaient conserver la paix, il fallait soutenir par les armes l'indépendance de la Hollande.

En conséquence mon père expédia des ordres pour former deux armées, l'une en Flandre, et l'autre sur le Rhin. Cette résolution comblait mes vœux. Je rejoignis mon régiment, et j'espérai que la guerre me dégagerait des tristes liens de la diplomatie sous lesquels on venait de m'assujettir.

mités d'une guerre nouvelle, dont il eût été bien difficile alors de prévoir les résultats et la durée.

La paix devenant ainsi très probable, et mes illusions belliqueuses étant évanouies, je ne m'occupai plus que des préparatifs de mon départ pour la Russie.

Ce fut cette année que Monsieur, frère du roi et depuis Louis XVIII, me nomma et me reçut commandeur de l'ordre royal de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel dont il était grand-maître.

Ce prince, en me donnant ce nouveau témoignage de ses anciennes bontés, montra qu'il conservait toutes ses idées favorites relativement à nos antiques coutumes chevaleresques; et, dans ma réception qui eut lieu avec éclat à l'Ecole Militaire, on remplit toutes les formalités en usage dans les siècles de la chevalerie.

Je fis une demi-heure seulement à la vérité la veillée d'armes. J'entrai dans la chapelle en habit blanc, je reçus l'accolade; je prêtai l'ancien serment, on me ceignit l'épée, on me chaussa les éperons dorés; je me revêtis d'un magnifique manteau; et ce fut, je crois, la dernière fois qu'une cérémonie si féodale eut lieu dans cette ville où la féodalité devait être si prochainement renversée et abolie par une révolution que tout

semblait annoncer, et que personne cependant ne prévoyait.

Avant de m'éloigner de la France, je vis fréquemment le baron de Grimm, Allemand très spirituel, correspondant habituel de l'impératrice Catherine. Cette liaison me fut très utile: M. de Grimm me donna beaucoup de détails sur une cour qu'il m'était si important de connaître; et, comme il se prit pour moi d'une vive amitié, ses lettres et les éloges qu'il m'y donnait disposèrent l'impératrice favorablement pour moi, et contribuèrent beaucoup à l'accueil qu'elle me fit.

Tout succès politique devient facile dans une cour, lorsque le négociateur plaît au souverain: une prévention contraire multiplie devant lui tous les obstacles, une prévention favorable les aplanit; il en sera toujours ainsi, car les affaires dépendent des hommes plus que les hommes ne dépendent des affaires. Il faut étudier la politique, puisqu'elle gouverne le monde; mais il faut encore plus étudier à fond le monde, puisque ce sera toujours lui qui influera sur la politique.

Le même désir de m'entourer des lumières qui pouvaient éclairer ma marche dans une carrière si nouvelle pour moi, me conduisit encore chez un homme d'Etat dont on vantait les talens

et la longue expérience. Il était fort lié avec mes parens, et notre cour vivait avec la sienne dans une intime union de famille et d'amitié.

C'était le fameux comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne en France: il avait acquis une grande renommée par la fermeté, le secret et la rapidité avec lesquels, bravant tous les vieux préjugés et déjouant toutes les intrigues, dans le même jour et à la fois il avait fait fermer en Espagne tous les couvens de jésuites, et complété ainsi la destruction imprévue de cet ordre puissant.

Le comte d'Aranda portait sur sa physionomie, dans son maintien, dans son langage et dans toutes ses manières, une grande empreinte d'originalité. Sa vivacité était grave, sa gravité ironique et presque satirique. Il avait une habitude, ou un tic étrange et même un peu ridicule; car, presque à chaque phrase, il ajoutait ces mots: *Entendez-vous? comprenez-vous?*

J'allai le voir; j'invoquai les bontés qu'il m'avait toujours témoignées; je lui montrai mon inquiétude relativement à la nouvelle carrière où j'entrais, mon vif désir d'y réussir, et l'espérance que je concevrais s'il consentait à m'éclairer par ses conseils, et à me faire ainsi recueillir par d'utiles leçons une partie des fruits de sa longue expérience.

» Ah! me dit-il en souriant, vous êtes effrayé » des études qu'exige la diplomatie? *Entendez-* » *vous? comprenez-vous?* Vous croyez devoir » long-tems sécher sur des cartes, des diplômes » et de vieux livres? vous voulez que je vous » donne des leçons sur la politique? Eh bien, » j'y consens: nous commencerons quand vous » voudrez. *Entendez-vous? comprenez-vous?* Te- » nez, venez chez moi demain à midi, et je » vous promets qu'en peu de tems vous saurez » toute la politique de l'Europe. *Entendez-vous?* » *comprenez-vous?*»

Je le remerciai, et le lendemain je fus ponctuel au rendez-vous; je le trouvai assis dans un fauteuil devant un grand bureau sur lequel était étendue la carte de l'Europe.

» Asseyez-vous, me dit-il, et commençons. Le » but de la politique est, comme vous le savez, » de connaître la force, les moyens, les intérêts, » les droits, les craintes et les espérances des » différentes puissances, afin de nous mettre en » garde contr'elles, et de pouvoir à propos les » concilier, les désunir, les combattre, ou nous » lier avec elles, suivant ce que exigent nos pro- » pres avantages et notre sûreté. *Entendez-vous?* » *comprenez-vous?*»

» A merveille! répondis-je, mais c'est là pré- » cisément ce qui présente à mes yeux de gran-

» des études à faire et de grandes difficultés à » vaincre. «

» Point du tout, dit-il, vous vous trompez; » et, en peu de momens, vous allez être au fait » de tout: regardez cette carte; vous y voyez » tous les Etats européens, grands ou petits, » n'importe, leur étendue, leurs limites. Examinez bien; vous verrez qu'aucun de ces pays » ne nous présente une enceinte bien régulière, » un carré complet, un parallélogramme régulier, un cercle parfait. On y remarque toujours » quelques saillies, quelques renfoncemens, quelques brèches, quelques échancrures. *Entendez-vous? comprenez-vous?* «

» Voyez ce colosse de Russie: au midi, la » Crimée est une presqu'île qui s'avance dans la » mer Noire et qui appartenait aux Turcs; la » Moldavie et la Valachie sont des saillies, et » ont des côtes sur la mer Noire, qui conviendraient assez au cadre moscovite, surtout si, » en tirant vers le nord, on y joignait la Pologne: » regardez encore vers le nord; là est la Finlande hérissée de rochers; elle appartient à la » Suède, et cependant elle est bien près de Pétersbourg. *Vous entendez?* «

» Passons à présent en Suède: voyez-vous la » Norwège? c'est une large bande tenant naturellement au territoire suédois. Eh bien, elle

» est dans la dépendance du Danemark. *Compre-*
» nez-vous?

» Voyageons en Prusse: remarquez comme ce
» royaume est long, frêle, étroit; que d'échan-
» crures il faudrait remplir pour l'élargir du côté
» de la Saxe, de la Silésie, et puis sur les rives
» du Rhin! *Entendez-vous?* Et l'Autriche, qu'en
» dirons-nous? Elle possède les Pays-Bas, qui
» sont pourtant séparés d'elle par l'Allemagne,
» tandis qu'elle est tout près de la Bavière qui
» ne lui appartient pas. *Entendez-vous? compre-*
» nez-vous? Vous retrouvez cette Autriche au
» milieu de l'Italie; mais comme c'est loin de son
» cadre! comme Venise et le Piémont le rempli-
» raient bien!

» Allons, je crois pour une fois en avoir dit
» assez. *Entendez-vous? comprenez-vous?* Vous
» sentez bien à présent que toutes ces puissances
» veulent conserver leurs saillies, remplir leurs
» échancrures, et s'arrondir enfin suivant l'occa-
» sion. Eh bien, mon cher, une leçon suffit;
» car voilà toute la politique. *Entendez-vous?*
comprenez-vous?«

» Ah! répliquai-je, *j'entends et je comprends*
» d'autant mieux, que je jette à présent mes re-
» gards sur l'Espagne, et que je vois à sa partie
» occidentale une longue et belle lisière ou échan-
» crure, nommée le Portugal, et qui convien-

» drait, je crois, parfaitement au cadre espa-
» gnol. «

» Je vois que *vous entendez, que vous compre-*
» *nez*, me répliqua le comte d'Aranda. Vous
» voilà tout aussi savant que nous dans la diplo-
» matie. Adieu; marchez gaîment, hardiment, et
» vous prospérerez. *Vous entendez? vous compre-*
» *nez?* « Ainsi se termina ce bref et bizarre cours de politique.

Peu de jours après, ma vivacité, très peu diplomatique encore, dut causer quelques inquiétudes à M. de Vergennes sur la prudence du jeune négociateur auquel il venait de confier une importante mission.

Ce ministre m'apprit qu'il allait me donner un secrétaire de légation de son choix; mais, avant qu'il ne l'eût nommé, je me hâtai de lui en proposer moi-même un dont je connaissais l'instruction, les talens et le caractère.

M. de Vergennes, très surpris, me dit qu'un tel choix ne me regardait pas, et que je devais recevoir, sans difficulté, celui qu'on jugerait convenable de me donner.

» C'est ce que je ne ferai point, monsieur le
» comte, répondis-je; je ne puis accorder ma
» confiance à une personne que je ne connaîtrais
» pas. « » Cependant, répliqua ce ministre, il
» vous faudra bien obéir à l'ordre du roi. «

» Oui, répondis-je, j'obéirai, je recevrai ce » secrétaire; il aura chez moi logement, voi- » ture, table, tout ce que la convenance exige; » mais je ne lui montrerai pas, ni porte-feuille, » et ne lui laisserai lire ni écrire aucune dé- » pêche.

» Ou vous m'en jugez en état de traiter les af- » faires dont vous me chargez, ou vous ne m'en » croyez pas capable. Dans le premier cas, lais- » sez-moi faire mon travail comme je l'entends; » dans le second, faites révoquer par le roi ma » nomination.

» Je ne veux point, dans mon début, être » compté parmi les ambassadeurs qui n'ont que » le titre de leur place, et dont le secrétaire » d'ambassade remplit réellement les fonctions. » Je n'aurai point sous mes ordres un coopéra- » teur nommé malgré moi, et qui abuserait pro- » bablement d'une confiance qu'il ne me devrait » pas.

» Responsable seul du travail dont on me » charge, je dois le faire seul, ou ne me faire » seconder que par un homme dont je connais » parfaitement la sagesse, la douceur et la fran- » chise. Je vous ai dit avec respect ce que je » pense, et ma résolution sur ce point est iné- » branlable. «

Le ministre aurait pu justement s'irriter de

remarqué, dès le premier moment, qu'il avait pendant le dîner, qu'il était triste, préoccupé et tellement distrait, qu'il paraissait quelquefois ne pas entendre les réponses de ses convives aux questions qu'il leur adressait. J'attribuai cette humeur sombre à quelques-unes de ces tracasseries intérieures qui tourmentent si fréquemment l'homme placé entre son devoir et ses plaisirs.

Lorsque le jeu, qui succéda au repas, fut fini, je me retirai dans mon appartement. Peu d'heures après, étant déshabillé et enfoncé dans la lecture d'un ouvrage politique, je vis ouvrir ma porte; c'était le duc qui venait me voir: il était fort agité.

Presque sans préambule, il me fit part avec vivacité d'une nouvelle qui le troublait et l'irritait; le comte Nicolas Romanzoff, ministre russe accrédité près de lui et près de plusieurs princes du même cercle, venait tout récemment, me dit-il, de lui faire la proposition la plus imprévue.

Ce jeune négociateur, avec moins de mesure que d'esprit, lui avait déclaré qu'il fallait, de toute nécessité qu'il se prêtât à un arrangement présenté comme très avantageux pour lui, et que son oncle l'électeur palatin voulait conclure avec l'empereur. Ce prince devait céder la Ba-

vière à la cour de Vienne, et recevoir en échange les Pays-Bas autrichiens avec le titre de roi.

„Une couronne, monseigneur, disait le ministre russe au duc, brille d'un assez grand éclat „pour faire disparaître l'inégalité qu'on pourrait „trouver dans cet échange. D'ailleurs, monsei„gneur, ajoutait-il, votre résistance serait inutile, „parce que, tout en désirant que vous souscri„viez à cette convention, si vous vous y refusez, „on l'exécutera sans votre aveu."

„Choqué de ce langage hautain, me dit le „prince, j'ai répondu fort sèchement à M. de „Romanzoff, en lui déclarant que je me laisserais plutôt écraser que de consentir à me „voir dépouiller de la moindre partie de mon „héritage."

On comprendra sans peine combien cette confidence inattendue me surprit, entendant parler de ce projet pour la première fois, n'ayant aucune mission pour traiter avec le duc de Deux-Ponts une semblable affaire, et me trouvant dépourvu de toute base pour y répondre. Cependant ce prince insistait vivement pour savoir de moi si la cour de France était instruite de ce projet, et de quelle manière elle l'envisagerait.

Je l'assurai que j'étais dans une ignorance complète à cet égard, ne connaissant les intentions du roi que relativement à la cour près de

laquelle j'étais accrédité. „Néanmoins, monsei„gneur, ajoutai-je, le système connu de la cour „de France doit tranquilliser votre altesse sur „les dispositions qui peuvent la concerner, et „elle peut compter sur le maintien et l'exécution „des traités que la France a garantis."

Son esprit était trop agité, trop oppressé, pour qu'une réponse si vague le calmât; mais ses instances renouvelées ne purent en obtenir d'autres.

D'un côté je croyais bien qu'un tel échange, qui rendrait la puissance autrichienne plus forte et plus compacte, était trop contraire aux intérêts de la France pour que le roi l'approuvât, et il me paraissait surtout très difficile de supposer qu'abandonnant les intérêts des princes du Rhin, dont nous étions les protecteurs, nous les laissassions menacer par l'Autriche, par la Russie, pour les forcer à consentir au démembrement de leurs héritages.

Mais d'une autre part, n'ignorant pas la funeste faiblesse qui avait porté notre cabinet à souffrir le partage de la Pologne, la conquête de la Crimée, et à seconder l'Autriche dans ses projets de destruction contre la monarchie prussienne, je sentis que tout langage trop précis serait imprudent relativement à une affaire si grave, sur laquelle M. de Vergennes avait gardé

avec moi le plus profond silence, tandis que le ministre russe en parlait avec l'assurance d'un homme qui se croit certain de ne point rencontrer d'obstacles.

Je me bornai donc à rassurer de mon mieux par des lieux communs le duc de Deux-Ponts, en louant son courage, et en lui rappelant que, dans tous les tems, la faiblesse attire des oppresseurs, et la fermeté des appuis. Je pris le lendemain congé de ce prince, et j'arrivai promptement à Mayence.

Je descendis chez M. le comte Okelly, ministre du roi, qui me présenta à l'électeur. La vue de cette cour ecclésiastique me fit faire de graves réflexions sur l'inconséquence des hommes, sur la bizarrerie de nos vieilles institutions, et sur l'étrange déviation que la marche des siècles fait éprouver aux principes les mieux établis et aux vérités les plus évidentes.

Quel serait l'étonnement, me disais-je, de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean, s'ils voyaient leurs successeurs couronnés, puissans sur la terre, et prêchant toujours leurs austères maximes du sein d'un palais, assis à une table splendide, et environnés de troupes qui les gardent!

La houlette des pasteurs a bien changé; comme la baguette de Moïse, elle a subi de nombreuses

transformations; mais les troupeaux de ces pasteurs en éprouvent graduellement depuis deux siècles une bien plus étonnante. Ces troupeaux sont devenus des aigles, des lions, quelquefois des loups; une nouvelle lumière, en frappant leurs yeux, a développé leur intelligence; sentant leur force, ils en ont parfois abusé; et les bergers, aveugles à leur tour, n'ont pas prévu à tems qu'il fallait d'autres moyens, pour les régir dans des jours de clarté, que ceux qu'on avait pris sans obstacle pour les gouverner dans les tems de ténèbres.

Une révolution inévitable se préparait; et, comme je n'étais pas plus clairvoyant qu'un autre, je ne prévoyais pas à Mayence, en 1784, que peu d'années après on ne verrait plus en Allemagne d'archevêques électeurs ni de cours ecclésiastiques.

L'électeur m'invita à dîner. Au moment d'y aller, le comte Okelly vint me trouver, et me dit que je pouvais lui rendre un service assez léger en apparence, mais qui réellement lui épargnerait un embarras très contrariant. „Vous „savez, ajouta-t-il, que dans notre carrière, où „l'on ne devrait avoir à s'occuper que des grands „intérêts des princes et des peuples, les frivoles „difficultés de l'étiquette, entretenues par une „puérile vanité, viennent souvent se mêler aux

„affaires les plus importantes; et quelquefois
„on s'est brouillé, armé et battu pour les vains
„honneurs du pas.

„Cependant, par le traité de Westphalie on
„avait cru, en réglant le rang des puissances,
„mettre un terme à ces tracasseries: par ce
„traité, après l'empereur d'Allemagne, le roi de
„France doit occuper partout le premier rang.
„L'Angleterre seule, qui n'avait point coopéré
„à cette convention, n'a point voulu la recon-
„naître; mais ordinairement elle élude les diffi-
„cultés en n'envoyant que des ministres dans les
„cours où nous avons des ambassadeurs, à l'ex-
„ception des cours de famille comme Naples et
„Madrid, parce que là elle trouve juste de nous
„céder la préséance.

„Lorsque Pierre le Grand, élevant la Mosco-
„vie au rang des monarchies européennes, quitta
„le titre de czar pour prendre celui d'empereur,
„la France ne reconnut son nouveau titre qu'à
„la condition de souscrire à l'ordre réglé par
„le traité de Westphalie. L'acte qu'on exigea
„de lui, et qui fut renouvelé par ses succes-
„seurs, est connu sous le nom de *Reversales*.

„Cependant, depuis que l'impératrice Cathe-
„rine II est montée sur le trône, elle a refusé
„constamment de s'y soumettre. Cette altière
„princesse a déclaré que toutes les couronnes

„tous indépendantes et égales; elle ne s'arro-
„geait nulle prééminence sur les autres, mais ne
„souffrirait pas qu'aucune en usurpât sur elle.
„En conséquence, partout où sont ses ministres,
„s'ils voient la première place occupée, ils ne
„la disputent pas; mais, s'ils l'occupent, ils ne
„doivent point la céder.

„Au fond, ce principe était juste et philoso-
„phique; mais il déplaisait à l'orgueil de notre
„cour, qui regardant comme des droits la viola-
„tion de ces vieilles prétentions consacrées par le
„tems.

„Je sais tout cela, lui répondis-je, et je n'i-
„gnore pas que ces querelles d'étiquette ont
„rompu pendant plusieurs années toute harmo-
„nie et toute communication entre la France et
„la Russie, parce qu'à Londres, le jour d'une
„grande cérémonie, l'ambassadeur de Russie
„ayant pris la première place, M. le duc du
„Châtelet, ambassadeur de France, la lui avait
„reprise avec assez de violence, et lui avait
„proposé ensuite un duel qui ne fut pas accep-
„té; mais je croyais tous ces différends termi-
„nés. Au reste, que peuvent nous faire les
„prétentions russes? de pareilles disputes n'ont
„lieu qu'entre des ambassadeurs; car ceux-ci
„ont seuls le caractère représentatif. Le titre
„de ministre plénipotentiaire a été introduit à

„l'époque du traité d'Utrecht pour mettre fin „à ces vaines disputes, et d'ailleurs M. de Ver„gennes m'a assuré, lorsque je lui demandais „des instructions sur ce sujet, que, même à „l'égard de l'Angleterre, je n'éprouverais en „Russie aucun embarras, parce que l'impératrice, „ainsi que l'empereur d'Allemagne, ont établi „le pêle-mêle dans leurs cérémonies et dans „leurs fêtes."

„Vous avez raison, me répondit M. Okelly; „mais il n'en est pas ainsi dans la pratique. „La vanité personnelle déjoue en ce point la „sagesse des cabinets; les ministres plénipoten„tiaires se disputent la préséance comme s'ils „étaient ambassadeurs. Le pêle-mêle ordonné „ne fait que rendre notre position plus embar„rassante; car, pour satisfaire la fierté habi„tuelle de notre cour, nous devons chercher „en toute occasion à maintenir sa prééminence; „et comme nous n'avions plus, en qualité de „ministres et d'après le pêle-mêle, de droits „réels à exiger, nous sommes réduits à user „de force ou d'adresse pour la conserver.

„Je ne connais rien de pire que cette fausse „et puérile position où l'on nous laisse; nous „sommes blâmés si nous excitons des querelles, „et nous déplaisons excessivement si nous lais„sons prendre le pas sur nous. Il faut espérer

„que cette inconséquence cessera; en attendant, „évitons, si nous le pouvons, tous ces désagré„mens.

„Le comte de Romanzoff, accrédité près des „princes du cercle et près de l'électeur, vient „d'arriver à Mayence; pour la première fois, „nous allons, lui et moi, nous rencontrer à „un grand repas de cérémonie, et chacun de „nous cherchera à occuper la place d'honneur.

„Mais vous êtes ici; vous vous y trouvez, non „comme ministre accrédité, mais comme minis„tre voyageant. Vous n'avez aucunes préten„tions à élever, et tout le monde doit vous of„frir le premier rang; par courtoisie nous devons „vous faire les honneurs de la cour où nous „résidons; ainsi, lorsque l'électeur sortira pour „se mettre à table, passez le premier après lui, „et placez-vous à sa droite. Vous éviterez par „là, sans affectation toute contestation entre M. „de Romanzoff et moi."

Je lui promis de faire tout ce qu'il désirait, m'affligeant intérieurement de voir que, dans de si hautes fonctions, on était réduit à s'occuper de si petites choses.

Je trouvai la cour de l'électeur très brillante. Lorsqu'on eut annoncé que le dîner était servi, ce prince sortit en donnant la main à une dame; je m'empressai de le suivre. Lorsqu'il s'arrêta

pour s'asseoir, la dame à laquelle il donnait la main s'étant rangée pour le laisser passer, je fus obligé de reculer deux pas, et, dans ce mouvement, je poussai, sans le voir, le ministre russe, qui s'était hâté de marcher pour occuper la première place. Je pris cette place en m'asseyant près de la dame que conduisait l'électeur, et M. de Romanzoff fut obligé de se placer au-dessous et près de moi.

Dans le premier moment, je ne m'étais pas douté de son dessein, et je croyais même qu'il ne s'était ainsi pressé que par obligeance et pour que nous fussions à côté l'un de l'autre. En conséquence, pour répondre à cette courtoisie, je cherchai avec soin à l'entretenir de tout ce qui pouvait lui être agréable, de ses missions, de sa cour, de sa famille et des exploits du maréchal son père.

Mais je vis avec étonnement que ce ministre très spirituel, qui m'avait fait la veille beaucoup de prévenances, ne me répondait que par monosyllabes, avec l'air très sérieux et très préoccupé. Ayant vainement voulu relever un entretien qui tombait à chaque instant, je ne m'occupai plus que de la dame très aimable près de laquelle j'étais assis.

Vers la fin du dîner, après avoir causé avec moi sur des sujets assez vagues, l'électeur me

dit que le Rhin charriait de trop gros et de trop nombreux glaçons pour qu'il fût prudent à moi de le traverser le lendemain comme je me le proposais, et il me pressa vivement de prolonger mon séjour à Mayence. Alors M. de Romanzoff crut cependant nécessaire de me donner quelques signes d'obligeance; il se joignit à l'électeur pour m'inviter à retarder mon départ.

Lorsque le dîner fut fini, le comte Okelly et M. Dillon, qui se trouvait alors avec nous, me dirent que je m'étais fait une querelle sérieuse, et que M. de Romanzoff avait montré une vive impatience lorsque, le poussant sans le voir, j'avais pris la place qu'il comptait occuper.

Je leur répondis que je ne l'avais pas remarqué, que ce mécontentement me paraissait invraisemblable, puisqu'il n'y avait eu aucune dispute entre nous. Il n'en fut plus question. Je restai encore deux jours à Mayence, très fêté à la cour électorale.

M. de Romanzoff continua à se montrer très froid avec moi, et cependant ne me dit pas un mot qui pût me faire croire au ressentiment que lui supposait M. Okelly; mais on verra dans la suite que ce dernier ne s'était pas trompé.

Deux jours après, le Rhin étant totalement pris, et le passage très praticable, je partis pour

me rendre à Berlin. Arrivé à Francfort, je crus devoir entretenir notre ministre, M. de Groschlach, de ma conversation avec M. le duc de Deux-Ponts. La démarche de M. de Romanzoff ne lui était pas inconnue. Elle lui causait autant de surprise que d'inquiétude. M. de Vergennes ne lui avait rien écrit à ce sujet; l'alarme était générale dans la ville, et sur ma route, jusqu'à Berlin, je trouvai partout les mêmes craintes répandues.

A Gotha, je fus accueilli avec une distinction singulière que je devais aux lettres du baron de Grimm, envoyé de cette cour en France, et qui avait inspiré pour moi au duc et à la duchesse les prévention les plus favorables. L'un et l'autre me parurent très surpris de la réserve avec laquelle je répondais à leurs questions sur l'échange proposé par le ministre russe.

Je trouvai à Leipsick le commerce très agité: on n'y parlait que des vues ambitieuses de l'Autriche, des menaces de la Russie; on croyait que la France, la Hollande et la Prusse s'opposeraient à cette extension de puissance, et qu'il en résulterait une guerre générale.

J'espérais qu'à Berlin, où j'arrivai promptement, je trouverais M. le comte d'Esterno, notre ministre, plus instruit que moi des intentions de notre cabinet sur une proposition d'échange

si imprévue, si désavantageuse, et sur une contestation si grave; mais on l'avait laissé dans la même ignorance que moi à cet égard; ce qui rendait sa situation très embarrassante au milieu d'une cour toujours inquiète des vues d'agrandissement du cabinet autrichien, des vastes desseins de la Russie et de la faiblesse trop éprouvée du cabinet de Versailles; car, malgré nos succès dans la guerre américaine et la fermeté que nous venions de montrer pour soutenir la Hollande contre l'empereur, les anciennes impressions produites par l'inertie des ministres de Louis XV n'étaient pas encore totalement effacées.

M. d'Esterno me présenta à tous les princes de la famille royale, aux ministres du roi, MM. les comtes Finck, de Hardenberg et de Schulenburg. Ceux-ci me dirent que, le roi étant à Potsdam, il fallait que je lui écrivisse directement pour demander à sa majesté la faveur d'une audience particulière: ce que je fis sans tarder; car j'éprouvais le plus vif désir de voir ce monarque célèbre, tout à la fois guerrier, littérateur, conquérant, législateur, philosophe et qui, pendant tout le cours de son règne, sut, dans les succès comme dans les revers, maîtriser la fortune et développer une politique aussi vaste que son génie.

Son aide de camp, M. de Goltz, m'écrivit par son ordre que sa majesté me recevrait le lendemain à sept heures du matin: ce qui ne me surprit point; car les hommes de cette trempe, ennemis du repos, ont des nuits courtes et de longs jours.

Pour peu qu'on ait quelque habitude du monde, quelque élévation dans la pensée, on peut parler à un roi sans aucun embarras; mais on n'aborde pas un grand homme sans quelque crainte; d'ailleurs Frédéric dans sa vie privée était assez inégal, passablement capricieux, sujet à prévention, fréquemment railleur, souvent épigrammatique contre les Français, fort attrayant pour le voyageur qu'il voulait favoriser, malicieusement piquant pour celui contre lequel il était prévenu, ou contre ceux qui, sans le savoir, avaient mal choisi leur moment pour l'approcher.

Heureusement les circonstances m'étaient favorables; il avait de l'humeur contre la Russie: l'alliance de cet empire avec l'Antriche l'inquiétait; il était irrité du projet d'échange de la Bavière, proposé par les deux cours impériales; l'indifférence de l'Angleterre dans la querelle des Hollandais contre l'empereur lui déplaisait; nos succès dans la guerre de l'indépendance et l'obstacle que nous venions d'opposer à l'ambition

de Joseph II en soutenant les Hollandais contre ce prince, lui avaient inspiré le désir et rendu l'espoir de renouer avec la France ses anciennes liaisons, et de nous séparer ainsi peu à peu de l'Autriche, dont l'union avec nous avait failli consommer sa ruine. En conséquence il était disposé à bien traiter les Français, et surtout à bien accueillir un ministre chargé d'une mission importante dans le Nord.

Voilà sans doute ce qui me valut alors un accueil plein de bonté, une longue audience et un entretien prolongé dans lequel il montra cette grace, et je pourrais presque dire cette coquetterie d'esprit qu'il savait mieux que personne employer lorsqu'il daignait vouloir plaire, et qu'il lui prenait envie d'augmenter le nombre de ses admirateurs.

Nul ne sut jamais aussi bien que lui tour à tour flatter, tourmenter, caresser et pincer l'amour propre de son prochain. Voltaire en avait fait la double épreuve; il avait senti alternativement la patte de velours du chat et la griffe du lion.

Le caractère bien connu de ce prince fit que Walpole mystifia facilement Jean-Jacques Rousseau en lui adressant une fausse lettre de Frédéric, terminée pas ces mots: » Si ces avantages » que je vous propose ne vous suffisent pas, et

» s'il faut à votre imagination des malheurs cé-» lèbres, je suis roi, et je ne vous en laisserai » pas manquer. »

Au commencement de la guerre de sept ans, un ambassadeur d'Angleterre, qui résidait près de lui, et dont il aimait l'esprit et l'entretien, vint lui apprendre que le duc de Richelieu, à la tête des Français, s'était emparé de l'île de Minorque et du fort Saint-Philippe. » Cette nou-» velle, sire, lui dit-il, est triste, mais non dé-» courageante; nous hâtons de nouveaux arme-» mens, et tout doit faire espérer qu'avec l'aide » de Dieu nous réparerons cet échec par de » prompts succès. »

» *Dieu!* dites-vous, lui répliqua Fréderic avec » un ton où le sarcasme se mêlait à l'humeur; » je ne le croyais pas au nombre de vos alliés. » » C'est pourtant, reprit l'ambassadeur piqué et » voulant faire allusion aux subsides anglais que » recevait le roi, c'est pourtant le seul qui ne » nous coûte rien. » » Aussi, répliqua le malin » monarque, vous voyez qu'il vous en donne » pour votre argent. »

Quelquefois il se plaisait à embarrasser la personne qui lui parlait, en lui adressant une question peu obligeante; mais aussi il ne s'irritait point d'une répartie piquante. Un jour, voyant venir son médecin, il lui dit: » Parlons

» franchement, docteur ; combien avez-vous tué » d'hommes pendant votre vie ?» » Sire, répon- » dit le médecin, à peu près trois cent mille de » moins que votre majesté. »

La première fois qu'il vit le marquis de Lucchesini, Italien très spirituel, qui fut depuis admis dans son intimité, et devint plus tard ministre de son successeur, il lui dit : » Voit-on » encore, monsieur, beaucoup de marquis ita- » liens voyager partout et faire dans toutes les » cours le métier d'espions ? » » Sire, répondit » M. de Lucchesini, on en verra peut être tant » qu'il se trouvera des princes allemands assez » plats pour décorer de leurs ordres des hom- » mes qu'ils chargent d'un rôle si vil. » Par là, le marquis faisait allusion à un espion italien, auquel un empereur d'Allemagne avait accordé la décoration de la Toison-d'Or. Frédéric regarda avec surprise le marquis, le traita bien dès ce moment, et le prit en amitié.

Au moment de paraître à un cercle, un jour de gala, on vint l'avertir que deux dames se disputaient le pas près d'une porte avec une vivacité et une opiniâtreté scandaleuse. » Appre- » nez-leur, dit le roi, que celle dont le mari » occupe le plus haut emploi doit passer la pre- » mière. » » Elles le savent, répond le chambel- » lan, mais leurs maris ont le même grade. »

» Eh bien, la préséance est pour le plus ancien. » » Mais ils sont de la même promotion. » » Alors, » reprend le monarque impatienté, dites-leur » de ma part que la plus sotte passe la pre- » mière.

Comme le petit nombre des princes que leur génie place à une grande élévation, il se montrait insensible aux libelles, aux propos méchans ou séditieux, et méprisait tous ces traits de malignité qui, lancés de trop bas, ne pouvaient atteindre si haut.

Un jour, à Potsdam, il entend de son cabinet un assez grand bruit qui éclatait dans la rue: il appelle un officier, et veut qu'il s'informe de la cause de ce tumulte. L'officier part, revient et lui dit qu'on a attaché sur la muraille un placard très injurieux pour sa majesté; que, ce placard étant placé très haut, une foule nombreuse de curieux se presse et s'étouffe à l'envi pour le lire. » Mais la garde, » ajoute-t-il, va bientôt la disperser. » » N'en fai- » tes rien, répondit le roi, descendez ce placard » plus bas, afin qu'on le lise à son aise. » L'ordre fut exécuté; peu de minutes après on ne parla plus du placard, mais on parla toujours de l'esprit du monarque.

Si ce prince éclairé méprisait les rumeurs d'une tourbe ignorante, non seulement il op-

préciait, il désirait les suffrages des hommes de talent, mais même il les regardait comme les dispensateurs de la renommée; son ambition les courtisait; leur génie lui semblait une puissance et il la flattait.

»Je suis, écrivait-il à Voltaire, comme le »Prométhée de la fable; je dérobe quelquefois »de votre feu divin dont j'anime mes faibles »productions. Mais la différence qu'il y a entre »cette fable et la vérité, c'est que l'ame de Vol»taire, beaucoup plus grande et plus magna»nime que celle du roi des dieux, ne me con»damne point au supplice que souffrit l'auteur »du céleste larcin.»

Ce qui paraît encore plus singulier, c'est que le poète philosophe, qui reprochait alors à Frédéric sa passion pour la guerre, répondait familièrement à ces hommages de l'écrivain couronné:

Chaque esprit a son caractère:
Je conçois qu'on ait du plaisir
A savoir comme vous saisir
L'art de tuer et l'art de plaire.

Nul ne récompensa mieux les grands services; mais nul aussi ne se moqua plus constamment de la vanité des personnes qui tenaient de leur naissance ou de sa faveur un rang élevé.» Une

» funeste contagion, écrivait ce prince, suite trop » fréquente de la guerre, désolait Breslau; on y » enterrait cent vingt personnes par jour. Une » grande dame dit alors: *Dieu merci, la haute » classe est épargnée; ce n'est que le peuple qui » meurt.* Voilà ce que pensent les gens en place, » qui se croient pétris de molécules plus pré- » cieuses que ce qui fait la composition du peuple » qu'ils oppriment. Cela a été ainsi de tout temps; » l'allure des grandes monarchies est la même; » il n'y a guère que ceux qui ont souffert l'op- » pression qui la connaissent et qui la détestent. » Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis » dans la prospérité, pensent que les plaintes » du peuple sont exagération, que les injustices » sont des méprises, et pourvu que le premier » ressort aille, il importe peu du reste. »

Cependant Fréderic, philosophe dans ses écrits, était arbitraire dans sa conduite. L'esprit humain n'est que contrastes; il semble justifier le système manichéen des deux principes. Fréderic étant jeune, avait composé *l'Anti-Machiavel*, et le premier acte de son règne fut un acte de politique machiavélique. Une guerre déclarée sans motif, une rapide invasion de la Silésie et cinq batailles gagnées annoncèrent à la fois à l'Europe un ambitieux et un héros.

Dès que ses alliés ne lui furent plus utiles, il

les abandonna. Peu de tems après il envahit la Bohême; Vienne le crut à ses portes. Cependant il fut trahi par la fortune, par ce sort capricieux qui gouverne tout, et qu'il appelait si philosophiquement lui-même *sa majesté le hasard*; mais son génie sut réparer ses revers par d'éclatans triomphes qu'une paix glorieuse couronna.

Enfin la France, la Russie et l'Autriche conjurèrent sa perte: ce fut une guerre de géans. Il vit les Russes entrer dans sa capitale; nouvel Horace, blessé, pressé, poursuivi par ses trois formidables ennemis, il se retourne sur eux, les bat l'un après l'autre, et dicte la paix aux fiers potentats qui, se croyant certains de sa ruine, avaient d'avance partagé ses États.

Plus que libéral avec les encyclopédistes et irréligieux à l'excès avec Voltaire, protecteur des jésuites dans un pays protestant, magnifique envers les hommes de talent, dont pourtant il se montrait jaloux, il régnait en despote, et cependant réglait son pouvoir par la justice.

Les soldats l'aimaient malgré sa sévérité, car ils lui devaient leur gloire; les peuples lui pardonnaient la pesanteur des impôts dont il les chargeait, parce qu'il vivait sans faste, et employait le produit des tributs à étendre son ter-

rieure, à favoriser les progrès de l'industrie et à secourir la pauvreté laborieuse.

Les sujets supportent patiemment le joug des lois, même de celles à la confection desquelles ils n'ont pas contribué, lorsque leur souverain s'y soumet le premier. L'intérêt général était le guide de ce grand roi; la loi qu'il avait faite devenait son maître. Tout le monde sait l'anecdote du meunier de Sans-Souci. On aime la puissance qui s'arrête devant la justice; on révère le trône qui respecte les tribunaux; la justice est une sorte de dédommagement de la privation de la liberté; elle donne au peuple une félicité réelle, mais légère; car tout meurt avec un grand homme; et, s'il n'a pas fondé d'institutions fortes pour asseoir son trône et la prospérité publique sur des bases solides et durables, il ne laisse après lui qu'un grand souvenir.

On conçoit sans peine l'émotion que pouvait inspirer, à un jeune débutant dans la carrière politique, l'audience accordée par un monarque si imposant et si célèbre. Je savais d'ailleurs que, malgré son penchant naturel pour les Français, il partageait l'opinion fausse, mais généralement répandue par nos rivaux sur notre prétendue légèreté, erreur que les sombres scènes du drame tragique de notre révolution n'ont pu encore totalement dissiper.

Aussi se plaisait-il à raconter souvent un trait échappé à un de nos compatriotes, spirituel, savant et admis dans son intimité; c'était le marquis d'Argens. Un jour, à l'un de ces dîners où le roi, pour rendre la conversation plus libre, permettait une entière familiarité, Frédéric s'amusa à demander à ses convives ce que chacun d'eux ferait s'il était à sa place. Les uns répondirent qu'ils feraient telles ou telles conquêtes; les autres, telles ou telles réformes, telles ou telles institutions. „Et vous, marquis d'Argens?" dit le roi. „Moi, sire? répondit le marquis; ma „foi, je vendrais mon royaume, et j'achèterais „une bonne terre en France pour en manger „les revenus à Paris." „En vérité, reprit Fré„déric, voilà un propos bien français!"

En arrivant le lendemain à Postdam à l'heure indiquée, je pus croire un instant que ce n'était pas un grand monarque, mais un simple colonel auquel j'allais rendre visite. Il n'y avait à sa porte qu'un soldat en faction. Après avoir passé un corridor, je me trouvai dans une grande salle où M. de Goltz, aide de camp du roi, était seul assis près du feu.

Il se leva et me dit qu'il allait avertir le roi que j'étais là. Je lui demandai s'il y avait quelque étiquette particulière à observer à ma présentation. „*Etiquette?* dit-il en riant; ah! nous

„ne connaissons guère ici ce mot-là. Si le roi „veut vous recevoir comme la plupart des étran„gers, il sortira de son cabinet dont vous voyez „d'ici la porte, et viendra vous parler dans ce „salon. Si relativement à votre caractère de „ministre, il croit devoir vous recevoir dans „son cabinet, il nous appellera tous deux. En„fin, si son dessein est de vous traiter avec „distinction particulière, vous resterez seul avec „lui.“ Après ce peu de mots, il entra chez le roi, et revint presque aussitôt causer avec moi.

Au bout d'un quart d'heure, je vis la porte s'entr'ouvrir, et le roi nous fit signe de venir. Mais, à peine fûmes-nous entrés, que ce prince dit à M. de Goltz de sortir. Ainsi je me trouvai, non sans un peu d'embarras, tête à tête avec ce grand homme qui remplissait l'univers de son nom glorieux.

Je remerciai sa majesté de la bonté qu'elle avait eue de m'accorder si promptement une audience, et de satisfaire le désir impatient que j'avais de présenter mes hommages à un monarque dont l'Europe révérait le génie, et dont l'amitié était précieuse au roi mon maître.

Frédéric, après m'avoir répondu qu'il désirait sincèrement entretenir et même resserrer les liens d'amitié qui existaient entre Louis XVI et lui, me demanda en détail des nouvelles du roi,

de la reine, des princes, de leur famille. Il me dit: „J'ai toujours aimé la France, le caractère „des Français, leur langue, leurs arts, leur lit„térature, et je vous vois avec plaisir chez moi. „Votre père m'est connu depuis long-tems de „réputation; c'est un honnête homme et un brave „militaire, qui a gagné son bâton de maréchal „par ses actions et par ses blessures.

„Je vois que vous portez la décoration de „Cincinnatus. Vous avez fait la guerre en Amé„rique; votre jeunesse est toujours belliqueuse. „Cependant, depuis 1763, vous auriez dû ou„blier la guerre; une si longue paix peut amol„lir. Comment avez-vous pu si loin, et dans „un pays où la civilisation commence, ou„blier les délices de Paris, et vous passer de „luxe, de bals, de parfums, de poudre?"

Assez piqué de ces mots tant soit peu désobligeans, je l'interrompis, et, reprenant le mot *poudre*, que je feignis d'entendre autrement, je lui dis: „Sire, nous n'avons pas malheureuse„ment trouvé l'occasion d'en brûler autant que „nous l'aurions voulu; après trois courtes cam„pagnes, les Anglais, en se renfermant dans „leurs forteresses et en se résignant à la paix, „nous ont privés trop tôt de ce plaisir."

„Ah! reprit en souriant le roi, je vous l'ai „dit, personne ne rend plus de justice que moi

„à l'ardeur de votre nation pour la guerre. Il „n'est point de peuple plus brillant; il réussit „dans tout ce qu'il veut faire: mais vous savez „bien qu'on l'a toujours accusé d'être un peu „léger et inconstant; il est mobile comme son „imagination.“

„Sire, lui répondis-je, nul n'est exempt d'im„perfections, pas même les plus grands hommes. „Si votre majesté me permet de le dire, n'a„vons-nous pas eu quelquefois nous-mêmes à „nous plaindre de son inconstance, lorsque nous „étions ses alliés? la gloire seule vous a trouvé „toujours fidèle.“

Comme ma repartie avait été provoquée par ses malins sarcasmes, elle ne lui déplut pas. Au contraire, il rit, et ses yeux bleus, qui étaient tour à tour si malins, si pénétrans, et on dit même quelquefois si sévères, prirent tout à coup une singulière expression de douceur et de bienveillance.

J'examinais avec une vive curiosité cet homme, grand de génie, petit de stature, voûté et comme courbé sous le poids de ses lauriers et de ses longs travaux. Son habit bleu, usé comme son corps, ses longues bottes qui montaient au-dessus de ses genoux, sa veste couverte de tabac, formaient un ensemble bizarre et cependant imposant: on voyait au feu de ses regards que

l'âme n'avait pas vieilli; malgré sa tenue d'invalide, on sentait qu'il pouvait encore combattre comme un jeune soldat; en dépit de sa petite taille, l'esprit le voyait plus grand que tous les autres hommes.

„Savez-vous, me dit-il, que le règne de votre „jeune roi commence bien? Il a trompé mes „craintes et passé mes espérances: j'avais eu „peur que le fils du dauphin ne se laissât gou„verner par des prêtres, par quelque cardinal „comme Fleury, et que les Welches (ainsi vous „appelait Voltaire) ne s'affaissassent sous leur „triste discipline; mais il a osé prendre un mi„nistre protestant que j'avais cru qu'il garderait „plus long-tems; il a suivi les conseils de tolé„rance de M. de Malesherbes; il a profité des „fautes des Anglais pour leur enlever treize „provinces; il vient récemment de protéger la „Hollande, et d'opposer une digue aux projets „de l'Autriche. Celle-ci n'est pas légère, et sa „constance dans ses vues pourrait bien encore „nous donner d'autres occupations."

Je croyais, d'après cette dernière phrase, qu'il allait peut-être me parler de l'échange de la Bavière et des menaces de M. de Romanzoff; mais il s'arrêta, se tut encore, et, changeant subitement de conversation, il me demanda des nouvelles de notre littérature, me parla des ouvra-

gea les plus marquans avec autant de justesse que d'esprit, traita assez mal l'abbé Raynal qu'il avait cependant accueilli avec faveur, me questionna sur ce que j'en pensais, et parut assez content en me voyant rendre justice aux bons principes consignés dans son livre, et blâmer les déclamations qui le déparent.

„Ces philosophes, reprit le roi, ont fait beaucoup de bien; et nous ont tirés de la barbarie. „Ils ont presque anéanti la sottise des préjugés „et la honteuse folie des superstitions; mais ils „connaissent peu les hommes, et croient à tort „qu'on gouverne aussi facilement qu'on écrit. „Ils ne conçoivent pas qu'un prince, philosophe „par inclination, soit forcé d'être politique par „devoir et guerrier par nécessité; leur paix perpétuelle est un rêve comme la perfection. Leur „chef est mort, c'est une grande perte; d'ici à „long-tems, personne, chez vous ni ailleurs, ne „remplacera Voltaire."

„Je suis charmé, sire, lui dis-je, pour la mémoire de cet immortel écrivain, que vous rendiez à son ombre une faveur qu'il avait peut-„être mérité de perdre, mais qui lui avait laissé „sûrement de douloureux regrets."

„Oui, j'ai eu à m'en plaindre, répliqua le „roi; mais nous nous étions réconciliés. J'ai „oublié ses torts, je ne me souviens que du

„plaisir et du bien que m'ont fait ses ouvrages. „Vous allez voir en Russie sa grande admira„trice; elle payait ses hommages un peu adula„teurs et ses sarcasmes contre les Turcs par „de douces et piquantes cajoleries. Elle ne m'a „pas si bien traité, moi, et une seule visite de „l'empereur m'a enlevé son amitié; au reste, „j'aurais tort d'en être surpris: les femmes sont „capricieuses comme la fortune, et d'ailleurs „celle-ci ne s'est jamais trop piquée de fidélité; „ce n'est point par cette vertu qu'elle est célè„bre."

Le voyant en si belle humeur, je hasardai quelques mots sur l'ambition de cette princesse qui avait aimé, élevé, couronné, subjugué et dépouillé le roi de Pologne. Je sentis bien vite que, dans cet instant, je manquais un peu de tact: Frédéric avait ses raisons pour glisser légèrement sur la position de Stanislas et sur le démembrement de sa couronne; mais il revint sur le compte de l'impératrice, et, comme il était très caustique contre les personnes dont il croyait avoir à se plaindre, il me raconta plusieurs anecdotes piquantes sur la santé de Catherine, sur sa cour et sur ses favoris.

Je lui dis que j'étais fort curieux de connaître une princesse si célèbre, à laquelle on ne pouvait refuser du génie, puisque, étant femme et

étrangère, elle avait su régner tranquillement sur une cour féconde en orages, conquérir l'affection d'une population immense sortant à peine des ténèbres, étouffer sans cruauté plusieurs conjurations, triompher des Ottomans, brûler leur flotte près du Bosphore, et faire rechercher son alliance par les plus grands souverains de l'Europe. „Il est fâcheux, ajoutai-je, qu'un „règne si éclatant à beaucoup d'égards, ait „commencé par une scène, par une catastrophe „si tragique.“

„Ah! me répondit le roi, sur ce point, quoi„que nous soyons à présent à peu près brouil„lés, je dois lui rendre justice; on est à ce sujet „dans l'erreur; on ne peut imputer justement à „l'impératrice *ni l'honneur, ni le crime de cette ré„solution*; elle était jeune, faible, isolée, étran„gère, à la veille d'être répudiée, enfermée. „Les Orloff ont tout fait; la princesse d'Arshkoff „n'a été là que la mouche vaniteuse du coche. „Rulhière s'est trompé.

„Catherine ne pouvait encore rien conduire; „elle s'est jetée dans les bras de ceux qui vou„laient la sauver. Leur conjuration était folle „et mal ourdie; le manque de courage de „Pierre III, malgré les conseils du brave Mu„nich, l'a perdu; il s'est laissé détrôner comme „un enfant qu'on envoie coucher.

A l'appui de ces dernières paroles, le roi raconta plusieurs traits surprenans de l'intrépidité, de la constance, de l'héroïsme de plusieurs dames polonaises. Ensuite il me fit un signe de tête pour me congédier; mais, me rappelant bientôt, il me dit: „Je vous prie de vouloir bien vous charger d'un paquet pour mon ministre à Pétersbourg, le comte de Goërtz.“ Je l'assurai que je m'acquitterais de sa commission avec exactitude.

„Ecoutez, continua-t-il, je m'intéresse à votre succès en Russie. L'impératrice est depuis long-tems assez mal avec votre cour, et vous rencontrerez dans votre mission des obstacles assez difficiles à aplanir. Il est de mon intérêt, et je désire que votre cabinet reprenne, comme il le souhaite, quelque influence à Pétersbourg, et y contre-balance celle de l'Autriche; sur ce point nos intérêts sont communs.

„Vous allez, je l'espère, former quelques liaisons avec mon ministre: le comte de Goërtz est un homme d'esprit, expérimenté, et qui me sert avec zèle depuis long-tems. Mais, à-propos, c'est pendant sa mission que l'impératrice a changé de système, et que le crédit de l'empereur près d'elle a remplacé le

„mien, vous trouverez le comte de Goërtz, dont „le caractère est très ardent, fort irrité, fort „mécontent, et un peu trop disposé à adopter „comme vraies toutes les nouvelle que lui débi„tent les frondeurs et tous ceux qui sont mal„traités par l'impératrice. Tenez-vous en garde „contre son exagération. C'est un conseil que „je trouve utile de vous donner pour votre di„rection, et qui importe au succès que je vous „souhaite."

Je le remerciai de cette preuve de bonté, qui me surprit, mais cependant beaucoup moins qu'on ne pourrait le croire; car, depuis l'affaire de Hollande, notre cabinet, refroidi pour celui de Vienne, tendait peu à peu à changer de système politique et à se rapprocher secrètement de la Prusse. J'avais même, dans mes instructions, l'ordre de vivre avec le comte de Cobenzel, ambassadeur d'Autriche, dans une intimité très grande en apparence, mais de montrer en secret une confiance plus réelle au ministre de Prusse.

Le roi, en me congédiant, me dit: „Adieu „monsieur de Ségur: je suis bien aise de vous „avoir connus; et, lorsque après votre mission „vous retournerez en France, si je vis encore, „revenez par Berlin, restez y plus long-temps, je „vous reverrai avec un véritable plaisir."

A l'appui de ces dernières paroles, le roi me raconta plusieurs traits surprenans de l'intrépidité, de la constance, de l'héroïsme de plusieurs dames polonaises. Ensuite il me fit un signe de tête pour me congédier; mais, me rappelant bientôt, il me dit: „Je vous prie de vouloir „bien vous charger d'un paquet pour mon mi„nistre à Pétersbourg, le comte de Goërtz.“ Je l'assurai que je m'acquitterais de sa commission avec exactitude.

„Ecoutez, continua-t-il, je m'intéresse à votre „succès en Russie. L'impératrice est depuis „long-tems assez mal avec votre cour, et vous „rencontrerez dans votre mission des obstacles „assez difficiles à aplanir. Il est de mon intérêt, et je désire que votre cabinet reprenne, „comme il le souhaite, quelque influence à Pétersbourg, et y contre-balance celle de l'Autriche; sur ce point nos intérêts sont communs.

„Vous allez, je l'espère, former quelques „liaisons avec mon ministre: le comte de Goërtz „est un homme d'esprit, expérimenté, et qui „me sert avec zèle depuis long-tems. Mais, „comme c'est pendant sa mission que l'impéra„trice a changé de système, et que le crédit „de l'empereur près d'elle, a remplacé le

„mien, vous trouverez le comte de Goëtz, dont „le caractère est très ardent, fort irrité, fort „mécontent, et un peu trop disposé à adopter „comme vraies toutes les nouvelle que lui débi„tent les frondeurs et tous ceux qui sont mal„traités par l'impératrice. Tenez-vous en garde „contre son exagération. C'est un conseil que „je trouve utile de vous donner pour votre di„rection, et qui importe au succès que je veux „souhaite."

Je le remerciai de cette preuve de bonté, qui me surprit, mais cependant beaucoup moins qu'on ne pourrait le croire; car, depuis l'affaire de Hollande, notre cabinet, refroidi pour celui de Vienne, tendait peu à peu à changer de système politique, et à se rapprocher secrètement de la Prusse. J'avais même, dans mes instructions, l'ordre de vivre avec le comte de Cobenzel, ambassadeur d'Autriche, dans une intimité très grande en apparence, mais de montrer en secret une confiance plus réelle au ministre de Prusse.

Le roi, en me congédiant, me dit: „Adieu, „monsieur de Ségur: je suis bien aise de vous „avoir connus et, lorsque après votre mission „vous retournerez en France, si je vis encore, „revenez par Berlin, restez y plus long-temps; je „vous reverrai avec un véritable plaisir."

ma route, relativement à cette affaire, qui agitait alors tous les esprits.

J'avais beaucoup connu à Paris le prince Henri de Prusse, digne frère du grand Fréderic; il était arrivé en France, précédé par une glorieuse renommée que lui avaient méritée de brillans exploits.

Vaillant guerrier, habile général, profond politique, ami de la justice, des sciences, des lettres, des arts, protecteur des faibles, secourable aux infortunés, son nom inspirait un juste respect. La simplicité de ses manières, l'urbanité de son langage, l'aménité de son caractère lui attiraient l'affection. La petitesse de sa taille, l'irrégularité de ses yeux, les désagrémens de sa figure, qui choquaient au premier abord, s'oubliaient très vite en causant avec lui; l'esprit ennoblissait le corps, et bientôt on ne voyait plus en lui que le grand homme et l'homme aimable.

Pendant son séjour à Paris, il conquit des admirateurs dans toutes les classes de la société: les savans consultaient ses lumières, les artistes son goût, les politiques et les militaires son expérience; les poètes briguaient son suffrage et lui prodiguaient leur encens.

Au nombre des personnes de la société la mieux choisie, il distingua particulièrement une

femme très aimable, la comtesse de Sabran, et l'un de mes plus intimes amis, le célèbre chevalier de Boufflers, qui depuis, pendant les orages de la révolution, trouva un asile dans son palais, et lui resta dévoué toute sa vie.

Je me rappelle qu'un jour ce prince, assistant à une représentation de l'opéra de *Castor et Pollux*, qu'on donnait pour lui, et se trouvant placé à côté de Boufflers et du jeune Elzéar de Sabran, dont on vantait alors l'esprit précoce, ce prince s'amusait à questionner cet enfant et lui disait: » Expliquez-moi donc ce que c'est que » ce Castor et ce Pollux que vous regardez avec » tant d'attention? « » Ce sont, répondit Elzéar, » deux frères jumeaux sortis d'un même œuf. « » Mais, vous même, dit le prince, vous êtes sorti » d'un œuf. « Alors l'enfant, surpris, mais doucement soufflé par Boufflers, répliqua par cet impromptu:

» *Ma naissance n'a rien de neuf;*
» *J'ai suivi la commune règle.*
» *Mais c'est vous qui sortez d'un œuf,*
» *Car vous êtes un aigle.* «

Ce prince après ma présentation, daigna m'admettre dans sa plus familière intimité. Il me faisait presque tous les jours dîner chez lui, et se plaisait à me raconter tout ce qu'il avait vu et entendu en France. » Ce qui m'a le plus

» surpris, me dit-il une fois, c'est votre roi; je » m'en étais fait une toute autre idée; on m'a » vait dit que son éducation avait été très négli» gée, qu'il ne savait rien, et qu'il avait peu » d'esprit. Je fus tout étonné, en causant avec » lui, de voir qu'il savait très bien l'histoire, la » géographie, qu'il avait des idées fort justes en » politique, que le bonheur de son peuple l'oc» cupait entièrement, et qu'il était rempli de » sens, ce qui vaut mieux pour un prince que » le bel esprit; mais il m'a paru qu'il se défiait » trop de lui-même, tandis qu'il est peut-être de » tout son conseil celui qu'il devrait le plus sou» vent consulter. S'il acquiert un peu de force, » il sera un excellent roi. Quant à la reine, j'é» viterai d'en parler, car elle ne m'a pas trop » bien traité: on la dit aimable; mais Dieu veuil» le, pour la France et pour nous, qu'elle soit » un peu moins Autrichienne. »

Je lui répondis qu'à cet égard il devait être pleinement rassuré par la noble conduite que cette princesse venait de tenir récemment à l'occasion de l'affaire de Hollande.

Il me parla beaucoup ensuite de la Russie et de Catherine II. » Elle jette un grand éclat, me » dit-il; on la vante, on l'immortalise de son vi» vant. Ailleurs elle brillerait sans doute beau» coup moins; mais dans son pays elle a plus

» d'esprit que tout ce qui l'entoure, on est
» grand à bon marché sur un pareil trône : elle
» n'a pour voisins que des Chinois dont un dé-
» sert la sépare, des Tartares sans civilisation, des
» Turcs imbécilles, un roi de Suède pauvre et
» qui n'a qu'une poignée de soldats à lui oppo-
» ser, enfin des Polonais braves, mais divisés, et
» dont les troupes, comme le gouvernement,
» sont en pleine anarchie. Diderot a dit que la
» Russie était un colosse aux pieds d'argile ; mais
» ce colosse immense et qu'on ne peut attaquer
» parce qu'il est couvert d'une cuirasse de glace,
» a les bras bien longs. Il peut s'étendre et frap-
» per où il veut. Ses moyens et ses forces, quand
» il les connaîtra bien et saura les employer,
» pourront être funestes à l'Allemagne. »

» Il me paraît déjà, monseigneur, lui répon-
» dis-je, que son ambition connaît peu de bor-
» nes : après avoir conquis la Livonie, détruit
» les Zaporaviens, chassé les Tartares de Cri-
» mée, enlevé un grand territoire aux Turcs, et
» partagé récemment la Pologne, il semble nous
» annoncer une nouvelle et fatale invasion des
» peuples du Nord dans l'Occident.

» Ah ! pour le partage de la Pologne, répli-
» qua le prince, l'impératrice n'en a pas l'hon-
» neur, car je puis dire qu'il est mon ouvrage.
» J'avais été faire un voyage à Pétersbourg ; à

» mon retour, je dis au roi mon frère: *Ne*
» *seriez-vous pas bien étonné et bien content si je*
» *vous faisais tout à coup possesseur d'une grande*
» *partie de la Pologne?*

» *Surpris, oui*, répondit mon frère; *mais con-*
» *tent, point du tout; car il me faudrait, pour*
» *faire cette conquête et pour la garder, sou-*
» *tenir encore une guerre terrible contre la Russie,*
» *contre l'Autriche et peut-être contre la France.*
» *J'ai risqué une fois cette grande lutte qui a failli*
» *me perdre. Tenons-nous-en là; nous avons assez*
» *de gloire, nous sommes vieux, et il nous faut du*
» *repos.*

» Alors, pour dissiper ses craintes, je lui ra-
» contai que, m'entretenant un jour avec Ca-
» tharine II, comme elle me parlait de l'esprit
» turbulent des Polonais, de leur anarchie, de
» leurs factions qui tôt ou tard feraient de leur
» pays un théâtre de guerre où les puissances
» qui les entourent seraient inévitablement en-
» traînées: je conçus et lui présentai l'idée d'un
» partage auquel l'Autriche devrait naturelle-
» ment consentir sans peine, puisqu'il l'agran-
» dirait.

» Ce projet frappa vivement l'impératrice:
» *C'est un trait de lumière*, dit-elle; *et, si le roi*
» *votre frère adopte ce projet étant d'accord tous*
» *deux, nous n'avons rien à craindre ou l'Au-*

» *triche coopérera à ce partage, et nous saurons* » *sans peine la forcer à le souffrir.*

» *Ainsi*, ajoutai-je, *sire, vous voyez qu'un tel* » *agrandissement ne dépend plus que de votre vo-* » *lonté.* Mon frère m'embrassa, me remercia, » entra promptement en négociation avec Cathe- » rine et la cour de Vienne. L'empereur hésita, » sonda les dispositions de la France; mais, voy- » ant que la faiblesse du cabinet de Louis XV » ne lui laissait aucun espoir de secours, il céda » et prit doucement son lot. Ainsi, sans guer- » royer, sans perdre de sang ni d'argent, grace à » moi, la Prusse s'agrandit et la Pologne fut » partagée.

Ce prince, voyant mon étonnement, crut que mon silence venait de mon admiration; mais, trop jeune et trop nouveau diplomate, je ne pus me permettre des louanges qui répugnaient à ma conscience. Je continuai à me taire, ne jugeant pas convenable de choquer sans néces- sité, par ma désapprobation, un personnage si supérieur à moi par son rang et par son ex- périence.

Cependant le prince, lisant apparemment dans mes yeux une partie de ce que je pensais, me dit de parler à cœur ouvert et de lui faire con- naître franchement mon opinion sur ce qu'il venait de me raconter.

Je résistai et j'alléguai vainement mon âge, mon inexpérience, mon respect et la crainte de lui déplaire; mais, pressé de nouveau, je lui dis enfin : » Eh bien! monseigneur, vous voulez sa» voir absolument ce que je pense, le voici : La » Pologne était indépendante, inoffensive, vous » n'aviez aucun grief contre elle; son seul tort a » été sa faiblesse; ce démembrement est un » grand et premier acte d'injustice dont les suites me semblent incalculables. Que ne doit-on » pas craindre pour l'Europe et pour le bonheur » de l'humanité, si désormais les souverains qui » la gouvernent remplacent le droit des gens par » le droit de convenance! »

Le prince sourit; mais ce sourire me semblait tant soit peu forcé. Il me congédia plutôt que de coutume; le jour suivant il ne me vit point. Mais le surlendemain, l'humeur du prince était passée, la bienveillance du philosophe reparut. Il me fit venir de bonne heure chez lui, voulut me lire quelques-uns de ses ouvrages, et, par là, me mit à une épreuve non moins délicate que la première.

Nul ne doit sortir de sa sphère, souvent on se rapetisse en se déplaçant. Les muses n'avaient point comme la gloire prodigué leurs faveurs au prince Henri. J'entendis avec une sorte de souffrance la lecture qu'il me fit d'un

opéra et d'une comédie. Ses plans étaient mal conçus, son style incorrect et lourd ; on ne trouvait dans ses pièces nul intérêt, et, chose étrange, les idées en étaient très communes.

Cependant, moins candide que la première fois, et n'ignorant pas que l'amour-propre des auteurs est encore plus irascible que celui des princes et des conquérans, je me gardai bien de laisser voir l'ennui profond que j'avais éprouvé. Mais, comme il n'était pas en moi de dire ce qui était absolument contraire à ce que je pensais, au lieu de louanges, je m'étendis en vifs et prolongés remercîmens de l'extrême bonté du prince, qui l'avait porté à me faire jouir ainsi du fruit de ses loisirs.

Il m'écoutait avec l'air d'un homme qui attend encore autre chose, et mon trouble allait croissant ; heureusement une visite mit fin à mon embarras, de manière que je sortis, sans trop de gaucherie, d'un pas si glissant et si difficile.

Deux jours après, ayant reçu le paquet dont le roi m'avait dit qu'il me chargerait, et qui était, ainsi que je l'appris depuis, un nouveau chiffre, je pris congé de la famille royale, et je partis pour Varsovie.

En traversant la partie orientale des Etats du roi de Prusse, il semble qu'on quitte le théâtre

où règne une nature embellie par les efforts de l'art et d'une civilisation perfectionnée. L'œil est déjà attristé par des sables arides, par de vastes forêts.

Mais, dès qu'on entre en Pologne, on croit sortir entièrement de l'Europe, et les regards sont frappés d'un spectacle nouveau: une immense contrée, presque totalement couverte de sapins toujours verts, mais toujours tristes, coupée à de grandes distances par quelques plaines cultivées, semblables aux îles éparses sur l'Océan; une population pauvre, esclave; de sales villages; des chaumières peu différentes des huttes sauvages; tout ferait penser qu'on a reculé de dix siècles, et qu'on se retrouve au milieu de ces hordes des Huns, des Scythes, des Venètes, des Slaves et des Sarmates, dont les flots, roulant sans cesse l'un sur l'autre, se répandaient successivement en Europe, en chassant devant eux les Bulgares, les Goths, les Scandinaves, les Bourguignons, et toutes ces tribus belliqueuses qui écrasèrent de leur poids les derniers débris de l'empire romain.

Cependant, au sein de ces froides et agrestes contrées, apparaissent quelques grandes villes, riches et populeuses, autour desquelles s'élèvent à de grandes distances des châteaux habités par

une noblesse polie, belliqueuse, libre, fière et chevaleresque.

Là, les siècles féodaux revivent; là, retentissent les cris d'honneur, de liberté; là, le voyageur, reçu avec une antique et généreuse hospitalité, trouve dans de vastes salles des preux courtois, des dames remplies de graces, dont l'ame élevée et le caractère romanesque mêlent à leurs doux attraits je ne sais quoi d'héroïque. On dirait, à les voir et à les entendre, qu'elles vont tout à l'heure présider un tournois, soutenir un siége, animer leurs époux, leurs amans, les guider aux combats, les parer d'écharpes brillantes, et les couronner après la victoire, au chant des bardes, au son des harpes, ou bien aux doux accens des troubadours.

Tout est contraste dans ce pays: des déserts et des palais, l'esclavage des paysans, la turbulente liberté des nobles qui formaient seuls depuis long-tems la véritable nation polonaise, une grande richesse en blé, peu d'argent et presque point de commerce, si ce n'est par une foule active de juifs avides que le prince Potemkin nommait plaisamment *la navigation de la Pologne*.

Dans presque tous les châteaux, le luxe d'une grande fortune mal administrée et s'écroulant sous le poids de dettes usuraires; un grand

nombre de domestiques et de chevaux, et presque pas de meubles; un luxe oriental et aucune des commodités de la vie; une table somptueuse ouverte à tous les voyageurs, et point de lit dans les appartemens hors ceux du maître et de la maîtresse du logis; une vie presque totalement employée en courses et en voyages, mais avec la triste nécessité de tout porter avec soi; car sur toutes les routes, excepté dans quelques grandes villes, il n'existe point d'auberges;

Une constante passion pour la guerre et l'aversion de la discipline, une crainte fondée et continuelle des puissans oppresseurs qui les entourent, aucuns soins et aucuns sacrifices pour garantir les frontières ou les couvrent de forteresses;

Les arts, l'esprit, la grace, la littérature, tous les charmes de la vie sociale, rivalisant à Varsovie avec la sociabilité de Vienne, de Londres et de Paris; mais, dans les provinces, des mœurs encore sarmates; enfin un mélange inconcevable de siècles anciens et de siècles modernes, d'esprit monarchique et d'esprit républicain, d'orgueil féodal et d'égalité, de pauvreté et de richesses, de sages discours dans les diètes et de sabres tirés pour fermer la discussion, de patriotisme ardent et d'appels trop fréquens

faite par l'esprit de faction à l'influence étrangère:

Telle était la Pologne, et telles étaient les réflexions qui m'occupaient lorsqu'en sortant de la solitude d'une vaste forêt de cyprès et de pins, où l'on pouvait se croire à l'extrémité du monde, Varsovie s'offrit à mes regards avec l'éclat de la capitale d'un grand royaume.

En y entrant j'y remarquai pourtant encore de singuliers contrastes: des hôtels magnifiques et des maisons mesquines, des palais et des baraques; enfin, pour achever le tableau, je vis, en arrivant chez madame la princesse de Nassau, qui m'avait offert un logement, et dans une superbe position qui dominait la Vistule, une sorte de palais dont une moitié brillait d'une noble élégance, tandis que l'autre n'était qu'un amas de décombres et de ruines, triste reste d'un incendie.

Après avoir lu beaucoup de livres d'histoire et de voyages, il faudrait encore, pour se faire une idée juste des institutions d'un pays, de sa statistique, des mœurs de ses habitans, de leurs lois, de leur caractère national, un long séjour et des liaisons avec un grand nombre d'hommes de différentes classes et de différentes opinions. Autrement on tombe nécessairement dans l'erreur selon les diverses positions, préventions ou

passions qui peuvent avoir dicté les renseignemens insuffisans qu'on a recueillis.

Mais, pour connaître seulement les usages, l'esprit, les mœurs de la société brillante d'une capitale, les intrigues, les faiblesses, les aventures des personnages le plus en vogue, il suffit de vivre quelques semaines dans l'intimité d'une femme aimable et spirituelle; cependant, quelque bonne foi qu'elle veuille y mettre, on court le risque de voir un peu exagérer les défauts des femmes qui sont jolies et le mérite de celles qui ne le sont pas.

En peu de jours la conversation de madame de Nassau m'instruisit à cet égard plus complétement qu'un long voyage n'aurait pu le faire, et la cour de Pologne me fut presque tout aussi connue que celle de Versailles.

Le surlendemain de mon arrivée, je fus présenté au roi en audience particulière par M. le comte de Stackelberg, ambassadeur de Russie. L'accueil que me fit ce monarque me parut non moins singulier qu'aimable. „Ah! monsieur de „Ségur, me dit-il dès qu'il me vit, je puis vous „assurer que c'est avec le plus grand plaisir „que je vous *revois*.“

Ces paroles m'étonnèrent tellement que je crus avoir mal entendu; et, comme ma physionomie ainsi que mon silence peignaient assez ma

surprise, le roi répéta: „Oui, je vous revois „avec un vrai plaisir.“ „Mais, sire, répondis-„je, votre majesté doit trouver mon étonnement „très naturel. Celui qui aurait eu le bonheur „de vous voir une fois, ne pourrait assurément „pas l'avoir oublié; et il est très certain que „jamais jusqu'à ce jour je n'ai paru aux yeux „de votre majesté.“

„Vous êtes dans l'erreur, reprit en souriant „Stanislas, et je pourrais même vous accuser „d'ingratitude; car le premier jour où je vous „vis, je vous embrassai très cordialement et „comme je le fais à présent.“ A ces mots il me fit l'honneur d'approcher sa joue de la mienne.

„Sire, répliquai-je, je l'avoue, la plaisanterie „que me fait votre majesté, et qui est sans „doute très obligeante, sera, tant que vous ne „daignerez pas me l'expliquer, une véritable „énigme pour moi.“

„Ecoutez, me dit alors ce prince, vous savez „que je n'ai pas toujours été roi de Pologne; „il y a trente ans je me nommais Poniatows-„ki. J'ai voyagé, je suis resté assez long-tems „en France. Votre père et la marquise sa fem-„me me recevaient habituellement chez eux, je „vivais dans leur intimité. Peu de jours avant „mon départ de Paris, je venais dire adieu à

passions qui peuvent avoir dicté les renseignemens insuffisans qu'on a recueillis.

Mais, pour connaître seulement les usages, l'esprit, les mœurs de la société brillante d'une capitale, les intrigues, les faiblesses, les aventures des personnages le plus en vogue, il suffit de vivre quelques semaines dans l'intimité d'une femme aimable et spirituelle, cependant, quelque bonne foi qu'elle veuille y mettre, on court le risque de voir un peu exagérer les défauts des femmes qui sont jolies et le mérite de celles qui ne le sont pas.

En peu de jours la conversation de madame de Nassau m'instruisit à cet égard plus complétement qu'un long voyage n'aurait pu le faire, et la cour de Pologne me fut presque tout aussi connue que celle de Versailles.

Le surlendemain de mon arrivée, je fus présenté au roi en audience particulière par M. le comte de Stackelberg, ambassadeur de Russie. L'accueil que me fit ce monarque me parut non moins singulier qu'aimable. „Ah! monsieur de „Ségur, me dit-il dès qu'il me vit, je puis vous „assurer que c'est avec le plus grand plaisir „que je vous *revois*.“

Ces paroles m'étonnèrent tellement que je crus avoir mal entendu; et, comme ma physionomie ainsi que mon silence peignaient assez ma

„surprise, le roi répéta: „Oui, je vous revois „avec un vrai plaisir.“ „Mais, sire, répondis-„je, votre majesté doit trouver mon étonnement „très naturel. Celui qui aurait eu le bonheur „de vous voir une fois, ne pourrait assurément „pas l'avoir oublié, et il est très certain que „jamais jusqu'à ce jour je n'ai paru aux yeux „de votre majesté.“

„Vous êtes dans l'erreur, reprit en souriant „Stanislas, et je pourrais même vous accuser „d'ingratitude; car le premier jour où je vous „vis, je vous embrassai très cordialement et „comme je le fais à présent.“ A ces mots il „me fit l'honneur d'approcher sa joue de la mienne.

„Sire, répliquai-je, je l'avoue, la plaisanterie „que me fait votre majesté, et qui est sans „doute très obligeante, sera, tant que vous ne „daignerez pas me l'expliquer, une véritable „énigme pour moi.“

„Ecoutez, me dit alors ce prince, vous savez „que je n'ai pas toujours été roi de Pologne; „il y a trente ans je me nommais Poniatows-„ki. J'ai voyagé, je suis resté assez long-tems „en France. Votre père et la marquise sa fem-„me me recevaient habituellement chez eux, je „vivais dans leur intimité. Peu de jours avant „mon départ de Paris, je venais dire adieu à

pouvant plus exercer aucune influence, y rendait notre position presque embarrassante.

En admirant d'un côté les qualités personnelles d'un roi dont la société avait tant de charme, et en songeant d'une autre part aux fautes, aux malheurs et au sort futur de ce monarque, dépouillé des deux tiers de ses Etats et dominé par ses puissans voisins, je me disais : Quelle méprise du sort, et pourquoi a-t-il voulu par un funeste caprice faire du particulier le plus aimable, de l'homme de cour le plus brillant, le plus infortuné des rois! La singularité de son éducation eut une grande influence sur la bizarrerie de sa destinée.

Poniatowski, père de Stanislas, était un noble lithuanien : d'abord il suivit avec éclat les drapeaux du fameux roi de Suède, Charles XII; après la mort de ce monarque, s'étant réconcilié avec le roi Auguste, il le servit avec la même fidélité qu'il avait précédemment montrée au héros suédois.

La mère de Stanislas était une princesse Czartorinska, dont l'origine illustre remontait aux Jagellons. Cette noble polonaise, fière, romanesque et superstitieuse, ayant fait tirer l'horoscope de son fils par un Italien, dont le charlatanisme paisait à ses yeux pour une science

profonde, l'astrologue lui prédit qu'un jour cet enfant parviendrait au trône.

Dès-lors elle éleva son fils pour le rôle brillant qui lui était promis, fit passer sa conviction dans son jeune esprit, exalta son imagination, et s'efforça de lui donner les talens et les vertus nécessaires au monarque d'un pays libre, qui devait à la fois se montrer, suivant les circonstances, sévère et conciliant, majestueux et populaire, orateur et guerrier; mais la nature ne seconda qu'en partie les vues de l'héroïne polonaise.

Poniatowski prit facilement et presque théâtralement le maintien, la marche, le ton, la dignité d'un prince; les progrès de son instruction furent rapides; il apprit promptement sept langues, qu'il parlait avec une égale facilité; il se distingua de tous ses compagnons par son adresse dans les exercices militaires. De bonne heure on remarqua en lui une éloquence naturelle, mais une éloquence plus touchante que forte et plus élégante qu'énergique.

La sévérité de sa mère ne pouvait vaincre ses penchans; elle voulait qu'il ne s'occupât que de politique; il était sans cesse entraîné par le plus vif amour pour les arts, pour les lettres et surtout pour la poésie.

Inutilement on avait prétendu l'astreindre à

valurent promptement une brillante conquête. Il plut à la grande-duchesse Catherine; la jalousie du grand-duc les sépara; mais, dès que cette princesse fut montée sur le trône, elle voulut donner celui de Pologne au jeune Polonais qui l'avait charmée.

Il aurait pu difficilement l'emporter sur ses rivaux dans un tems ordinaire; mais les démarches actives de l'ambassadeur russe Kaiserling et le voisinage de cinquante mille hommes commandés par le maréchal Romanzoff, triomphèrent de toute opposition, de sorte que Poniatowski se vit proclamer roi sous le nom de Stanislas-Auguste, par la diète de Wola, le 7 septembre 1764.

Sur un autre trône moins entouré d'orages, Stanislas-Auguste, par sa douceur, par sa prudence, par la bienveillance qui lui était naturelle et par son amour pour la justice, aurait régné paisiblement et joui de cette gloire pure, seule et noble ambition des bons rois; mais Stanislas savait plaire, et ne savait pas commander; son caractère aimable et liant, auquel il devait comme particulier des succès brillans, devint, lorsqu'il fut couronné, la cause de ses malheurs.

Il vivait dans un tems de troubles, et gouvernait un peuple divisé en factions irréconciliables qu'il espéra vainement adoucir, tandis

qu'il fallait les comprimer. Au lieu de parler aux passions le langage de l'autorité, il leur parlait celui de la raison, qu'elles n'entendent jamais. Une lettre touchante et élégamment écrite lui semblait plus propre à ramener des esprits altiers et des caractères ardens, qu'une ordonnance ou qu'une loi sage et sévère.

Evitant avec soin la guerre même la plus juste, il ne saisit aucune des occasions que la fortune lui présenta pour acquérir par les armes une gloire nécessaire à un prince sorti du rang des citoyens, et qui veut imposer l'obéissance à des nobles fiers de leur illustration, et dont la plupart avaient été si long-tems non-seulement ses égaux, mais ses supérieurs.

Bientôt des troubles religieux éclatèrent; on éloigna des diètes les dissidens. Ceux-ci, réclamant leurs droits de suffrage garantis par le traité d'Oliva, implorèrent l'appui de Catherine II, dont le roi de Pologne n'était à leurs yeux que le lieutenant couronné.

En 1766 une diète fut convoquée, et devint promptement orageuse. Les ministres d'Angleterre et de Prusse écrivirent et agirent en faveur des dissidens. Le roi inclinait pour eux. Dès que les évêques catholiques et leurs partisans s'en aperçurent, ils l'accusèrent de trahison et de complicité avec les ennemis de l'Etat.

rage et sa délivrance presque miraculeuse, lui rendirent pour quelque tems l'affection de ses sujets; mais les troubles se renouvelèrent, s'animèrent; les trois grandes puissances qui entouraient la Pologne en profitèrent pour satisfaire une injuste ambition.

Le roi aurait eu besoin, pour résister à des forces si colossales, d'une énergie héroïque qui lui manquait, et de ce génie qui peut seul trouver de grandes ressources dans un si grand péril. Le crime politique fut consommé, et le premier partage de la Pologne eut lieu en 1773.

Ainsi, lorsque j'arrivai à Varsovie, le roi ne régnait plus que sur un pays démembré et sur une nation humiliée, ou plutôt c'était Catherine qui régnait; son ambassadeur, le comte de Stackelberg, moins altier cependant que son prédécesseur le prince Repnin, dédaignait de couvrir d'un voile modeste sa toute-puissance. Stanislas n'avait plus que la décoration d'un roi; il obéissait aux ordres que son impérieuse protectrice lui dictait, et la cour de l'ambassadeur était plus brillante et plus nombreuse que la sienne.

L'indépendance était perdue, et le joug était trop pesant pour qu'aucun courage pût le secouer. Tous les braves Polonais laissaient voir sur leur visage la profonde indignation qui les

pénétrait. De quelque rang qu'ils fussent, le nom d'un Russe prononcé devant eux les faisait rougir de honte, tressaillir de colère, et leur sang fermentait dans leurs veines.

Aussi, quelques années après, au premier rayon d'espoir qui parut luire à leurs yeux, tous coururent aux armes et attaquèrent intrépidement les redoutables armées de leurs puissans oppresseurs. Mais cet effort généreux ne fit briller que peu de momens le feu mourant de la liberté. Le nombre et la tactique triomphèrent d'un courage désespéré; c'était la seule des armes qui leur restât. La Pologne fut encore partagée, et Stanislas descendit du trône. Il aurait fallu pour sauver ce trône un héros des beaux tems de l'histoire, et Stanislas-Auguste n'était qu'un paladin brillant de l'époque de la chevalerie.

La cour et toute la société de Varsovie, au moment de mon arrivée, étaient très agitées, non par une grande querelle politique, mais par une intrigue trop petite et trop fastidieuse pour en parler avec détail: il s'agissait d'un complot pour empoisonner le prince Czatorinski.

Le roi de Prusse et ses ministres m'en avaient parlé comme d'une tentative ridicule, imaginée par des intrigans avec l'intention de compromettre dans cette affaire Stanislas-Auguste.

tés, les défauts, les faiblesses du prince Potemkin, tout-puissant alors près de sa souveraine; et il me peignit tous les membres du ministère avec des traits piquans, originaux et propres à me faire croire que ces portraits étaient ressemblans, quoiqu'un peu chargés.

Tout ce qu'il me dit me prouva que je rencontrerais dans ma mission les obstacles que j'avais prévus, mais que j'y trouverais aussi des ressources auxquelles je ne m'attendais pas.

Cet ambassadeur me parla sans trop de déguisement du rôle qu'il jouait en Pologne, rôle peu différent de celui des maires du palais de nos anciens rois fainéans. Son autorité n'avait de bornes que celles que daignait y mettre la douceur de son caractère; il n'écrasait pas cette malheureuse nation, mais il l'empêchait de se relever, maintenait son impuissance, fomentait ses divisions, et favorisait avec soin la prolongation de son anarchie.

Tel était le malheureux secret de sa mission, et le système constant des trois cours copartageantes. C'était à cette seule condition que l'empereur et le roi de Prusse consentaient à laisser à l'impératrice l'honneur du gouverner la république, afin de la dédommager par là du lot trop faible qu'elle avait reçu dans le traité de partage.

Ainsi on encourageait la licence des Polonais pour enchaîner leur liberté; on leur permettait de disputer contre une ombre de royauté, pourvu qu'ils se soumissent à la tyrannie qui était à leurs portes: et cet infortuné pays, avec toutes les charges d'un grand royaume et toute la faiblesse d'une petite république, acquérant de jour en jour un nouveau degré de fermentation, et perdant à chaque instant quelques parties de son énergie, restait toujours, pour les trois puissances qui l'opprimaient, une proie aussi tentante que facile.

Ce système injuste devait nécessairement dans la suite devenir un sujet de discorde entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, ou plus vraisemblablement l'objet d'un nouveau et complet partage; car, pour éviter l'un ou l'autre de ces démembremens, il aurait fallu que les puissances qui avaient démembré la Pologne donnassent à tout ce qui restait de cette république quelque vie et quelque consistance; par là elles auraient à la fois assuré leur repos, et adouci ce qu'il y avait d'injuste et d'odieux dans leur usurpation. L'ambassadeur avait trop d'esprit pour ne pas convenir avec moi qu'en ôtant tout moyen de défense à la république, les trois puissances laissaient à leur ambition un appât dont il leur serait bien difficile de se défendre, ce qu'elles

de sens, estimé, mais peu répandu; l'autre, M. Auber, fréquentait les plus brillantes sociétés. Le roi le traitait à merveille, et partout j'entendais son éloge.

La cour de France, en tolérant honteusement le partage de la Pologne, s'y voyait nécessairement privée de toute influence, et ne pouvait décemment y envoyer des négociateurs revêtus d'un titre plus relevé que celui de chargé d'affaires, d'agent ou de consul.

Ceux-ci travaillaient à obtenir la liberté du passage des denrées de Pologne par le Dniester, pour favoriser les efforts d'un négociant distingué de Marseille, M. Anthoine, dont le noble et utile but était d'ouvrir à la France, à la Russie, à la Pologne un nouveau débouché, une nouvelle voie de commerce qui devait vivifier, multiplier nos relations, et enrichir les provinces méridionales de ces trois pays.

M. de Stackelberg se montrait favorable à leurs vues; j'excitai sa bienveillance, et, entrant alors dans mes idées, il m'indiqua les moyens de persuader au comte de Woronzoff d'adopter un système de commerce moins exclusif pour les Anglais, moins fiscal et plus éclairé.

Le service éminent que me rendait cet ambassadeur, par des confidences qui pouvaient si efficacement contribuer au succès de ma mission,

me causait une surprise si vive, qu'il s'en aperçut un jour et me le dit en souriant.

„Je ne m'en cache point, monsieur le comte, „lui répondis-je, vous connaissant de réputation, „je m'attendais à une obligeante courtoisie pour „un Français chargé d'une mission importante „près de votre cour; mais enfin, et même en „vous supposant une prédilection particulière „pour la France, je ne me serais jamais attendu „à recevoir de vous tant de marques d'intérêt, „tant de renseignemens et de conseils, qu'on „ne peut ordinairement espérer et obtenir que „d'un père, d'un frère ou d'un ami intime. „Aussi, au moment même où vous vous êtes „aperçu de mon étonnement, je cherchais à de„viner le motif de tant de prévenance et de „confiance."

„Je me doutais, reprit l'ambassadeur, que „tôt ou tard vous me feriez cette question. Vo„tre curiosité est bien naturelle, et je vais la „satisfaire: sachez donc qu'à peine entré dans „la carrière diplomatique, on me confia le poste „important de ministre près la cour de Ma„drid. C'était trop pour mon début, et je „pouvais m'y perdre, n'ayant aucune idée du „gouvernement, des princes, des grands, du „clergé, des lois, des mœurs, des intérêts de „la nation espagnole; choses et personnes, tout

„était inconnu pour moi; jeune et sans expé„rience, je manquais de guide et de lumières „pour me mettre au fait du pays et des hommes „qui le gouvernaient.

„A l'instant où j'éprouvais cet embarras ex„trême, un homme instruit, expérimenté, bien„veillant, le comte d'Ossun, ambassadeur de „France à Madrid, se prit soudain d'affection „pour moi, et me facilita un premier succès en „me faisant partager les fruits de son expérience. „Par lui, je connus aussi promptement tous les „personnages les plus influens de la cour et de „la société, que si j'avais habité vingt ans l'Es„pagne; ce qui me donna des moyens faciles de „réussir dans toutes les négociations dont mon „gouvernement m'avait chargé.

„Dans quelque carrière que ce soit, tout dé„pend souvent du premier pas: le mien fut „heureux, grace aux bontés de M. d'Ossun, et „ce premier succès a sans doute depuis infini„ment contribué à la rapidité de mon avance„ment, à mon élévation aux places les plus im„portantes, et à la haute faveur dont ma sou„veraine m'a honoré.

„Or, conservant dans ma mémoire le souve„nir du service que m'avait rendu M. le comte „d'Ossun, je me suis toujours dit que, si dans

„ma carrière le hasard me faisait rencontrer „un jeune ministre français dont la position fût „semblable à celle où je me trouvais à Madrid, „j'acquitterais ma dette de reconnaissance en me „conduisant avec lui comme le comte d'Ossun „s'était conduit avec moi.

„Voilà, monsieur le comte, indépendamment „de l'attrait particulier que votre personne „m'inspire, ce qui m'a porté à vous indiquer „tout ce qui peut vous faciliter à Pétersbourg un „succès qu'heureusement je peux vous souhaiter „sans aucun scrupule; car vous aplanir quel„ques obstacles n'est nullement contraire aux „intérêts de ma cour. La Russie et la France „sont trop loin l'une de l'autre pour se nuire „directement; mais leur bonne intelligence se„rait, dans mon opinion, très utile à l'un et à „l'autre pays; et, si par vos soins cette union „s'opère, je regarderai ce rapprochement comme „très heureux."

Fort content d'avoir reçu de si bons et de si utiles avis, charmé de l'obligeance et des bontés du roi, sincèrement reconnaissant de l'aimable accueil que m'avait fait l'élite de la plus brillante société, j'avoue qu'il m'en coûta pour m'éloigner si promptement de Varsovie.

Ceux qui ont connu les princesses Czatorinska, Lubomirska, Sapieha, les comtesses Poto-

cka, Krasinska, Cossoscka, Tyszkiewiez, sœur de l'illustre et infortuné prince Joseph Poniatowski, enfin tant d'autres qu'on a vues briller successivement dans les cercles les plus élégans de Vienne et de Paris, sentiront combien il me serait facile, si je n'avais pas craint une digression trop longue, de composer ici une galerie de portraits dont on n'aurait peut-être plus voulu sortir pour me suivre dans mon voyage.

D'ailleurs la plupart de ceux qui me liront ont vu et voient encore assez de dames polonaises pour savoir que je n'exagère point en disant qu'il n'est pas de contrées en Europe où l'on puisse trouver réunies plus de femmes de noms historiques, joignant les plus nobles qualités de l'ame aux charmes de la figure et aux agrémens de l'esprit.

Entre mille faits différens qu'on m'avait cités du courage et du caractère héroïque des dames polonaises, je me bornerai à en rapporter deux : dans une des dernières guerres soutenues par les Polonais contre les Turcs et les Tartares, la ville de Trembowla était assaillie par ces Barbares; leur nombre, leur fureur répandaient l'épouvante dans la ville.

Après plusieurs assauts sanglans et au moment d'en subir un dernier d'autant plus effrayant

que la brèche était ouverte; la garnison, faible et épuisée de fatigue, était près de mettre bas les armes, et de livrer ainsi les enfans à l'esclavage, les vieillards à la mort et les femmes aux plus horribles outrages, lorsqu'une intrépide Polonaise, nommée Kazanowska, paraît les armes à la main et suivie de quelques compagnes courageuses, rappelle les guerriers à l'honneur, les fait rougir de leur faiblesse, ranime l'espérance tantôt par des éloges, tantôt par des reproches éloquens, électrise les citoyens, donne de l'intrépidité aux plus timides, de la force aux plus faibles, et fait passer dans leurs ames le feu héroïque que lancent ses regards.

A sa voix ce cri unanime, *victoire; liberté,* retentit dans les airs. Tous s'arment, tous se précipitent en foule sur les pas de l'héroïne, et fondent sur les Barbares, qu'ils étonnent, ébranlent, enfoncent, dispersent et mettent en fuite après un affreux carnage.

Avec moins de gloire et non moins de fermeté, la princesse Lubomirska se tira, par une rare présence d'esprit, du péril le plus imminent; elle se promenait un jour en traîneau sous la voûte immense d'une sombre forêt; au détour d'un sentier étroit, elle se trouve inopinément à la vue et à quelques pas d'un ours que la faim rendait furieux. A l'approche du

monstre, le cheval bondit, s'effraie, s'emporte, et de son premier élan renverse le traîneau.

L'ours s'avance. L'heiduque de la princesse, se dévouant pour la sauver, se met entr'elle et son terrible ennemi; il l'attaque, mais son sabre se brise. Une lutte bien inégale s'engage; l'ours serre le Polonais dans ses bras gigantesques. Soudain, sans se troubler, la princesse saisit deux pistolets tombés du traîneau, s'avance derrière le terrible animal, lui tire dans les oreilles ses deux coups, et l'étend mort à ses pieds. Ces femmes héroïques feraient croire vraies les fictions des romans de chevalerie.

Je formai aussi des liaisons avec plusieurs nobles Polonais, qui, par leur patriotisme, par leur fierté, par leur bravoure, par leurs talens, auraient pu relever leur pays et lui rendre son indépendance ainsi que son antique gloire, si leur nation, long-tems éclatante entre les nations héroïques, ne fût pas restée en arrière pour la tactique et pour les institutions, tandis que toute l'Europe, en s'éloignant des ténèbres féodales, faisait les pas les plus rapides dans la politique et dans l'art de la guerre. Ces ames fortes me paraissaient les géans de la fable, s'efforçant en vain de soulever les montagnes qu'on avait entassées sur eux. Parmi les plus distingués de ces nobles Polonais, je conserve-

rai toujours un tendre souvenir pour le comte Ignace Potocki, dont l'éloquence rapide et entraînante charmait dans les conversations particulières et tonnait à la tribune.

La sœur du roi, mâdame la comtesse de Cracovie, femme aussi distinguée par ses vertus que par l'aménité de son caractère, me conseillait et me pressait de retarder mon départ, parce qu'il tombait de la neige et qu'elle prévoyait que sous peu de jours les chemins seraient impraticables. » Attendez, me disait-elle, que » le traînage soit établi; alors vous regagnerez » promptement le tems que vous nous aurez » donné. »

La nécessité d'arriver au terme de mon voyage après de si longs séjours à Mayence, à Berlin, à Varsovie, ne me permit point de suivre cet avis, dont je ne tardai pas à reconnaître la sagesse. Ma première journée se passa sans accidens; la seconde fut difficile; la troisième on ne voyait plus de routes; la terre était couverte de quatre pieds de neige.

Cette neige s'entassait dans les villages jusqu'à la hauteur des portes, de manière qu'on n'apercevait que les toits de ces hameaux qui de loin ressemblaient à des tentes éparses dans la plaine. Tous nos efforts parvenaient à peine à faire marcher de tems en tems au pas

nos chevaux, et à les retirer des trous où ils tombaient fréquemment. Il fallut s'arrêter dans un très petit village et y laisser mes trois voitures.

J'achetai des traîneaux de paysan, et je déterminai à force d'argent un courrier russe, qui passait dans cet endroit, à me céder son kibitka. Malgré la légéreté de ces traîneaux, comme la neige ne s'affermissait pas, j'arrivai très difficilement à Bialystock.

Je m'établis de mon mieux dans une mauvaise auberge, où, suivant l'usage polonais, il ne manquait aux voyageurs que ce qui leur est le plus nécessaire pour la nouriture et pour le sommeil. Mais j'étais à peine depuis un quart d'heure dans ce triste réduit, lorsqu'un officier polonais entra dans ma chambre et me dit que madame la comtesse de Cracovie, au service de laquelle il était attaché, lui avait envoyé l'ordre de m'inviter à loger dans son château, où elle avait tout fait préparer pour me recevoir.

Jamais plus obligeante invitation ne vint plus à propos. Je suivis mon guide et je me rendis dans cette demeure vraiment digne de la sœur d'un roi. Je trouvai ce château vaste, noble, complétement et magnifiquement meublé. Ma suite s'y logea; et, à ma grande surprise, je vis que par l'attention la plus délicate, la comtesse

y avait envoyé maître d'hôtel, cuisiniers, valets de chambre, et un grand nombre de domestiques qui vinrent prendre mes ordres.

Je reçus d'elle aussi une lettre par laquelle elle mettait son château à ma disposition, en me priant d'y séjourner tout le tems que je voudrais, et d'y donner l'hospitalité aux voyageurs, que quelques accidens pourraient mettre dans le cas de s'y arrêter.

Me voilà donc transformé en magnat polonais, et jamais chevalier errant ne trouva dans ses aventures plus noble gîte et accueil plus courtois. Il n'y manquait que la dame du lieu, dont il m'était impossible de ne pas regretter vivement l'absence.

La neige continuait toujours à tomber en abondance et à rendre les chemins impraticables: ainsi je restai plusieurs jours à Bialystock où vinrent se réfugier plusieurs seigneurs polonais, et quelques dames, arrêtés comme moi par cette froide tourmente.

Averti de leur arrivée par le majordome de la comtesse, je remplis ses hospitalières intentions; je les invitai à venir au château, dont je leur fis de mon mieux les honneurs, de sorte que pendant une semaine, au lieu d'être en prison dans ma petite auberge enfumée, je vécus en magnifique palatin, tenant bonne table,

avec une société aimable et polie, employant alternativement mes soirées à causer, à jouer, à faire de la musique et à danser.

Cependant un vent du nord très froid s'éleva; la neige s'affermit; le traînage commença à s'établir; ce fut pour moi le signal du départ; je remontai sur mes traîneaux, et je continuai mon voyage, emportant avec moi le souvenir ineffaçable du château de Bialystock, des bontés de madame la comtesse de Cracovie et de sa gracieuse hospitalité.

Le chemin n'était encore praticable que pour de légers traîneaux. Un de mes gens, resté avec mes voitures, devait, aussitôt qu'il le pourrait, me les ramener à Pétersbourg; mais il était écrit que je serais puni de n'avoir pas écouté les sages conseils qu'on m'avait donnés. La neige et le feu se réunirent pour m'infliger ce châtiment; l'une avait emprisonné mes voitures, l'autre les incendia dans le lieu où je les avais déposées; j'en reçus la nouvelle en Russie.

Rien ne m'arriva de remarquable jusqu'à Riga, ville forte, populeuse, commerçante, et qui ressemble plus à une ville allemande ou suédoise qu'à une ville moscovite; je n'y restai que quelques heures, et je parcourus avec rapidité les deux cents lieues qui la séparent de Pétersbourg.

Je trouvai une route superbe, traversant quelques jolies villes et de nombreux villages, partout des postes bien servies et des auberges très-commodes. Sous un ciel âpre, malgré les rigueurs d'un froid qui s'élevait à vingt-cinq degrés, on reconnaissait à chaque pas les signes de la force, de la puissance, et les traces du génie de Pierre le Grand. Son heureuse audace, changeant ces froides contrées en riches provinces et triomphant de la nature, était parvenue à répandre sur ces glaces éternelles la chaleur fécondante de la civilisation.

Enfin j'aperçus avec autant de plaisir que d'admiration, aux lieux où l'on n'avait vu jadis que de vastes, incultes et fétides marais, les nobles édifices de cette cité dont Pierre avait posé les premiers fondemens, et qui, en moins d'un siècle, était devenue une des plus riches et des plus brillantes capitales de l'Europe.

J'arrivai le 10 mars 1785 dans l'hôtel que M. de La Colinière avait loué pour moi; je m'occupai avec lui, sans tarder, des démarches à faire pour hâter le moment où je verrais cette femme extraordinaire, cette célèbre Catherine que le prince de Ligne appelait, dans son style piquant et original, *Catherine le Grand*.

Après avoir demandé au vice-chancelier, M. le comte Ostermann, l'heure à laquelle il pour-

rait me recevoir ; je lui portai une dépêche dont M. de Vergennes m'avait chargé pour lui, et je le priai d'obtenir de l'impératrice l'audience dans laquelle je devais présenter mes lettres de créance à sa majesté.

Cette princesse me fit dire que le surlendemain elle me recevrait; mais elle était alors souffrante; son indisposition se prolongea, et mon audience fut retardée de huit à dix jours: ainsi j'eus, plus que je ne le voulais, le tems de me reposer et de m'entretenir avec M. de La Colinière sur l'état des affaires, et sur les différens personnages de ce grand théâtre où j'allais bientôt débuter.

Je reçus plusieurs lettres de M. le comte de Vergennes, qui me parlait en détail du projet d'échange de la Bavière et des démarches qu'avait faites le roi pour s'y opposer. Il me prescrivait de chercher à pénétrer les véritables intentions de l'impératrice relativement à cette affaire, et croyait ainsi que moi qu'elle en désirait faiblement le succès, quoique son ministre, M. de Romanzoff, eût agi en son nom avec tant de vivacité. Le but probable de cette princesse était de s'attacher de plus en plus l'empereur, mais en l'aidant moins par des efforts réels que par des paroles, des promesses et des annonces d'armement sans effets.

Je sus bientôt que la levée de quarante mille hommes, dont on avait fait tant de bruit, n'était que le remplacement des soldats qui manquaient au complet de l'armée, et la levée ordinaire d'un paysan sur cinq cents. Si on avait voulu la guerre, ce contingent aurait été doublé.

J'appris aussi que l'escadre armée à Cronstadt n'était destinée qu'à parader sur la mer Baltique, et à s'y exercer aux évolutions navales.

Ce qui causait avec raison plus de surprise à notre cabinet, c'était l'activité des démarches du ministère russe pour éloigner de nous l'empereur ainsi que la Hollande, et pour les rapprocher de l'Angleterre.

J'ai déjà dit que l'altercation survenue entre les Provinces-Unies et Joseph II ne fut définitivement terminée qu'à la fin de cette année 1785; mais les négociations étaient en train, notre intervention avait été acceptée, et cependant Catherine II s'efforçait de nous en enlever le fruit, et de se faire agréer comme seule médiatrice par la cour de Vienne, et par les Hollandais.

Je ne partageais pas à cet égard l'étonnement de M. de Vergennes; il me semblait assez naturel alors que l'impératrice cherchât partout à affaiblir notre influence. Depuis plusieurs an-

nées une assez grande froideur régnait entre les cabinets de Versailles et de Pétersbourg. Le duc de Choiseul avait peu ménagé l'amour-propre de Catherine II. On croyait en Russie que l'ouvrage satirique de l'abbé Chappe avait été inspiré par ce ministre.

De plus nous nous étions montrés contraires en Pologne à l'élection du roi Stanislas-Auguste. Plus tard et à l'époque du premier partage de ce royaume, le ministère de Louis XV, bien que manquant d'énergie, avait manifesté des intentions hostiles contre la Russie.

Enfin, l'ambition de l'impératrice ayant pour but principal la destruction de l'empire ottoman, la protection ouverte que nous accordions au grand seigneur blessait la passion la plus vive de cette princesse; le secret de sa politique se dévoilait suffisamment par cette passion, et c'était pour la satisfaire qu'abandonnant son ancienne alliance avec Fréderic, elle cherchait constamment à resserrer les liens qui l'unissaient à l'Angleterre et surtout à Joseph II, dont elle espérait obtenir un utile concours dans ses vastes projets.

M. de La Colinière m'apprit que l'incommodité dont se plaignit l'impératrice, et qui retardait mon audience, avait pour cause un vif chagrin; elle venait de perdre son aide de camp

M. de Lindsay: de tous ses favoris, c'était peut-être celui qui lui avait inspiré le plus d'affection. Il la méritait, disait-on, par un sentiment sincère, fidèle et dégagé d'ambition; enfin il lui avait persuadé, malgré la distance des rangs et la différence des âges, que c'était Catherine et non l'impératrice qu'il aimait.

Ce que j'avais su des grandes qualités de cette princesse, ce que m'en avait dit Frédéric lui-même, redoublait mon désir de la connaître personnellement: cependant son premier pas pour monter au trône refroidissait parfois mon enthousiasme; mais, indépendamment de l'incertitude de plusieurs personnes dignes de foi, sur la part réelle que Catherine avait prise à la dernière scène de cette catastrophe, j'ai toujours pensé qu'on peut, sans blesser la morale, lorsqu'on juge les grands hommes et les monarques célèbres, mettre dans la balance où l'on pèse leurs actions le poids des circonstances dans lesquelles ils se trouvaient, et faire ainsi de leurs qualités et de leurs défauts une part convenable à leur époque, à leur position et aux mœurs des peuples qu'ils gouvernaient.

Or, personne n'ignore que non seulement la Russie était restée plus long-tems que toutes les autres contrées de l'Europe plongée dans les ténèbres, mais que, pendant la durée du dix-

septième siècle et même jusqu'au regne de Pierre III, l'empreinte des mœurs barbares, loin d'être effacée, se lisait en caractères de sang sur les marches du trône des czars.

Ces princes, à peine sortis du joug des Tartares, devinrent, en brisant leurs chaînes, des despotes sanguinaires. Chacun d'eux semblait ne pouvoir monter au rang suprême qu'en foulant aux pieds le corps de son prédécesseur.

Ivan IV tua un de ses fils et mourut dans un cloître. Fœdor Ier ne régna qu'après avoir immolé Démétrius. Un faux Démétrius, le moine Otrépiew, étrangla et détrôna Fœdor II. Wassily, qui lui devait la vie, l'immola à son tour. Ce même Wassily finit ses jours dans un couvent.

Alors le sceptre des czars passa dans les mains de Michel Romanoff; ce prince, originaire de Prusse, fut la tige de la dynastie actuelle. Fœdor III, son petit-fils, laissa à ses fils, Ivan et Pierre, un trône qui excita entr'eux la discorde. Ivan ne conserva bientôt que le titre de czar, et céda le sceptre à son immortel frère Pierre Ier.

Ce monarque, puissant à la guerre, profond en politique, était doué d'un vaste génie. Mais, comme il le dit avec franchise, réformateur de son empire, il ne put se réformer lui-même,

Cruel dans sa cour, barbare au sein de sa famille, il condamna à mort son fils Alexis; et, donnant l'ordre de massacrer huit mille strélitz qui composaient sa garde, il encouragea lui-même à cette boucherie, par son exemple, ses stupides bourreaux.

Pierre, ayant répudié sa première femme Eudoxie, épousa Catherine Ire, née dans la classe la plus inférieure, et sortie des bras de plusieurs amans; il mourut. Catherine, usurpant les droits du fils d'Alexis, s'empara du sceptre; elle le destinait, en mourant, à sa fille aînée. Mais Menzicoff plaça sur le trône le grand-duc, fils du malheureux Alexis, et qui prit le nom de Pierre II. Son règne fut court; Anne, duchesse de Courlande, lui succéda; et, dominée par son favori Biren, peupla les échafauds de victimes et la Sibérie d'exilés.

Dans ses derniers momens, elle avait légué son pouvoir à un enfant nommé Ivan, descendant du frère de Pierre le Grand par sa mère, la duchesse de Brunswick; mais une autre princesse de Pierre le Grand, Élisabeth, arracha le jeune Ivan de son berceau, l'enferma dans une forteresse, et se fit proclamer impératrice.

Après vingt ans de règne, Élisabeth, au lieu de terminer les malheurs d'Ivan, et de lui rendre le trône, y appela son neveu, le duc de

Holstein Gottorp, qui régna sous le nom de Pierre III, et fut bientôt renversé de ce trône par son épouse Catherine II, au moment où il voulait la répudier et la faire languir dans une captivité sans terme.

Après avoir tracé à regret ce rapide et terrible tableau, détournons-en nos regards pour voir par quelles grandes qualités, par quels talens, par quelle élévation de caractère et par quelle fortune Catherine II, législatrice de son empire, parvint à couvrir de palmes et de lauriers la première et triste page de son histoire.

En peu de mots essayons d'esquisser l'ensemble d'une vie si célèbre, qui n'a point manqué de censeurs austères, mais qui mérite aussi les justes éloges de la postérité; car la souveraine d'un grand empire, quelques reproches qu'on puisse faire à sa politique ambitieuse, est encore digne d'être louée lorsque la voix de tout un peuple proclame qu'elle est aimée.

Catherine, fille du prince d'Anhalt-Zerbst portait dans son enfance les noms de Sophie-Auguste-Dorothée d'Anhalt. Elle prit celui de Catherine en embrassant la religion grecque, lorsqu'elle épousa son cousin Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, que l'impératrice Elisabeth venait de désigner pour son héritier et de nommer grand-duc de Russie.

Jamais union ne fut plus mal assortie : la nature, avare de ses dons pour le jeune grand-duc, en avait été prodigue en faveur de Catherine. Il semblait que, par un étrange caprice, le sort eût voulu donner au mari la pusillanimité l'inconséquence, la déraison d'un être destiné à servir, et à sa femme l'esprit, le courage et la fermeté d'un homme né pour gouverner. Aussi l'un se montra sur le trône et en disparut comme une ombre, tandis que l'autre s'y maintint avec éclat.

Le génie de Catherine était vaste, son esprit fin; on voyait en elle un mélange étonnant des qualités qu'on trouve le plus rarement réunies. Trop sensible aux plaisirs, et cependant assidue au travail, elle était naturelle dans sa vie privée, dissimulée dans sa politique; son ambition ne connaissait point de bornes, mais elle la dirigeait avec prudence. Constante non dans ses passions, mais dans ses amitiés, elle s'était fait en administration et en politique des principes fixes; jamais elle n'abandonna ni un ami ni un projet.

Majestueuse en public, bonne et même familière en société, sa gravité conservait de l'enjouement, sa gaîté, de la décence. Avec une ame élevée, elle ne montrait qu'une imagination médiocre; sa conversation même semblait peu

brillante, hors les cas très rares où elle se laissait aller à parler d'histoire et de politique: alors son caractère donnait de l'éclat à ses paroles; c'était une reine imposante et une particulière aimable.

La majesté de son front et le port de sa tête, ainsi que la fierté de son regard et la dignité de son maintien, paraissaient grandir sa taille naturellement peu élevée. Elle avait le nez aquilin, la bouche gracieuse, des yeux bleus et des sourcils noirs, un regard très doux quand elle le voulait, et un sourire attrayant.

Pour déguiser l'embonpoint que l'age, qui efface toutes les graces, avait amené, elle portait une robe ample avec de larges manches, habillement presque semblable à l'ancien habit moscovite. La blancheur et l'éclat de son teint furent les attraits qu'elle conserva le plus long-tems.

Trop entraînée par d'autres penchans, elle avait au moins la vertu de la sobriété, et quelques voyageurs satiriques ont commis une grossière erreur en affirmant qu'elle buvait beaucoup de vin; ils ignoraient qu'habituellement la liqueur vermeille qui remplissait son verre n'était que de l'eau de groseilles.

Cette princesse ne soupait jamais; elle se levait à six heures du matin, et faisait elle même

son feu. Elle travaillait d'abord avec son lieutenant de police et ensuite avec ses ministres.

Rarement à sa table, servie comme celle d'un particulier, on voyait plus de huit convives. Là comme aux dîners de Frédéric, l'étiquette était proscrite et la liberté permise.

Philosophe par opinion, elle se montrait religieuse par politique; jamais, personne ne sut avec une aussi inconcevable facilité, passer des plaisirs aux affaires; jamais on ne la vit supplantée par les uns au-delà de sa volonté ou de ses intérêts, ni absorbée par les autres au point d'en paraître moins aimable. Dictant elle-même à ses ministres les dépêches les plus importantes, ils ne furent réellement que ses secrétaires, et son conseil n'était éclairé et dirigé que par elle.

Catherine, jeune, étrangère, soudainement transplantée dans un empire dont il lui fallait étudier à la fois la langue, les lois et les mœurs, avait vu l'aurore de sa destinée entourée des plus sombres nuages. Unie à un prince qui, loin de l'aimer, sentait avec jalousie sa supériorité, dépendante d'une impératrice dont le caractère indolent, voluptueux et méfiant, ne lui offrait que des écueils au lieu de protection, elle ne voyait devant elle de perspective que la captivité, l'exil ou la mort; car la nature lui avait donné trop d'esprit, trop de talent et trop de

seule espérance qu'une tranquille obscurité dans la disgrâce pût être son partage.

La langueur où tomba Elisabeth, usée par de honteux excès, accrut bientôt des périls qui menaçaient Catherine. L'impératrice, prenant en aversion le grand-duc son neveu, et jalouse des charmes de la grande-duchesse, portait uniquement son affection sur l'enfant qui devait le jour à Pierre et à Catherine.

La cour était livrée aux intrigues : chaque jour voyait éclore quelques projets conçus par des ambitieux, dont les uns espéraient dominer en dirigeant l'esprit de l'héritier du trône, d'autres en s'emparant de celui de la grande-duchesse.

Enfin, un ministre habile et audacieux voulait enlever le sceptre au grand-duc, le placer dans les mains de son fils, faible enfant, au nom duquel il pourrait gouverner l'empire, affranchir la noblesse, et changer ainsi l'autocratie moscovite en monarchie aristocratique et européenne.

La mourante Elisabeth, tour à tour assaillie par des conseils opposés, se réconcilia, avant d'expirer, avec Catherine et son époux. Elle mourut, et Pierre III lui succéda.

D'abord ce prince, effrayé d'un fardeau si disproportionné à ses forces, se rapprocha de Catherine, écouta ses conseils avec déférence, et parut déterminé à vaincre son indolence.

comme ses penchans vicieux ; mais bientôt son aversion secrète pour sa femme, les intrigues d'une maîtresse et la bassesse de quelques courtisans firent disparaître ces courtes lueurs d'une raison incompatible avec la mobilité de son caractère.

Il est vrai que la conduite de l'impératrice ne s'était pas trouvée à l'abri de justes reproches : des liaisons coupables l'avaient consolée des chagrins que lui causait l'indifférence de son époux. On aigrit facilement les blessures d'une jalousie fondée. Pierre passa rapidement du refroidissement à la haine ; son lien lui pesait ; il voulait en former un autre, et la perte de Catherine fut résolue.

Cependant cette princesse, au milieu de dangers si imminens, et forcée par eux, malgré les penchans de sa jeunesse, à faire des pas rapides dans la triste carrière de l'intrigue des cours, et d'une politique ambitieuse, avait su se concilier de nombreux partisans.

Les grands étaient charmés de son attrayante aménité ; le peuple, la voyant affable, douce, bienfaisante, assidue aux devoirs de la religion, l'aimait et la révérait. Tout le clergé croyait qu'il régnerait par son influence. La magnificence de ses dons lui assurait le zèle des mili-

taires, auxquels elle prodiguait des éloges encourageans et des bienfaits.

Ainsi au moment où son faible et bizarre époux voulut la répudier et l'enfermer, afin de donner sa main et sa couronne à la comtesse de Woronzoff, ce fut lui qui se vit détrôné.

On prétendait que son dessein était de déclarer illégitime la naissance de Paul Petrowitz, son fils, qu'il regardait comme le fruit d'un commerce criminel. Cette violente résolution grossit le parti de Catherine en y joignant tous ceux qui, sans affection pour cette princesse, voulaient soutenir la cause d'un auguste enfant près de se voir sacrifié à la haine d'une maîtresse ambitieuse.

Pierre III s'était encore attiré de plus dangereux ennemis par ses injustes mépris pour l'armée russe, et par les serviles hommages qu'il rendait à l'armée prussienne et à son héroïque chef. Egaré par cet enthousiasme, il l'avait poussé au point d'accepter un grade dans les troupes de Frédéric, et de l'appeler souvent *son général et son maître*.

Cependant le vieux maréchal Munich et un assez grand nombre de soldats fidèles entouraient l'empereur. L'indiscrétion et l'étourderie de quelques jeunes officiers, conjurés dans le dessein de soustraire Catherine aux complots qui la

menaçaient, avaient trahi leur complot mal concerté.

La moindre fermeté aurait dissipé cet orage: vainement la jeune impératrice, s'échappant la nuit du palais de Pétershoff, avait été enlevée par les Orloff, conduite à Pétersbourg et proclamée souveraine par quelques rebelles; Pierre, en marchant au devant d'elle, sous l'égide de Munich et à la tête de ses soldats, aurait facilement triomphé; mais sa pusillanimité le perdit.

Après avoir fui à Cronstadt, dont il trouva les portes fermées, il revint tremblant, indécis, changeant à chaque minute de desseins, passant rapidement de la colère au découragement, et des menaces aux prières. La fermeté de Munich ne put rallumer en lui une étincelle de courage.

Bientôt chacun l'abandonne; il renvoie lui-même les soldats prêts à combattre pour lui; il essaie tardivement de négocier, dépose ses faibles armes, se soumet, signe l'abdication d'une couronne qu'il se reconnaît incapable de porter, et se livre entre les mains des rebelles.

L'impératrice, qui avait refusé de le voir, l'envoya dans une maison de campagne, où, les assassins, après six jours d'horrible méditation, et redoutant la lenteur d'un poison qu'ils lui avaient donné, l'étranglèrent.

Une proclamation, qui ne trompa personne, attribua cette mort violente aux décrets de la Providence et à une maladie dont cet infortuné prince, disait-on, avait éprouvé de fréquens accès.

Ce fut par ce concours étrange d'évènemens que la fille d'un petit prince d'Allemagne devint la souveraine d'un grand empire. Catherine II, échappée au divorce, à la prison, et parvenue au trône par l'adresse d'un esprit délié, par les attentats de quelques conjurés audacieux, sut se maintenir sur ce trône périlleux, en y déployant la prudence d'un génie éclairé et la fermeté d'un grand caractère.

Son règne brilla d'un tel éclat que les taches en pâlirent. Si l'on déchire une page de sa vie, on concevra comment le prince de Ligne disait que Catherine, populaire et généreuse comme Henri IV, fière, tendre et victorieuse comme Louis XIV, réunit en elle les grandes qualités et les faiblesses de ces deux monarques.

Le grand Frédéric, avant son refroidissement pour cette princesse, se montra souvent son adulateur. « Si plusieurs reines, disait-il, ont » acquis une grande célébrité, comme Sémiramis » par les armes, Elisabeth d'Angleterre par son » habileté politique, Marie-Thérèse par son éton-

vraiment fermeté dans les périls, Catherine seule a mérité le nom de législatrice.

La vérité, dont l'histoire ne doit jamais s'écarter, veut que, sans déguiser ce que la morale condamne, on reconnaisse en même tems les grands talens, les grands succès, ainsi que les qualités nobles et généreuses qui firent en quelque sorte absoudre Catherine aux yeux du monde par l'affection de son peuple et par la gloire.

La nouvelle impératrice ne tarda point à prouver à ses sujets qu'elle s'élevait au-dessus de toutes craintes, moyen le plus sûr pour éloigner tout péril. Son administration fut calme et douce, comme si, née sur le trône, elle avait recueilli un paisible héritage.

Une seule révolte troubla momentanément la paix intérieure de la Russie. Pugatcheff, Cosaque du Don, audacieux brigand, prit les armes sous le faux nom de Pierre III, séduisit une foule aveugle de paysans, pendit un grand nombre de nobles, fut attaqué, battu, poursuivi et livré aux généraux de Catherine par ses propres soldats. On eut quelque peine à obtenir de l'impératrice l'ordre de son supplice, parce que la peine de mort était bannie de sa législation.

Comme elle n'était ni faible ni méfiante, et

que chacun sous son règne gardait avec sécurité ses charges et ses emplois, l'intrigue n'avait à sa cour ni but ni activité. Aussi elle put se livrer sans inquiétude à la politique extérieure, et à l'exécution des vastes desseins de son ambitieux génie.

Bientôt elle sut enlever aux Saxons l'élection des ducs de Courlande. Habile dans l'art de lire l'ambition des autres monarques à la sienne, après avoir donné un roi à la Pologne, et voyant que ce prince n'était ni assez fort pour se défendre en roi, ni assez docile pour la servir comme lieutenant, elle partagea avec ses alliés ce malheureux pays, et agrandit ainsi son empire par d'injustes dépouilles. D'un autre côté, marchant avec éclat sur la ligne tracée par Pierre le Grand, elle vainquit les Ottomans, peuple barbare, jadis l'effroi de l'Europe, et dont la ruine inévitable ne fut alors et n'est encore retardée que par la déplorable rivalité des monarques chrétiens. Cinq cent mille Turcs l'avaient attaquée: Catherine en détruisit la moitié par de sanglantes victoires où s'illustrèrent Romanzoff et Repnin.

Au grand étonnement du monde, on vit des flottes russes déployer leurs voiles sur l'Océan, traverser la Méditerranée, ranimer les cendres de Sparte, annoncer aux Grecs le réveil futur

de la liberté, et incendier l'armée navale des musulmans dans le golfe de Tschesmé; enfin, le grand-visir ayant été cerné à Schumla par Romansoff, l'ombre de Pierre le Grand fut vengée.

Le sultan, vaincu et forcé de conclure une paix honteuse, céda aux Russes la Nouvelle-Servie, Azoff, Taganrock, la libre navigation de la mer Noire, et reconnut l'indépendance de la Crimée. Plus tard Catherine enleva au kan Sahim-Gheray cette presqu'île, et conquit tout le Kuban, ainsi que l'île de Taman.

En marchant à ces conquêtes, ses troupes pénétrèrent par surprise dans le pays des Zaporaviens, peuple qui habitait les îles et les rives du Borysthène; c'était une république de Cosaques, ne vivant que de brigandage et de dépouilles enlevées tour à tour aux Turcs, aux Polonais et aux Tartares.

Ces Cosaques pillaient même quelquefois les Russes, quoiqu'ils reconnussent pour la forme la souveraineté de l'empire des czars, et que, depuis la fameuse révolte de Mazeppa leur chef, allié si fatal de Charles XII, ils eussent été contraints à recevoir pour prince un hetman nommé par les czars.

Dans cette singulière et belliqueuse république, on n'admettait aucune femme; les captives

étrangères, fruits de leurs courses, et gardées avec soin dans leurs camps, hors de leurs frontières, ne pouvaient franchir ces limites et entrer dans le territoire zaporavien. Quand ces infortunées victimes de leur violence mettaient au monde des enfans, les mâles entraient dans les îles avec leurs pères; les mères et les filles étaient chassées avec mépris.

Il était plus facile d'anéantir que de soumettre une telle république. Les Russes exterminèrent une partie de ces sauvages guerriers, et en enlevèrent soixante mille qu'ils dispersèrent sur les côtes de la mer Noire. On en fit des matelots pour armer les escadres créées par Catherine sur le Pont-Euxin.

Telles avaient été les guerres heureuses et les conquêtes croissantes de l'impératrice, lorsque j'arrivai à sa cour. Depuis, et dans les dernières années de son règne, combattant de nouveau les Turcs, elle brûla leur flotte à l'embouchure du Borysthène, leur enleva Oczakoff, conquit la Géorgie, s'empara de Chocsim, envahit la Moldavie, prit Bender, Ismaïl, et remporta plusieurs victoires où périrent plus de quarante mille Turcs.

La paix de Jassy, en 1792, donna aux Russes le Dniester pour limite, la possession tranquille du Caucase; Catherine, maîtresse de la Géorgie,

étendit ses domaines jusqu'aux frontières de la Perse.

La Pologne, une seconde fois démembrée par elle, perdit son indépendance et jusqu'à son nom. La Courlande devint une province russe, ainsi que la Finlande.

Pendant cette longue série de triomphes et d'agrandissement, un seul et faible motif d'inquiétude put troubler quelques instans sa tranquillité. L'infortuné prince Ivan languissait toujours dans un fort où l'avait relégué l'usurpation d'Elisabeth.

Un officier russe, en garnison dans ce fort, marche à la tête de quelques soldats vers la prison du prince détrôné, en enfonce la porte, et veut rendre la liberté au captif qu'il proclame empereur.

Alors le commandant surpris exécute l'ancienne consigne donnée par Elisabeth, et tranche les jours d'Ivan. L'officier rebelle, déconcerté, fut désarmé, arrêté, jugé et condamné.

Cependant la mort du malheureux Ivan fut encore imputée à l'impératrice; mais tous les hommes dignes de foi, qui m'ont parlé en Russie de cet événement, traitaient cette accusation d'injustice et de calomnie.

Tandis que les généraux de Catherine étendaient sa gloire et son empire, elle s'occupait

Elle en fit plusieurs relatives à la justice et à l'administration; mais elle ne put fonder aucune de ces grandes institutions qui exigent, pour donner quelque espoir de succès, un sol propice, des mœurs analogues aux vues du législateur, et un concours bien rare de circonstances favorables.

Souvent Catherine, avec la fierté d'un amour-propre satisfait, m'a parlé de deux ukases auxquels elle attachait beaucoup de prix. L'un était relatif à l'organisation de la noblesse et de ses assemblées, l'autre à l'abolition des duels. L'intention de ces deux lois était généreuse, politique et morale; cependant la première laissait toujours les grands soumis au pouvoir arbitraire, et le préjugé du point d'honneur résista à la seconde.

L'impératrice érigea sur une place de Pétersbourg une statue en bronze à Pierre le Grand; ce monument, dû au talent de Falconnet, a pour base une immense roche de granit qui lui sert de piédestal.

Cette princesse, dont l'activité était sans bornes, créa une académie, ainsi que des banques publiques à Pétersbourg et même en Sibérie. La Russie lui doit des fabriques en acier, des tanneries, un grand nombre de manufactu-

nes ; des fonderies, et l'introduction des vers à soie en Ukraine.

Donnant à ses peuples l'exemple de la raison et du courage, elle fit adopter l'inoculation en Russie, et s'y soumit la première.

Par son ordre, ses ministres conclurent des traités de commerce avec toutes les puissances de l'Europe. Sous son règne, à l'extrémité de la Sibérie, la ville de Kiakta devint un marché où se réunirent les Russes et les Chinois.

A Pétersbourg, une école militaire et des écoles de marine formèrent aux sciences de la guerre une jeunesse belliqueuse. Un collége, fondé pour les Grecs, annonçait assez clairement les desseins et les espérances de l'impératrice.

Elle ouvrit dans ses Etats un asile aux jésuites, alors expulsés de tout le monde chrétien. Cette princesse croyait par leurs secours répandre plus rapidement l'instruction dans son pays, où l'établissement de cet ordre ne lui offrait aucun danger, parce qu'en même temps, dans son vaste empire, elle avait proclamé et maintenu la plus grande tolérance pour tous les cultes.

L'océan Pacifique, les côtes du Nord, celles de l'Asie et de l'Amérique furent explorés par ses navigateurs.

Aspirant à tous les genres de gloire, et voulant aussi cueillir quelques palmes sur le Parnasse, elle composa dans ses loisirs plusieurs comédies.

L'abbé Chappe, en publiant son *Voyage en Sibérie*, avait amèrement décrié les mœurs de la nation russe et le gouvernement de Catherine; elle le réfuta par un livre auquel elle donna le nom d'*Antidote*.

Il est peu de personnes qui n'aient lu avec plaisir les lettres spirituelles qu'elle écrivait à Voltaire et au prince de Ligne.

On vit avec un double étonnement cette fière autocratrice, invoquant la philosophie, appeler D'Alembert en Russie, pour lui confier l'éducation de l'héritier du trône, et le philosophe refuser cette occasion de propager ses principes par l'influence d'un tel élève.

Diderot, au contraire, vint avec orgueil à la cour de Catherine: elle admira son esprit, mais elle rejeta ses doctrines dont la théorie était spécieuse, et la pratique impossible.

L'impératrice, dirigeant elle-même avec soin l'éducation de ses petits-fils, Alexandre et Constantin, composa pour eux des *Contes moraux* et un *Abrégé de l'histoire des premiers tems de la Russie*, qui sera bientôt connu en France, traduit et inséré dans un ouvrage que mon fils,

le général Philippe de Ségur, se propose de publier, et dans lequel il retracera ces époques reculées des annales russes.

Catherine, avant de terminer son règne, changea en villes plus de trois cents bourgs, et compléta l'organisation administrative et judiciaire de quarante provinces. Sa cour fut le rendez-vous de tous les princes et de tous les personnages célèbres de son siècle.

Avant elle Pétersbourg, dans son horizon de glace, était un point presque inaperçu et qui semblait tenir à l'Asie; sous son règne, la Russie devint européenne; Pétersbourg brilla entre les capitales du monde civilisé, et le trône des czars s'éleva au premier rang des trônes les plus puissans et les plus respectés.

Telle était l'illustre souveraine près de laquelle j'étais accrédité: il est facile de juger, d'après cette courte esquisse, de l'émotion avec laquelle j'attendais le jour où je devais être admis en présence d'une princesse si extraordinaire et d'une femme si célèbre.

Depuis peu de jours, je savais qu'on s'était efforcé de prévenir l'impératrice contre moi. M. de La Colinière allait habituellement chez madame la comtesse de Bruce, dont le mari était gouverneur de Pétersbourg. Madame de

Bruce, tante du comte Nicolas de Romanzoff, s'était acquis assez de célébrité par les graces de sa figure et de son esprit, et par la longue faveur dont l'impératrice l'avait honorée jusqu'au moment où un accès de jalousie refroidit pour elle cette princesse.

Madame de Bruce s'était plainte vivement à M. de La Colinière de mes procédés, à Mayence, à l'egard de son neveu. Celui-ci, dans ses lettres et ses dépêches, m'avait représenté comme un jeune Français arrogant, présomptueux et querelleur; il m'accusait de lui avoir enlevé très impoliment la place qu'il devait occuper à la table de l'électeur.

Le bruit de cette altercation s'était déjà répandu dans la ville. Le comte de Goertz, ministre de Prusse, m'en avait parlé; il attribuait en partie le retard de mon audience à l'humeur que l'impératrice en avait ressentie.

Je vis combien il était nécessaire de faire cesser promptement ces plaintes mal fondées, et qui auraient pu laisser à Catherine des impressions fâcheuses contre moi.

M. de La Colinière revit à ce sujet madame de Bruce, et lui dit de ma part qu'en déclamant ainsi et en exagérant les faits, ce serait à son neveu seul qu'elle ferait tort. Comme il

n'y avait point eu de querelles ni d'explications entre lui et moi, en supposer une était une tracasserie gratuite; et, dans le cas où il aurait existé quelque altercation, il était facile de sentir qu'on donnerait tout le tort à M. de Romanzoff, puisque, croyant, même sans sujet, avoir éprouvé de moi une impolitesse, il ne m'en avait point parlé.

La comtesse comprit avec son tact ordinaire la justesse de ces réflexions, et chercha promptement à faire tomber tous ces bruits un peu légèrement répandus.

Ce qui me servit encore mieux dans cette occasion, c'est que le prince Potemkin, en en parlant à l'impératrice, se montra mécontent de la dépêche du comte de Romanzoff, qui, disait-il, s'était formalisé sans sujet et aurait dû plutôt, pour une si petite affaire, s'expliquer avec moi que de se plaindre à sa cour.

J'obtins enfin mon audience, et peu s'en fallut que mon début ne devînt malencontreux: j'avais, conformément à l'usage, donné au vice-chancelier la copie du discours que je devais prononcer; arrivé au palais impérial, le comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, vint me trouver dans le cabinet où j'attendais le moment d'être présenté.

Sa conversation vive, animée, et l'importance

de quelques affaires dont il me parla, m'occupèrent assez pour me distraire complètement, de sorte qu'à l'instant où l'on m'avertit que l'impératrice allait me recevoir, je m'aperçus que j'avais totalement oublié le discours que je devais lui adresser.

Je cherchais vainement à me le rappeler en traversant les appartemens, quand tout à coup on ouvrit la porte de celui où se tenait l'impératrice. Elle était richement parée et debout, la main appuyée sur une colonne; son air majestueux, la dignité de son maintien, la fierté de de son regard, sa pose un peu théâtrale, en me frappant de surprise, achevèrent de troubler ma mémoire.

Heureusement, au lieu de tenter des efforts inutiles pour la réveiller, je pris soudainement le parti d'improviser un discours dans lequel il ne se trouvait peut-être pas deux mots de celui qui avait été communiqué à l'impératrice, et pour lequel elle avait préparé sa réponse.

Une légère surprise se peignit sur ses traits; ce qui ne l'empêcha pas de me répondre sur-le-champ avec autant d'affabilité que de grace, en ajoutant même à sa réponse quelques paroles personnellement obligeantes pour moi.

Ayant ensuite reçu et remis au vice-chancelier ma lettre de créance, elle m'adressa différentes

questions sur la cour de France et sur mon voyage à Berlin et à Varsovie. Elle me parla aussi de M. Grimm et de ses lettres, dans le dessein probable de me laisser entrevoir les dispositions favorables que cette correspondance lui avait inspirées, relativement au nouveau ministre de France accrédité près d'elle.

Depuis, lorsque cette princesse m'eut admis dans son intimité, elle me rappela cette audience. » Que vous est-il donc arrivé, me dit-» elle, monsieur le comte, la première fois que » je vous ai vu, et par quelle fantaisie avez-vous » soudainement changé le discours que vous de-» viez m'adresser? ce qui m'a surprise et forcée » à changer aussi ma réponse. »

Je lui avouai que je m'étais senti un moment troublé en présence de tant de gloire et de majesté. « Mais, madame, ajoutai-je, je pensai » promptement que cet embarras très simple » pour un particulier, n'était nullement convenable à un représentant du roi de France; ce » fut ce qui me décida, au lieu de tourmenter » ma mémoire, à vous exprimer, dans les ter-» mes qui vinrent les premiers à mon esprit, les » sentimens de mon souverain pour votre ma-» jesté, et ceux que m'inspiraient votre renommée » et votre personne. »

« Vous avez bien fait, me répondit-elle; car

» cun a ses défauts; moi, je suis très sujette à » prévention : je me souviens qu'un de vos pré- » décesseurs, le jour qu'il me fut présenté, se » troubla tellement qu'il ne put me dire que » ces mots: *Le roi mon maître*..... J'attendais » le reste; il redit encore: *Le roi mon maî-* » *tre*..... et n'alla pas plus loin; enfin, la troi- » sième fois, venant à son secours, je lui dis » que depuis long-tems je connaissais l'amitié » du roi son maître pour moi. Tout le monde » me assure que c'était un homme d'esprit; et » cependant sa timidité me laissa toujours con- » tre lui une prévention injuste, et que je me » reproche, comme vous le voyez, un peu tar- » divement. »

Le même jour je fus présenté au grand duc Paul Petrowitz, à la grande duchesse et à leur fils le grand-duc Alexandre, depuis empereur, qui vient de mourir après un règne glorieux. C'était la première fois que ce prince, âgé de sept ans, recevait un ambassadeur et écoutait une harangue. J'ai toujours trouvé très ridicule l'usage d'adresser de graves paroles à un enfant; aussi je ne lui dis que quelques mots sur son éducation et sur les espérances qu'on en concevait.

Un de nos célèbres magistrats fit un jour beaucoup mieux; je crois que c'était M. de

Malesherbes. Chargé, à la tête d'une cour souveraine, de haranguer un dauphin au berceau, et qui, loin de pouvoir entendre une parole, ne savait encore que crier et pleurer pour exprimer ses désirs et ses douleurs, il lui dit seulement: » Puisse monseigneur, votre altesse royale, pour le bonheur de la France et le sien, » se montrer toujours aussi insensible et sourde » au langage de la flatterie, qu'elle l'est aujourd'hui au discours que j'ai l'honneur de prononcer devant elle! »

L'accueil du grand-duc Paul et de la grande-duchesse fut obligeant pour moi. Les hommages qu'ils avaient reçus en France récemment les disposaient favorablement pour tout Français; et, lorsqu'ils m'admirent plus particulièrement dans leur société, je fus à portée de connaître toutes les qualités rares qui, à cette époque, leur méritaient l'affection générale.

J'ai dit leur société, parce qu'en effet, si l'on en excepte les jours de représentation, leur cercle, quoique assez nombreux, semblait, surtout à la campagne, plutôt une aimable société qu'une cour gênante. Jamais famille particulière ne fit avec plus d'aisance, de grâce, de simplicité, les honneurs de sa maison: dîners, bals, spectacles et fêtes, tout y était marqué à l'em-

preinte de la plus noble décence, du meilleur ton et du goût le plus délicat.

La grande-duchesse, majestueuse, affable et naturelle, belle sans coquetterie, aimable sans apprêt, donnait l'idée de la vertu parée. Paul cherchait à plaire; il était instruit; on remarquait en lui une grande vivacité d'esprit et une noble élévation dans le caractère.

Mais bientôt, et sans qu'il fut nécessaire d'une longue observation, on apercevait dans toute sa personne, et principalement lorsqu'il parlait de sa position présente et future, une inquiétude, une mobilité, une méfiance, une susceptibilité extrêmes, enfin ces bizarreries qui, dans la suite, furent les causes de ses fautes, de ses injustices et de ses malheurs.

Dans tout autre rang où ce prince se fût trouvé placé, il aurait pu faire des heureux l'être lui-même; mais, pour un tel homme, le trône, et surtout celui de Russie, ne devait être qu'un écueil redoutable, sur lequel il ne pouvait monter sans s'attendre à en être bientôt et violemment précipité.

Sujet à l'engouement, il se passionnait pour quelqu'un avec une singulière promptitude, l'abandonnant et l'oubliant ensuite avec une égale facilité. L'histoire de tous les czars détrônés ou immolés était pour lui une idée fixe et tou-

jours présente à sa pensée. Ce souvenir revenait comme un fantôme qui, l'assiégeant sans cesse, troublait les lumières de son esprit et offusquait sa raison.

Avant de commencer le cours de mes négociations, et n'ayant d'ailleurs pour le moment aucune affaire urgente à traiter, je m'appliquai exclusivement à connaître les personnages les plus influens de la cour, et à étudier les mœurs ainsi que les usages des habitans de cette capitale du Nord, si récemment créée, si peu connue encore par la plupart de mes compatriotes, et dans laquelle je me trouvais transplanté pour plusieurs années.

Assez de voyageurs et d'auteurs de dictionnaires ont décrit et détaillé les palais, les temples, les nombreux canaux, les riches édifices de cette cité, étonnant monument du triomphe remporté par un homme de génie sur la nature.

Tous ont dépeint la beauté de la Néva, la richesse de ses quais de granit, l'imposant coup d'œil du port de Cronstadt, la triste magnificence du palais et des jardins de Petershoff, situés sur les bords de la mer de Finlande, et qui inspirent aux voyageurs une double mélancolie, en les portant à méditer à la fois sur les orages d'une vaste mer remplie d'écueils, et sur ceux qui entourent un despotisme sans limites

et un trône colossal sans barrière; car, malgré tous les prestiges du luxe et des arts, là où on ne voit aucune borne à l'autorité, il ne peut exister, de quelque beau nom qu'on les décore, qu'un maître et des esclaves.

Un grand et bon prince peut répandre sur un tel empire quelques rayons de lumière et de bonheur; mais ce prince, ainsi que le disait l'empereur Alexandre à madame de Staël, *n'est lui-même qu'un accident heureux.*

La route qui conduit de Petershoff à Pétersbourg offre un aspect plus riant; elle est bordée des deux côtés par d'élégantes maisons de plaisance, par de beaux jardins, où la noblesse de la capitale vient chaque année, pendant les chaleurs passagères d'un été trop court, se faire illusion sur les rigueurs de cet âpre climat, illusion favorisée par la verdure constante des arbres et des gazons, dont un sol primitivement marécageux entretient la fraîcheur, jusqu'au moment où l'impitoyable neige vient les ensevelir.

L'aspect de Pétershourg frappe l'esprit d'un double étonnement: il y trouve réunis l'âge de la barbarie et celui de la civilisation, le dixième et le dix-huitième siècles, les mœurs de l'Asie et celles de l'Europe, des Scythes grossiers et

des Européens polis, une noblesse brillante, fière, et un peuple plongé dans la servitude.

D'un côté des modes élégantes, des habits magnifiques, des repas somptueux, des fêtes splendides, des théâtres pareils à ceux qui embellissent et animent les sociétés choisies de Paris et de Londres; de l'autre des marchands en costume asiatique, des cochers, des domestiques, des paysans vêtus de peaux de mouton, et portant de longues barbes, des bonnets fourrés, de longs gants de peau sans doigts, et des haches suspendues à une large ceinture de cuir.

Cet habillement, et les épaisses bandes de laine qui forment autour de leurs pieds et de leurs jambes une espèce de cothurne grossier, font revivre à vos yeux ces Scythes, ces Daces, ces Roxolans, ces Goths, jadis l'effroi du monde romain. Toutes ces figures demi-sauvages que l'on voit à Rome sur les bas-reliefs de la colonne Trajane, semblent renaître et s'animer à vos regards.

On entend encore cette même langue, ces mêmes cris qui, tant de fois retentissant dans les échos du mont Hémus et dans ceux des Alpes, avaient fait souvent reculer les légions des Césars de Rome et de Byzance; mais en même tems, lorsqu'en conduisant leurs barques ou leurs voitures, ils frappent les airs de leur chant

assez mélodieux, quoique monotone et presque plaintif, on s'aperçoit que ce n'est plus dans le pays des Scythes indépendans qu'on se promène, mais dans celui des Moscovites, dont une longue servitude, d'abord sous les Tartares et ensuite sous les boïards russes, a courbé la tête et abattu la fierté, sans cependant détruire leur vigueur antique et leur bravoure native.

Quand on entre dans leurs maisons, hors des villes, on reconnaît la simplicité des vieilles mœurs rustiques: l'agreste bâtiment est composé de troncs d'arbre couchés et croisés les uns sur les autres; une petite lucarne sert de fenêtre; un large poêle remplit la chambre étroite, qui n'a d'autres meubles que des bancs de bois.

En évidence se trouve l'image d'un saint bizarrement et grossièrement peinte ou sculptée au milieu d'un large cadre de métal: c'est à cette image qu'avant de saluer le maître du logis, on doit rendre un premier hommage.

Le gruau, quelques viandes rôties, voilà leurs mets habituels; l'hydromel ou un peu de farine fermentée dans l'eau avec de la menthe, telle est leur boisson; malheureusement ils y ajoutent trop souvent de grands gobelets d'eau-de-vie de grains, dont un palais européen ne pourrait soutenir l'âpreté.

Les marchands des villes, quand ils sont devenus riches, étalent quelquefois à leur table un luxe sans goût et sans mesure; ils vous servent d'effroyables piles de viande, de volailles, de poissons, d'œufs, de pâtisseries entassées sans ordre, offertes aux convives avec importunité, et capables par leur masse d'effrayer les estomacs les plus intrépides.

Le mobile qui aiguillonne et vivifie tout, l'amour-propre, le désir de s'élever et de s'enrichir pour multiplier leurs jouissances, manquant presque généralement à tous les serfs de ce vaste empire, rien n'est plus uniforme que leur vie, plus simple que leurs mœurs, plus borné que leurs besoins, plus constant que leurs habitudes.

Chez eux toujours le lendemain ressemble à la veille; rien ne varie: leurs femmes mêmes, avec leur parure orientale et le vermillon dont elles couvrent leurs joues, parce que chez eux le mot *krasnoy*, rouge, signifie *beauté*, portent encore aux jours de fêtes les mêmes voiles galonnés et les mêmes bonnets tissus en petites perles, dont elles ont hérité de leurs mères et qui paraient leurs bisaïeules.

Le peuple russe, végétant dans l'esclavage, ne connaît pas le bonheur moral; mais il jouit d'une sorte de bonheur matériel; car ces pau-

vres serfs, certains d'être toujours nourris, logés, chauffés par le produit de leur travail ou par leurs seigneurs, et étant à l'abri de tous besoins, n'éprouvent jamais le tourment de la misère ou l'effroi d'y tomber; funeste plaie des peuples policés, mille fois plus heureux cependant, parce qu'ils sont libres.

Les seigneurs en Russie ont sur leurs serfs une autorité de droit sans limites, mais il est juste de dire que de fait presque tous usent de ce pouvoir avec une extrême modération; par l'adoucissement graduel des mœurs, l'esclavage des paysans redevient peu à peu ce qu'était autrefois en Europe la servitude de la glèbe. Chacun paie une redevance modique pour la terre qu'on lui donne à cultiver, et la répartition de ce tribut est réglée dans chaque village par des vieillards choisis entre les pères de famille.

Si l'on cesse d'observer cette innombrable classe de la population moscovite, qui n'a point encore fait un pas hors des ténèbres du moyen âge, et si, franchissant plusieurs siècles, on tourne ses regards vers la partie noble, riche et polie de la nation russe, un tout autre spectacle frappe et fixe l'attention.

Ici je dois avertir que je trace l'esquisse de la société russe, telle qu'elle était il y a quarante ans. Depuis cette époque tout a changé;

les progrès en tout genre ont été rapides, et toute cette jeunesse que les armes et le désir de s'instruire ont poussée et répandue dans toutes les villes et les cours de l'Europe, prouve à quel point les arts, l'urbanité, le goût, les lettres se sont perfectionnés dans un empire qui passait encore, dans les premiers tems du règne de Louis XV, pour inculte et barbare.

Au moment où j'arrivais à Pétersbourg, il restait dans cette capitale, sous les formes extérieures d'une civilisation européenne, beaucoup de vestiges des tems antérieurs; et, au milieu d'une élite peu nombreuse de seigneurs et de dames qui s'étaient instruits, qui avaient voyagé, et ne se montraient sur aucun point inférieurs aux personnes les plus aimables des cours les plus brillantes, on en voyait encore plusieurs, et c'étaient les plus âgés, dont l'accent, la physionomie, les habitudes, l'ignorance et l'entretien stérile tenaient plus à l'époque des boïards et des czars qu'à celle de Catherine II.

Cependant ce n'était qu'après quelque examen qu'on pouvait faire cette distinction; à la superficie cette différence n'était pas sensible: depuis un demi-siècle tous s'étaient habitués à copier les étrangers, à se vêtir, à se loger, à se meubler, à se nourrir, à s'aborder, à se saluer, à

faire les honneurs d'un bal et d'un dîner comme les Français, les Anglais et les Allemands.

Tout ce qu'exigent la politesse et la décence était déjà parfaitement imité. La conversation seule et la connaissance de quelques détails intérieurs marquaient la séparation du Moscovite antique et du Russe moderne.

Les femmes avaient devancé les hommes dans cette marche progressive: on voyait déjà un grand nombre de dames élégantes, de jeunes filles remarquables par leurs graces, parlant également bien sept ou huit langues, jouant de plusieurs instrumens, et familières avec les ouvrages des poètes et des romanciers les plus célèbres en France, en Italie et en Angleterre; tandis que, hors une centaine d'hommes de la cour, tels que les Romanzoff, les Razoumowski, les Strogonoff, les Schouwaloff, les Woronzoff, les Kourakin, les Gallitzin, les Dolgorouki, etc., la plupart se montraient peu communicatifs, taciturnes, cependant polis, mais graves et froids, et, en apparence au moins, assez étrangers à tout ce qui existait hors de leur pays.

Au reste, les usages introduits par Catherine rendaient alors la vie de Pétersbourg et la société si agréables, qu'elles n'ont pu que perdre aux changemens amenés par le tems. Hors les jours de gala, les dîners, les bals, les cercles,

loin de ressembler à ce qu'on appelle aujourd'hui des *raouts*, vrai chaos où siègent le désordre et l'ennui, étaient peu nombreux, bien choisis et sans mélange.

La parure, qui ressemblait à celle des personnes de la cour de Versailles, était à la vérité moins commode que les fracs, les bottes et les chapeaux ronds; mais elle contribuait à entretenir la décence, la galanterie, la noblesse des manières et l'urbanité.

Comme les repas avaient lieu de bonne heure, les après-midi étaient consacrées à remplir des devoirs de société, et à entretenir par des visites régulières l'activité de petits cercles où l'esprit et le goût se formaient par une conversation douce, agréable et variée. Là, je reconnaissais en quelque sorte l'image de ceux où j'éprouvais tant de charme à Paris.

Ce qui me paraissait seulement trop magnifique et fatigant, c'était le grand nombre de fêtes obligées non-seulement à la cour, mais dans la société: l'usage était de célébrer le jour de naissance et le jour de patron de chaque individu que l'on connaissait; y manquer eût été une impolitesse; celui qu'on fêtait n'invitait personne, mais sa porte était ouverte, et tous ceux qui avaient quelques liaisons avec lui y accouraient en foule.

On voit par là combien, pour conserver un tel usage, il fallait que les grands seigneurs russes possédassent de richesses, étant presque contraints de tenir si souvent chez eux une sorte de cour plénière.

Un autre genre de luxe fort incommode pour la noblesse, et qui doit un jour la ruiner si elle n'y met ordre, c'est le nombre prodigieux de domestiques qu'elle nourrit. Ces domestiques, tirés de la classe des paysans, regardent le service de la maison comme une sorte d'élévation et de faveur ; ainsi, par un étrange préjugé, car les serfs ont aussi les leurs, ils se croiraient punis et presque dégradés si on les renvoyait aux champs.

Or les hommes et les femmes de cette condition se marient dans la maison, et la peuplent tellement qu'il n'est pas rare de voir un grand seigneur chargé de quatre ou cinq cents domestiques de tout âge et de tout sexe, qu'il se croit obligé de garder, quoiqu'il ne puisse les occuper à rien.

Je ne fus pas moins surpris d'un autre usage introduit par la vanité : toute personne, au-dessus du rang de colonel, devait avoir, suivant son grade, sa voiture attelée de quatre ou six chevaux, conduite par un cocher à longue barbe et en robe, avec deux postillons.

Le premier jour que je m'y conformai, ayant à faire une visite chez une dame habitant l'hôtel qui touchait au mien, mon postillon était déjà entré sous sa porte, que ma voiture était encore sous la mienne.

L'hiver on ôte les roues des voitures; on place celles-ci sur des patins égaux en hauteur aux roues; et, comme les rues sont larges, couvertes de trois ou quatre pieds de neige bien battue et ressemblant au sable le plus uni, le plus ferme et le plus fin, rien n'égale la rapidité avec laquelle on court ou plutôt on glisse, en parcourant cette belle ville.

J'ai déjà parlé de la modération avec laquelle les seigneurs russes exerçaient sur leurs paysans esclaves une autorité qui légalement n'a point de limites. Pendant mon long séjour en Russie, plusieurs exemples d'attachement de ces paysans à leurs seigneurs me prouvèrent qu'à cet égard on ne m'avait pas trompé.

Entre cent traits de ce genre dont je pourrais me servir; je me bornerai à citer celui-ci: le grand chambellan comte Schouwaloff, ayant contracté une dette assez considérable, se voyait obligé pour la payer de vendre une terre qu'il possédait à trois ou quatre cents werstes de la capitale.

Un matin, en se levant, il entend un grand

bruit dans sa tête et son cœur ; une foule de paysans rassemblés causaient ce tumulte ; il les fait venir et s'informe du motif qui les amène.

» On nous a appris, disent ces bonnes gens, » que vous étiez dans la nécessité de vendre, » pour rétablir vos affaires, la terre que nous » habitons. Tranquilles et contens sous votre » autorité, heureux par vous et reconnaissans, » nous ne voulons pas perdre un si bon seigneur. » Ainsi, après nous être cotisés, nous sommes » venus avec empressement vous apporter la » somme dont vous avez besoin et que nous vous » supplions d'accepter. «

Le comte, après quelque résistance, reçut leur don et goûta la douce satisfaction de voir le bien qu'il avait fait récompensé par une si touchante gratitude.

Cependant ces peuples n'en sont pas moins à plaindre, puisque leur destinée dépend des chances capricieuses du sort, qui leur donne à son gré un bon ou mauvais maître. Cette vérité n'a pas besoin de preuves, et pourtant je ne puis m'empêcher de citer à cet égard une anecdote qui me fit douloureusement sentir à quel degré de malheur le pouvoir sans bornes d'un maître qui se livre à ses passions peut réduire l'innocence, la faiblesse et la vertu, qui ne trouvent aucun appui dans la loi.

Ce fait d'ailleurs fera connaître le danger que peuvent courir, dans un pays où la servitude est établie, les personnes mêmes qui, nées étrangères et libres, mais obscures, s'y trouvent, par des circonstances malheureuses, réduites à l'état de domesticité, et peuvent inopinément se voir confondues avec les esclaves les plus opprimés, sans que leur faible voix puisse faire entendre leurs plaintes à quelque protecteur puissant.

Marie-Félicité Le Riche, fille jeune, jolie et sensible, avait suivi en Russie son père, qu'un jeune seigneur russe y avait appelé pour le mettre à la tête d'une manufacture. Cette entreprise n'eut pas de succès; le vieillard ruiné se vit bientôt hors d'état de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa fille.

Marie était devenue éprise d'un jeune ouvrier; mais en même tems elle avait inspiré une vive passion à l'officier russe dans la dépendance duquel elle se trouvait. Cet homme, n'écoutant que ses désirs, engagea facilement le père de Marie à refuser la main de sa fille à son amant, qui ne possédait rien; en même tems il dit à ce vieillard qu'une de ses parentes désirait avoir près d'elle une jeune personne, et que cette place avantageuse conviendrait à sa fille; l'in-

fortuné père accepta cette offre avec reconnaissance.

Marie, séparée de son amant, partit pour Pétersbourg, et fut placée, sous la surveillance d'une vieille intrigante, dans un petit logement où on lui accordait tout ce qu'elle désirait, hors la liberté, la protection qu'elle avait espérée, et les moyens de voir son amant ou de correspondre avec lui.

Marie, à l'âge de l'espérance, se résignait et attendait tout du tems; mais il combla bientôt ses malheurs: son prétendu bienfaiteur arrive, cesse tout déguisement et ne laisse plus voir en lui qu'un vil corrupteur. Elle résiste avec la double force de l'amour et de la vertu.

Convaincu de l'inutilité de tous moyens de séduction, tant que la jeune fille conservera quelque espoir d'être un jour à ce qu'elle aime, le ravisseur la trompe en lui faisant parvenir la fausse nouvelle de la mort de son amant. Elle tombe dans la stupeur et le désespoir.

Son persécuteur en profite, l'outrage, consomme avec violence son crime et l'abandonne lâchement. L'infortunée succombe et perd la raison; la pitié de quelques voisins charitables la plaça dans un hospice.

Deux ans s'étaient passés depuis cet évène-

sans, lorsqu'on me fit voir cette déplorable victime du crime et de l'amour. Pâle, languissante, égarée, on reconnaissait encore en elle quelques traces de beauté; aucun son ne sortait de sa bouche; elle ne trouvait point d'accens pour exprimer sa douleur; toujours les yeux fixes, la main appuyée sur son cœur, elle restait dans la même consternation, dans la même surprise, dans le même silence, dans la même attitude qu'au moment où elle avait appris la mort de l'objet de son affection; son corps seul paraissait vivre; son ame cherchait ailleurs l'être qui aurait fait le charme de sa vie.

Jamais un si douloureux spectacle ne s'effacera de ma mémoire. M. D'Aguesseau, mon beau-frère, qui se trouvait à Pétersbourg, et qui fut attendri comme moi à la vue de cette jeune fille, traça l'esquisse de sa figure. Je possède encore ce dessin, qui me rappelle souvent la touchante Marie et ses infortunes.

L'habitude d'ordonner, sans formes, des châtimens, qui sont aussitôt infligés que commandés, pour des fautes condamnées sans examen et sans appel par un maître absolu, entraîne de la part même des maîtres les moins durs d'étranges méprises.

En voici une dont le dénouement fut assez ridicule, grace au personnage qui s'en trouvait

sujet, quoique le commencement en eût été fort triste et presque cruel.

„Un matin je vois arriver chez moi avec précipitation un homme troublé, agité à la fois par la crainte, par la douleur, par la colère; ses cheveux étaient hérissés, ses yeux rouges et remplis de larmes, sa voix tremblante, ses habits en désordre: c'était un Français.

„Dès que je lui eus demandé la cause de son trouble et de son chagrin: „Monsieur le comte, „me dit-il, j'implore la protection de votre excellence contre un acte affreux d'injustice et „de violence; on vient, par ordre d'un seigneur „puissant, de m'outrager sans sujet, et de me „faire donner cent coups de fouet.“

„„Un tel traitement, lui dis-je, serait inexcusable quand même une faute grave l'aurait „attiré; s'il n'a pas de motif comme vous le „prétendez, il est inexplicable et tout-à-fait invraisemblable; mais qui peut avoir donné un „tel ordre?“

„„C'est, me répondit le plaignant, son excellence M. le comte de Bruce, gouverneur de la „ville.“ „„Vous êtes fou, repris-je; il est impossible qu'un homme aussi estimable, aussi „éclairé, aussi généralement estimé que l'est „M. le comte de Bruce, se soit permis à l'égard „d'un Français une telle violence, à moins que

„vous ne l'ayez personnellement attaqué et in-
„sulté.

„Hélas! monsieur, répliqua le plaignant, je
„n'ai jamais connu M. le comte de Bruce: je
„suis cuisinier; ayant appris que monsieur le
„gouverneur en voulait un, je me suis présenté
„à son hôtel; on m'a fait monter dans son appar-
„tement. Dès qu'on m'a annoncé à son excel-
„lence, elle a ordonné qu'on me donnât cent
„coups de fouet, ce qui sur-le-champ a été exé-
„cuté. Mon aventure peut vous paraître invrai-
„semblable; mais elle n'est que trop réelle, et
„mes épaules peuvent au besoin me servir de
„preuves.

„Ecoutez, lui dis-je enfin, si contre toute
„apparence vous avez dit vrai, j'obtiendrai ré-
„paration de votre injure, et je ne souffrirai
„pas qu'on traite ainsi mes compatriotes que
„mon devoir est de protéger. Mais, songez-y
„bien, si vous m'avez fait un conte, je saurai
„vous faire repentir de votre imposture. Por-
„tez vous-même au gouverneur la lettre que je
„vais lui écrire; un de mes gens vous accompa-
„gnera.

En effet, j'écrivis sur le champ au comte de Bruce pour l'informer de l'étrange dénonciation qui venait de m'être faite. Je lui disais que, bien qu'il me fût impossible d'y ajouter foi,

l'obligation de protéger les Français me faisait un devoir de lui demander l'explication d'un fait si singulier, puisque enfin, il était possible que quelque agent subalterne eût abusé indignement de son nom pour commettre cet acte de violence. Je le prévenais que j'attendais impatiemment sa réponse afin de prendre les mesures nécessaires pour punir le plaignant s'il avait menti, ou pour lui faire rendre une prompte justice si, contre toute apparence, il avait dit la vérité.

Deux heures se passèrent sans qu'aucune réponse me parvînt. Je commençais à m'impatienter; je me disposais à sortir pour chercher moi-même l'éclaircissement que j'avais demandé, lorsque je vis soudain reparaître mon homme, qui véritablement ne semblait plus le même; son air était calme, sa bouche riante; la gaîté brillait dans ses yeux.

„Eh bien! lui dis-je, m'apportes-vous une „réponse?" „Non, monsieur; son excellence „va bientôt vous la faire elle-même; mais je „n'ai plus aucun sujet de me plaindre; je suis „content, très content; tout ceci n'est qu'un „quiproquo: il ne me reste qu'à vous remercier „de vos bontés."

„Comment! repris-je, est-ce que les cent „coups de fouet ne vous restent plus?" „Si

„fait, monsieur, ils restent sur mes épaules, et „très bien gravés; mais, ma foi, on les a par„faitement pansés, et de manière à me faire „prendre mon parti assez doucement. Tout „m'a été expliqué; voici le fait: M. le comte „de Bruce avait pour cuisinier un Russe né dans „ses terres; cet homme, peu de jours avant „mon aventure, avait déserté et, dit-on, volé. „Son excellence, en ordonnant de courir à sa „recherche, s'était proposé de le faire châtier „dès qu'on le lui ramènerait.

„Or, c'est dans ces circonstances que je me „présentai pour occuper la place vacante. Quand „on ouvrit la porte du cabinet de monsieur le „gouverneur, il était assis à son bureau, très „occupé et me tournant le dos. Le domestique „qui me précédait dit en entrant: *Monseigneur, „voilà le cuisinier.* A l'instant son excellence, „sans se retourner, répondit: *Eh bien, qu'on le „mène dans la cour, et qu'on lui donne cent coups „de fouet, comme je l'ai ordonné.* Aussitôt le do„mestique referme la porte, me saisit, m'en„traîne et appelle ses camarades, qui, sans pi„tié, comme je vous l'ai dit, appliquent sur la „dos d'un pauvre cuisinier français les coups „destinés à celui du cuisiner russe déserteur.

„Son excellence, en me plaignant avec bonté, „a bien voulu m'expliquer elle-même cette mé-

prisa, et a terminé ses paroles consolantes par le don de cette grande bourse pleine d'or que voici. » Je congédiai le pauvre diable, dont je ne pouvais m'empêcher de trouver la juste colère beaucoup trop facilement apaisée.

Tous ces effets, tantôt cruels, tantôt bizarres, et rarement plaisans, d'un pouvoir dont rien n'arrête ou ne suspend au moins l'action, sont les conséquences inévitables de l'absence de toutes institutions et de toutes garanties. Dans un pays où l'obéissance est passive et la remontrance interdite, le prince où le maître le plus juste et le plus sage doit trembler des suites d'une volonté irréfléchie ou d'un ordre donné avec trop de précipitation.

En voici une preuve qui paraîtra peut-être un peu folle; mais c'est un fait que m'ont attesté plusieurs Russes, et qu'un de mes honorables collègues, qui siége aujourd'hui à la chambre des pairs, a souvent en Russie entendu raconter comme moi. On, notez que ce fait s'est, disait-on, passé sous le règne de Catherine II, qui certes a été et est encore citée, par tous les habitans de son vaste empire, comme un modèle de raison, de prudence, de douceur et de bonté.

Un étranger très riche, nommé Suderland, était banquier de la cour et naturalisé en Russie;

il jouissait auprès de l'impératrice d'une assez grande faveur. Un matin on lui annonce que sa maison est entourée de gardes et que le maître de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Réliew, entre avec l'air consterné: »Monsieur Suderland, dit-il, je me »vois, avec un vrai chagrin, chargé par ma »gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont »la sévérité m'effraie, m'afflige, et j'ignore »par qu'elle faute ou par quel délit vous avez »excité à ce point le ressentiment de sa ma»jesté.

»— Moi! monsieur, répondit le banquier, »je l'ignore autant et plus que vous; ma sur»prise surpasse la vôtre. Mais enfin, quel est »cet ordre?

»— Monsieur, reprend l'officier, en vérité le »courage me manque pour vous le faire con»naître.

»— Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de »l'impératrice?

»— Si ce n'était que cela, vous ne me ver»riez pas si désolé. La confiance peut revenir; »une place peut être rendue.

»— Eh bien! s'agit-il de me renvoyer dans »mon pays?

» — Ce serait une contrariété; mais avec vos richesses on est bien partout.

» — Ah! mon Dieu! s'écrie Suderland tremblant, » est-il question de m'exiler en Sibérie?

» — Hélas! on en revient.

» — De me jeter en prison?

» — Si ce n'était que cela, on en sort.

» — Bonté divine! voudrait on me *knouter?*

» — Ce supplice est affreux, mais il ne tue » pas.

» — Eh quoi! dit le banquier en sanglotant, » ma vie est-elle en péril? L'impératrice, si bonne, » si clémente, qui me parlait si doucement en- » core il a deux jours, elle voudrait.... mais je » ne puis le croire. Ah! de grâce, achevez; la » mort serait moins cruelle que cette attente in- » supportable.

» — Eh bien! mon cher, dit enfin l'officier de » police avec une voix lamentable, ma gracieuse » souveraine m'a donné l'ordre de vous faire » empailler.

» — Empailler! s'écrie Suderland, en regar- » dant fixement son interlocuteur; mais vous » avez perdu la raison, ou l'impératrice n'aurait » pas conservé la sienne; enfin, vous n'auriez pas » reçu un pareil ordre sans en faire sentir la » barbarie et l'extravagance.

» — Hélas! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'or-

» dimineront nous n'oseons jamais tenter; j'ai » marqué ma surprise, ma douleur; j'allais hasarder d'humbles remontrances; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, ma commande de sortir, et d'exécuter sur le champ l'ordre qu'elle m'avait donné, en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille: *Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter, sans murmure, des commissions dont je daigne vous charger.*

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Après avoir laissé quelque tems un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires.

Alors Suderland le prie, le conjure, le presse long-tems en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède, en tremblant, à ses prières, se charge de son billet, sort, et, n'osant aller au palais se rend précipitamment chez le comte de Bruce.

Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court, sans tarder, chez l'im-

pératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant cet étrange récit, s'écrie: » Juste ciel! quelle horreur! En vérité, » Reliew a perdu la tête. Comte, partez, cou- » rez, et ordonnez à cet insensé d'aller tout de » suite délivrer mon pauvre banquier de ses » folles terreurs et de le mettre en liberté. »

Le comte sort, exécute l'ordre, revient, et trouve avec surprise Catherine riant aux éclats. » Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène » aussi burlesque qu'inconcevable: j'avais depuis » quelques années un joli chien, que j'aimais » beaucoup, et je lui avais donné le nom de » *Sudersand*, parce que c'était celui d'un Anglais » qui m'en avait fait présent. Ce chien vient de » mourir; j'ai ordonné à Reliew de le faire em- » pailler, et, comme il hésitait, je me suis mise » en colère contre lui, pensant que par une va- » nité sotte il croyait une telle commission au- » dessous de sa dignité: voilà le mot de cette ri- » dicule énigme. »

Ce fait ou ce conte paraîtra sans doute plaisant; mais ce qui ne l'est pas, c'est le sort des hommes qui peuvent se croire obligés d'obéir à une volonté absolue, quelque absurde que puisse être son objet.

Au reste, et je crois juste de le répéter ici,

mœurs publiques, les sages intentions de Catherine et celles de ses deux successeurs, ont déjà pour la civilisation fait la moitié de l'ouvrage qu'on aurait pu attendre d'une bonne législation.

Pendant un séjour de cinq ans en Russie, je n'ai pas entendu parler d'un trait de tyrannie et de cruauté. Les paysans à la vérité vivent esclaves, mais ils sont traités avec douceur. On ne rencontre dans l'empire aucun mendiant; si l'on en trouvait, ils seraient renvoyés à leurs seigneurs qui sont obligés de les nourrir; et ces seigneurs eux-mêmes, quoique soumis à un pouvoir absolu, jouissent, par leur rang et par l'opinion, d'une considération peu différente de celle qui leur appartient dans les autres monarchies non constitutionnelles de l'Europe.

Ils doivent à Catharine une organisation qui régularise dans chaque province leurs assemblées, et leurs juges. Tous les emplois civils et militaires sont dans leurs mains; mais ce qui leur manque seulement c'est un ciment légal qui garantisse à la fois la sécurité du trône, les prérogatives de la noblesse et l'adoucissement graduel de l'existence du peuple.

Tous les étrangers, dans leurs récits, ont peint avec de vives couleurs les tristes effets du gouvernement despotique des Russes, et ce-

pendant il est juste d'avouer qu'à cette époque nous n'avions pas complètement le droit de déclamer ainsi contre le pouvoir arbitraire qui pesait sur la Moscovie. Ne voyait-on pas encore chez nous, dans ce tems, Vincennes, la Bastille, Pierre-en-Seize et les lettres de cachet? Sous Louis XVI on faisait peu d'usage de ces lettres; mais pendant le règne de Louis XV, chez son ministre le comte de Saint-Florentin, on les prodiguait et même on les vendait.

Voltaire s'était vu renfermé à la Bastille. M. de Maurepas avait subi un exil de vingt-cinq ans. Le moindre caprice d'un commis envoyait sans formes à Cayenne les citoyens qui lui déplaisaient. Je me rappelle à ce propos que, dans mon enfance, on m'a raconté la triste aventure d'une jeune bouquetière remarquable par sa beauté: elle s'appelait Jannecon.

Un jour M. le chevalier de Coigny la rencontre éblouissante de fraîcheur et brillante de gaîté; il l'interroge sur la cause de cette vive satisfaction. » Je suis bien heureuse, dit-elle: » mon mari est un grondeur, un brutal; il m'ob» sédait; j'ai été chez M. le comte de Saint-Flo» rentin; madame S***, qui jouit de ses bon» nes graces, m'a fort bien accueillie, et pour

» dix louis ; je viens d'obtenir une lettre de ca-
» chet qui me délivre de mon jaloux. »

Deux ans après, M. de Coigny rencontre la même Jeanneton, mais triste, maigre, pâle, jaune, les yeux battus. « Eh ! ma pauvre Jeanneton, » dit-il, qu'êtes-vous donc devenue ? on ne vous » rencontre nulle part, et, ma foi, j'ai eu peine » à vous reconnaître. Qu'avez-vous fait de cette » fraîcheur et de cette joie qui me charmaient la » dernière fois que je vous ai vue ? »

» Hélaas ! monsieur, répondit-elle, j'étais bien » sotte de me réjouir : mon vilain mari, ayant » eu la même idée que moi, était allé de son » côté chez le ministre, et le même jour, par la » même entremise, avait acheté un ordre pour » m'enfermer, de sorte qu'il en a coûté vingt » louis à notre pauvre ménage pour nous faire » réciproquement jeter en prison. »

La morale de ceci est qu'un voyageur, avant de critiquer avec trop d'amertume des abus qui le frappent dans les lieux qu'il parcourt, doit se retourner prudemment, et regarder en arrière pour voir s'il n'a pas laissé dans son propre pays des abus tout aussi déplorables ou ridicules que ceux qui le choquent ailleurs. En fréquentant les autres cours, nous Prussiens, à Spandau ; Autrichiens, au Mongatsch (en Hongrie) ; à Olmutz ; Romains, au château Saint-

Ange ; Espagnols, à l'inquisition ; Hollandais, à Batavia ; Français, à Cayenne, à la Bastille, vous-mêmes, Anglais, à la tyrannique presse des matelots ; vous tous enfin à cette traite des nègres qu'après tant de révolutions, à la honte de l'humanité, il est encore si difficile d'abolir complètement.

La Russie a d'ailleurs un droit réel à la bienveillance des étrangers ; nulle part ils ne trouvent une plus courtoise hospitalité : jamais je n'oublierai l'accueil non seulement obligeant, mais cordial, qu'on me fit dans les brillantes sociétés de Pétersbourg. En peu de tems les liaisons que je formai avec des femmes d'un vrai mérite et les femmes les plus aimables, purent me faire oublier que là j'étais un étranger.

Aussi, malgré le tems, la distance et les vicissitudes des événemens qui ont porté les armes françaises à Moscou et les armes russes à Paris, je ne puis penser aux jours heureux que j'ai passés dans ce pays, qu'avec une émotion qui tient un peu de celle qu'on éprouve quand on est éloigné de sa propre patrie.

Il était difficile de trouver plus de douceur et de raison que n'en montrait la comtesse Sobakoff ; rien ne surpassait en franche et naturelle bonté les comtesses Ostermann, Tchernitcheff,

Pouskin, madame Divoff, à Paris en aurait admiré la grace et les charmes de la princesse Dolgorouki et de sa mère, madame la princesse Bariatinski, de mademoiselle Tchernitcheff, de la charmante comtesse Skawronski, qui aurait pu servir de modèle à un artiste pour peindre la tête de l'Amour.

Les jeunes Narischkin, la comtesse Razoumowski, plus âgée, un essaim de demoiselles d'honneur, ornement du palais de l'impératrice, attiraient les regards, les louanges et les hommages. On ne quittait pas sans regret les entretiens spirituels de la comtesse Schouwaloff, la conversation originale et piquante de madame Zagreski.

Les comtes Romanzoff, Soltikoff, Strogonoff, André Razoumowski, si célèbre par des succès brillans en politique et en galanterie; André Schouwaloff, que son *Epître à Ninon* a classé en France au rang de nos poëtes les plus gracieux; le comte de Woronzoff et son frère, habiles l'un en administration et l'autre en diplomatie; le comte de Bezborodko, qui, sous une enveloppe assez épaisse, cachait l'esprit le plus délié; le prince Repnin, à la fois courtisan poli et brave général, le loyal Michelson, vainqueur de Pugatcheff; le maréchal Romanzoff, immortalisé par ses victoires, Souwaroff même, dont

les plaisanteries ingénieuses, les saillies heureuses, les mots piquans, les bizarres, les manières grotesques ou les caprices presque extravagans, enfin un grand nombre de jeunes colonels de cavalerie, qui annonçaient déjà à la Russie que sa gloire et sa civilisation ne reculeraient plus, m'inspiraient tour à tour une juste estime et un attrait fort naturel.

J'aurais pu ajouter à cette liste beaucoup de noms, comme ceux de Galitzin, Rounakin, Riabchoff, etc., si le cadre d'un récit trop rapide me le permettait; mais je ne passerai pas sous silence la vieille comtesse Romanzoff, mère du maréchal, et alors presque centenaire. Son corps paralysé marquait seul sa vieillesse; sa tête était pleine de vie; son esprit, de gaîté; son imagination, de jeunesse: comme elle avait beaucoup de mémoire, sa conversation était aussi attrayante et instructive qu'une histoire bien écrite. Elle avait vu poser la première pierre de Pétersbourg: ainsi ces mots *vieille comme les rues* n'auraient point été pour elle une locution exagérée.

Elle avait assisté, en France, au règne de Louis XIV, et elle me dépeignait sa figure, ses manières, sa physionomie et l'habillement de madame de Maintenon, comme si elle venait de les voir la veille. Elle me donnait des détails

curieux sur la vie du fameux duc de Marlborough, qu'elle avait visité dans son camp.

Un autre jour, elle me retraçait le tableau fidèle de la cour de la reine Anne d'Angleterre, qui l'avait comblée de faveurs; enfin elle se plaisait dans ses récits à me faire entendre que Pierre le Grand avait été amoureux d'elle, et me laissait même douter si elle avait été rebelle à ses vœux.

Mais de tous les personnages, celui qui me frappa le plus et qu'il était le plus important pour moi de bien connaître, c'était le célèbre prince Potemkin, tout-puissant alors sur le cœur et l'esprit de l'impératrice. En traçant son portrait, on est certain qu'il ne pourra point être confondu avec d'autres; car jamais peut-être on ne vit, dans une cour, dans un conseil et dans un camp, un courtisan plus fastueux et plus sauvage, un ministre plus entreprenant et moins laborieux, un général plus audacieux et plus indécis; toute sa personne offrait l'ensemble le plus original par un inconcevable mélange de grandeur et de petitesse, de paresse et d'activité, d'audace et de timidité, d'ambition et d'insouciance.

Partout un tel homme eût été remarquable par sa singularité; mais, hors de la Russie, et sans les circonstances extraordinaires qui lui

concilièrent la bienveillance d'une grande souveraine, de Catherine II, non-seulement il n'aurait pu acquérir une grande renommée et parvenir aux éminentes dignités qui l'illustrèrent, mais il ne serait même peut-être jamais parvenu à un grade un peu avancé. Ses bizarreries et les inconséquences de son esprit l'auraient arrêté dès les premiers pas d'une carrière quelconque, soit militaire, soit civile.

La fortune des hommes célèbres tient plus qu'on ne pense au siècle, au pays, aux circonstances. Un défaut à certaine époque peut réussir mieux que certain mérite, tandis qu'une belle qualité déplacée nuit souvent autant qu'un défaut et même qu'un vice.

Le prince Potemkin avait dix-huit ans lorsque Catherine détrôna Pierre III: épris des charmes de cette princesse, il s'arma l'un des premiers pour sa défense, mais, comme il n'était alors que sous-officier, ce zèle pouvait n'être pas distingué dans la foule.

Un heureux hasard fixa sur lui l'attention: Catherine, tenant à la main une épée, voulait avoir une dragone; Potemkin s'approche et lui offre la sienne; elle l'accepte: il veut respectueusement s'éloigner; mais son cheval, accoutumé à l'escadron, s'obstine à rester près du cheval de l'impératrice.

Cette opiniâtreté la fait sourire; elle examine avec plus d'intérêt le jeune guerrier, qui, malgré lui, se serre si près d'elle; elle lui parle. Sa figure, son maintien, son ardeur, son entretien lui plaisent également; elle s'informe de sa famille, l'élève au grade l'officier, et bientôt lui donne une place de gentil-homme de la chambre dans son palais.

Ainsi ce fut l'entêtement d'un cheval rétif qui le jeta dans la carrière des honneurs, de la richesse et du pouvoir. Il m'a raconté lui-même cette anecdote.

Potemkin joignait le don d'une heureuse mémoire à celui d'un esprit naturel, vif, prompt et mobile; mais en même tems le sort lui avait donné un caractère indolent et enclin au repos.

Ennemi de toute gêne, et cependant insatiable de voluptés, de pouvoir et d'opulence, voulant jouir de tous les genres de gloire, la fortune le fatiguait en l'entraînant; elle contrariait sa paresse, et pourtant jamais elle n'allait aussi vite et aussi loin que ses vagues et impatiens désirs le demandaient; on pouvait rendre un tel homme riche et puissant, mais il était impossible d'en faire un homme heureux.

Son cœur était bon, son esprit caustique; à la fois avare et magnifique, il prodiguait des bienfaits et payait rarement ses dettes. Le monde

l'ennuyait; il y semblait déplacé, et se plaisait néanmoins à tenir une espèce de cour.

Caressant dans l'intimité, il se montrait, en public, hautain et presque inabordable; mais au fond il ne gênait les autres que parce qu'il était gêné lui-même. Il avait une sorte de timidité qu'il voulait déguiser ou vaincre par un ton froid et orgueilleux.

Le vrai secret pour gagner promptement son amitié était de ne pas le craindre, de l'aborder familièrement, de lui parler le premier et de lui éviter tout embarras, en se mettant promptement à l'aise avec lui.

Quoiqu'il eût été élevé à l'université, il avait moins acquis de connaissances par les livres que par les hommes; sa paresse fuyait l'étude, et la curiosité lui faisait chercher partout des lumières.

C'était le plus grand questionneur qu'il y eût au monde: comme son autorité mettait à sa disposition des hommes de tout rang, de toute classe et de toute profession, il s'était tellement instruit en causant et en questionnant, que son esprit, riche de tout ce que sa mémoire avait retenu, étonnait souvent, quand on lui parlait, non-seulement les politiques et les militaires, mais les voyageurs, les savans, les littérateurs, les artistes et même les artisans.

si ce qu'il aimait surtout, c'était la théologie; car, bien qu'il fût mondain, ambitieux et voluptueux, il était non-seulement croyant, mais superstitieux. Je l'ai vu souvent passer une matinée à examiner des modèles de casques pour des dragons, des bonnets et des robes pour ses nièces, des mitres et des habits pontificaux pour des prêtres. On était certain de fixer son attention et de le distraire de toute autre occupation, en lui parlant des querelles de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine, des conciles de Nicée, de Chalcédoine et de Florence.

Dans ses rêves pour l'avenir, il passait tour à tour du désir d'être duc de Courlande ou roi de Pologne, à celui d'être fondateur d'un ordre religieux, ou même simple moine. Ennuyé de ce qu'il possédait, envieux de ce qu'il ne pouvait obtenir, désirant tout et dégoûté de tout, c'était un vrai favori de la fortune, mobile, inconstant et capricieux comme elle.

Un usage singulier qui existe dans presque toutes les capitales de l'Europe, excepté Paris et Londres, c'est que les ambassadeurs et ministres étrangers, qu'on y appelle, je ne sais pourquoi, le *corps diplomatique*, puisque de tous les corps du monde c'est celui dont les membres sont le plus séparés, divisés entr'eux et sans aucun lien commun, c'est que, dis-je, ces étran-

gers sont, pour ainsi dire, les honneurs de la ville où ils résident, et ordinairement ils sont plus que les grands seigneurs du pays qui anime la société par une représentation habituelle, par des repas splendides, des fêtes brillantes et des bals nombreux.

A l'époque où je me trouvais à Pétersbourg, le corps diplomatique était composé de personnes très distinguées par différens genres de mérite et d'esprit. Elles répandaient dans les cercles de Pétersbourg beaucoup d'activité et d'agrément.

L'ambassadeur d'Autriche, comte de Cobentzel, fort connu depuis à Paris sous le règne de Napoléon, faisait oublier une laideur peu commune par des manières obligeantes, une conversation vive et une gaîté inaltérable.

Le ministre de Prusse, le comte de Goertz, plus sérieux, mais peut-être encore plus vif, se faisait estimer et aimer par sa franchise et par une ardeur qui empêchait sa profonde instruction de paraître pédante. Ses entretiens animés intéressaient toujours et ne languissaient jamais.

M. Fitz-Herbert, aujourd'hui lord Saint-Hélens, joignait à la mélancolie d'une ame sensible et aux distractions singulières d'un caractère vrai-

ment britannique, tous les charmes de l'esprit le plus orné. Négociateur habile et fin, constant dans ses sentimens, loyal et généreux dans ses procédés, je n'ai point rencontré d'ami plus aimable et de rival plus redoutable. Politiquement nous avons tous deux cherché plusieurs années à nous contrecarrer; mais socialement nous vivions dans une union intime qui surprit également les Russes et ses compatriotes ainsi que les miens.

Le baron de Nolken, ministre de Suède, et M. de Saint Saphorin, ministre de Danemarck, jouissaient aussi, par leur caractère doux, liant, et par des connaissances variées, d'une estime générale.

Le ministre de Naples, duc de Serra Caprio la, nous plaisait à tous par sa bonhomie et sa vive gaîté; il avait une femme très belle que l'âpreté du climat lui enleva; pour lui, il le supporta mieux, et s'y habitua tellement, qu'il se fixa en Russie, où il épousa la fille du prince Wiasemski, l'un des personnages les plus importans de la cour de Catherine.

Je ne dirai rien de l'ambassadeur de Hollande, du baron de Wassenaer; sa mission n'eut ni de récent éclat, se finit par un mariage, brillamment manqué, dont les circonstances furent passablement scandaleuses.

Je rencontrai encore, dès mon début à la cour de Russie, ces ennuyeuses difficultés d'étiquette qui m'avaient tant contrarié à Mayence. M. de Vergennes m'avait assuré que le pêle-mêle était établi à Pétersbourg. M. de la Colombre m'apprit qu'en effet l'impératrice l'avait ainsi décidé, mais que dans la réalité il n'existait pas.

Tous les dimanches cette princesse, en revenant de la messe, trouvait, en entrant dans ses appartemens, les membres du corps diplomatique rangés en haie et sur deux lignes. Or, soit par une ancienne habitude, soit par une singulière indifférence de la part de mes prédécesseurs, après les deux ambassadeurs d'Autriche et de Hollande, qui se plaçaient avec raison les premiers, constamment le ministre d'Angleterre occupait la première place, et celui de France la seconde.

Ne voulant pas laisser subsister cet usage injurieux, et, d'un autre côté, craignant, d'après l'aventure de Mayence, de confirmer dans l'esprit de l'impératrice la fausse idée qu'on lui avait donnée de ma présomption et de ma susceptibilité, je ne vis, pour éviter ou du déplaisir à une cour que je voulais rapprocher de la mienne, ou de montrer une condescendance dé-

placée, d'autre moyen que d'avoir recours à l'adresse.

En conséquence, le premier jour d'audience publique, j'eus soin de me rendre de très bonne heure au palais; mais je trouvai, malgré ma diligence, la première place déjà prise par M. Fitz-Herbert. Une très jolie et très aimable dame de Paris m'avait prié de lui remettre une lettre; je choisis ce moment pour m'acquitter de mon galant message. Au nom de la dame, il prit avec vivacité la lettre et s'éloigna pour la lire; moi je pris alors sa place, qu'il ne me redemanda point, puisqu'il n'avait pour lui que l'usage et non le droit.

Le dimanche d'après je fus si diligent que je trouvai cette même place vide; enfin le troisième jour d'audience, voyant que le ministre de Suède et plusieurs autres se rangeaient pour me laisser passer, je leur dis: »Non, messieurs; vous »êtes arrivés avant moi, je ne me placerai qu'a»près vous; il faut que le pêle-mêle soit établi »comme on l'a ordonné, et il l'est aujourd'hui »complètement.« Depuis ce moment aucune difficulté de ce genre ne vint entraver ma marche et m'ennuyer.

J'avais employé une quinzaine de jours à me mettre au fait des usages de la société de Pétersbourg, et à faire connaissance avec les per-

sonnes qui la composaient. Je commençai donc à m'occuper des affaires que j'étais chargé de traiter: elles n'étaient, dans ces premiers momens, ni très nombreuses ni très importantes. La froideur qui existait entre nos cours ne nous donnait alors aucune influence en Russie; chacun connaissait les préventions de Catherine contre le cabinet de Versailles. Ses ministres, et les courtisans qui jouissaient de quelque faveur auprès d'elle, usaient avec moi, dans leurs relations et dans leurs entretiens, d'une réserve assez décourageante.

Pour juger notre situation politique dans ce pays, il suffira de donner une idée des instructions que j'avais reçues de M. le comte de Vergennes, au moment de mon départ: „En travaillant, me disait ce ministre, à rédiger cette „instruction, et en relisant celles qui avaient „été données à vos deux derniers prédécesseurs, „j'ai vu avec peine qu'aucune de leurs dispositions ne peut s'appliquer au moment présent. „Notre opposition aux projets de l'impératrice „contre l'empire ottoman a changé totalement „les relations du roi de France avec cette princesse.

„Tant que le comte Panin avait conservé „quelque influence sur l'esprit de Catherine II, „ce ministre sage et confiant était parvenu à

„vaincre la répugnance que l'impératrice éprou-
„vait pour la France: aussi, pendant son minis-
„tère, cherchant à nous rapprocher de la Russie,
„nous avions contribué à rétablir la paix entr'elle
„et les Turcs. Catherine nous avait vus encou-
„rager l'établissement de son système de neutra-
„lité armée, titre de gloire pour elle. Déjà les
„Anglais perdaient à Pétersbourg de leur in-
„fluence, et craignaient de ne pas y conserver
„long-tems leurs privilèges exclusifs de com-
„merce.

„Mais, depuis la disgrace et la mort du comte
„Panin, la direction des grandes affaires a été
„confiée au prince Potemkin: ce prince, ardent
„et ambitieux, s'est entièrement dévoué aux par-
„tis anglais et autrichien, dans l'espoir de triom-
„pher avec leur appui des obstacles que rencon-
„traient les vues de l'impératrice contre l'empire
„ottoman.

„Nous sommes, il est vrai aussi, continuait
„M. de Vergennes, alliés de l'Autriche; mais
„vingt-huit ans d'expérience nous prouvent que
„notre alliance avec la cour de Vienne n'a ja-
„mais pu détourner les ministres autrichiens de
„l'ancienne habitude de nous contre-carrer par-
„tout.

„Le comte de Cobentzel a suivi cet exemple
„jusqu'à l'indécence, favorisant en tout l'Angle-

„terre et dissimulant ses torts les plus évidens;
„enfin, quoique Catherine ait abandonné le roi
„de Prusse pour se lier à l'empereur notre al-
„lié, ce qui semblait devoir la rapprocher de
„nous, on voit les cabinets de Vienne et de
„Pétersbourg nous traiter aussi hostilement que
„si nous avions formé contre eux une alliance
„avec les Prussiens.

„Cependant le roi avait poussé la condescen-
„dance jusqu'au point de reconnaître peut-être
„trop facilement l'envahissement de la Crimée,
„enlevée aux musulmans, et sa réunion à l'em-
„pire de Russie; mais cette complaisance ne
„nous a valu que quelques froids remercîmens,
„et nous n'avons pas pu même obtenir du ca-
„binet russe une satisfaction long-tems réclamée
„pour des griefs assez importans dont nous
„demandons vainement une juste réparation.

„C'est dans ces dispositions, me disait le mi-
„nistre, que vous trouverez Catherine II: on
„craint que, dans la querelle qui vient de s'é-
„lever entre la Hollande et Joseph II, elle ne
„prenne parti pour l'empereur. Son but pro-
„bable est d'agir de sorte qu'en se concertant
„avec l'Angleterre, les Hollandais se voient ré-
„duits à implorer sa protection, tandis que l'em-
„pereur croira lui devoir les sacrifices qu'elle
„dictera à cette république.

„Enfin, je suis persuadé que toute démarche „pour nous concilier l'amitié de l'impératrice „serait inutile, et que, tant qu'elle existera, la „conduite du roi vis-à-vis d'elle doit se borner „à de simples égards.

„Cependant je vous invite à chercher les moy„ens de vous rendre personnellement agréable „à cette princesse et à ceux qui ont le plus „d'influence sur elle.

„Nous n'entrevoyons aucun espoir de faire „un traité de commerce avec la Russie; mais „si, contre toute probabilité, quelques circons„tances imprévues plus favorables se présen„taient, profitez de l'occasion qu'elles pourraient „faire naître, et attachez-vous surtout à prouver „aux ministres russes combien le privilège ac„cordé aux Anglais est onéreux à la Russie, „tandis que nous, plus modérés dans nos désirs, „nous ne demandons que l'égalité de traitement „avec toutes les autres puissances commerçan„tes."

M. de Vergennes me conseillait de mettre beaucoup de réserve dans ma conduite à l'égard du grand-duc et de la grande-duchesse, afin de ne pas déplaire à l'impératrice et d'éviter tout ce qui pouvait compromettre ces princes. Il pensait que le seul objet important de ma mis-

sion serait de découvrir les vrais projets de Catherine, de connaître la nature, l'étendue de ses liaisons avec l'empereur et l'Angleterre, et de pénétrer ses dispositions à l'égard de la Suède, ainsi que ses démarches pour acquérir de l'influence à Naples. Je devais surtout distinguer avec soin les apparences des réalités, les menaces des actions, et les faux bruits des préparatifs véritables.

Le ministre, supposant que le but principal de l'impératrice était le renversement de la puissance ottomane et le rétablissement de l'empire grec, m'ordonnait, pour faire taire les échos de la flatterie qui lui prédisaient le rapide et facile succès d'une si colossale entreprise, d'employer tous les moyens qui me paraîtraient convenables pour prouver aux ministres russes que cette révolution rencontrerait de la part des grandes puissances européennes d'invincibles obstacles.

Passant à de moindres objets, le ministre me prescrivait de rendre politesses pour politesses à M. le comte de Cobentzel, mais sans confiance, tandis que je devais en montrer une réelle au ministre de Prusse. Au reste, il me recommandait de ménager soigneusement les ministres des puissances amies, et même de ne pas négliger l'occasion de former quelques liaisons avec ceux des puissances malveillantes. De plus, il

m'était enjoint de correspondre avec les ambassadeurs et ministres du roi à Constantinople, à Berlin, à Vienne, à Stockholm et à Copenhague, pour les informer de tout ce qui pouvait leur être utile.

On voit par l'esquisse de ces instructions qu'elles ne laissaient peu d'espoir de quelques succès marquans; mon rôle semblait devoir se borner à celui d'observateur attentif dans une cour sur laquelle nous n'avions aucune influence, et la seule affaire réelle dont je me trouvais chargé était d'obtenir, après plusieurs années de tentatives inutiles, une juste satisfaction pour des négocians de Marseille, dont les corsaires russes avaient pris et pillé des bâtimens pendant la guerre de Turquie.

Il ne me fut pas difficile de connaître les dispositions de la plupart des ministres: les comtes Besborodko, Ostermann et Woronsoff ne dissimulaient pas leur penchant pour les Anglais; aussi mes soins pour former quelques liaisons avec eux ne me valurent qu'un accueil cérémonieux et des politesses froides.

D'ailleurs, le désir et la nécessité de plaire à leur souverain les avaient habitués à régler leur conduite sur la sienne, à lui prouver qu'en politique, comme en toute autre chose, ils partageaient ses préventions favorables ou contrai-

res; et, comme des courtisans exagèrent presque toujours ce qu'ils imitent, leur bienveillance ou leur malveillance se manifestait d'une manière beaucoup plus prononcée que celle de l'impératrice.

Aussi, cette princesse traitant avec faveur l'ambassadeur d'Autriche et le ministre d'Angleterre, ces ministres vivaient avec eux dans une étroite intimité; et, comme ils n'ignoraient pas l'éloignement de Catherine II pour notre cour, et l'humeur que lui donnait la conduite du roi de Prusse et ses sarcasmes, nous les trouvions, M. le comte de Goertz et moi, trop peu communicatifs, et beaucoup plus disposés à nous nuire qu'à nous obliger.

Une partie de la société suivait leur exemple. Cependant on trouvait à Pétersbourg un assez grand nombre de personnes, et surtout de dames, qui préféraient les Français aux autres étrangers, et qui désiraient un rapprochement entre la Russie et la France.

Cette disposition était pour moi plus agréable qu'utile; car sur ce point Pétersbourg était loin de ressembler à Paris. Jamais dans les salons on ne parlait politique, même pour louer le gouvernement. La crainte avait donné l'habitude de la prudence; les frondeurs de la capitale n'émettaient leurs opinions que dans les confidences

d'une intime amitié ou d'une liaison plus tendre, ceux que cette contrainte gênait se retiraient à Moscou, que l'on ne pouvait pas appeler cependant le foyer de l'opposition, car il n'en existe pas dans un pays absolu, mais qui était réellement la capitale des mécontens.

De tous les ministres, celui dont il m'aurait été le plus utile de me rapprocher, c'était le prince Potemkin: par malheur il paraissait de tous le plus difficile à guérir de ses préventions contre la France.

Entièrement opposé au système du comte Panin, partageant et enflammant les désirs ambitieux de Catherine II, il nous regardait comme les protecteurs des Turcs, des Polonais et des Suédois.

Il ne négligeait aucun des moyens qui pouvaient, à nos dépens et à ceux de la Prusse, lui concilier la confiance, l'affection et l'appui des cabinets de Vienne et de Londres. Aussi toutes les froideurs étaient pour nous, et toutes les faveurs pour le comte Cobentzel et M. Fitz-Hérbert, de même que pour les voyageurs et les négocians de leurs nations.

Ces obstacles ne me découragèrent point: on m'avait fait connaître à fond le caractère, les qualités et les défauts de ce ministre; j'essayai de mettre cette connaissance à profit, et ce fut

avec succès, quoique mes premières démarches près de lui semblassent devoir produire un effet tout contraire.

Ce prince, ministre de la guerre, chef de l'armée, gouverneur des nouvelles provinces méridionales conquises par les armes russes, supérieur en crédit à tous ses collègues, enfin tout puissant par la confiance presque illimitée que lui accordait l'impératrice, était courtisé et flatté par toute la noblesse et même par les plus grands seigneurs, avec des formes qui ne se rencontrent que dans un pays soumis à un gouvernement absolu, où l'obéissance est passive et la déférence sans dignité.

Aussi, quoique le prince Potemkin affectât, en quelques occasions solennelles et les jours de fêtes, de se montrer richement paré, couvert de décorations, et de prendre le langage, le maintien, les manières d'un grand seigneur de la cour de Louis XIV, dans sa vie intérieure, et habituelle, dépouillant tous masque, toute gêne, en véritable enfant gâté par la fortune, il recevait, sans distinction, tous ceux qui, venant le voir, le trouvaient avec une toque et des fourrures asiatiques qu'on attribuait faussement à une hauteur excessive.

En le voyant les cheveux épars, vêtu d'une robe de chambre ou d'une fourrure et d'un gros

talon, n'ayant pour chaussure que des pantoufles, enfin montrant son large cou tout nu, et restant indolemment étendu sur un sofa, on aurait cru être admis à l'audience d'un pacha de Perse ou de Turquie; mais, chacun le considérant comme le dispensateur de toutes les graces, tous s'étaient accoutumés à se prêter à ses plus bizarres fantaisies.

La plupart des ministres étrangers, découragés par sa froideur, et le croyant inabordable, ne le voyaient que les jours où il se montrait en public; Fitz-Herbert et Cobentzel seuls étaient admis dans son intimité.

Le ministre anglais, accoutumé par les usages de son pays à ne jamais s'étonner de l'originalité, ne contrariait point les habitudes du prince; mais en même tems il savait avec un tact sûr et un esprit fin se rendre familier sans inconvenance, et conserver sa dignité là où elle semblait étrangère.

Il n'en était pas de même du comte de Cobentzel: quoique spirituel, et, malgré le caractère dont il était revêtu, croyant en politique tout moyen convenable pourvu qu'il réussît, il surpassait en complaisance et en déférence les courtisans les plus dociles et les plus dévoués.

Il m'aurait été difficile de l'imiter; et d'ailleurs, plus même étions loin d'être considérés

comme amis, plus il me semblait nécessaire de nous faire traiter avec de justes égards; car c'est des personnes dont on n'est point aimé qu'il importe le plus de se faire respecter: l'absence de toute gêne est ridicule quand elle n'est pas justifiée par l'intimité.

J'avais écrit au prince Potemkin pour lui demander une audience: le jour fixé, j'arrive à l'heure prescrite; je me fais annoncer, et je m'assieds dans un salon où se tenaient comme moi plusieurs seigneurs russes et le comte de Cobentzel.

J'attendais avec quelque impatience; mais au bout d'un quart d'heure, ne voyant point la porte s'ouvrir, je me fis annoncer de nouveau: comme on me dit que le prince ne pouvait pas encore me recevoir, je répondis que je n'avais pas le tems d'attendre; en même tems je sortis, à la grande surprise des personnes qui m'entouraient, et je rentrai tranquillement chez moi.

Le lendemain je reçus un billet du prince Potemkin, qui s'excusait de son inexactitude, et me priait d'accepter un autre rendez-vous. Je retournai donc chez lui, et cette fois j'étais à peine arrivé que je vis le prince, paré, poudré et revêtu d'un habit brodé sur toutes les tailles, venir au-devant de moi; il me conduisit dans son cabinet. Là, après les complimens d'usage

et quelques questions insignifiantes qui décelaient assez sa gêne habituelle, comme je voulais me retirer, il me pria de rester. Ayant cherché quelques instans un sujet d'entretien, comme il était grand interrogateur, il me demanda avec un intérêt assez vif des détails sur la guerre d'Amérique, sur les principaux événemens de cette grande lutte, et sur ce qu'on devait penser des destinées futures de la nouvelle république des Etats-Unis.

Je vis qu'il ne croyait pas que des institutions républicaines pussent avoir une longue durée dans un pays si vaste; son esprit, accoutumé à la domination absolue, ne pouvait admettre la possibilité de l'union de l'ordre et de la liberté.

Son imagination mobile passait promptement des affaires les plus importantes aux objets du plus faible intérêt: aussi, comme il aimait beaucoup les décorations, ayant pris, regardé et retourné plusieurs fois celle de Cincinnatus que je portais, il voulut savoir si c'était un ordre, une association, une confrérie; par qui elle avait été fondée; quels étaient ses réglemens; et alors, se trouvant sur le terrain qu'il aimait, il me parla, je crois, pendant une heure à peu près, des différens ordres de Russie et d'une partie de ceux de l'Europe.

Cet entretien n'avait assurément rien d'impor-

portant; mais la longueur de cette première audience était si contraire à ses habitudes, qu'on en parla beaucoup dans la ville, et surtout parmi les membres du corps diplomatique, dont la coutume est partout, à la moindre nouveauté, de s'épuiser en conjectures qui les trompent plus souvent qu'elles ne les éclairent. Au reste, ils ne tardèrent pas à trouver l'occasion d'en faire de plus justes et de mieux fondées.

Il existait alors dans Pétersbourg une maison qui certes ne ressemblait à aucune autre; c'était celle du grand-écuyer Narischkin, homme très riche, portant un nom illustré par des alliances avec la famille impériale. La nature l'avait doué d'un esprit médiocre, d'une très grande gaîté, d'une bonhomie sans égale, d'une santé ferme et d'une incomparable originalité.

Il était non pas en crédit, mais plutôt en grande faveur près de Catherine II: elle s'amusait de ses bizarreries, riait de ses bouffonnes plaisanteries et du décousu de sa vie; comme il ne gênait personne et divertissait tout le monde, on lui passait tout, et il avait le droit de faire et de dire ce qui n'aurait jamais été permis à aucun autre.

Du matin au soir, on entendait dans sa maison les accens de la joie, les rires de la folie, les sons des instrumens, le bruit des festins; on

y mangeait, on y riait, on y chantait, on y dansait toute la journée; on y accourait sans invitation, on en sortait sans compliment; toute contrainte en était bannie. C'était le foyer de tous les plaisirs, et l'on pouvait même presque dire le rendez-vous de tous les amans; car là, au milieu de la confusion d'une foule joyeuse et bruyante, les *apartè*, les entretiens secrets étaient cent fois plus faciles que dans les cercles et les bals, où régnait l'étiquette. Partout ailleurs chacun voyait l'attention des autres fixée sur lui; mais chez M. de Narischkin le bruit étourdissait la curiosité, endormait la critique, et la foule servait de voile au mystère.

J'allais très souvent dans cet amusant panorama, ainsi que les autres membres du corps diplomatique. Le prince Potemkin, qu'on ne voyait presque nulle part ailleurs, venait fréquemment chez le grand-écuyer, parce que c'était le seul endroit où il n'éprouvait point de gêne et n'en causait pas.

Un motif de plus l'y conduisait: il était épris de l'une des filles de M. de Narischkin; sa singulière et familière assiduité ne permettait à personne d'en douter; car, au milieu de tout le monde, lui seul semblait toujours être en tête-à-tête. La publicité de cette liaison prouvait

qu'il n'existait plus de sentiment de la même nature entre Catherine et lui.

De son côté cette princesse dissimulait peu son penchant pour un nouveau favori, M. de Yermoloff; et, comme cependant le prince conservait le même crédit, et on pouvait presque dire le même empire sur l'esprit de sa souveraine, on croyait assez généralement qu'un lien secret d'un autre genre et plus indissoluble l'unissait à elle.

La table où s'asseyaient, pour souper les convives très nombreux du grand écuyer, ne pouvait convenir au prince Potemkin; aussi se faisait-il servir à part, dans un cabinet, un souper auquel il invitait cinq ou six personnes habituellement admises dans son intimité.

Je ne tardai pas à être de ce nombre; mais ce ne fut qu'au moment où nous nous fûmes dégagés tous deux des obstacles qu'opposaient à ce rapprochement, d'une part son habitude de manquer aux formes d'usage, et de l'autre le parti bien décidé que j'avais pris d'exiger tous les égards convenables au caractère dont j'étais revêtu.

Un jour, par exemple, il m'avait invité à un grand dîner: tous les convives s'y rendirent, ainsi que moi, en habit paré, tandis que lui, sans se gêner, nous reçut n'ayant pour vête-

ment qu'une redingote fourrée. Je ne parus pas m'en apercevoir, parce qu'à ma grande surprise personne ne s'en montra étonné. Mais peu de jours après, l'ayant à mon tour invité à dîner chez moi, je lui rendis la pareille, après avoir fait comprendre à mes convives bien choisis la cause de ce manque de formalité.

Le prince jugea facilement le motif qui me dictait cette conduite ; aussi depuis il prit toujours avec moi le ton que je désirais. Son caractère m'était connu : la condescendance à ses caprices, tout en lui plaisant, excitait ses superbes dédains, tandis que, tout en le gênant, une résistance décente attirait son estime.

Avant un mois, la froideur que prolongeait entre nous cette nécessité d'égards réciproques se dissipa, et cette glace se fondit tout-à-coup. Un soir, se promenant avec moi dans les appartemens de M. Narischkin, je fis tomber la conversation sur deux sujets d'un genre très opposé, mais que je savais plus propres que tous autres à fixer son attention.

Je lui parlai d'abord des nouvelles conquêtes de l'impératrice, des provinces méridionales dont le gouvernement lui était confié, de la prospérité dont elles me semblaient susceptibles, et du noble dessein qu'on lui attribuait de rendre un

jour le commerce du sud de l'empire aussi florissant que celui du nord. Comme c'était en effet alors un des principaux objets de son ambition, il se livra avec tant de feu à cet entretien qu'il le prolongea plus que je ne l'espérais.

Ensuite, venant naturellement à parler de la mer Noire, de l'Archipel, de la Grèce, il ne me fut pas difficile, en évitant toute question politique, de l'amener à son sujet favori, c'est-à-dire à la discussion des causes de la séparation des Eglises grecque et latine; et alors, m'entraînant dans un cabinet où il s'assit avec moi, il se complut à me déployer sa vaste érudition sur les antiques et fameux débats des papes et des patriarches, des conciles partiels et des conciles œcuméniques, enfin sur toutes ces querelles tantôt graves, tantôt ridicules, et trop souvent sanglantes, auxquelles l'aveugle esprit des peuples s'était livré avec un tel fanatisme, que la chute même de l'empire grec et l'embrasement de Constantinople par les Turcs n'avaient pu les en distraire, et qu'elles éclataient encore au milieu du carnage et au bruit des murs écroulés de la capitale.

Cette conversation fut si longue qu'elle nous occupa une grande partie de la nuit. Dès cet

instant, le prince, dont j'avais saisi le faible, semblait ne pouvoir presque plus se passer de moi. Fréquemment il m'invitait à venir conférer avec lui sur divers objets, et le plus souvent sur des mémoires que lui adressaient quelques négocians français relativement aux communications commerciales possibles et utiles à établir entre Heresn et Marseille.

Résolu de bannir toute contrainte de nos entretiens, il m'écrivit un jour qu'il désirait me parler de quelques affaires, mais qu'il en était empêché par des douleurs qui ne lui permettaient ni de se lever ni de s'habiller. Je lui répondis que, sans tarder, j'irais chez lui et que je le priais de ne se gêner en aucune manière pour cette entrevue.

En effet je le trouvai couché sur son lit, vêtu seulement d'une robe de chambre et d'un pantalon. Après m'avoir adressé quelques excuses, il me dit, sans préambule: »Mon cher comte, »je me sens une vraie amitié pour vous; et, si »vous en avez aussi un peu pour moi, mettons »de côté toute gêne, toute cérémonie, et vivons »tous deux en amis.»

Alors je m'assis familièrement sur le pied de son lit, et je lui pris la main en disant: »J'y »consens de tout mon cœur, mon cher prince. »Une nouvelle connaissance exige des formes;

» mais, une fois le mot d'amitié prononcé, il ne » peut plus rien exister en particulier de ce qui » gêne et de ce qui ennuie. »

L'intimité, la familiarité si imprévues, qui s'établissaient soudainement entre le principal ministre de Catherine et l'envoyé d'une cour contre laquelle ses préventions étaient connues, surprirent étrangement tout le monde.

Le corps diplomatique surtout ne savait que penser d'un tel rapprochement. L'inquiet et ardent comte de Goertz s'efforçait vainement d'en deviner la cause et le but. En vain, je lui dis franchement la vérité; il ne voulait pas me croire, ne pouvait se persuader que le schisme grec et quelques affaires de marchands pussent être les objets réels de conférences si longues et si fréquentes; enfin il s'obstinait à penser qu'il était question de quelques négociations importantes, et contraires aux intérêts de la Prusse, entre l'Autriche, la France et la Russie.

La surprise et les conjectures de tous ceux qui cherchaient un mystère là où il n'en existait pas, s'accrurent bientôt rapidement.

Le prince Potemkin avait probablement communiqué à l'impératrice l'opinion favorable qu'il s'était faite de moi. De jour en jour l'accueil que je reçus de cette princesse devint plus gracieux, plus aimable. La froideur de ses maniè-

tres à mon égard cessa; les courtisans les imitèrent; et, quoiqu'au fond l'éloignement politique du cabinet de Pétersbourg pour le nôtre restât le même, il était difficile que la société ne s'y trompât point, en voyant le ministre de France recherché, vanté, fêté autant, que l'avaient été, jusqu'à ce jour exclusivement, les représentans des cours amies, MM. de Cobentzel et Fitz-Herbert.

Je ne tardai pas à éprouver l'effet de ce changement de dispositions, d'abord pour quelques petites affaires et ensuite pour de beaucoup plus importantes. Quelques temps avant mon arrivée en Russie, trois Français en avaient été brusquement chassés sans que le ministère en informât M. de La Colinière, alors chargé d'affaires; il s'était plaint, comme il le devait, de ce manque d'égards, mais cependant avec ménagement, parce qu'il n'ignorait pas les justes motifs qui avaient dicté cet acte de rigueur. La réponse des ministres avait été vague et peu satisfaisante; car alors, dans toutes les occasions, il semblait qu'on se fît un plaisir de nous désobliger.

Il est vrai que depuis très long-tems on voyait abonder en Russie un grand nombre de Français peu recommandables, parmi lesquels se trouvaient même des femmes galantes, des aven-

ma plainte fût mise sous les yeux de l'impératrice.

Peu de jours après, cette princesse, me donnant une pleine satisfaction, ordonna au vice-chancelier de m'expliquer les raisons qui justifiaient sa rigueur, et de m'assurer que dorénavant on ne donnerait aucun ordre semblable, sans m'en prévenir. En effet, depuis ce moment, je n'eus qu'à me louer de l'exactitude avec laquelle l'assurance que je venais de recevoir fut réalisée.

A ce propos, pour donner une idée de l'imprudence avec laquelle les habitans de Pétersbourg, les plus hospitaliers du monde, recevaient sans examen les étrangers, je vais raconter une anecdote relative à un aventurier aussi adroit qu'effronté.

Ce hardi fripon avait pris, si ma mémoire ne me trompe pas, le nom de *comte de Verneuil*. Il paraissait assez riche, et voyageait depuis quelques années. N'ayant point eu d'abord, disait-il, le projet de venir en Russie, il n'était muni d'aucune lettre pour notre légation; il n'en montrait que d'insignifiantes, supposées ou écrites à lui par quelques dames allemandes ou polonaises.

Comme il s'exprimait bien, avait de la grace, racontait avec gaîté, chantait et s'accompagnait

agréablement, il trouva moyen à Pétersbourg, ainsi qu'on me l'a raconté, d'être admis dans plusieurs brillantes sociétés.

Pendant quelque tems tout lui réussit; ses succès allaient croissant; mais bientôt on s'aperçut, dans une maison, de la disparition de quelques couverts; dans d'autres, de plusieurs montres; ailleurs, de tabatières et de bijoux précieux.

Comme c'était précisément dans toutes les maisons où le galant escroc venait habituellement que ces différens objets disparaissaient successivement, les soupçons s'éveillèrent, se communiquèrent; notre homme fut dénoncé; on voulut l'arrêter, mais il était parti.

Or, il faut savoir qu'en Russie, dans ce pays soumis aun pouvoir absolu, on jouissait cependant d'une liberté refusée à beaucoup de nations libres: on n'y exigeait de passe-ports qu'aux frontières, pour entrer dans l'empire ou pour en sortir; mais, tant qu'on restait sur cet immense territoire moscovite, chacun pouvait à son gré, sans être retardé ou arrêté, voyager librement depuis les bords de la mer Baltique jusqu'à ceux de la mer Noire, et depuis le Borysthène et la Dwina jusqu'au fleuve Amour, qui sépare la Chine de la Russie, et jusqu'au Kamtschatka. Seulement, lorsqu'on voulait se ren-

poser aux vues ambitieuses de Catherine sur l'Orient.

Bientôt on apprit que par ses ordres on armait, dans les ports de la mer Noire, cinq vaisseaux de ligne et dix-huit frégates. Cette princesse commençait à prendre quelque humeur contre les Anglais; le cabinet britannique n'entrait pas dans son système politique, comme elle l'avait espéré; M. Pitt montrait personnellement de fortes préventions contr'elle; il n'était point disposé à souffrir la domination d'une grande puissance maritime dans le Levant; et d'ailleurs l'impératrice, par sa proclamation des principes de la neutralité armée, avait jeté des semences de discorde entre l'Angleterre et la Russie.

Déjà les Anglais manifestaient la crainte de ne pas conserver les privilèges de commerce dont ils jouissaient exclusivement dans l'empire russe. Pour éloigner ce danger, le ministre d'Angleterre redoublait d'activité; les nombreux négocians de cette nation, prodiguant d'un côté les présens, les actes de complaisance, trouvaient le moyen de faire grossir à Pétersbourg les tableaux d'exportation et d'atténuer ceux d'importation. D'un autre côté, ils menaçaient les ministres et les négocians russes, dans le cas où on prolongerait leurs inquiétudes, de ralentir

leurs opérations, et de laisser ainsi sans débouchés les productions russes.

Le commerce anglais était véritablement devenu à Pétersbourg une colonie redoutable; les commerçans de cette nation, prodigieusement enrichis par leur industrie active, par leurs habiles spéculations, et secondés par la sagesse constante de leur gouvernement qui, loin d'être aveuglé par des intérêts privés, ne prend jamais pour guide et pour but que l'intérêt général, avaient tellement multiplié leurs établissemens et leurs maisons, qu'ils occupaient à Pétersbourg tout un quartier qu'on nommait *la ligne anglaise*.

Unis par un intérêt commun, ils avaient des assemblées régulières, des syndics, de sages règlemens, et en toute occasion se secouraient mutuellement; ils réglaient d'accord les opérations générales de l'année, fixaient le prix des marchandises et presque le cours du change; de plus ils accordaient aux Russes dix-huit mois de crédit pour tout ce qu'ils leur vendaient, et leur payaient comptant les chanvres, les châtures, les suifs, les cires et les cuirs qu'ils leur achetaient.

Telle était la puissance que je devais combattre dans un pays où nous n'avions que quelques négocians isolés et une seule forte maison, celle de Raimbert, dont l'habileté laborieuse résistait

péniblement à des attaques et à des entraves de tout genre.

Les Russes croyaient ne pouvoir se passer des Anglais pour consommer leurs productions, et trouvaient peu d'avantages dans des relations commerciales avec la France qui, leur achetant peu, leur vendait beaucoup et cher.

Voulant profiter de la suspension des achats de chanvres de nos rivaux, suspension qu'ils annonçaient dans le dessein d'effrayer la Russie, j'écrivis à nos ministres pour les engager à faire des demandes un peu considérables d'approvisionnemens; mais on ne suivit ce conseil que faiblement et tardivement.

Les négocians de la ligne anglaise nous attaquaient chez nous-mêmes: leurs offres officieuses séduisaient des maisons de Nantes et de Bordeaux, qui, effrayées des difficultés de la navigation et de celles des douanes, chargeaient les Anglais et les Hollandais de porter nos denrées en Russie sur leurs vaisseaux.

Nous fournissions presque seuls cet empire de café, de sucre et de vins; mais, par un effet de notre insouciance, les étrangers, nous enlevant une partie de ce gain que nous pouvions faire nous-mêmes et en entier, alimentaient ainsi une foule de matelots employés après contre nous. Ce commerce leur occupait annuellement deux,

mille navires, tandis que les ports de la Russie ne voyaient habituellement entrer dans leur enceinte qu'une vingtaine de navires français.

Les avantages de cette position rendaient l'Angleterre souvent si exigeante, que le comte Woronzoff en montrait quelque humeur; plusieurs propos qui lui échappèrent me l'indiquaient; mais trop de liens l'arrêtaient encore: j'attendis d'autres circonstance pour l'attaquer sur ce point.

Il m'était plus facile d'aborder à cet égard le prince Potemkin, dont les Anglais contrariaient ouvertement les vues relativement au commerce qu'il voulait établir entre Kerson et Marseille.

Chaque jour l'impératrice me traitait de mieux en mieux: dans un grand bal chez le maréchal Razoumowski, après m'avoir admis à sa partie, elle me parla long tems et me montra une bienveillance particulière.

Ainsi encouragé et marchant avec plus d'assurance, je me plaignis vivement aux comtes Bezborodko et Ostermann du retard inconvenant de la satisfaction due au pavillon français et aux négocians de Marseille; je développai de nouveau nos griefs en démontrant la justice de nos réclamations, et je m'attachai surtout à leur faire sentir que le refus d'une juste réparation, ou la prolongation d'un retard qui équivaudrait

à un refus, démentiraient les nobles principes proclamés par l'impératrice à l'époque de la neutralité armée.

Les ministres me répondirent par des excuses vagues sur la distance des lieux, sur la difficulté d'obtenir des éclaircissemens exacts, des évaluations précises, et sur les obstacles suscités par des généraux négligens: ils finissaient cependant par des promesses d'un jugement prompt; promesses faites cent fois à mes prédécesseurs, et sans qu'aucun effet les eût suivies.

J'écrivis à M. de Vergennes et lui proposai, pour faire cesser ce déni de justice, de prendre des mesures vigoureuses et de menacer même de représailles, à moins que, pour compenser une si longue injustice, on ne consentît à nous dédommager par les avantages que pourrait nous offrir un traité de commerce.

J'eus même soin de faire entrevoir aux ministres russes, à cet égard, mon opinion personnelle, et depuis je sus que la fermeté de mon langage, loin de choquer l'impératrice, lui avait plu, ainsi que la connaissance du caractère de cette princesse me l'avait fait espérer.

Les rapports plus fréquens que ma nouvelle position me permettait d'établir entre les ministres russes et moi, ainsi que quelques liaisons formées avec des personnes qui jouissaient de

leur confiance, me mirent à portée de connaître leurs sentimens, qu'ils prenaient grand soin de déguiser.

Ils ne partageaient pas les vues politiques du prince Potemkin, qu'ils n'aimaient point. Leurs vœux secrets étaient pour la paix; la guerre et les conquêtes ne leur offraient aucun avantage personnel; ils y voyaient chacun, au contraire, des embarras pour leurs départemens et des chances funestes pour l'empire.

Woronzoff craignait la stagnation du commerce, qui devait en être la suite; Bezborodko, de nombreux obstacles dans sa marche diplomatique; tous, un accroissement de pouvoir pour le prince Potemkin. La noblesse, peu tentée de la conquête de quelques déserts, redoutait les nouvelles charges que l'augmentation nécessaire de l'armée ferait peser sur elle. Quelques généraux et les jeunes militaires désiraient seuls une guerre qui leur promettait de la gloire et de l'avancement.

Cependant, hors ceux-ci, tous dissimulaient leurs opinions, dans la crainte de perdre la bienveillance de l'impératrice. Ce motif empêchait des conseillers de cette princesse de lui parler franchement sur les dangers où pouvait la précipiter le projet chimérique alors du rétablissement d'un empire grec.

Aussi je m'aperçus promptement que, tout en montrant extérieurement beaucoup plus de bienveillance à MM. de Cobentzel et Fitz-Herbert qu'à moi, les ministres voyaient sans peine mon intimité avec le prince Potemkin, étant persuadés que, suivant le système politique de ma cour, je ne profiterais de cette liaison que pour calmer son ardeur et le ramener, autant que je le pourrais, à des vues plus pacifiques, en ouvrant ses yeux sur les efforts réunis que plusieurs grandes puissances opposeraient à des desseins d'agrandissement qui compromettaient la tranquillité générale de l'Europe.

Le ministre de Prusse aurait dû me seconder, sinon par des démarches que sa position ne lui permettait pas, du moins par de sages conseils et d'utiles informations; mais son caractère me le rendait plus nuisible qu'utile: vérifiant par son ardeur et ses inquiétudes tout ce que Frédéric m'en avait dit, il adoptait sans examen les plus fausses nouvelles que lui débitaient les frondeurs et les mécontens; et, loin de voir avec plaisir mon intimité avec le prince Potemkin, il en concevait d'injustes soupçons, et se persuadait que nous allions sacrifier la Hollande à l'empereur, les Turcs à Catherine; enfin il attendait à chaque instant le signal d'une guerre générale.

D'un autre côté, le prince Potemkin, interprétant trop favorablement pour ses desseins politiques le désir que je lui montrais d'un rapprochement entre la France et la Russie, concevait l'espoir de nous entraîner dans son système, et m'insinuait de tems à autre quelques idées de partage des vastes contrées possédées ou plutôt dévastées par les musulmans.

Un tel plan était trop contraire aux vues pacifiques du roi pour que j'y prêtasse l'oreille; et, au lieu de lui répondre sérieusement, je feignis de regarder ces demi-ouvertures comme des plaisanteries. Je détournai, mais sans le choquer, son attention et notre entretien sur un autre objet qui ne l'intéressait pas moins vivement, c'est-à-dire sur les moyens de donner la vie au commerce méridional de la Russie; car, devenu pour ainsi dire maître du sud de l'empire, il se montrait jaloux du nord, et ne se dissimulait pas une vérité incontestable: c'est que seuls nous pouvions ouvrir des débouchés aux productions de ce territoire immense, mais à peu près désert, que sa souveraine le chargeait de peupler, de civiliser, d'enrichir et d'administrer.

De jour en jour, il m'en parlait avec plus de feu, de confiance et d'abandon; enfin il me mit même bientôt à portée de conclure, si je l'avais

voulu, une convention séparée relativement au commerce des provinces méridionales de la Russie et des nôtres.

Plus il m'y paraissait disposé, plus je persistais à refuser toute idée d'un traité partiel. M. de Vergennes était trop habile pour y consentir; car, si nous avions donné dans ce piége, nous nous serions ôté l'espoir d'un traité général.

Le prince, satisfait sur les intérêts de ses provinces, se serait peu soucié de celles du nord, m'aurait froidement secondé; et, privé de cet appui, il me serait devenu impossible de triompher des obstacles presque insurmontables que m'opposaient l'adresse de M. Fitz-Herbert et l'activité de la ligne anglaise. La France serait restée dans une très fausse position, écartée des mers du nord par les privilèges exclusifs des Anglais, et accueillie seulement dans le sud où tout était encore à naître.

Mais, en faisant au contraire dépendre l'accomplissement des vœux du prince pour ses gouvernemens d'un rapprochement entier avec nous et d'un traité de commerce complet, j'étais certain qu'à la première circonstance favorable il nous aiderait de tout son crédit.

» Puisque vous reconnaissez, lui disais-je, les avantages d'une concurrence universelle et les

» abus des privilèges exclusifs, ne souffrez pas » plus long-tems que d'autres nations conservent » un monopole, qui force la Russie, ainsi que » nous, d'acheter de la seconde main ce que » nous pouvons échanger directement.

» Nous ne souhaitons que l'établissement, par » une convention formelle et générale, d'une » égalité de droits et de traitemens qui encourage » nos commerçans, en leur garantissant l'impar- » tialité des jugemens, la punition des fraudes, » la liberté de payer les droits en monnaie du » pays, et qui les délivre des entraves que leur » oppose la supériorité funeste d'une nation ex- » clusivement favorisée. «

» Mais comment voulez-vous, répondit le » prince, que nous résistions aux représentations » nombreuses et constantes de nos négocians et » de nos propriétaires? Les immenses consom- » mations des Anglais et la rareté des vôtres » leur font croire qu'un traité avec la France » est pour eux plus onéreux qu'utile, et qu'ils » ne trouveraient plus de débouchés pour leurs » productions, si nous rompions les nœuds qui » nous unissent à l'Angleterre.

» Le gouvernement britannique protége, favo- » rise, vivifie son commerce et le nôtre; votre » cabinet, à cet égard, se montre inactif, insou- » ciant; vos négocians sont timides, ils ne hasar-

» dent rien ; vous n'avez ici qu'une maison un » peu solide ; notre peuple connaît à peine vos » commerçans. «

Je m'efforçai alors de lui prouver que cette prétendue nullité de notre commerce en Russie, n'était que l'effet inévitable de la défaveur avec laquelle il y était traité. » Il faudrait, ajoutai-» je, que nos négocians fussent fous pour ha-» sarder des opérations dans un pays dont le » gouvernement assure à leurs rivaux, sur tou-» tes les marchandises, dans ses tarifs, un avan-» tage de douze et demi pour cent.

» Par cette injuste faveur qui vous nuit au-» tant qu'à nous, vous imitez le Portugal, et vous » vous placez vous-mêmes, vis-à-vis de l'Angle-» terre, dans la position d'une colonie à l'égard » de sa métropole. Les privilèges que vous lui » accordez vous mettent tellement dans sa dé-» pendance, que déjà vous convenez que vos » propriétaires et vos négocians ne croient plus » pouvoir se passer d'elle.

» Mais osez lever cette fatale barrière, et » vous verrez bientôt quels avantages vous don-» nera la concurrence de tous les peuples qui » viendront acheter vos productions. Notre com-» merce, que vous croyez à tort si indolent, se » montre actif et florissant dans l'Inde, dans » l'Amérique, dans l'Afrique, dans tous les ports

» de l'Europe, excepté dans les vôtres, où il » ne languit que par l'effet de votre législation » commerciale qui l'en écarte. «

Le prince parut piqué de cette réponse: il était ébranlé, mais non pas encore convaincu; cependant nous convînmes de conférer sur cet objet plus amplement et secrètement, car les circonstances n'étaient pas encore mûres; d'un autre côté, je ne devais pas hasarder des démarches officielles qui auraient pu, en se trouvant mal accueillies, compromettre la dignité du roi.

A tout événement j'écrivis à M. de Vergennes les détails de ces entretiens, et, pour éviter, en cas de succès, de me voir pris au dépourvu, je lui demandai provisoirement de me faire connaître si, en supposant qu'on eût l'intention de faire un traité, le roi voudrait accéder à la neutralité armée, diminuer les droits sur les cuirs de Russie, affranchir le pavillon russe à Marseille du droit de vingt pour cent, faire annuellement un achat considérable de mâtures, de chanvres et de salaisons pour la marine royale; si nos fermiers généraux consentiraient à prendre une certaine quantité de tabac d'Ukraine avec sûreté contre les fraudes; enfin si la stipulation entre les Russes et les Français de se traiter réciproquement comme les nations les plus favo-

risées, paraîtrait, à sa majesté, suffisante pour m'autoriser à conclure une convention qui n'était pas encore tout-à-fait probable, mais que je croyais pouvoir cesser de regarder comme impossible.

Vers la fin du mois d'avril 1785, je demandai à l'impératrice une audience pour lui présenter une lettre du roi qui lui faisait part de la naissance du duc de Normandie, enfant infortuné qui, né sur le second degré du trône, ne monta au premier, après la mort de son frère, que pour se voir promptement précipité dans une infâme prison, où la mort moissonna cette fleur à peine éclose. L'impératrice, dans cette audience, me donna de nouvelles marques de bonté, et m'honora d'un assez long entretien.

Peu de jours après, le vice-chancelier me dit de sa part qu'elle voulait que, dans son empire, les Français fussent traités comme ses propres sujets; que c'était à regret qu'elle en avait puni trois avec rigueur, et que dorénavant, dans le cas où une si triste nécessité se représenterait, j'en serais immédiatement prévenu.

Dans le même tems on apprit que les Turcs venaient de faire, du côté de Silistrie, et aussi vers l'Ukraine, quelques mouvemens qui inquié-

taient les Russes et excitaient les justes plaintes de l'Autriche.

Le comte Ostermann m'en parla avec un peu d'humeur, et me dit que l'activité de ces Barbares ne laissait que trop voir comment le ministère ottoman était *conseillé et aiguillonné*. Je l'assurai que la politique de notre gouvernement, loyale, et modératrice, loin de vouloir *aiguillonner* personne, n'avait pour but que d'arrêter dans leur marche ceux qui voulaient s'agrandir et troubler par-là le repos de l'Europe.

» Je veux le croire, répondit le vice-chancelier; car nous ne pourrions pas comprendre » pourquoi la France voudrait instruire, discipliner et rendre redoutable, en Europe, des » Barbares qui en ont été si long-tems l'effroi. »

Je répliquai en riant que, dans leur état de faiblesse, nos vœux pour eux se bornaient à leur garantir un repos qu'on ne pourrait troubler sans exciter parmi les puissances européennes de fâcheuses discordes.

Les paroles du comte Ostermann n'avaient à la vérité pas plus de poids que son crédit; mais bientôt le prince Potemkin me tint le même langage: » Comment, me dit-il, vous autres » Français si brillans, si polis, si aimables, per» sistez-vous à vous déclarer les protecteurs de » la barbarie et de la peste? Qu'en pensez-vous

» vous-même? Si vous aviez de pareils voisins
» qui chaque année vous menaçassent de leurs
» incursions, de leur contagion, de leurs pilla-
» ges et de l'enlèvement de quelques centaines
» de chrétiens qu'ils font esclaves, trouveriez-
» vous bon que notre gouvernement vous empê-
» chât de les chasser? »

Cherchant alors à concilier mes devoirs et mon opinion personnelle, je lui répondis qu'il serait certainement désirable qu'on pût, sur tout le globe, dissiper les ténèbres, anéantir la barbarie et répandre la civilisation. » Mais l'i-
» gnorance et la peste, ajoutai-je, ne sont pas
» les seuls fléaux du monde; j'en connais deux
» non moins dangereux, c'est l'ambition et la
» soif des conquêtes. Si toutes les grandes puis-
» sances européennes voulaient d'un commun
» accord, et sans qu'aucune tendît à s'agrandir,
» marcher à un but moral et rendre à l'ancienne
» civilisation les côtes d'Afrique, les repaires de
» Tunis et d'Alger, les contrées, si florissantes
» autrefois, que dévastent et stérilisent aujour-
» d'hui, en Asie et en Europe, les farouches
» mahométans, rien assurément ne serait plus
» digne d'éloges; mais il n'en est pas ainsi: la
» paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre n'est
» pas plus chimérique qu'un tel accord, et ce
» n'est que pour ne pas exposer l'équilibre euro-

» péen aux plus funestes commotions, que mon » gouvernement travaille à garantir le repos des » Turcs. «

» Qu'ils se tiennent donc tranquilles, reprit le » prince; mon système à moi, quand je vois des » voisins inquiets faire des préparatifs menaçans, » est de les prévenir, de les attaquer et de les » affaiblir au moins pour vingt ans. «

La réplique m'aurait paru bonne si elle eût été sincère; mais n'oublions pas qu'à cette époque, non contens d'être maîtres de la Crimée, les Russes, franchissant le Caucase et paraissant vouloir tourner l'empire turc par la Géorgie, donnaient des inquiétudes très fondées au ministère ottoman.

Au reste, comme on reçut bientôt par Vienne la nouvelle des conférences tenues à Paris pour conclure la paix entre la Hollande et l'Autriche, la probabilité de la guerre cessant d'exister, d'un côté les inquiétudes du roi de Prusse se calmèrent, et de l'autre l'espérance que pouvait concevoir Catherine d'exécuter sans obstacles ses vues de conquêtes sur les Turcs se dissipa ou s'éloigna.

Depuis ce moment, dans nos entretiens qui se répétaient fréquemment, le prince Potemkin me montrait plus de crainte que de désir de la guerre. Il m'avait dit que l'armée russe s'élevait

à deux cent trente mille hommes de troupes régulières et à trois cent mille d'irrégulières; mais je savais par des voies assez sûres que cette armée se trouvait loin d'être complète; la discipline et l'instruction y étaient négligées; l'indolence du prince permettait aux colonels de s'enrichir: ceux-ci ne prenaient même pas grand soin de s'en cacher, et le chef d'un régiment de cavalerie trouvait très naturel et très légitime un gain annuel de vingt ou vingt-cinq mille roubles.

Un autre obstacle semblait devoir calmer l'ambition de Catherine: le commerce et l'agriculture n'étant pas encore en grande activité, les revenus de l'impératrice se trouvaient peu considérables, et cette année même la Russie ouvrit en Hollande un emprunt qui ne fut pas rempli.

Sur ces entrefaites, M. le maréchal de Castries m'annonça l'arrivée prochaine à Cronstadt d'une frégate et de plusieurs gabarres royales chargées d'acheter en Russie et de transporter en France des approvisionnemens maritimes.

C'était pour moi un nouveau sujet de discussions et de difficultés; car l'année précédente d'autres gabarres, étant venues à Riga, avaient refusé d'acquitter les droits exigés, et étaient parties fièrement sans les payer; mais, malgré

la résistance du consul, on avait contraint les négocians français à solder cette dette.

Les autres nations ne chargent des marchandises que sur des vaisseaux marchands. Nous prétendions à tort que nos gabarres, qui en portaient, pussent jouir des exemptions qui n'appartiennent réellement qu'aux bâtimens de guerre.

M. de Vergennes, par des motifs qui tenaient aux circonstances, me recommandait d'éviter, autant que je le pourrais, d'avoir avec le prince Potemkin des entretiens relatifs à la politique; il désirait qu'ils n'eussent pour objet que les intérêts de commerce; mais il était impossible de m'arrêter dans cette étroite limite: un de ces sujets me conduisait inévitablement à l'autre.

En effet, me plaignant un jour au prince de la froideur que les autres ministres me montraient relativement à nos affaires de commerce; „Cette froideur, me dit-il; vient de leur incer„titude sur la sincérité de votre désir d'un rap„prochement avec nous; car ils prétendent sa„voir positivement que vous excitez les Turcs „à la guerre."

„Nous ne les excitons pas, répondis-je; mais „nous perdrions toute influence si, connaissant „vos mouvemens du côté du Caucase et de la

» plus combattre; nous n'avons plus besoin d'art » pour les vaincre; depuis quarante ans, dans » chaque guerre, ils répètent les mêmes fautes » suivies des mêmes revers. Le passé n'a point » de lumières pour eux; leur superstitieux or- » gueil attribue constamment nos victoires au » démon, dont nous recevons, disent-ils, notre » science, nos inventions, notre tactique, et » Allah seul, qui punit leurs péchés, est, à leur » avis, la cause de leurs défaites.

» Au signal de la guerre, nous les voyons » accourir en foule d'Asie, marchant sans ordre » et consommant en un mois les subsistances et » approvisionnemens amassés pour six. Couvrant » la terre de cinq cent mille combattans, ils s'avan- » cent comme un torrent débordé; nous marchons » contr'eux avec une armée de quarante ou cin- » quante mille soldats partagés en trois ou quatre » carres hérissés de canons, et dont notre cava- » lerie remplit les intervalles.

» Ces Barbares font retentir l'air de leurs cris; » ils fondent sur nous en formant une espèce de » triangle dont la pointe se compose des plus bra- » ves d'entr'eux enivrés d'opium, les autres rangs, » jusqu'à la base, sont garnis par les moins intré- » pides et graduellement par les plus pusillanimes.

» Nous les laissons approcher à portée de fu- » sil; alors quelques décharges à mitraille por-

» tent le désordre et la terreur dans cette masse » informe; leurs preneurs d'opium, fanatiques » dévoués à la mort, viennent seuls sabrer nos » canons et périr sous nos baïonnettes.

» Dès qu'ils sont tombés, le reste fuit et se » disperse. Notre cavalerie s'élance, les pour- » suit, en fait un affreux carnage, entre pêle- » mêle avec eux dans leur camp et s'en empare. » Leurs débris épouvantés se sauvent derrière » les murs de leurs villes, où la peste les attend » et souvent les décime avant que nous prenions » d'assaut ces forteresses.

» Le tableau d'une seule campagne suffit pour » les décrire toutes; car dans toutes ils montrent » la même pusillanimité, la même ignorance, et » nous en triomphons par les mêmes manœuvres. » Ils ne sont réellement braves qu'à l'abri de » leurs remparts; mais encore, que de sottises » ne commettent-ils pas pendant la durée d'un » siége; Ils font de fréquentes sorties; et, au » lieu de chercher les moyens de nous tromper, » leur stupidité nous sert d'espion et nous ins- » truit de tous leurs projets.

» D'abord nous sommes certains que, suivant » leur routine, ils nous attaqueront à minuit; » de plus, pendant le jour, ils ont grand soin » de placer sur la muraille, du côté de la porte » par laquelle ils doivent sortir, autant de queues

» de cheval qu'il y aura de détachemens com-
» mandés pour la sortie. Ainsi nous savons d'a-
» vance l'heure de leur attaque, le nombre de
» leurs combattans, la porte par laquelle ils pas-
» seront, le chemin qu'ils doivent suivre pour
» nous attaquer et pour nous surprendre. «

Il y avait sans doute quelque exagération dans ce récit dénigrant; mais le fond en était vrai. L'ingénieur Lafitte, envoyé à Constantinople par mon père donner quelque instruction et quelques moyens de défense aux Turcs, racontait, en m'écrivant, des traits fort étranges de leur imbécilité.

Envoyé par les ministres de la Porte sur les bords de la mer Noire pour les mettre à l'abri d'un débarquement sur les points où ce débarquement aurait été le plus facile, M. Lafitte voulait avec raison placer convenablement ses batteries au sommet d'une pente qui s'étendait jusqu'au rivage; jamais il ne put y faire consentir le pacha qui commandait dans ce poste.

Ce pacha, ignorant et entêté, devant, suivant l'usage des Turcs, faire sur ses propres fonds la dépense de ces travaux, et voulant économiser le plus possible les frais de transport, ordonna impérieusement à M. Lafitte de construire ses redoutes et de placer ses batteries fort loin

de la mer, sur un terrain plat d'où l'on ne découvrait rien.

Vainement l'officier français lui fit remarquer que les ennemis débarqueraient sans être aperçus, et marcheraient contre lui à l'abri de toute atteinte, garantis par le rideau qui les couvrait: » Allez toujours, lui dit le pacha fataliste; placez vos canons comme je vous le prescris; » tout dépend d'Allah, et, s'il le veut, votre artillerie tuera tout aussi bien l'ennemi d'ici que » d'un autre endroit. «

L'impératrice, encouragée par la faiblesse stupide de tels ennemis, n'était retenue dans ses projets de conquête que par la crainte d'attirer sur elle les armes de la Prusse, de la Suède, les escadres de la France et probablement celles de l'Angleterre: ainsi je la crus de bonne foi, au moins pour le moment, dans ses démonstrations pacifiques.

Ce fut à cette époque, dans le mois de mai 1885, qu'elle publia sa fameuse ordonnance sur la noblesse. Je ralentirais trop ma marche, si je plaçais ici l'analyse de cette loi; ce que j'y trouvai de plus extraordinaire, c'est que, l'ukase divisant cet ordre en six classes, la noblesse ancienne se trouvait rangée dans la sixième; celle des provinces conquises, dans la quatrième; la noblesse donnée par diplôme, dans la pre

mière et la seconde classe, pour prouver apparemment que l'illustration acquise par des actions était préférée à l'ancienneté des titres.

La même ordonnance permettait aux nobles de commercer, d'établir des fabriques; elle les autorisait à se former en assemblées et à adresser des représentations au souverain.

Vers ce même tems je reçus de l'impératrice une marque de faveur à laquelle j'étais loin de m'attendre: elle me proposa de l'accompagner dans un voyage qu'elle voulait faire immédiatement dans l'intérieur de l'empire, pour visiter les travaux ordonnés par elle afin de surmonter les obstacles que des cataractes opposaient à la navigation d'un canal qui joint la mer Caspienne à la mer Baltique par le lac Ladoga, le Wolchoff, le lac Ilmen, la Mista, la Tuerza et le Wolga.

Sa majesté me dit que toute étiquette serait proscrite dans ce voyage, où peu de personnes devaient être admises à l'honneur de la suivre.

Je chargeai M. de La Colinière, qui restait à Pétersbourg, de me remplacer près des ministres, et d'envoyer régulièrement ses dépêches à notre cabinet.

Avant de partir, je reçus de M. de Vergennes une lettre d'autant plus satisfaisante qu'elle me prescrivait exactement les mêmes réponses que

j'avais cru devoir faire au prince Potemkin relativement aux Turcs, à notre commerce et à notre système politique.

Je m'aperçus promptement du changement de langage que dictait aux ministres russes la bienveillance marquée de l'impératrice pour moi, et, dans leurs entretiens, ils commencèrent à me parler les premiers de l'utilité d'un rapprochement plus intime entre nos cours.

Je me rendis à Czarskoeselo. Catherine II eut l'extrême bonté de me montrer elle-même toutes les beautés de cette magnifique maison de plaisance, dont les eaux limpides, les frais bocages, les pavillons élégans, la noble architecture, les meubles précieux, les cabinets lambrissés en porphyre, en lapis-lazuli, en malaquite, avaient un air de féerie et rappelaient aux voyageurs qui les admiraient, le palais et les jardins d'Armide.

L'impératrice me dit qu'ayant appris que M. de La Peyrouse était chargé par notre gouvernement de compléter les observations commencées par le célèbre Cook sur les côtes russes de l'océan Pacifique, et prévoyant qu'en s'élevant vers le nord il pourrait y rencontrer un capitaine de la marine russe auquel elle avait ordonné de chercher à doubler le cap Tschuski et de mieux reconnaître les côtes septentriona-

les de l'Amérique, elle venait de prescrire à celui-ci de traiter les bâtimens du roi, s'il les rencontrait, avec tous les égards que se doivent deux souverains amis.

Je l'assurai de la réciprocité des ordres que recevrait certainement M. de La Peyrouse, relativement aux bâtimens impériaux. »Il est heu»reux et facile, madame, lui dis-je, de prévoir »combien l'union de deux souverains si puis»sans pourra contribuer à la gloire de leur »siècle. Il me parait désormais impossible que, »voyant tous deux du même œil les objets qui »intéressent le bonheur de l'humanité, il n'ex»iste pas de jour en jour le plus grand rappro»chement entr'eux, ainsi que dans leur système »politique.»

La liberté complète, la gaîté de la conversation, l'absence de toute gêne, auraient pu me faire croire, en détournant mes regards de la majesté imposante du palais de Czarskojesclo, que j'étais à la campagne chez la particulière la plus aimable.

M. de Cobentzel y montrait la plus intarissable gaîté, M. Fitz-Herbert, un esprit fin et orné; le prince Potemkin, une originalité qui le rendait toujours nouveau, même dans ses fréquens momens d'humeur et de rêverie.

L'impératrice causait familièrement sur toutes sortes de sujets, hors la politique; elle aimait à entendre des contes, se plaisait elle-même à en faire; et, si par hasard la conversation languissait un peu, le grand-écuyer Narischkin, par des folies un peu bouffonnes, rappelait inévitablement le rire et la saillie.

Catherine travaillait presque toute la matinée, et chacun de nous était libre alors d'écrire, de lire, de se promener et de faire enfin tout ce qui lui convenait. Le dîner, peu nombreux en mets, et en convives, était bon, simple, sans faste, l'après-dînée était employée à jouer, à causer: le soir l'impératrice se retirait de bonne heure, et nous nous réunissions alors, Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, ou chez l'un de nous, ou dans l'appartement du prince Potemkin.

Je me rappelle qu'un jour l'impératrice, m'ayant dit qu'elle avait perdu une petite levrette nommée Zémire et qu'elle aimait beaucoup, me pria de faire son épitaphe. Je lui répondis qu'il m'était impossible de chanter Zémire sans connaître son origine, son caractère, ses qualités et ses défauts.

» Il vous suffira, j'espère, reprit cette princesse, » de savoir qu'elle était fille de deux chiens an» glais dont voici les noms, qu'elle avait toutes

» sortes de graces, un peu gâtées seulement » quelquefois par la colère. »

Je n'en demandai pas davantage; j'obéis et j'écrivis ces vers, qu'elle loua bien plus sans doute qu'il ne le méritaient.

ÉPITAPHE DE ZÉMIRE.

Ici mourut Zémire, et les graces en deuil
Doivent jeter des fleurs sur son cercueil.
Comme Tom, son aïeul, comme Lady, sa mère,
Constante dans ses goûts, à la course légère,
Son seul défaut était un peu d'humeur;
Mais ce défaut venait d'un si bon cœur!
Quand on aime, on craint tant! Zémire aimait tant
celle
Que tout le monde aime comme elle!
Voulez-vous qu'on vive en repos,
Ayant cent peuples pour rivaux?
Les dieux, témoins de sa tendresse,
Devaient à sa fidélité
Le don de l'immortalité,
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

L'impératrice fit graver cette épitaphe sur une pierre qu'elle plaça dans les jardins de Czarskojeselo.

Le 3 juin nous nous mîmes en voyage: une

vingtaine de voitures composaient le cortège de Catherine; alternativement elle admettait dans la sienne le prince Potemkin et le comte Cobentzel, ou M. Fitz-Herbert et moi. Les personnes qui jouissaient constamment de cet honneur, étaient mademoiselle Protasoff, sa compagne fidèle, tante de la comtesse Rostopchin dont on a pu apprécier, à Paris, l'instruction, l'esprit et la vertu, et M. Yermoloff, aide de camp et favori de sa souveraine; souvent on y appelait aussi le grand-écuyer.

L'impératrice, ayant été plusieurs fois trompée par la légèreté ou la rivalité de quelques grandes dames honorées de sa confience, n'en admettait plus d'autres dans son intimité que mademoiselle Protasoff, chargée de la surveillance des demoiselles d'honneur. Elle admettait encore près d'elle, de tems en tems, une nièce du prince Potemkin, la comtesse Skawronski.

Catherine n'était escortée par aucune garde; rappelant ainsi ce vers de Voltaire, en parlant de Laïus:

Comme il était sans crainte, il marchait sans défense.

Nous partions le matin à huit heures; vers

sources, et conçut le projet de faire creuser deux autres canaux qui joindront un jour la mer Caspienne à la mer Noire, et celle-ci à la mer Baltique par le Borysthène, dont on établirait la communication avec la Dwina.

Sur notre route, nous voyions partout d'antiques marais desséchés, des villages naissans, des villes fondées ou repeuplées: aussi, partout, le peuple, jouissant de ces conquêtes sur la nature, les seules qui ne coûtent point de sang ni de larmes, s'empressait de donner à sa souveraine les éclatans témoignages d'une sincère affection.

Les paysans en foule, agenouillés d'abord comme serfs, malgré les ordres de leur souveraine, se relevaient promptement pour approcher de Catherine qu'ils appelaient *matushka* (leur mère), et causaient familièrement avec elle; la crainte du maître disparaissait, ils semblaient ne plus voir dans l'impératrice que leur protectrice et leur appui.

Après un court séjour, nous croyions partir pour longer les cataractes qui gênent le cours de la Mista jusqu'à Borowitz, où nous devions nous embarquer; mais Catherine nous avait ménagé une surprise: sans avoir prévenu personne ni donné d'avance aucun ordre, nous changeâmes de route et nous fîmes une course jusqu'à

Moscou. Le gouverneur n'en fut instruit que quelques heures avant notre arrivée.

L'aspect de cette grande ville, la vaste plaine au milieu de laquelle elle est située, son immense enceinte, ses milliers de clochers dorés, la variété des couleurs de ses dômes qui éblouissent les regards en réfléchissant, comme un prisme, les rayons du soleil, ce mélange des cabanes du peuple, des riches maisons des marchands, des magnifiques palais d'une noblesse aussi nombreuse que fière, cette tourbillonnante population représentant à la fois des mœurs opposées, des siècles différens, des peuples sauvages et des peuples civilisés, des sociétés européennes, des bazars asiatiques, nous frappaient d'étonnement et d'admiration; cependant je ne pus, dans ce premier voyage, qu'entrevoir cette antique capitale; nous n'y restâmes que trois jours.

Catherine nous fit voir son palais de Petroski, ses maisons de plaisance de Kolomintski et de Tzarizina, les jardins publics de Moscou, le bel aqueduc qu'elle avait ordonné de construire; nous repartîmes ensuite pour Borowitz, en traversant Twer, Tarjowest et Wischney-Wolotschok.

L'impératrice, voulant laisser quelques traces généreuses de sa courte apparition, fit don à la

ville de Moscou d'une rente de cinquante mille francs et d'une somme considérable destinée à remplacer, par un bel hôpital, ce redoutable bâtiment où se tenait, sous les règnes d'Anne et d'Elisabeth, la sanguinaire inquisition d'Etat.

La ville de Twer eut aussi part aux bienfaits de sa présence. Cette ville est très jolie; les bonnets de perles, les longs voiles blancs, galonnés d'or, des femmes qui habitaient cette ville ou les fertiles campagnes qui l'entourent, leurs riches ceintures, leurs anneaux et leurs boucles dorées, auraient pu faire croire, en voyant leur foule réunie, qu'on se trouvait présent à quelque ancienne fête de l'Asie.

Nous nous embarquâmes à Borowitz, sur de jolies galères. L'impératrice en montait une magnifique. Celle qui était destinée à M. de Cobentzel, à M. Fitz-Herbert et à moi, contenait trois chambres élégamment meublées, et portait des musiciens qui nous éveillaient et nous endormaient au son d'une douce harmonie.

Avant cet embarquement, et lorsque nos voitures longeaient encore la rivière, le prince Potemkin et moi, sans en demander la permission à l'impératrice, nous hasardâmes par curiosité de traverser et de descendre quelques cataractes sur un petit bateau. On disait ce passage dangereux; plusieurs bateaux y avaient été submer-

gés. L'impératrice nous gronda un peu sévèrement de notre imprudence, et cependant cette étourderie plut à Catherine.

Entrés dans le lac Ilmen que nous devions traverser pour arriver à Novogorod, nous jouimes d'un spectacle nouveau pour nous. Cette espèce de mer calme et limpide était couverte d'une immense quantité de bateaux de toute grandeur, ornés de voiles coloriées et de guirlandes de fleurs.

Les nombreuses troupes de mariniers, de paysans et de paysannes qui les montaient, cherchaient à l'envi à s'approcher de notre flottille brillante, en faisant retentir les airs du son de leurs instrumens, de leurs vives acclamations, et, lorsque le jour finissait, de leurs chants mélodieux, mais agrestes et un peu mélancoliques.

Ce fut pendant le cours de cette navigation que, profitant d'une circonstance imprévue, je hasardai une démarche qui devint décisive pour moi, et qui réalisa le léger espoir que jusque-là j'avais à peine conçu, celui de faire avec la Russie un avantageux traité de commerce, traité vingt fois inutilement projeté par nous depuis quarante ans.

Un jour, en sortant de la galère sur laquelle nous venions de dîner avec l'impératrice, et un

peu surpris de l'humeur sombre et silencieuse que cette princesse, contre sa coutume, nous avait montrée pendant le repas, je suivis le prince Potemkin, qui paraissait non moins taciturne, et j'entrai avec lui dans la galère particulière qu'il occupait.

Après quelques minutes d'entretien mal suivi, durant lequel ses sourcils froncés, son ton sec et bref marquaient assez son agitation intérieure, je lui dis: „Mon cher prince, vous êtes „bien moins aimable qu'à votre ordinaire; vous „rêvez; vous êtes distrait; je crois réellement „que vous me boudez. Ne puis-je savoir la „cause de ce changement que j'ai remarqué „aussi dans le maintien froid de l'impératrice? „N'y a-t-il pas là-dessous quelques tracasseries „de cour?"

„Il est vrai, me répondit-il, que l'impératrice „a beaucoup d'humeur aujourd'hui et que je la „partage; mais ce n'est pas vous ni votre gou„vernement qui nous la donnez, c'est le minis„tère anglais, dont l'égoïsme et la conduite dé„mentent toutes les protestations amicales et „contrarient toutes nos vues. Je l'ai dit, il y „a long-tems, à l'impératrice; elle ne voulait „pas me croire: M. Pitt ne l'aime pas; il s'atta„che personnellement à lui susciter des ennemis,

„ des obstacles en Allemagne, en Pologne et en „ Turquie.

„ Le roi de Prusse, à qui tout fait ombrage, „ et qui ne nous pardonne pas d'avoir quitté „ son incommode alliance pour l'alliance beau- „ coup plus utile de Joseph II, s'inquiète, s'a- „ gite et forme avec d'autres électeurs une con- „ fédération assez menaçante contre l'Autriche. „ Il prépare ainsi une nouvelle guerre au centre „ de l'Europe, qu'il est de notre intérêt de „ maintenir en paix.

„ Agissant de concert avec l'empereur, notre „ allié, cette agitation prussienne ne nous cau- „ sait qu'une légère inquiétude; mais nous ap- „ prenons dans ce moment, par une voie très „ sûre, que le roi d'Angleterre, sur lequel l'im- „ pératrice et l'empereur croyaient pouvoir comp- „ ter, vient, sans aucun motif excusable, de se „ montrer hostile contre nous, et que, en sa „ qualité d'électeur d'Hanovre, entrant dans le „ système politique de Fréderic, il donne son „ accession à la ligue électorale. Ce contre-temps „ dérange toutes nos combinaisons.

„ C'est un tour perfide que les Anglais nous „ jouent; pour ma part j'en suis furieux, et je „ ne sais ce que je ne donnerais pas pour leur „ rendre la pareille et pour nous venger d'eux. »

Voyant que son irritation le portait à me

montrer ainsi sans voile le fond de sa pensée, je saisis la balle au bond et je lui dis: „Si vous „voulez vous venger, il en est un moyen prompt „et facile autant que juste: ne leur laissez pas „plus long-tems en Russie des privilèges exclu„sifs qui réellement blessent les autres nations „et nuisent à vos propres intérêts."

„Je vous entends, reprit-il aussitôt, en se dé„ridant et en souriant; tenez, je vais vous par„ler en véritable ami: votre cour désire depuis „long-tems faire avec nous un traité de com„merce; le moment est favorable; saisissez-le; „vous trouverez l'impératrice distraite de ses „vieilles préventions contre la France; son hu„meur se jette à présent sur l'Angleterre; ne „perdez pas une occasion précieuse; faites-lui „une proposition de rapprochement et de traité „bien motivée, et je vous jure sur ma pa„role que je vous seconderai de tout mon pou„voir."

„Je suivrais volontiers, répliquai-je, votre „conseil; mais il existe, et depuis long-tems, „une telle froideur entre nos cabinets, qu'on „n'a pas cru devoir m'autoriser à faire officiel„lement une telle démarche dont le succès plai„rait sans doute, mais que, dans l'incertitude „de ce succès, je me garderais bien de hasar„der; je craindrais trop, par une avance faite

» ainsi au nom du roi, de compromettre sa dignité. »

Le prince se tut alors quelques instans; puis il me dit: » Votre crainte est mal fondée; cependant, pour ménager vos scrupules, suivez mon avis, nous avons souvent parlé ensemble de commerce; supposez que j'aie peu de mémoire; écrivez-moi ce que vous m'avez souvent dit comme votre opinion personnelle; rédigez seulement cet écrit en forme de note confidentielle; ne le signez même pas; vous ne risquez rien; vous pouvez compter sur l'usage discret que j'en ferai, et vous devez être sûr qu'elle ne sera connue des autres ministres que lorsque vous aurez acquis la certitude d'une réponse, telle que vous pourrez, sans aucun inconvénient, la leur présenter officiellement, revêtue de toutes les formes usitées: par-là vous êtes certain que vous aurez connu la réponse avant d'avoir fait la demande; mais, je vous le répète, battez le fer pendant qu'il est chaud, allez vite vous mettre à l'ouvrage; je voudrais déjà que cela fût fait. »

Je sortis sans lui répondre et je regagnai promptement ma galère, pensant qu'il était urgent de profiter d'un épanchement d'amitié dont je ne devais probablement la vivacité qu'à la colère, et qu'il fallait ne pas laisser refroidir.

J'entre dans ma chambre; je cherche mon écritoire; mais elle était enfermée dans une commode dont mon valet de chambre, qui faisait alors une promenade en bateau, avait emporté la clef.

Impatienté de ce contre-tems, j'entrai dans la chambre de M. Fitz-Herbert, où M. de Cobentzel jouait, je crois, au trictrac avec lui. Je leur dis qu'ayant l'intention de profiter du moment où notre flottille était à l'ancre pour écrire quelques lettres, je me trouvais, par l'absence de mon valet de chambre, sans plumes ni papier; alors M. Fitz-Herbert m'offrit obligeamment son écritoire, que j'emportai chez moi.

Je ne sais pourquoi quelques personnes, à qui j'avais raconté les détails de mon voyage, ont depuis rendu publique cette anecdote assez insignifiante, attribuant à une sorte d'espièglerie ce qui n'était que l'effet d'un pur hasard.

J'aurais été véritablement contrarié si la publicité de cette anecdote avait pu déplaire un moment à M. Fitz-Herbert, dont j'ai toujours fait profession d'admirer l'esprit, les talens, et qui m'honorait d'une amitié que j'ai payée de retour et que je lui conserverai toute ma vie.

Le fait est que des esprits légers ont trouvé piquant de dire que j'avais signé mon traité de commerce avec la plume du ministre d'Angle-

terre, tandis qu'elle ne m'a servi qu'à écrire une simple note.

En deux heures de tems, je rédigeai la note suivante et la portai au prince Potemkin. Je crois devoir faire connaître ici cette pièce improvisée, puisque, par un heureux hasard, elle eut une si grande influence sur le succès de mes négociations.

NOTE CONFIDENTIELLE.

» Si deux Etats ont jamais dû s'unir par un traité de commerce, ce sont la Russie et la France: leur position le prouve; leurs productions le demandent; leurs intérêts l'exigent. Elles se trouvent placées trop loin l'une de l'autre pour se nuire, et pour qu'il puisse naître entr'elles aucun sujet de guerre ou d'inimitié. Leur population et leurs richesses les rendraient les arbitres de l'Europe, si elles unissaient leurs vues politiques.

Tandis que les pays immenses qui les séparent leur ôtent la possibilité de s'inquiéter, la mer Méditerrannée, la mer Noire, l'Océan et la Baltique, en les rapprochant pour le commerce, les invitent à ouvrir de nouveaux débouchés à leurs productions.

Cependant, par des obstacles trop longs à dé-

tailler, ce commerce a toujours été languissant, et a pris jusqu'à présent une route détournée, au lieu de suivre la route naturelle qui était si clairement indiquée par la position et tracée par l'intérêt des deux empires.

Les Français ont été obligés de recevoir les marchandises des Russes, et de leur envoyer celles de la France, par des intermédiaires plus favorisés, qui faisaient un double profit aux dépens des deux nations, et qui s'assuraient de plus en plus les avantages dont ils jouissaient en paraissant consommateurs nécessaires; ils devaient même paraître consommateurs presque uniques, puisque, la différence dans le paiement des droits, ajoutée à quelques autres privilèges, écartait nécessairement toute concurrence.

L'impératrice actuelle, dont le règne est l'époque mémorable des progrès des lumières en tout genre et de la destruction de tous les préjugés nuisibles, paraît vouloir rendre la vie au commerce en le livrant à la concurrence, en supprimant les privilèges exclusifs, en reconnaissant que la base d'un commerce avantageux est la liberté et l'égalité.

Les principes du roi sont trop conformes à ceux de sa majesté impériale pour ne pas croire

que le moment est enfin arrivé, où les obstacles qui s'opposaient à un traité de commerce doivent être levés. Il devient doublement nécessaire aux deux puissances, depuis que l'impératrice a des ports sur la mer Noire

Nous sommes dans la position la plus favorable pour ouvrir des débouchés à ses provinces du sud, dont les productions avaient pris jusqu'à présent un cours lent et forcé vers les ports de la Baltique.

Les ports que la France possède dans l'Océan resteront liés par leur situation avec Riga, Archangel et Pétersbourg; les ports qu'elle a dans la mer Méditerranée peuvent former avec celui de Herson le commerce le plus florissant.

La Russie aura toujours la plus grande part à la consommation des vins de France, du sucre et du café de ses colonies.

La France, ayant à entretenir une marine nombreuse, aimera toujours mieux recevoir ses mâtures de la Russie que de les faire venir de l'Amérique septentrionale. Elle consommera toujours une grande partie de son chanvre, quoiqu'elle en produise elle-même. Les viandes salées qu'elle tirerait des provinces du sud lui conviendraient mieux que celles de l'Irlande.

Les cuirs verts, les suifs, les cires, le salpêtre, que la nature a prodigués à l'Ukraine et à plusieurs contrées du midi, mille autres productions qu'offre un si vaste empire et qu'il serait trop long de détailler, viendraient augmenter ses riches exportations, et lui assureraient une balance avantageuse qui ne le serait pas moins pour cela à la France, parce qu'elle ferait passer directement et par conséquent avec avantage à la Russie, les sommes considérables qu'elle paie aux autres nations pour les productions de cet empire.

L'échange de ces productions réciproques est si nécessaire à la France et à la Russie, que leurs ports seront remplis des vaisseaux de leurs négocians respectifs, dès qu'on lèvera les obstacles qui empêchent les capitalistes prudens d'embrasser un commerce dans lequel ils auraient à craindre des concurrens plus favorisés. La cessation même de ces préférences et l'établissement d'une concurrence générale ne suffiraient pas aux négocians, sans un traité entre les deux nations, pour donner l'essor à leur commerce.

Que leur motif soit réel ou d'opinion, il est certain qu'un traité de commerce, en leur assurant la protection du gouvernement, peut seul

exciter en eux cette confiance qui porte aux spéculations les plus étendues.

Tant que ces motifs d'encouragement manquent à nos négocians, ils dirigent leurs vues vers le commerce de nos colonies, celui des Indes, du Levant et des puissances avec lesquelles nous avons des traités. Ils tirent les productions de la Russie par des mains tierces qui en augmentent le prix et en diminuent par là la consommation, au désavantage de son commerce et du nôtre.

Quelques marchands français, sans fortune et sans crédit, s'établissent à Pétersbourg, et, loin de resserrer les liaisons de commerce des deux puissances, les affaiblissent par leurs malheurs ou leur inconduite.

Mais, dès qu'un traité de commerce aurait établi la concurrence, l'égalité, et rassuré les esprits, on verrait des négocians solides s'établir ici, des compagnies respectables se former, et les profits respectifs du commerce s'accroître avec les consommations.

C'est dans le moment où l'on a pensé que ces vérités étaient senties à Pétersbourg comme à Versailles, qu'il paraît opportun de faire à ce sujet des ouvertures plus formelles au ministère de l'impératrice, avec l'espoir fondé qu'un ar-

rangement aussi désirable rencontrera peu d'obstacles, et que les deux cours, pour hâter son succès, se feront part de leurs dispositions sur un point si important. Ce que je puis d'avance affirmer, c'est que les principes du roi, dans tous ses traités de commerce, sont de n'accorder ni de demander aucun privilège exclusif.

Pour qu'un traité entre la Russie et la France soit durable, il est nécessaire de lui donner pour base l'égalité: ainsi, en partant de ce principe, les Russes seraient traités en France pour le présent et à l'avenir comme la nation la plus favorisée; leurs causes seraient jugées aux mêmes tribunaux, chacune de leurs productions taxée aux mêmes droits, et ces droits acquittés avec la même monnaie que la nation qui jouit en France de la plus grande faveur.

Telles sont en général les intentions que sa majesté m'a permis de manifester, si des circonstances heureuses me donnaient l'occasion de les développer.»

Comme la disposition du prince Potemkin n'était pas changée, après avoir lu cette note, il la loua avec enthousiasme, et ne voulut pas me la rendre. Je l'en priai vainement. „Je l'em„porte, dit-il en riant; je ne la montrerai qu'à „une seule personne, à l'impératrice, et je

„vous jure de vous la rendre immédiatement „après.“

En effet, le lendemain, dès qu'il me vit, il me la remit. „Je suis chargé, dit-il, d'une ré„ponse qui vous sera sûrement agréable; sa „majesté vous la répètera bientôt elle même; „elle m'ordonne de vous dire qu'elle a lu avec „plaisir votre note, qu'elle trouve vos observa„tions justes, que votre confiance lui plaît et „la touche, qu'elle est très disposée à former „le lien que vous souhaitez, qu'en arrivant à „Pétersbourg elle donnera à ses ministres de „tels ordres que vous pourrez agir officiellement „et en toute sûreté, puisque déjà elle vous ga„rantit que votre proposition sera parfaitement „accueillie.“

Le prince avait été sincère et exact en tout point; car, lorsque je me trouvai chez l'impératrice, cette princesse, me prenant a part, me dit: „Vous savez déjà ma réponse; les témoi„gnages récens d'amitié que j'ai reçus du roi „votre maître me portent à former volontiers „un lien qui me rapproche de lui: votre con„fiance m'a touchée; je vous vois avec un grand „plaisir près de moi: et je serai fort aise qu'une „négociation si importante pour les deux Etats „soit suivie et terminée par votre entremise.“

Il est facile de concevoir la vive satisfaction

que j'éprouvai en voyant ma démarche, un peu hasardeuse, couronnée par un succès si complet.

Peu de jours après, étant entrés dans le canal de Ladoga, nous arrivâmes à Pétersbourg le 28 juin, ayant ainsi terminé en moins d'un mois le voyage le plus curieux et le plus agréable.

Je reçus des lettres de M. de Vergennes, qui me prescrivait de profiter de la confiance que me témoignait le comte de Goertz, pour calmer l'inquiétude de son cabinet, et lui prouver que la ligue électorale et les mouvemens du roi de Prusse pour la fortifier, n'auraient d'autre effet que de resserrer les liens déjà existans entre la Russie et l'Autriche.

L'impératrice, qui me permettait alors souvent de lui faire ma cour à Czarskojeselo, me parla vivement et avec chaleur des fausses nouvelles répandues en Europe sur son ambition, des épigrammes dont elle était l'objet, des contes ridicules que l'on faisait sur la pénurie de ses finances, et même sur le dépérissement de sa santé.

» Je n'accuse point votre cour, me dit-elle, » de propager toutes ces impostures; elles vien- » nent du roi de Prusse qui me hait; mais je » vous reproche d'en croire une partie. Vous

» autres Français, malgré mes protestations pacifiques, vous me supposez toujours des projets d'envahissemens, tandis que j'ai renoncé de bonne foi, et pour de puissantes raisons, à tout agrandissement. Je ne veux que la paix, et je ne reprendrai les armes que si l'on m'y force. Le repos de l'Europe n'est menacé que par la turbulence des Turcs et des Prussiens; cependant c'est moi dont on se méfie, et ce sont eux que l'on protège. «

Je lui répondis avec plus de politesse que de conviction; car, bien que le prince Potemkin me tînt le même langage, de tems en tems il me laissait entrevoir que ces desseins ambitieux étaient plutôt ajournés qu'abandonnés.

Un jour, entr'autres, comme il me parlait avec irritation des pillages commis par les Tartares du Kuban et des cruautés exercées par le grand visir, il me dit: » Convenez que l'existence des musulmans est un véritable fléau pour l'humanité. Cependant, si trois ou quatre grandes puissances voulaient se concerter, rien ne serait plus facile que de rejeter ces féroces Turcs en Asie, et de délivrer ainsi de cette peste l'Egypte, l'Archipel, la Grèce et toute l'Europe.

» N'est-il pas vrai qu'une telle entreprise serait

»à la fois juste, utile, religieuse, morale, et »héroïque? Et puis, ajouta-t-il en souriant, si »vous pouviez contribuer personnellement à un »si désirable accord, et que la France, pour »son lot, eût Candie où l'Egypte, n'en seriez-»vous pas honorablement récompensé s'il arri-»vait que vous fussiez nommé gouverneur de »l'un ou l'autre de ces pays conquis?«

Je lui répliquai que cet appât offert à ma vanité me touchait peu. La vérité est que cette insinuation peu adroite, qui me choqua, me rendit quelque fermeté pour mieux remplir dans ce moment un devoir qui était en contradiction avec mes sentimens et mon opinion personnelle.

En effet, je n'ai jamais compris et je ne conçois pas encore cet étrange et immoral système politique qui s'opiniâtre à soutenir des barbares, des brigands, des fanatiques, dépeuplant, dévastant, inondant de sang les vastes contrées qu'ils possèdent en Asie et en Europe.

Est-il croyable que tous les princes de la chrétienté prodiguent leurs secours, leurs présens, et, pour ainsi dire, leurs hommages à un gouvernement barbare, stupide, orgueilleux, qui méprise nous, notre religion, nos lois, nos mœurs, nos rois, et qui journellement, nous appelant

chiens de chrétiens, nous accable d'humiliations et d'outrages? Mais j'étais ministre; je devais obéir à mes instructions, et je m'y conformai ponctuellement.

Feignant de regarder les paroles du prince comme une boutade qu'il était impossible de concilier avec les assurances pacifiques qu'il me donnait si fréquemment, je lui dis: „Mon cher „prince, je ne vous répondrai pas sérieusement; „car tout ceci n'est qu'un jeu de votre imagina„tion. Vous êtes trop sage et trop éclairé pour „ne pas sentir que, ne pouvant renverser un „empire tel que l'empire ottoman, sans le par„tager, nous froisserions tous les intérêts com„merciaux, nous détruirions tout l'équilibre de „l'Europe; la discorde remplacerait une harmo„nie si lentement établie après des guerres lon„gues et cruelles qu'excitèrent et nourrirent si „long-tems le fanatisme des guerres religieuses, „la domination intolérable de Charles-Quint, „ses invasions en Italie, la rivalité de la France „et de l'Angleterre, les conquêtes de Louis XIV, „et l'ambition permamente de la maison d'Au„triche en Allemagne. Il est aussi impossible de „s'entendre pour un tel partage, que de trouver „la pierre philosophale.

„Constantinople seule est un point qui suffi„rait pour diviser toutes ces puissances que

„vous voudriez faire agir de concert; et, croyez-
„moi, votre plus cher allié, l'empereur Joseph,
„ne consentirait jamais à vous voir maître de
„la Turquie d'Europe; je crois même qu'il a
„dit en propres termes, *que, ne pouvant oublier*
„*les périls que plusieurs fois les turbans venus de*
„*Constantinople ont fait éprouver à Vienne, il*
„*craindrait encore plus d'avoir pour voisins des*
„*guerriers en casques et en chapeaux.*"

Le prince ne put s'empêcher de s'écrier:
„Vous avez raison, mais c'est notre faute à
„tous; nous savons trop constamment nous en-
„tendre pour faire le mal, et jamais pour faire
„le bien de l'humanité."

Sans donner tous ces détails à ma cour, j'ins-truisis M. de Vergennes de mes entretiens sur ce sujet avec le prince et les autres ministres de Catherine. Il m'approuva complètement d'avoir réussi à prouver aux Russes combien d'obstacles rencontrerait la destruction des Turcs, et en même tems d'être parvenu à dissiper les préventions de Catherine, qui ne nous croyait occupés qu'à fomenter chez elle des troubles intérieurs et à lui susciter des ennemis.

Les occasions où l'impératrice me permettait de me rapprocher d'elle se multipliaient de jour en jour: je la vis à la campagne chez le grand-

échanson et chez le grand-écuyer. Là, elle me proposa de la suivre dans une course qu'elle voulait faire pour visiter la manufacture d'armes de Sisterbeck.

Je me rappelle que, pendant cette promenade, elle me fit beaucoup de plaisanteries sur ce qu'on lui avait raconté des dépenses excessives de notre cour, et du désordre qui régnait dans les comptes de la maison du roi.

Voulant un peu défendre cette cause, quoiqu'au vrai elle ne fût pas trop bonne à plaider, et préférant la riposte à la défense, je lui répondis „que tel était le sort des grands monarques „qui s'occupaient plus des affaires de l'Etat que „des leurs, et n'étaient pas dans la nécessité „d'imiter Charlemagne, qu'on admirait, parce „qu'il comptait lui-même les produits de ses „fermes, les gerbes de ses champs, les foins de „ses prés, enfin jusqu'aux légumes de son po„tager et aux œufs de sa basse cour; mais, n'ay„ant pas d'autres revenus que ceux de ses do„maines, ce prince ne pouvait payer ses dépenses „sur des impôts qu'alors les Francs ne connais„saient pas. Nos monarques, il est vrai, sont „tous trompés; mais vous-même, madame, ajou„tai-je, permettez-moi de vous le dire, vous „vous trompez quelquefois, si je m'en rapporte à ce qu'on „m'a dit, assez fréquemment volée: ce qui ne

„m'étonne pas; car les détails de cuisine, d'é-„curie et d'office, sont de trop petits objets „pour que votre majesté puisse les apercevoir „et les surveiller.“

„Vous avez tort et raison tout à la fois, mon-„sieur le comte, reprit-elle; je suis volée comme „une autre, j'en conviens; je m'en suis quel-„quefois convaincue moi-même par mes propres „yeux, en voyant de ma fenêtre, au point du „jour ou le soir, sortir furtivement de mon pa-„lais d'énormes paniers qui certes n'étaient pas „vides.

„Je me rappelle aussi qu'il y a quelques an-„nées, ayant été faire un petit voyage sur les „bords du Wolga, je demandai aux habitans „qui bordaient ses rives s'ils étaient contens de „leur sort. La plupart étaient pêcheurs. *Nous „serions*, me répondirent-ils, *très satisfaits du „fruit de nos travaux et surtout de la pêche du „sterlet* *, *si l'on ne nous obligeait pas à perdre „une partie de notre gain, en envoyant annuelle-„ment à vos écuries une assez grande provision de „ces sterlets qui se vendent très cher; c'est un*

* Sorte d'esturgeon très recherché en Russie; à Pétersbourg il coûtait depuis dix louis jusqu'à vingt-cinq.

„*lourd tribut qui nous coûte à peu près deux mille* „*roubles par an.*

„— *Vous faites fort bien de m'en avertir*, leur „dis-je en riant; *je ne savais pas que mes chevaux* „*mangeassent du sterlet.* Ce ridicule abus fut „supprimé. Mais, ce que je prétends vous prou„ver, c'est la différence qui existe entre ce dé„sordre apparent qui vous frappe ici et le dé„sordre réel et bien plus dangereux qui règne „chez vous.

„Le roi de France ne sait jamais au juste ce „qu'il dépense; rien n'est réglé ni fixé d'avance; „voici au contraire ce que je fais: je fixe une „somme annuelle, et toujours la même, pour „la dépense de ma table, de mon ameublement, „pour celle de mes spectacles, de mes écuries, „enfin de toute ma maison; j'ordonne que les „différentes tables de mon palais soient servies „de telle quantité de vins, de tel nombre de „plats. Il en est de même dans toutes les au„tres branches de cette administration.

„Tant qu'on me fournit exactement, en quan„tité et en qualité, ce que j'ai ordonné, et que „personne ne se plaint de négligence à cet égard, „je suis contente; il m'est fort égal que sur „la somme fixée on me vole avec plus ou „moins de ruse ou d'économie; ce qui m'im-

„porte, c'est que jamais cette somme ne soit „dépassée: ainsi je suis toujours certaine de ce „que je dépense; c'est un avantage dont peu „de princes et même de riches particuliers puis„sent se vanter.“

Un autre jour, comme elle me demandait ce qui m'avait le plus frappé depuis que j'étais à sa cour, je profitai de la familière bonté dont elle m'honorait, et je hasardai de lui dire: „Ce „qui me surprend le plus, madame, c'est l'im„perturbable repos dont votre majesté jouit „depuis tant d'années sur un trône qu'on avait „toujours vu entouré d'orages. Il est difficile „de concevoir par quel secret, par quel moyen, „arrivée jeune, étrangère et femme, dans un „empire si fécond en complots et en révolu„tions, vous régnez si paisiblement sans ren„contrer jamais de mutins à réprimer, d'enne„mis intérieurs à combattre et d'obstacles à sur„monter.“

„Ce moyen, me répondit-elle, est bien sim„ple: je me suis fait des principes, un plan de „gouvernement et de conduite dont je ne m'é„carte jamais; ma volonté une fois émise ne „varie pas. Ici tout est constant; chaque jour „ressemble à ceux qui l'ont précédé. Comme „on sait sur quoi compter, personne ne s'in„quiète. Dès que j'ai donné une place à quel-

„qu'un, il est sûr, à moins de commettre un „crime, de la conserver. Par-là est tout ali„ment aux tracasseries, aux délations, aux que„relles, aux rivalités; aussi vous ne voyez point „d'intrigues chez moi; comme le but des intri„gans ne pourrait être que de faire chasser des „hommes revêtus d'emplois pour se mettre eux„mêmes à leur place, sous mon gouvernement „ces tracasseries seraient sans objet."

„Je conviens, madame, lui répliquai-je, qu'un „système si sage doit être suivi des plus heu„reux résultats; cependant permettez-moi une „simple observation: il est impossible, quelque „génie qu'on ait, de ne pas se tromper quel„quefois dans ses choix. Que ferait votre ma„jesté, si par hasard elle s'apercevait, je le „suppose, qu'elle a nommé un ministre qui se „trouve inhabile en administration et incapable „de répondre à sa confiance?"

„Eh bien, monsieur, reprit cette princesse, „je le garderais; ce serait ma faute et non la „sienne, puisque c'est moi qui l'aurais choisi; „seulement je travaillerais avec un de ses agens „secondaires; mais, pour lui, il garderait son „titre et sa place.

„Tenez, en voici un exemple: j'avais nommé „un ministre qui ne manquait pas d'esprit, mais

„qui était dépourvu de la science et du carac-
„tère nécessaires pour bien régir une grande
„administration; enfin on aurait trouvé difficile-
„ment, dans quelque cour que ce fût, un mi-
„nistre moins habile. Qu'est-il arrivé? Il a
„conservé sa place. Il est vrai que je ne lui
„ai laissé que les plus minutieux détails de son
„département; j'avais confié tout ce qui était
„important à l'un de ses subordonnés.

„Je me souviens qu'une nuit, recevant un
„courrier qui m'annonçait la fameuse victoire
„de Tchesmé et l'incendie de la flotte turque,
„je pensai qu'il ne serait pas convenable que le
„ministre en question n'apprît que par le public
„ce grand évènement: à quatre heures du ma-
„tin, je l'envoie chercher; il arrive. Or, vous
„saurez que le pauvre homme, étant alors uni-
„quement occupé et tourmenté par une petite
„querelle intérieure de bureaux dans laquelle il
„s'était laissé aller à un injuste emportement,
„s'imaginait que je l'avais mandé pour le gron-
„der.

„Aussi, en ouvrant ma porte et avant de me
„laisser dire un mot, il s'écrie: *Madame, je*
„*vous conjure de me croire; il n'y a point ici de*
„*ma faute, et je ne suis pour rien dans cette af-*
„*faire.* — *Je ne le sais que trop, monsieur,* lui
„répondis-je en riant; et je lui appris alors la

„nouvelle de l'éclatant succès qui couronnait „le plan hardi que j'avais conçu avec le prince „Orloff, pour faire partir de Cronstadt mon „armée navale, qui, après avoir fait le tour de „l'Europe et traversé la Méditerranée, était „parvenue à détruire au fond de l'Archipel la „flotte musulmane."

„Cet exemple, madame, lui dis-je en riant, „ne pourrait servir qu'à un bien petit nombre „de princes; car il en est bien peu qui sachent „assez gouverner eux-mêmes pour faire de gran„des choses avec de médiocres ou de mauvais „ministres."

M. de Vergennes n'ignorait point les progrès que j'avais faits dans la bienveillance et dans la confiance de l'impératrice; cependant, ayant reçu la dépêche dans laquelle je lui mandais que, trouvant le moment favorable et connaissant d'avance la réponse que je recevrais, j'allais remettre au ministère russe une note officielle pour lui proposer d'entrer en négociation relativement à un traité de commerce, M. de Vergennes regarda ma démarche comme hasardée, et me reprocha assez vivement d'avoir trop légèrement cru à la possibilité d'un rapprochement politique si imprévu; il pensait que, trop flatté des marques d'une faveur qui ne m'était que personnelle, je m'aventurais trop présomptueu-

sément en risquant une ouverture officielle et des avances qui pouvaient compromettre ma cour.

Mais, ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que d'un autre côté le vice-chancelier, comte Ostermann, que l'impératrice, fidèle à sa promesse, avait laissé dans une complète ignorance sur ce qui s'était passé pendant le voyage relativement à cet objet, me marqua une inexprimable surprise lorsque je lui remis officiellement la note qui, jusque-là, n'avait été montrée qu'au prince Potemkin, à l'impératrice, et uniquement comme l'expression de mon opinion personnelle.

Ce ministre, pris ainsi au dépourvu, me dit gravement : Je mettrai, monsieur le comte, votre proposition sous les yeux de sa majesté, car je ne puis la prendre qu'*ad referendum*; je ne vous cache même pas qu'elle m'étonne un peu; aucune des ouvertures qui précèdent ordinairement ces importantes négociations ne m'y a préparé, et permettez-moi, comme ami, de vous faire une observation: avez-vous bien médité cette démarche? êtes-vous bien convaincu de l'opportunité du moment que vous avez choisi pour la faire ?

Je lui répondis que la proposition d'un lien

» si honorable, et si utile pour nos deux cours, » était, à mon avis, de nature à se voir accueil- » lie par l'impératrice avec une cordialité égale » à celle qui l'avait dictée au roi, et que la con- » formité de leurs sentimens et de leurs prin- » cipes me donnaient un juste espoir de suc- » cès. »

Cependant le silence que les ministres gardèrent avec moi pendant plus d'une semaine sur un objet si important, ne me laissait pas sans inquiétude. Je savais que l'impératrice concevait, projetait, ordonnait rapidement; mais qu'étant souvent mal secondée, l'exécution de ses desseins éprouvait quelquefois des lenteurs infinies.

J'étais parti pour Petershoff, où j'assistai à de brillantes fêtes et à un bal masqué. Pendant ce bal, le comte Bezborodko vint me dire à l'oreille qu'il avait reçu l'ordre d'entrer promptement en négociation avec moi.

En effet, dès que je fus revenu à Pétersbourg, le comte Ostermann, m'ayant invité à me rendre chez lui, me félicita du prompt succès qu'il était chargé de m'annoncer. » Sa majesté, ajou- » ta-t-il, m'a ordonné de vous dire qu'elle a lu » votre note avec plaisir; que, ne voulant pas » attendre le retour du comte de Woronzoff,

tions, au reste, assez peu importantes; car, tandis que cette puissance armait vingt-cinq vaisseaux de guerre, elle ne pouvait compter sur la mer qu'environ cinquante navires marchands : ce qui faisait dire assez plaisamment au chevalier Harris, depuis lord Malmesbury, que de toutes les marines marchandes du monde, celle des Russes était incontestablement la mieux protégée, puisqu'ils avaient toujours un vaisseau de guerre pour servir d'escorte à deux marchands.

Ma prévoyance ne fut que trop justifiée; car il se passa plus de dix-huit mois avant que je pusse terminer, par un traité, une négociation si promptement résolue et commencée sous de si favorables auspices. J'envoyai aussi à M. de Vergennes mes observations sur la note qui contenait les principes fondamentaux adoptés et suivis par Catherine II dans ses traités de commerce.

Ces Mémoires deviendraient trop volumineux et en même tems trop arides, si je voulais y insérer tous les projets et contre-projets que je reçus et que je donnai pendant dix-huit mois, ou même si j'essayais de faire connaître avec détail les difficultés de tout genre qui retardèrent ma marche, et qui plusieurs fois faillirent l'arrêter complètement.

Ceux de mes lecteurs destinés à la diplomatie,

et pour lesquels la connaissance de tous ces faits peut être utile, doivent les chercher dans nos archives. Les autres m'abandonneraient bientôt si je prétendais les entraîner pesamment dans l'examen de ces chicanes politiques; ils aimeront mieux me suivre sur une route plus variée, moins hérissée d'écueils, en passant d'un objet à un autre avec rapidité, des fêtes de Pétersbourg aux rochers du Caucase, du sérail des khans tartares et des ports de Crimée aux plaines de l'Ukraine, du récit des intrigues de cour à celui des combats que les Russes livrèrent tour à tour aux musulmans, aux Suédois, enfin à la vue du tableau de la chevaleresque Pologne, hasardant un dernier effort pour recouvrer son indépendance et sa gloire.

A cette époque la tranquillité de l'impératrice fut légèrement troublée par la nouvelle qu'elle reçut d'un échec éprouvé sur le Caucase par ses troupes à la suite de quelques combats que les Russes avaient soutenus contre les Tschetchins et contre les Cabardiens. Le colonel Pierry, ayant brûlé les habitations de ces montagnards, fut, à son retour, cerné par eux, et périt avec sa troupe.

D'un autre côté, on apprit que le roi de Prusse, interceptant les communications commerciales de Dantsick par un canal qui conduit

l'eau de la Vistule dans la Neiss, ainsi que par des forts et des douanes établis sur ces débouchés, attirait ainsi dans ses Etats tout le commerce de cette ville libre, et de plus l'inquiétait par des menaces et des démonstrations hostiles.

Catherine protégeait les Dantzickois, et s'était rendue garante de leur tranquillité; elle écrivit une lettre pressante à Frédéric II pour l'inviter à ne point troubler par de telles mesures l'harmonie et la bonne intelligence qui existaient entr'elle et lui, et à ne plus porter atteinte à la sécurité dont les Dantzickois et la Pologne jouissaient sous leur commune protection.

Le comte Bezborodko, chargé par elle de me faire part de cette démarche, me dit qu'une communication si confidentielle devait prouver au roi de France combien elle désirait sincèrement s'entendre avec lui pour maintenir la paix en Europe.

La conduite franche de Catherine dans cette circonstance acheva de me prouver que, trouvant pour le moment trop d'obstacles à ses projets de conquêtes, elle commençait à se dépouiller de ses préventions, et qu'elle était disposée à se rapprocher de nous en entrant dans notre système pacifique.

Tous ces témoignages de confiance que me donnait cette princesse, produisirent sur quelques personnes des effets très opposés: les ministres redoublèrent de prévenances pour moi; le comte de Goërtz ne déguisa plus sa méfiance. Le grand-duc m'avait montré un penchant qui allait jusqu'à l'engouement, il ne me parla plus; enfin le comte de Cobentzel se rapprocha de moi, plus comme courtisan que comme ambassadeur.

Je sus par lui qu'une discussion de préséance retardait la conclusion de son traité de commerce, parce que l'empereur prétendait signer cet acte le premier, et que l'impératrice ne voulait pas signer la seconde. On me dit que tout s'arrangerait en faisant à Vienne un édit en allemand, à Pétersbourg un ukase en russe, et en réunissant ces deux pièces où chacun des deux souverains apposerait le premier la signature au bas de l'acte écrit dans sa langue.

Les gabarres françaises arrivèrent à Cronstadt, ainsi qu'on me l'avait annoncé. La discussion relative aux droits exigés se renouvela. Dans d'autres circonstances cette contestation aurait pu exciter de l'aigreur: mais, les dispositions étant changées, on me promit de tout terminer à l'amiable, et j'obtins de l'impératrice le plus obligeant accueil pour les officiers de la marine royale; ils furent fêtés dans la ville, et

Catherine les invita tous au spectacle de Czarskojeselo.

Tandis que je recevais à Pétersbourg tant de démonstrations amicales, M. le comte de Choiseul m'écrivait de Constantinople que la conduite du ministre russe près de la Porte semblait démentir l'amitié qu'on me témoignait et les assurances pacifiques qui m'étaient données.

» M. de Bulgakoff, me disait-il, s'attache à inspirer aux Turcs une injuste méfiance contre » nous; il les empêche d'accorder l'entrée de la » mer Noire à notre pavillon, et donne une » nouvelle activité aux intrigues des agens rus- » ses dans l'Archipel. « Ainsi l'impératrice, d'un côté, paraissait se rapprocher de nous et ajourner ses projets de conquêtes, tandis que de l'autre elle préparait tout à Constantinople et dans la Grèce pour assurer le succès de ses desseins, et dans le cas d'une rupture avec la Porte, qui pourrait n'être pas éloignée.

Cependant le prince Potemkin semblait toujours ne s'occuper que de paix et de commerce. L'impératrice lui accorda, par un ukase, dix-huit millions pour accélérer les établissemens qu'il formait dans le midi, et une exemption d'impôts pendant cinq ans pour les étrangers qui se fixeraient ou se naturaliseraient dans ce pays.

Sur ces entrefaites, le roi de Prusse déclara officiellement à Catherine II la formation de la ligue électorale, définitivement réunie dans le dessein de maintenir et de défendre la constitution germanique contre les vues ambitieuses de Joseph II.

Cette déclaration fut reçue avec aigreur, et rendit plus actif le désir de se rapprocher de nous, afin d'éviter, par notre intervention, une guerre dont l'Allemagne semblait alors menacée.

Je crus devoir profiter de ces dispositions en renouvelant mes plaintes sur le retard qu'éprouvait la satisfaction qu'on m'avait promise relativement aux pertes éprouvées dans la dernière guerre par les négocians de Marseille.

Peu de jours après, le 6 septembre 1785, le comte Bezborodko m'écrivit que cette affaire venait d'être terminée; et qu'à la première conférence le vice-chancelier me communiquerait, conformément aux ordres de l'impératrice, la décision prise, le jugement rendu et les ordres donnés au collége des affaires étrangères pour leur exécution.

L'indemnité fut faible; nos négocians ne reçurent qu'une partie de ce qu'ils avaient justement réclamé; mais, plusieurs de ces réclama-

tions n'ayant pu être accompagnées de preuves suffisantes, ils se trouvèrent encore heureux de recouvrer cette portion d'une fortune que, pendant tant d'années, ils avaient crue perdue sans retour.

Dans ce même tems Catherine, plus magnifique dans ses dons que son ministère dans ses restitutions, donna une marque éclatante de son estime au célèbre naturaliste Pallas, en entrant dans le détail de ses affaires personnelles avec autant de grace que de générosité.

Pallas, voulant donner une dot à sa fille, cherchait à vendre son cabinet; l'impératrice, l'ayant su, lui fit demander combien il l'estimait; il en porta l'estimation à quinze mille roubles. Catherine, ayant examiné son estimation, écrivit au savant académicien » qu'il s'entendait à merveille en histoire naturelle, mais » très mal en dot. Je prends, ajouta-t-elle, votre cabinet pour cent mille francs, et je vous en laisse la jouissance pendant toute votre » vie. «

Peu de grands événemens remplirent la fin de cette année, si l'on en excepte la conclusion de la paix entre l'empereur et la Hollande, par la médiation de notre cour.

La nouvelle de la signature des préliminaires

fut reçue par l'impératrice et par ses ministres avec une satisfaction à laquelle précédemment je ne m'étais pas attendu, et qui cependant alors me parut sincère.

La guerre du Caucase continuait. Les Circassiens, défaits dans un combat assez vif, y perdirent mille hommes.

L'ambassadeur d'Autriche me communiqua son traité de commerce rédigé, comme on en était convenu, en deux déclarations. Par ce traité, l'empereur et l'impératrice s'accordaient mutuellement une diminution d'un quart sur tous les droits perçus dans leurs Etats respectifs.

On lança dans le port de Cronstadt deux vaisseaux, un de cent canons et un de soixante-quatorze. J'assistai à ce spectacle avec l'impératrice. Jusque-là sa bienveillance pour moi ne s'était pas ralentie; mais bientôt un incident, que j'étais loin de prévoir, inspira au gouvernement russe une assez forte humeur et une vive inquiétude sur la sincérité de nos protestations amicales.

Un agent, envoyé par Catherine en Perse, s'était vu insulté et dépouillé des présens dont il était chargé. Le kban qui gouvernait alors la Perse, protégeait, contre les Russes, les peuples du Caucase et du Daghestan. Un autre envoyé

russe, plus heureux, se fit accueillir par ce khan avec faveur; par l'entremise de quelques Anglais, il intercepta et saisit la correspondance de M. de Ferrières Sauveboeuf, émissaire français, qui se disait chargé d'armer la Perse contre la Russie.

Le prince Potemkin, violemment irrité, se plaignit hautement à moi d'une conduite si opposée aux démonstrations pacifiques de notre gouvernement. La discussion fut vive; vainement je voulus lui démontrer que des émissaires, sans titres diplomatiques et chargés seulement de donner des informations sur la situation du pays où il se trouvaient, ne méritaient pas beaucoup de croyance, lorsque, pour se donner quelque importance et sans être avoués, ils se hasardaient à sortir des bornes de leurs missions. »Nous pourrions, lui dis-je, avec bien » plus de fondement, nous plaindre des intrigues » perpétuelles, non-seulement de vos agens se» crets, mais de vos consuls dans l'Archipel; car » ce sont de vrais boute-feux.«

» Ah! vous voilà, reprit-il en se déridant un » peu, vous voilà revenu à votre tendresse pour » les musulmans. Vous conviendrez que ce n'est » pas sans raison que je vous appelle quelque» fois Ségur-Effendi. Au reste, je vais vous re-

» mettre ces lettres saisies, et nous verrons bien » comment votre ministère les expliquera. »

Malgré le ton de plaisanterie qui termina cette conversation, il en résulta une froideur momentanée qui retardait la marche de mes négociations. J'envoyai à M. le comte de Vergennes les dépêches interceptées qui m'avaient été remises, et j'en prévins M. de Choiseul. Tous deux virent, par cet accident, la nécessité de réprimer l'ardeur inquiète de leurs agens secrets, et de mieux veiller à la sûreté de leur correspondance.

Au reste, ces imprudences d'un émissaire qui avait voulu sortir de son rôle d'observateur furent bientôt démenties et oubliées. Un nouveau khan mieux disposé pour la Russie monta sur le trône.

Enfin je reçus mes pleins pouvoirs. L'impératrice nomma de son côté, pour plénipotentiaires, les comtes Ostermann, Bezborodko, Woronzoff, et M. Bacounin. Nos conférences s'ouvrirent; mais, dans la première, nous fûmes très loin de nous accorder sur les conditions principales du traité. La plus forte difficulté portait sur nos vins qu'on refusait de mettre au taux de ceux d'Espagne et de Portugal. Nous ne tombâmes d'accord que sur le paiement en mon-

se livrait à des brigandages sur le territoire de l'empire.

Le prince Potemkin, retombant dans ses méfiances accoutumées, nous reprochait de fomenter secrètement ces orages. Bientôt éclatant en menaces, il ordonna aux officiers de rejoindre leurs corps, renforça les troupes de la ligne du Caucase, et déclara publiquement qu'il voulait, sous peu de mois, se mettre à la tête d'une armée, et faire une invasion dans le Kuban.

Tels étaient les présages sinistres qui, vers la fin de l'année 1785, annonçaient une rupture prochaine et presque inévitable avec la Porte ottomane.

Dans ces circonstances, je trouvai le moyen de me faire donner un mémoire très détaillé et très curieux sur les différentes tribus qui habitaient le Caucase, sur la force, les mœurs, les lois de ces diverses et nombreuses peuplades, parlant presque toutes des langues différentes, et parmi lesquelles se retrouvaient encore les coutumes, ainsi que les noms de plusieurs peuples antiques, tels que les Osses, les Avares, autrefois puissans, et dont les roches du Caucase conservent encore quelques débris échappés aux invasions successives de ces flots de Huns et de Tartares qui dévastèrent les plaines de la

Scythie avant de porter la terreur en Europe, et d'étendre leurs ravages jusqu'au sein du double empire des Césars.

Si ce mémoire très important sur une contrée presque totalement inconnue dans l'Occident n'eût pas été trop long, j'aurais cru devoir l'insérer en entier dans ce livre; mais il ralentirait trop ma marche. Il suffira peut-être à mes lecteurs d'en extraire quelques pages pour présenter à leur curiosité une esquisse des mœurs assez singulières des Cabardiens, tribu circassienne.

Ce mémoire me parut d'autant plus important qu'il était secret et rédigé par le général Paul Potemkin, avec des notes en marge du général Apraxin.

Le Caucase, antique théâtre du supplice de Prométhée, est formé par une chaîne de montagnes qui sépare l'Europe de l'Asie. Ses bornes sont: à l'orient, la mer Caspienne; à l'ouest, la mer Noire; au nord, deux rivières, le Terck et le Kuban; au midi, le fleuve Kur, qui borde sa haute chaîne dans toute sa longueur.

Les défilés qui traversent ces montagnes étaient autrefois fortifiés. On voit encore quelques ruines de ces murailles et de leurs portes qu'on appelait jadis *portes Caspiennes*. Un fort mo-

derne, bâti par les Russes, a reçu le nom de Grégoriopolis, pour rappeler celui du prince Potemkin.

Les nations qui habitent le Caucase sont presque généralement soumises aux puissances musulmanes et russes; mais cette soumission existait plus de nom que de fait: la plupart étaient souvent en rebellion et recouvraient fréquemment leur liberté par les armes.

Les Tartares du Kuban et les Lesghis défendaient presque constamment leur indépendance. Les Abgas se montraient plus fidèles aux Turcs par haine pour les Russes. Les Tschetchins combattaient aussi fréquemment les Moscovites; mais, de toutes ces peuplades connues généralement sous le nom de Circassiens ou Tcherkès, les tribus des deux Cabarda sont peut-être les plus remarquables par l'étendue de leur population, par leurs mœurs, par la forme de leur gouvernement et par leur intrépidité, enfin par la fertilité de leurs pâturages et de leurs champs.

Leurs troupeaux sont nombreux; ils fournissent des grains aux tribus des Osses et des Avares. Leur pays produit une race excellente de chevaux qu'on vend à Pétersbourg depuis trois cents jusqu'à mille roubles, malgré la petitesse

de leur taille, qui est compensée par une singulière agilité et par une incroyable vigueur. Ils sont si souples que j'ai vu à Pétersbourg des princes cabardiens les faire tourner sur eux-mêmes dans un cercle dont le diamètre n'avait pas la moitié de la longueur de leur corps.

La principale force des Cabardiens consiste en cavalerie. Ces guerriers portent des cottes de maille artistement faites, dont quelques-unes leur couvrent la tête et descendent jusqu'aux genoux. Ils se servent quelquefois d'armes à feu, mais plus souvent de l'arc, dont ils tirent avec une adresse merveilleuse.

Le général Apraxin racontait que, dans un combat qui fut très rude, les Cabardiens firent plus de mal à ses troupes par leurs flèches que par leurs fusils: ces flèches, lancées d'assez loin, s'enfonçaient dans le corps des hommes et des chevaux jusqu'à la plume. A leur première décharge, sur quatre cents cavaliers russes, ils en tuèrent ou démontèrent soixante-dix.

En général tous les Circassiens ne se montraient soumis à l'impératrice que pour en recevoir des présens. Leur reconnaissance durait peu; on était avec eux dans un état de guerre presque perpétuel. Cependant Catherine II, décidée à subjuguer toutes ces tribus et à consoli-

der son autorité sur elles pour garantir la Géorgie contre leurs attaques, ainsi que contre celles des Lesghis, venait, lorsque j'arrivai en Russie, de former un nouveau gouvernement sous le nom de gouvernement du Caucase, dont la capitale a été nommée Ecatherinegrad.

Ce gouvernement doit, dit on, s'étendre depuis le Don jusqu'aux frontières de l'Arménie, et du Kubân jusqu'à l'Oural. Deux royaumes et un grand nombre de peuples seront soumis à sa juridiction.

Les Cabardiens forment trois tribus circassiennes de la même race, issue, disait-on, d'un prince nommé Kess, qui, venu jadis d'Arabie, avait soumis toutes les nations du Caucase.

La dynastie de ce prince devint nombreuse; toutes les branches qui la composaient restèrent long-tems sous la domination du chef de leur famille; mais, vers la fin du siècle dernier, le chef qui régnait alors devint odieux aux autres princes; ils se révoltèrent contre lui et le tuèrent, ainsi que ses enfans.

Ces princes, se multipliant avec une incroyable fécondité, se trouvèrent bientôt si pauvres qu'ils n'eurent plus de ressources que le brigandage; ce brigandage devint promptement une

coutume générale, et l'on pourrait presque dire un droit reconnu.

Dès qu'un prince devient père d'un enfant mâle, il le confie à un *ousder* ou noble circassien, qui entretient cet enfant à ses frais, le forme aux exercices militaires et aux vols hardis qui doivent un jour fonder sa fortune et sa renommée.

A son tour, le belliqueux élève, quand il devient homme, donne à son gouverneur, pour prix de ses soins, la plus grande partie du butin qu'il peut faire, ne s'en réservant pour lui-même que la dixième part.

Autrefois la volonté du chef de la nation tenait lieu de loi; c'était un gouvernement militaire absolu; depuis, ce gouvernement présenta l'aspect d'une sorte de république divisée d'abord en deux classes, celle des princes et celle des nobles; enfin, pour apaiser les mécontentemens du peuple, on admit, dans le grand conseil national, des vieillards choisis par ce peuple dans son ordre.

Les décisions de cette assemblée font loi; mais ces lois sont peu durables. L'engagement le plus sacré pour les Cabardiens est le serment sur l'Alcoran, et rarement ils tiennent ces sermens plus d'une année.

Ces Circassiens, jadis idolâtres, depuis chrétiens, et récemment devenus mahométans, respectent peu ces différens cultes, et en observent encore moins la morale. Dernièrement les princes, les nobles et les députés du peuple étaient unanimement convenus d'interdire aux Arméniens l'entrée dans la Cabarda; peu de mois après ils les y appelèrent.

Cependant leur assemblée offre un coup d'œil grave et imposant: chaque ordre s'y place séparément, et chaque individu selon son rang.

Toute proposition doit émaner des princes: quand ils sont d'accord, les nobles l'examinent, et presque toujours ils adoptent l'avis de ces princes, parce qu'ils dépendent d'eux immédiatement. On communique ensuite la proposition aux anciens du peuple; mais, quoique ceux-ci soient nommés sujets par les autres, ils usent librement du droit d'accepter ou de refuser, et leur consentement est indispensable pour donner force de loi aux décisions des deux premiers ordres.

Les princes font exécuter les lois par l'entremise des nobles. Dans les anciens tems, ces nobles, compagnons du premier conquérant, dédaignaient le soin de cultiver la terre, et abandonnaient ce travail aux peuples conquis et aux

esclaves. Ainsi les vaincus devinrent bientôt les seuls propriétaires.

Mais il en résulta que les princes et les nobles, ne vivant que de brigandage, prirent à discrétion chez les cultivateurs tout ce qui leur était nécessaire, de sorte que, ne s'étant réservé, en droit, aucune propriété, dans le fait ils pillent tout ce qu'il leur convient de s'approprier.

Chaque prince se dit le patron, le protecteur d'un certain nombre d'habitans qui dépendent de lui et qu'il nomme ses sujets. Ceux-ci, regardant leur prince comme un être sacré, n'oseraient lui refuser ni leurs biens ni leurs services. Le prince a le pouvoir d'ôter à son sujet ses esclaves et de les vendre; il peut même lui enlever sa fille ou sa femme; mais il n'a aucun droit sur sa vie.

Cependant les vieillards des anciennes familles du peuple sont tellement respectés, que, dans les assemblées de la nation, leur avis a souvent plus de poids que ceux des princes.

Depuis quelque tems le peuple, trop opprimé, commençait à se soulever et à implorer l'appui de l'impératrice, dont la protection leur a rendu le courage et l'espoir de se venger. Les causes de ces excès et de cette animosité étaient assez récentes, et peut-être amenées par de trop

fréquentes communications avec les Turcs et les Russes.

Jusque-là des mœurs simples, et dans lesquelles on retrouvait quelques traces des antiques coutumes lacédémoniennes, remplaçaient chez ces peuples les avantages d'une législation régulière; ils ne commettaient de brigandages qu'au dehors, n'étant pas resserrés comme ils le sont aujourd'hui dans leurs propres limites par de puissans voisins.

Les princes et les nobles pouvaient bien demander à leurs sujets ce qu'ils trouvaient chez eux à leur convenance; mais aussi chaque sujet, sans crainte de refus, pouvait s'asseoir, quand il le voulait, à la table du prince son patron, et obtenir de lui en présent tout ce qui paraissait lui être utile ou même agréable: c'étaient le plus souvent des armes et des chevaux, seuls objets de leur ambition; car ces peuples font peu de cas de l'or et de l'argent.

Les princes et les nobles n'ont pas plus de luxe à leur table que les hommes du peuple; s'ils n'ont point de repas publics comme les Spartiates, du moins tous les membres de la même famille vivent en commun et à la même *marmite*; aussi l'usage était établi de faire les dénombremens de la nation par *marmites*, et non par maisons et par familles.

Dès qu'un enfant vient de naître, on l'expose sans précaution à l'air; à trois ans on lui présente des armes mêlées avec quelques autres bagatelles qui plaisent à l'enfance; s'il préfère les armes, sa famille s'en réjouit: à sept ans il apprend à monter à cheval, à tirer de l'arc, à se servir des armes à feu. Bientôt, éloigné de la maison paternelle, où l'on craint que l'indulgence de sa mère ne l'amollisse, il n'y revient que lorsqu'il est homme fait et déjà connu par quelques exploits.

Les jeunes gens des deux sexes peuvent se voir librement les jours de fêtes et de danse. Lorsqu'un jeune homme se marie, il paie une espèce de dot nommée *kalim*, en donnant à son beau-père ou des cuirasses, ou des cottes de maille, ou des fusils. Le nouvel époux ne peut voir sa femme que sous le voile du mystère; il lui ferait tort et se perdrait lui-même dans l'opinion de sa tribu s'il se laissait surprendre avec elle.

Chez ce peuple, tout vol est permis comme à Sparte, pourvu qu'on n'en découvre aucune trace. Un jeune Circassien aimerait mieux mourir que de se laisser convaincre de son larcin.

Ces peuples guerriers, loin d'admirer la magnificence des villes, les regardent comme des

prisons. »Je ne changerais pas, disait un prince »cabardien, ma petite cabane pour le plus ri»che palais. Dans ce palais les murs sont or»nés, mais les cœurs sont cachés. Ces gros »murs emprisonnent les idées et les sentimens; »pour moi, je respire un air libre, et je peux »à mon gré, transporter ma cabane sur toute »l'étendue de ce pays où ma nation est puis»sante.»

Quoique mahométans, ces peuples conservent encore par habitude une vénération singulière pour un lieu nommé *Tartarlouff*, où l'on voit encore les ruines d'une antique église chrétienne; ces ruines sont un asile sacré, et, malgré leur légèreté ordinaire, ils ne violent presque jamais le serment juré par le nom de *Tatarlouff*.

La nourriture de ces montagnards consiste habituellement en quelques morceaux de mouton bouilli et du gruau cuit à l'eau. Le général Paul Potemkin prétend qu'il s'élève quelquefois entre deux princes cabardiens, pour un morceau de mouton, des querelles aussi sérieuses que celles d'Agamemnon et d'Achille, si poétiquement ennoblies par le génie d'Homère.

La boisson ordinaire des Cabardiens est une espèce de bière faite avec du millet; les riches boivent un hydromel non fermenté.

Dans les fêtes, la jeunesse danse au son du tambourin et de quelques flûtes percées de trois trous et nommées *balaleka*.

Les hommes se montrent à ces bals, revêtus de leurs armures, et les femmes parées de leurs plus belles robes ou *surbifs*. Avant d'ouvrir le bal, les jeunes Cabardiens se livrent à des exercices militaires. Les plus adroits peuvent choisir la danseuse qui leur plaît; les maladroits perdent ce privilège. Les jeunes filles apprennent à coudre, à broder, font elles-mêmes les habillemens de leurs maris et soignent leurs armures.

Quoique mariée, une Cabardienne conserve la coiffure destinée aux vierges, et ne reçoit de ses parens la permission de porter la coiffure des femmes que lorsqu'elle est devenue mère d'un garçon.

Les femmes, non moins belliqueuses que leurs maris, excitent, soutiennent, enflamment leur courage. Le général Apraxin les a vues, après une défaite, insulter ces guerriers vaincus, en leur reprochant d'avoir perdu tout à la fois leur vaillance et leur droit à l'affection de leur famille.

A la mort de son mari, la femme doit se déchirer jusqu'au sang le visage et le sein. On juge de sa sensibilité par le plus ou le moins de gravité des blessures qu'elle se fait. Le guer-

rier devenu veuf doit se meurtrir la tête à coups de fouet: ces coutumes commençaient à tomber en désuétude.

On retrouve les mêmes mœurs chez les Tschetchins, les Avarès, les Karakalpakes, les Andes, les Alagins, les Grébentchoukoffes, les Ingoutches, les Osses, les Sigores et plusieurs autres peuplades du Caucase.

Une seule tribu, celle des Koumoniques, tirant son origine des Ogres ou Hongrois de Madjar, vit sous d'autres formes de gouvernement. Les ruines de Madjar existent encore dans le désert qu'on traverse en allant de Tcherkask à Mosdock; leur étendue indique assez que Madjar fut autrefois une ville considérable.

La guerre des Russes contre les Circassiens, d'abord commencée pour les punir de quelques brigandages, avait, jusqu'à l'époque de mon arrivée à Pétersbourg, paru peu importante. Plusieurs princes du Caucase s'étaient même établis en Russie, et avaient servi dans les armées impériales.

Je vis à la cour de Catherine et je reçus chez moi des princes cabardiens envoyés par leurs tribus pour implorer la clémence de l'impératrice. Ils me montrèrent leurs armures, et me rendirent témoin de leurs exercices militaires.

Je les ai vus, au galop le plus rapide, abattre avec des flèches et à une grande distance un chapeau posé sur une perche. Je conserve encore des dessins où ils sont représentés avec leur cotte de maille et leur habit de guerre.

Tandis que, dans la capitale, ils parlaient de soumission, leur nation combattait les Russes, et cette guerre prenait de jour en jour un caractère plus grave par la réunion de tous les peuples du Causase, que grossissaient leurs forces, et par les secours que leur donnaient les Lesghis, ainsi que les Turcs, qui, sous les ordres du pacha d'Achalzik, envahissaient les Etats des rois d'Imirette et de Géorgie.

Dans ce même tems, à l'extrémité de l'Asie, une rupture avait éclaté entre les Russes et les Chinois. Ceux-ci s'étaient emparés d'une île située au milieu du fleuve Amour, et y construisaient un fort. L'empereur de la Chine avait écrit des lettres très hautaines a Catherine II, et cette princesse se voyait obligée d'envoyer à grands frais au fond de la Sibérie des troupes et du canon.

J'étais peut être alors le seul Européen qu'une semblable querelle pût occuper et contrarier. Le comte de Woronzoff, ministre du commerce, annonçait l'intention de faire un voyage aux frontières de la Chine, et son départ aurait pa-

ralysé nos négociations commerciales, peut-être pour une année.

Depuis long-tems l'orgueil du souverain de la Chine avait blessé la fierté de l'impératrice, peu accoutumée aux humiliations. Au commencement de son règne, une nombreuse tribu de Kalmouks, qui habitait les vastes plaines situées au nord-est de la mer Caspienne, se trouvant lasse des taxes que les gouverneurs russes lui imposaient, et ne pouvant supporter le joug des lois, que leur farouche liberté leur faisait regarder comme une tyrannie, résolut de s'en affranchir.

Tout à coup, le même jour, à la même heure, cent cinquante mille familles de Kalmouks plient leurs tentes, les placent sur des chariots, sellent leurs chevaux, emmènent leurs troupeaux, disparaissent, se dirigent vers l'orient, et, après deux ans de marche, arrivent sur les frontières de la Chine; là, ils écrivent au souverain de ce vaste empire, et lui demandent un asile.

Cette visite inattendue de deux ou trois cent mille hôtes, loin d'alarmer l'empereur, lui causa une orgueilleuse satisfaction; il accorda des terres à ces Kalmouks, et, au milieu de leurs établissemens, il érigea une pyramide avec une

inscription dans laquelle il se vantait d'être au-dessus de tous les monarques de l'univers.

» Ceux-ci, disait-il, prodiguent l'or et le » sang; ils épuisent leurs forces pour conquérir » à grands frais et avec de longs travaux quel- » ques villes, quelques bourgades, tandis que » nous, puissans et respectés, par la sagesse de » nos lois, par la prospérité de nos sujets, nous » voyons des nations entières accourir des ex- » trémités du monde pour se soumettre à notre » domination. »

Bien que l'impératrice voulût quelquefois tourner en ridicule cette forfanterie asiatique, on voyait à l'amertume de ses railleries qu'elle en conservait un vif et secret dépit.

Cependant, au milieu de toutes ces tracasseries politiques, les ministres russes, conformément aux ordres de leur souveraine, continuaient leurs conférences avec M. Fitz-Herbert et moi; et, quoique le renouvellement d'un traité parût plus facile à faire qu'un traité nouveau, la négociation anglaise n'avancait pas plus que la mienne.

D'un côté les plénipotentiaires de Catherine se montraient extrêmement difficultueux, on peut même dire pointilleux, et de l'autre ils nous accusaient d'opiniâtreté et de susceptibi-

lité ; accoutumés à voir tout plier à leurs caprices, ils se formalisaient de la juste fermeté avec laquelle nous leur résistions.

Lorsque je me rendis à leur première conférence, je vis avec surprise que, loin de se conformer à cette règle de politesse qui veut qu'on fasse les honneurs de chez soi aux étrangers, ils s'asseyaient autour d'une table longue dont ils occupaient le haut bout et les côtés, en ne me laissant qu'une place à l'extrémité de cette table.

Pour éviter toute aigreur, je feignis de ne pas m'en apercevoir ; mais, à la seconde conférence, entrant rapidement et avant eux dans le cabinet, je m'assis sur le canapé devant lequel se trouvait le haut bout de la table.

Les plénipotentiaires parurent fort étonnés, mais ils se turent et s'assirent, leur humeur ne se montra que dans la discussion ; je les trouvai récalcitrans sur tous les points que nous avions à traiter, et il en résulta la rédaction faite par eux d'un projet de traité qu'ils me remirent, et dans lequel ils nous refusaient nettement toute diminution sur nos vins.

La leçon que je m'étais permis de leur donner, réussit complètement ; car depuis, à toutes les conférences, je ne trouvai plus dans le ca-

binet qu'une table ronde, autour de laquelle il n'y avait ni première ni dernière place.

Ce qui rendait surtout ma position difficile, c'étaient les caractères des quatre plénipotentiaires avec lesquels j'avais à traiter. Le comte Ostermann, homme probe, mais assez médiocre, ne pouvait perdre le souvenir des avantages remportés sur lui, en Suède, par M. de Vergennes, lorsqu'ils s'y trouvaient tous deux ministres, et ce souvenir le disposait mal pour nous.

Le comte de Woronzoff, habile, mais fiscal et opiniâtre, se montrait austère, ennemi du luxe; il aurait voulu que les Russes ne bussent que de l'hydromel et ne s'habillassent que des étoffes de leur pays. Le prince Potemkin le haïssait; ses collègues le craignaient. L'impératrice l'aimait peu, mais elle l'estimait et lui laissait un crédit presque absolu, relativement aux affaires commerciales. Son frère, bien accueilli en Angleterre, y jouissait d'une haute considération, ce qui le rendait plus porté à favoriser la Grande-Bretagne que la France.

Quant à M. Bacounin, il était tout dévoué aux Anglais; les autres ministres lui accordaient peu d'estime; il s'était conduit autrefois avec

une telle ingratitude pour le comte Panin, que le grand-duc ne le recevait plus dans son cœur.

Mon seul espoir portait donc sur le comte Bezborodko, spirituel, adroit et conciliant, mais faible; il favorisait un peu mes négociations, depuis que sa souveraine lui en avait paru désirer le succès. Mais il ne pouvait résister, ni aux artifices de Bacounin, ni au caractère tranchant de Woronzoff, dont la volonté constante tendait sans cesse à diminuer, par des prohibitions et par des taxes, les importations en Russie des produits de toute industrie étrangère.

Enfin, pour lutter contre tant d'obstacles, mon plus ferme appui était le prince Potemkin, ennemi de la fiscalité, et voyant le commerce en grand, il se déclarait hautement pour moi contre le comte de Woronzoff, dont le crédit le blessait et le choquait.

Mais cet homme singulier montrait parfois le génie d'un aigle, et plus souvent l'inconstance d'un enfant. Les grands objets le mettaient en mouvement, les petits détails le rebutaient; nul ne concevait un plan avec plus de rapidité, ne l'exécutait avec plus de lenteur, et ne l'abandonnait avec plus de facilité.

Prompt à établir des manufactures, il ne tardait pas à les négliger; on le voyait toujours

prêt à vendre ce qu'il venait d'acheter, à renverser ce qu'il avait bâti. Un ouvrage en musique ou en poésie le détournait d'un mémoire sur la politique ou sur le commerce, et trop fréquemment, par sa légèreté, il perdait son crédit dans les affaires qui exigent de la constance et du travail.

C'était ainsi que l'activité de ses rivaux et sa paresse rendaient inutile en mainte occasion son ascendant sur une femme habile et pénétrante, qui savait également apprécier ses qualités et ses défauts.

Pour mieux peindre tout à la fois la vivacité de l'intelligence de ce ministre, la sûreté de sa mémoire et sa légèreté, j'en citerai un trait qui me donna dans le tems beaucoup d'humeur, et qui faillit me brouiller avec lui.

Un jour, ayant demandé à le voir pour l'entretenir d'un nouvel établissement qu'au gré de ses désirs, M. Anthoine de Marseille, aujourd'hui baron de Saint-Joseph, formait près de Kherson, il me reçut et me pria de lui lire un volumineux mémoire tout rempli de détails et de calculs, que je venais de recevoir de ce négociant, renommé par son crédit, par sa richesse, par ses connaissances et par sa probité.

Ce mémoire contenait de nombreuses plaintes sur les difficultés de tout genre que lui susci-

taient les autorités du pays, et sur les différens moyens qu'il désirait qu'on prît pour le délivrer des obstacles qui embarrassaient sa marche.

Tandis que je faisais cette lecture, qui certes méritait une sérieuse attention, on peut juger de ma surprise, lorsque je vis le prince faire entrer successivement chez lui un pope, un brodeur, un secrétaire, une marchande de modes, auxquels il donnait successivement des ordres.

Je voulais m'arrêter; mais il me pressait avec instance de poursuivre. Impatienté de cette étrange inconvenance, je me hâtai d'achever ma lecture; et dès qu'elle fut finie, comme il voulait prendre le mémoire, je le serrai en lui disan un peu sèchement que, n'étant point accoutumé à me voir si mal écouté et à traiter si légèrement les affaires graves, je prendrais le parti de n'en plus conférer qu'avec le comte de Woronzoff. Il sourit en me disant qu'il m'avait fort bien entendu. Je n'en crus rien; je sortis, et je restai assez long-tems sans lui parler d'affaires.

A peine s'était-il passé trois semaines, lorsqu'un courrier m'apporta une nouvelle lettre de M. Anthoine, qui me remerciait de l'avoir si promptément servi. Le prince Potemkin, me disait-il, venait de répondre en détail à tous les articles du mémoire qu'il m'avait adressé, au-

compagnant sa réponse de tous les ordres nécessaires pour le débarasser de toutes entraves, et pour assurer complètement le succès de son entreprise.

Aussitôt je me hâtai de me rendre chez le prince. Dès qu'il me vit, ouvrant les bras et venant à moi, il me dit: »Eh bien! *batushka* »(petit père), vous ai-je écouté? vous ai-je »entendu? vous ai-je compris? enfin croyez-»vous que je ne puis pas faire plusieurs affai-»res à la fois, et me bouderez-vous encore?» Je l'embrassai et je le remerciai, demeurant fort surpris d'une telle aptitude jointe à tant de mobilité.

Plus les dispositions de ce ministre m'étaient favorables, plus je redoutais son absence. Il se montrait toujours déterminé à partir pour prendre le commandement de l'armée du Caucase. Heureusement il reçut une nouvelle qui le fit renoncer à ce dessein: les Cabardiens et les autres peuples de la Circassie, ralliés au nom de Mahomet par le fanatique Mansoura qui se disait prophète, entrerent en foule sur le territoire russe avec un enthousiasme qui doublait leur vaillance naturelle.

Ces montagnards comptaient sur un triomphe certain: l'imposteur leur avait juré par Allah que l'artillerie des chrétiens tonnerait contr'eux

sans effet. Cependant, à la première rencontre, le canon, qui respecte peu les prophètes, démentit la prophétie; un assez grand nombre de musulmans périrent.

Alors Mansoura s'avisa de placer devant chaque colonne, et sur un train à quatre roues, un parapet portatif, composé de deux larges madriers, dont l'intervalle était rempli de fascines.

Les Circassiens, séduits de nouveau par cette bizarre invention, s'avancent et croient, à l'abri de ce frêle rempart, marcher sans péril à la victoire; mais bientôt, l'artillerie russe ayant écrasé ces étranges boulevards, les colonnes circassiennes furent enfoncées, dispersées, taillées en pièces. On s'empara du drapeau prophétique, couvert d'inscriptions tirées de l'Alcoran, et le prophète périt ou disparut.

Je me hâtai de communiquer cette nouvelle au comte de Choiseul, que les Turcs trompaient alors par de fausses relations remplies de prétendues victoires remportées par eux dans le Caucase et dans la Géorgie.

A la même époque, M. le comte de Vergennes me mit à portée de dissiper les soupçons que les dépêches interceptées de notre émissaire en Perse avait inspirés au prince Potemkin. Cet

émissaire, dépassant ses instructions, avait été réprimandé, et il me fut facile de prouver que nos plaintes contre les intrigues des consuls russes dans l'Archipel étaient bien mieux fondées.

Ainsi disparut cette cause légère de méfiance que l'impératrice avait montrée contre nous. De son côté, le prince Potemkin s'efforça de justifier la conduite des consuls russes en m'alléguant la nécessité de se préparer à une guerre qui deviendrait inévitable, si les Turcs continuaient à fournir de l'argent et des armes aux Lesghis, ainsi qu'aux tribus du Caucase.

Cependant il continuait toujours à me donner de fréquentes marques de sa bienveillance : un jour je vis arriver de bonne heure chez moi le grand-écuyer Narischkin avec un énorme paquet de lettres, de journaux, de brochures et de pamphlets. « Sa majesté, me dit-il, me charge » de vous remettre ce ballot qu'on vous envoie » de Paris sous son adresse. Cette princesse vous » prévient que, s'il lui en arrive encore de pareils, elle veut que j'achète un petit mulet » pour vous les porter. » Je le remerciai en lui montrant ma surprise; et, sans autre explication, il sortit en riant aux éclats.

J'ouvris promptement les lettres, dont l'une,

écrite par ma femme, m'expliqua le mot de cette énigme. «Vous trouverez, me disait-elle, mon » apparente étourderie assez étrange, et vous » ne concevrez pas la hasardeuse liberté que » j'ai prise de mettre sous l'adresse de l'impéra- » trice le volumineux paquet que je vous en- » voie; mais accusez-en le baron de Grimm, » c'est lui qui l'a voulu; il connaît la bienveil- » lance de sa majesté pour vous, et il m'a po- » sitivement assuré que cette princesse ne me » désapprouverait pas. »

Malgré cette assurance, me trouvant le au théâtre de l'Ermitage, je m'approchai de l'impératrice avec un embarras dont elle s'aperçut; et je commençais à peine à lui adresser quelques excuses assez gauches, lorsqu'elle m'interrompit et me dit en riant: « Écrivez de ma » part à madame de Ségur qu'elle peut conti- » nuer à vous envoyer sous mon adresse les pa- » quets qu'elle voudra; vous devez être un » moins bien sûr que ceux-là ne seront pas dé- » cachetés. »

Catherine disait vrai: dans son empire, comme ailleurs, les agens du gouvernement amollissaient les cachets: aucunes dépêches ou lettres n'en étaient exemptes; usage non-seulement immoral, mais dangereux par l'abus que la haine peut en faire au moyen d'extraits infidè-

les, et d'un autre côté assez inutile la plupart du tems : car, tout le monde en étant averti, la prudence rend circonspects ceux qui écrivent, et leur donne même souvent le moyen de plaire par des flatteries trompeuses.

Mais l'impératrice, qui ne voulait pas que les ministres pussent empêcher les plaintes de ses sujets et la vérité d'arriver jusqu'à elle, aurait puni avec la plus grande sévérité le ministre qui se serait avisé d'intercepter et de faire ouvrir une lettre ou un papier quelconque qui lui aurait été personnellement adressé.

Cette princesse, se montrant populaire dans tous ses actes, abolit en 1786 un vieil usage qui voulait que toute personne, adressant une pétition ou un mémoire au souverain, employât cette formule : *L'esclave de votre majesté, le front prosterné contre terre, la supplie*, etc. Le nouvel ukase défendit de se servir des mots *prosterné contre terre*, ordonnant en même tems de substituer le mot *sujet* à celui d'*esclave*.

En tout Catherine se montrait beaucoup moins arbitraire que ses ministres ; le prince Potemkin particulièrement, dans ses faveurs comme dans ses rigueurs, se mettait sans scrupule au-dessus des lois, même de celles dont l'intérêt général exigeait le plus la stricte exécution. Je n'en citerai qu'un faible trait. M. de Jumilhac, pré-

senté par moi, était accueilli à Pétersbourg avec distinction, et le prince Potemkin, qui l'avait vivement pris en gré, apprenant qu'il voulait faire un court voyage à Constantinople et revenir ensuite en Russie, lui promit de le dispenser à son retour de toute *quarantaine*.

A cette époque les Français étaient, comme on le voit, très favorisés, et cependant on se montrait alors assez jaloux des succès militaires et politiques de la France, ainsi que des progrès de son influence. Lorsque le cabinet de Pétersbourg sut que la Suède venait d'accéder à notre alliance avec la Hollande, il fit éclater son humeur, au point de défendre aux Suédois d'acheter des grains et des chevaux en Russie. Pour la même cause, les ministres russes ne déguisèrent pas au ministre d'Espagne leur mécontentement; mais celui-ci soutint avec dignité notre ligue pacifique, qui réellement inspirait au gouvernement de Catherine plus de jalousie que d'inquiétude.

L'impératrice publia, cette même année, trois ordonnances importantes. Deux de ces ukases satisfirent pleinement les commerçans et les nobles; l'autre affligea le clergé de l'Ukraine et de la Petite-Russie, car il fut assimilé au clergé des autres parties de l'empire. Par-là, il perdit ses

propriétés et deux cent mille paysans qui enrichirent le domaine de la couronne.

Relativement au commerce, on nomma une commission de cinq négocians russes et de cinq étrangers, pour examiner et redresser les griefs dont le commerce s'était plaint.

Il l'ukase relatif aux nobles créait trente trois millions de billets de banque, dont vingt-deux devaient être prêtés à la noblesse pendant vingt années et à huit pour cent, de sorte qu'au bout de ce terme la dette devait se trouver éteinte.

On réunit à cette caisse de vingt-deux millions les quatre millions qui composaient le fonds d'une ancienne banque d'emprunt de la noblesse; les onze autres millions devaient être prêtés à sept pour cent aux marchands, comme aux nobles, avec hypothèque sur les terres de la noblesse et sur les maisons de la bourgeoisie.

La banque peut faire battre une monnaie de cuivre à son profit. Elle est autorisée à vendre son cuivre à l'étranger, afin d'attirer en Russie des espèces d'or et d'argent. Elle doit toujours avoir dans sa caisse une somme considérable de ces espèces, pour influer sur le change en faveur de la Russie et faire baisser l'agio entre les billets et les espèces. La circulation des billets ne pourra pas dépasser cent millions.

Le prince Wozenski s'était, dit-on, vivement

opposé à ce nouvel établissement, contre lequel il avait rédigé un long mémoire que l'impératrice accueillit assez mal. On m'assura que l'objet de ce mémoire était de prouver l'inconvénient d'augmenter ainsi la masse des papiers, qui inspiraient déjà peu de confiance, et dont la trop grande quantité amènerait promptement le discrédit. Déjà, dans plusieurs provinces, les billets de l'ancienne banque étaient refusés, ou bien on ne les acceptait qu'à perte.

Le prince Wczemski représentait aussi le danger d'augmenter les facilités que la noblesse ne trouvait déjà que trop pour se ruiner; enfin il annonçait qu'en amortissant en vingt ans, avec un si faible intérêt, le capital prêté, on favoriserait des spéculateurs qui enlèveraient ces billets pour les placer ailleurs avec avantage en rentes perpétuelles.

Cette opposition fut sans effet, parce que la plupart des membres du conseil de l'impératrice avaient tous un grand intérêt à voir réussir la création de cette banque qui les aidait momentanément à payer leurs dettes.

Mais, en général, cette opération fut désapprouvée par tous les négocians étrangers, qui regardèrent cet ukase comme contraire aux principes d'une bonne administration. Ils en trou-

vaient la rédaction obscure et l'exécution presque impraticable.

Bientôt l'impératrice fut distraite de ses occupations administratives par de nouvelles apparences de guerre. M. de Choiseul la croyait inévitable. Le ministère britannique, dans le dessein de faire échouer nos négociations de commerce, encourageait les Turcs à protéger les mouvemens hostiles des Tartares, des Lesghis et du pacha d'Achalzik. En amenant une rupture, l'Angleterre espérait arrêter les progrès de notre influence à Pétersbourg, ou bien anéantir celle que nous conservions à Constantinople.

Déjà tous ces mouvemens renouvelaient dans l'esprit de Catherine II d'anciennes méfiances contre nous, et j'obtenais plus rarement des conférences. Cependant cette princesse me montrait toujours personnellement la même bonté; elle me permit de dîner avec elle dans un nouveau palais construit par le prince Potemkin.

On y voyait une galerie entourée de colonnes, et d'une telle étendue qu'une table de cinquante couverts, placée à l'extrémité de cette galerie, était à peine aperçue de ceux qui entraient par l'autre extrémité.

Hors de cette galerie, on trouvait un jardin d'hiver si grand, qu'un temple placé au centre

de ce jardin n'y paraissait pas disproportionné, bien que dans sa rotonde cinquante personnes pussent être assises sans se gêner.

Là, ce prince nous fit entendre le concert le plus étrange : c'était une musique uniquement composée de cors, et dont chacun ne faisait jamais qu'une note, ce qui n'empêchait pas ces singuliers musiciens de jouer avec précision et rapidité des morceaux d'harmonie de la plus difficile exécution.

Le vice-chancelier donna aussi un grand souper à l'impératrice. Je désirais qu'il y invitât M. le comte de Castlines, qui venait d'arriver à Pétersbourg; mais, comme il n'avait pas encore été présenté, le comte Ostermann n'osait pas le prier. Je montrai à l'impératrice quelque regret de ce refus, et par ses ordres l'invitation fut faite.

Vers ce tems, après avoir célébré avec magnificence à Pétershoff les fêtes de la Saint-Pierre, Catherine, qui choisissait ordinairement ces jours solennels pour faire éclater sa générosité, donna au comte Bezborodko quatre mille paysans, au comte de Woronzoff une plaque de diamans et cinquante mille roubles. Elle nomma six sénateurs, et accorda à d'autres seigneurs plusieurs gouvernemens et un grand nombre de décorations.

A la grande surprise de la cour, on vit le favori Yermoloff attaquer le prince Potemkin dans l'esprit de sa souveraine, et miner visiblement son crédit. Le khan de Crimée, Sahim-Gheray, en perdant sa souveraineté, avait obtenu de l'impératrice la promesse d'une indemnité avec un traitement annuel et considérable; je ne sais par quelle raison les paiemens de cette pension se trouvèrent retardés.

Le khan, soupçonnant le prince Potemkin de détourner pour quelque autre emploi les sommes qui lui étaient destinées, se plaignit vivement de cette négligence ou de cette infidélité; et, pour faire parvenir sûrement ses plaintes à Catherine II, il s'adressa au favori Yermoloff, qui saisit cette occasion favorable pour irriter sa souveraine contre le ministre puissant qu'il se flattait un peu trop légèrement de renverser.

Tous ceux qui étaient mécontens de la hauteur du prince Potemkin se rallièrent à M. Yermoloff; et bientôt, de tous côtés, Catherine fut assaillie de délations contre l'administration du prince, qu'ils accusaient même de déprédations.

L'impératrice en conçut et en montra une humeur assez vive. Au lieu d'expliquer sa conduite et de se justifier, le prince fier et auda-

les comtes Schouvaloff, Besborodko, Woronzoff et Zavadoski.

Enfin, on apprit le départ soudain du prince Potemkin pour Narva: ses parens perdirent toute espérance, ses ennemis chantèrent victoire; les politiques expérimentés spéculaient; les courtisans changeaient de livrées.

Ainsi privé de mon plus ferme appui, et sachant que M. Yermoloff, me regardant comme l'intime ami du prince, était plus disposé à me nuire qu'à m'obliger, je craignais d'échouer dans une négociation qui n'éprouvait déjà que trop d'obstacles.

Cependant les ministres m'invitent à une conférence, leur accueil me semble plus amical, et à ma grande surprise, après une assez courte discussion et quelques objections de peu d'importance, ils m'accordent une diminution de droits sur nos vins de luxe, en me laissant même l'espoir d'obtenir de plus fortes concessions.

Je ne pouvais concilier cette réalisation des promesses du prince avec sa disgrace, dont personne ne doutait plus. Peu de jours après, tout m'est expliqué: un courrier de Czarskojeselo m'apprend que le prince Potemkin est revenu triomphant, qu'il m'invite à dîner, qu'il est plus en crédit que jamais, et que M. Yermoloff vient

obtenir une somme de cent trente mille roubles, quatre mille paysans, un congé de cinq ans et la permission de voyager.

Dans un empire absolu, la faveur et la disgrace se succèdent rapidement; et, sur ce théâtre mobile de la cour, la scène semble changer par un coup de baguette. Catherine II venait de choisir un nouvel aide de camp, M. Momonoff, jeune officier de la garde impériale, très distingué par les agrémens de sa figure et de son esprit.

Dès que j'arrivai chez le prince, il m'embrassa en me disant : « Vous ai-je trompé en rien, *batiouchka*? l'enfant m'a-t-il renversé? me suis-je perdu par mon audace? et vos plénipotentiaires se sont-ils montrés aussi récalcitrans que vous le croyiez? Au moins, pour cette fois, convenez, monsieur le diplomate, qu'en politique mes prédictions sont encore plus sûres que les vôtres. »

Le nouvel aide de camp de Catherine, protégé par le prince Potemkin, montrait des sentimens conformes aux siens. Il ne tarda pas à m'exprimer le désir de se lier avec moi. Ceux qui se trouvaient dans la même position que lui, restaient toujours au palais et ne dînaient chez personne. Mais l'impératrice lui permit d'accepter une invitation que je lui avais adressée; et,

pour mieux me marquer sa bienveillance, au moment où nous étions sortis de table, nous vîmes cette princesse dans sa voiture passer lentement devant le balcon de mes appartemens et nous saluer avec bonté.

Ce fut dans ce tems que le prince de Nassau m'écrivit de Varsovie, et me demanda s'il ne serait pas possible d'obtenir pour lui la permission de faire porter le pavillon russe aux bâtimens sur lesquels il désirait faire transporter dans l'Archipel et en France, par la mer Noire, les productions de ses terres.

J'en parlai au prince Potemkin; celui-ci m'assura que la chose était impossible. » Premièrement, dit-il, on n'accorde point le pavillon » russe aux étrangers; pour l'obtenir, il faut » être naturalisé en Russie et y posséder quelques terres. De plus, je vous dirai que l'impératrice a des prévenions assez fondées contre M. de Nassau, parce qu'il est allé dernièrement à Constantinople, et il y est montré très disposé à combattre avec les Turcs contre nous.

Malgré cette réponse, comme j'insistais assez vivement, ce prince, surpris de la chaleur de mes instances, me demanda par quel motif je me montrais si pressant dans mes démarches, en faveur d'une personne qui n'avait avec moi au-

cun lien de famille. » M. de Nassau n'est pas » même, ajouta-t-il, véritablement votre compa- » triote; par sa naissance il n'est point Français; » il s'est marié en Pologne, qui devient aujour- » d'hui sa patrie adoptive. »

Alors, pour lui expliquer le commencement de notre liaison, je lui racontai notre querelle, notre singulier duel, et le serment de fraternité d'armes que nous nous étions réciproquement fait après ce combat.

Il ne me répondit rien: mais, peu de jours après, il m'apprit que l'impératrice, voulant me donner une nouvelle preuve de sa bienveillance, m'autorisait à écrire au prince de Nassau qu'elle lui faisait présent d'une terre en Crimée, et lui accordait le pavillon russe pour ses bâtimens.

On jugera facilement de la surprise et de la satisfaction de M. de Nassau en recevant cette nouvelle si imprévue. D'après mon conseil, il écrivit au prince Potemkin, et le pria d'obtenir une autre faveur pour lui, celle d'être admis à présenter à l'impératrice l'hommage de sa respectueuse reconnaissance.

Cette princesse annonçait déjà publiquement son prochain voyage en Crimée; je devais l'y accompagner, et ce fut à Kieff que le prince de Nassau vint nous rejoindre.

Le prince de Ligne, qui devait aussi faire partie de notre impériale caravane, était arrivé à Pétersbourg: connu et fêté dans toutes les cours de l'Europe, il s'y faisait aimer par la douceur et la facilité de son caractère, par l'originalité de son esprit, par la vivacité de son imagination; il aurait animé la société la plus froide.

Brillant à la guerre par une bravoure chevaleresque, remarquable par l'étendue de ses connaissances militaires, historiques et littéraires, il écoutait et flattait la vieillesse, surpassait la jeunesse en légèreté, prenait sa part dans toutes les folies de son temps, dans toutes les guerres, dans toutes les fêtes. A cinquante ans il conservait encore une beauté noble; quant à son esprit, il s'était arrêté à vingt ans.

Affectueux avec ses égaux, populaire avec les classes inférieures, familier avec les princes et même avec les souverains, il mettait chacun à son aise, ne se gênait avec personne, faisait des vers pour toutes les femmes, adoré dans sa famille, il vivait avec ses enfans plutôt en compagnon qu'en père, semblait n'avoir jamais de secret pour personne, et jamais ne compromettait ceux qu'on lui confiait. Sa frivolité eût déparé ridiculement la vieillesse de tout autre; mais cette frivolité était si variée, si aimable, si

piquante et si exempte de toute malignité, qu'on aimait en lui jusqu'à ses défauts.

Il était en grande faveur auprès de l'impératrice; et, dès qu'il arriva, elle lui apprit qu'elle lui faisait don d'une terre en Crimée et située sur les bords de la mer Noire, au lieu même où l'on assurait que le temple desservi en Tauride par la princesse et prêtresse Iphigénie avait existé.

Depuis plusieurs années, j'étais intimement lié avec le prince de Ligne; aussi je jouis plus que personne du plaisir que me promettait un tel compagnon de voyage.

Plus ce voyage s'approchait, plus il me devenait nécessaire de hâter la conclusion des affaires dont j'étais chargé; car, une fois parti, tout aurait été suspendu; et, comme le baromètre politique est presque toujours au variable, un long délai, dans les circonstances où je me trouvais, pouvait facilement se convertir en véritable échec.

La marche triomphale de Catherine dans le midi, les troupes nombreuses rassemblées le long du Borysthène jusqu'aux bords du Pont-Euxin, devaient probablement réveiller les inquiétudes de la Porte ottomane, exciter ses alarmes, et ranimer les élémens de discorde que nous nous efforcions alors d'apaiser.

Je redoublai donc d'activité; M. le comte de Vergennes me seconda parfaitement; M. de Bulgakoff reçut l'ordre de s'entendre franchement avec M. de Choiseul, et tous deux parvinrent, au moins momentanément, à terminer les différends relatifs à la Géorgie.

Le divan promit de ne plus favoriser les Lesghis et les Circassiens; il défendit au pacha d'Achalzik d'encourager les brigandages des Tartares du Kuban, et d'envahir les Etats du roi de Géorgie, Héraclius, vassal de l'impératrice.

Ces ordres furent effectivement donnés, mais mal exécutés; car le pacha d'Achalzik, autrefois chrétien, souvent rebelle, ne s'était depuis peu soumis qu'à la condition de garder héréditairement son pachalik; ce qui rendait son obéissance douteuse et sa destitution très difficile.

La contestation qui existait à Pétersbourg relativement aux droits à payer par les gabarres françaises durait toujours; l'opiniâtreté du comte de Woronzoff la prolongeait. M. de La Galissonnière, commandant de notre escadre, se conduisit dans cette affaire avec une sagesse et une fermeté qui lui méritèrent les éloges de la personne même la plus prévenue contre nous, l'amiral anglais, Greig, qui commandait alors l'armée navale de Russie.

Enfin j'obtins une convention qui fixait avec modération les droits qu'on devait payer pour les marchandises chargées sur nos gabarres; et, relativement à notre frégate, il fut décidé qu'elle serait traitée sur tous les points, dans les ports russes, comme l'avait été précédemment la frégate anglaise sur laquelle était arrivé lord Cathcart, ambassadeur de la Grande-Bretagne en Russie.

Malgré cet accord, il s'éleva soudain une violente dispute entre les douaniers de Cronstadt et nos marins: M. Dahl, directeur de la douane, homme grossier dans ses procédés, prétendit faire visiter d'autorité nos gabarres.

Instruit de cet incident, et craignant les lenteurs accoutumées du comte de Woronzoff ou sa partialité, je pris le parti d'adresser directement mes plaintes à l'impératrice. Cette princesse me répondit sur-le-champ qu'elle était très mécontente de la conduite du directeur, et qu'elle allait lui envoyer les ordres les plus précis pour nous donner une pleine satisfaction. Tout obstacle étant alors levé, notre escadre mit à la voile et retourna en France.

Ce prompt et heureux dénouement fut pour moi, dans ce moment, une preuve marquante de crédit, et ne contribua pas faiblement à ren-

dre plus faciles mes négociations avec les ministres de Catherine.

Cette princesse me permit, peu de jours après, de dîner avec elle chez le prince Potemkin, de la suivre dans une course qu'elle fit pour visiter sa fabrique de poudre d'Octa, et de l'accompagner à Pella, nouvelle maison de plaisance qu'elle faisait construire.

Dans le même tems nous reçûmes, le comte de Cobentzel et moi, l'ordre de nous montrer réciproquement une pleine confiance. L'empereur voulait agir alors de concert avec nous pour maintenir la paix entre les Russes et les Turcs.

De ce moment nous eûmes pour adversaires actifs et constans les ministres d'Angleterre, de Prusse et de Portugal. Le Danemark et la Suède même montraient une méfiance qui n'était au vrai que trop justifiée par des souvenirs récens et par l'ambition des deux cours impériales.

Notre rapprochement avec elles, bien que pacifique, leur inspirait des craintes; ils se rappelaient que le gouvernement de Catherine avait prodigué des témoignages d'amitié au prince royal dans le moment où elle abandonnait la Prusse pour l'Autriche; au roi de Pologne, en lui promettant de défendre ses Etats qu'elle allait

partager ; enfin au grand seigneur, en signant avec lui un traité de commerce à l'instant même où elle s'emparait de la Crimée.

Ces souvenirs me laissaient aussi quelques inquiétudes. Cependant M. de Choiseul m'écrivit une dépêche tranquillisante, et d'un autre côté je sus, par M. le comte de Cobentzel, que l'empereur Joseph II, réellement piqué d'avoir facilité à l'impératrice l'acquisition de la Crimée, et de n'avoir, en retour, reçu de cette princesse aucun appui dans les contestations relatives à la Hollande et à la Bavière, était fort éloigné de vouloir désormais seconder ses vues d'agrandissement.

Le prince de Ligne avait annoncé à l'impératrice que l'empereur la rejoindrait dans sa route sur les rives du Borysthène, et le comte Romagerski, envoyé par le roi de Pologne, lui demanda pour ce monarque une entrevue près de Kieff; ce qui lui fut accordé.

Sur ces entrefaites, un courrier arriva de Turquie. Aussitôt le ministre d'Angleterre fut mandé au palais, où il resta enfermé plus d'une heure avec l'impératrice et le prince Potemkin; ce qui mit tout le corps diplomatique aux champs.

Moi, comme un autre, je m'épuisais en conjectures. Dieu sait combien de dépêches chiffrées

portèrent dans les cabinets européens: d'hypothèses et de prévisions chimériques! Heureusement le soir même je vis l'impératrice à l'Ermitage, et j'appris par elle que le seul objet de cette conférence avait été l'examen d'une collection curieuse de dessins nouvellement rapportés d'Egypte par le chevalier Worsley.

Notre départ devenait prochain; les conférences s'éloignaient; enfin j'en obtins une; mais j'éprouvai la même résistance sur la diminution des tarifs. On m'objecta le tort que la diminution de nos vins ferait au commerce des Espagnols et des Portugais, qui versaient beaucoup d'argent en Russie et en tiraient peu, tandis que nos marchandises de luxe, fort à la mode dans l'empire, en feraient exporter une grande quantité d'or dès que notre traité serait conclu.

Enfin, pour justifier les denteurs dont je me plaignais, les ministres m'allèguèrent le grand nombre d'affaires dont ils étaient chargés. De plus, ils m'assurèrent que les traités de l'Angleterre, de Naples et de Portugal, se trouvaient moins avancés que le mien. M. de Woronzoff termina la conférence en me promettant son *ultimatum;* mais en même tems il me déclara que nos vins de Champagne jouiraient seuls de quelque diminution de droits.

Que ne devais-je pas craindre dans un pays où tout se commençait, et où rien ne s'achevait! M. de Woronzoff d'ailleurs se disposait à faire un voyage en Finlande, et je regardais toutes ces tergiversations comme des ruses employées par les ministres qui m'étaient opposés, et dans le but de ne rien finir avant notre départ pour la Crimée.

J'en parlai vivement au prince Potemkin; il trouva comme moi ces délais indécens; mais, obligé lui-même de partir pour Kieff, il ne lui fut plus possible de m'aider à vaincre les difficultés de tout genre qu'on m'opposait.

Alors, ne voyant plus d'autre ressource, je résolus de me servir d'un nouvel intermédiaire pour faire parvenir par un moyen secret mes justes plaintes à l'impératrice: M. Momonoff s'était, depuis peu, lié intimement avec moi, et me montrait un grand désir de voir ma négociation heureusement terminée. Je lui écrivis que j'éprouvais de singulières contrariétés.

» Tandis, lui disais-je, que l'impératrice veut » que l'on hâte la conclusion d'un traité de com- » merce entre la France et la Russie, elle ignore » à quel point ses ordres sont mal exécutés. Ses » ministres, soit par prédilection pour l'Angle- » terre, soit par prévention contre la France, » soit enfin par tout autre motif, m'opposent

» obstacles sur obstacles, difficultés sur difficul-
» tés.

» On dirait qu'ils ne cherchent qu'à gagner du
» tems : celui de notre départ pour la Crimée
» approche ; et, si rien ne se termine avant cette
» époque, la volonté de l'impératrice sera sans
» effet ; enfin les ministres auront fait échouer
» une négociation dont le résultat devait être si
» utile à nos deux pays.

» J'en éprouve un vif chagrin ; il serait bien
» important que l'impératrice sût la vérité, et
» combien peu elle est obéie. Vous regarderez,
» j'espère, cet épanchement de ma confiance
» comme une vraie preuve de mon amitié. «

M. Momonoff me répondit » que tous ces dé-
» lais le contrariaient autant que moi, mais que
» sa position ne lui laissait malheureusement nul
» moyen de me seconder comme il l'aurait voulu,
» parce qu'il déplairait certainement à sa majes-
» té, s'il lui parlait des affaires dont elle ne lui
» avait pas permis de se mêler. «

Je le savais comme lui, et je n'attendais pas d'autre réponse ; mais en même tems j'étais bien sûr que, pour se faire honneur de cette réserve, il montrerait à sa souveraine ma lettre et la sienne ; or, c'était tout ce qu'il me fallait : le succès ne tarda pas à justifier mon attente.

M. de Vergennes venait de m'envoyer un contre-projet de traité, dont toutes les dispositions étaient sages, conciliantes et motivées avec une grande habileté. Je demandai une conférence aux ministres; et, contre leur coutume, ils me l'accordèrent dès le lendemain.

Il ne me fut pas difficile de voir que quelque impulsion secrète et puissante avait changé les dispositions des plénipotentiaires: M. de Woronsoff se montrait moins opiniâtre; le comte Bezborodko, plus pressé de conclure; le comte Ostermann, moins froid; M. de Markoff seul, qui remplaçait depuis peu M. Bacounin, m'opposait quelque résistance.

On discuta le projet de M. de Vergennes article par article, et avec un évident désir de conciliation. Enfin j'obtins presque tous les changemens que désirait ma cour. Il ne resta plus à lever que deux ou trois difficultés de peu d'importance, et relatives à quelques compensations demandées par les Russes en faveur de la diminution des droits sur nos vins, qu'ils consentaient à m'accorder.

J'envoyai cet *ultimatum* à M. de Vergennes, en le priant de remarquer combien il était nécessaire de ne pas perdre, par trop d'insistance sur des points peu essentiels, les avantages im-

menaces et réels que nous obtenions par cet *ultimatum*.

En effet on nous donnait l'avantage de payer les droits en monnaie du pays; ce qui faisait disparaître l'infériorité où jusque-là nous nous étions trouvés, relativement à l'Angleterre et aux autres puissances qui, ayant des traités avec la Russie, payaient sur toutes leurs productions un droit inférieur de douze et demi pour cent, à celui auquel étaient assujetties les nôtres.

Ce traité, tel qu'on nous l'offrait, nous assurait la jouissance de toutes les prérogatives, exemptions et droits accordés aux nations les plus favorisées, enfin la diminution d'un quart sur nos vins dans le sud de l'empire, et d'un cinquième dans le nord. De plus on accordait l'égalité pour nos savons avec ceux de Venise et de Turquie, et généralement la diminution d'un quart de droits sur toutes nos productions.

Il est vrai qu'on en exceptait les sels et les eaux-de-vie; mais cette exception était générale pour toutes les autres nations, parce que les sels sont une branche principale du commerce de Crimée, et que les eaux-de-vie, étant fabriquées en Russie et affermées, rapportaient à la couronne un revenu annuel de cinquante millions.

» Nous devons, je crois, disais-je au ministre, » nous contenter de telles concessions et de la

» diminution proposée sur nos vins; car, malgré » leur cherté, leur débit s'accroît, tandis que » celui des vins d'Espagne et de Portugal dimi- » nue. Songez d'ailleurs que le mois de novem- » bre s'avance, que l'impératrice doit partir les » premiers jours de janvier, et que, si votre ré- » ponse définitive ne m'arrive pas avec une ex- » trême diligence, nos adversaires auront atteint » le but où tendaient leurs lenteurs; la négocia- » tion sera interrompue par un long voyage et » probablement manquée; car, malgré les succès » que viennent d'obtenir MM. de Choiseul et de » Bulgakoff par un accord conclu avec la Porte, » l'horizon est encore très orageux.

» On continue à me faire les protestations les » plus pacifiques; cependant, sous prétexte d'en- » tourer de magnificence la marche triomphale » de l'impératrice, une armée nombreuse se ras- » semble dans le midi.

» Les ministres prussiens et suédois préten- » dent que Catherine II, bien qu'elle ajourne » son plan d'invasion de la Turquie, veut pour- » tant poser la première pierre d'un nouvel em- » pire, et que, possédant déjà quelques parties » de l'ancien empire grec, telles que la Tauride, » la Géorgie, le Bosphore Cimmérien et l'Ibérie, » elle doit faire couronner, à Khérson, empereur » des Grecs, son petit-fils Constantin, avec l'es-

»poir que, cette proclamation rallumant dans »toute la Grèce le désir de secouer le joug ot»toman, le colosse turc se trouvera tôt ou tard »miné et ruiné par les désastres d'une longue »guerre civile.«

Ce projet me semblait alors chimérique; mais il ne devait pas le paraître aux Turcs, et leur inquiétude suffisait pour amener une rupture. Alors la méfiance contre nous se réveillerait en Russie, et ne nous laisserait plus aucun espoir de renouer nos négociations commerciales.

Le traité de M. Fitz-Herbert s'avançait rapidement; mais, lorsqu'il se croyait au moment de le conclure, il rencontra subitement un obstacle inattendu, qu'il ne lui fut pas possible de surmonter.

Il faut savoir que, dans le tems où les plénipotentiaires russes me proposèrent d'insérer dans notre traité une stipulation par laquelle le roi déclarerait reconnaître les principes de la neutralité armée, je refusai en son nom d'y consentir, à moins que l'impératrice ne s'engageât solennellement à ne faire ni renouveler de traités avec aucun autre gouvernement sans exiger de lui la même reconnaissance.

Lorsqu'on en vint avec M. Fits-Herbert à cette disposition, il se récria, ainsi que je l'avais pré-

vu, contre une disposition si nouvelle, et voulut exiger qu'on la supprimât, parce que jamais, disait-il, son gouvernement n'y acquiescerait.

Les plénipotentiaires lui répondirent qu'il était impossible d'obtempérer à sa demande, parce qu'à cet égard l'impératrice avait contracté avec plusieurs grandes puissances des engagemens irrévocables.

De ce moment les conférences cessèrent, la négociation échoua, et on convint seulement de prolonger de trois mois l'existence de l'ancien traité qui expirait, afin de donner au gouvernement anglais le tems nécessaires pour faire connaître sa résolution définitive.

A cette époque, Catherine II éprouva, dans son intérieur, d'assez vives contrariétés. Elle voulait emmener avec elle, dans le midi, ses petits-fils Alexandre et Constantin. Le grand-duc et la grande-duchesse, qui ne devaient pas être du voyage, se plaignirent vivement de cette séparation. La contestation devint vive; mais une petite vérole volante, dont les jeunes princes furent atteints, força l'impératrice à les laisser près de leurs parens.

Dans le même tems, une scène assez scandaleuse surprit et affligea la cour: après le spectacle de l'Ermitage, la princesse de Wurtemberg, belle-sœur de la grande duchesse, au lieu

de la suivre selon sa coutume, courut dans l'appartement de l'impératrice, se jeta à ses pieds et implora sa protection contre son mari, qui lui faisait subir, disait-elle, les traitemens les plus durs; elle déclara qu'il lui était désormais impossible de supporter des outrages et une tyrannie qui redoubleraient probablement de violence, dès que l'impératrice serait partie.

Il fallait que ses plaintes eussent été accompagnées de circonstances et de détails bien graves; car le même soir, après cet entretien, Catherine écrivit une lettre sévère au prince de Wurtemberg, en lui ordonnant de quitter son service, de s'éloigner de ses Etats et de partir pour l'Allemagne.

La princesse resta à l'Ermitage, où sa majesté lui fit préparer un appartement. Le grand-duc et la grande-duchesse se montrèrent profondément affligés de la méfiance injuste que leur avait montrée, dans une circonstance si importante, la duchesse de Wurtemberg, leur sœur.

Le mois de décembre s'était écoulé; je ne recevais aucune nouvelle. Les Anglais et leurs partisans, qui désiraient que ma négociation échouât, triomphaient; mais enfin, le 6 janvier 1787, un courrier de M. de Vergennes arriva;

je rédige sur-le-champ les articles dont ce ministre proposait le changement ou l'addition; le 7 je demande une conférence; le 8 elle a lieu.

Je lis aux plénipotentiaires une note destinée à leur prouver la justice et la modération des propositions nouvelles que j'étais chargé de leur présenter. Leurs objections furent légères et courtes. Ils semblaient avoir reçu l'ordre secret de terminer. Cependant ils insistaient pour obtenir que leurs fers fussent traités plus favorablement que ceux des autres nations, condition sans laquelle, à leur avis, nous devions perdre la forte diminution de droits qu'ils nous avaient accordée sur nos vins et sur nos savons.

M. de Vergennes m'avait précédemment autorisé à céder sur ce point important, mais seulement à la dernière extrémité. Or, voyant que les plénipotentiaires se montraient pressés de conclure, je résolus de profiter de ces dispositions; et, au lieu de faire connaître l'autorisation que j'avais reçue, je persistai à refuser toute faveur exclusive pour les fers russes, au détriment des fers des autres nations, ce qui nuirait trop gravement aux fers de la Suède, notre alliée; je pris même sur moi de déclarer

que cette difficulté suffirait pour m'empêcher de signer.

Cette hardiesse me réussit; les plénipotentiaires, ne voulant pas rompre, se contentèrent de la stipulation qui traitait leurs fers comme ceux de la nation la plus favorisée. En faveur de cette égalité ils confirmèrent la diminution des droits sur nos vins et sur nos savons, telle que nous l'avions obtenue.

Ainsi, nous trouvant tous animés du même désir de conclure, après deux heures de conférence, nous nous accordâmes sur tous les points. Le 9, on rédigea les actes; enfin, le jeudi 11 janvier 1787, nous étant réunis, nous signâmes le traité, que j'envoyai le 14 par un courrier à M. de Vergennes.

Le 17 janvier je me rendis à Czarskojeselo, d'où je partis avec l'impératrice le 18 pour la Crimée; heureux d'avoir contribué à former un lien avantageux et solide entre le roi et une souveraine qui, professant une vive amitié pour lui, me comblait de bontés.

Il était difficile de commencer un plus curieux et plus grand voyage sous de meilleurs auspices, et de voir ainsi régner un plus parfait accord entre mes devoirs et ma reconnaissance.

A peine parvenu à terminer une longue, importante, difficile négociation, et à vaincre les obstacles que m'avaient suscités, d'une part l'activité jalouse des négocians anglais, et de l'autre la dispositition peu bienveillante des ministres russes, une nouvelle carrière s'offrait à moi.

Destiné par le sort à me trouver sans cesse dans les positions les plus variées, je devais, à la suite du char de triomphe de Catherine, traverser avec elle son vaste empire, visiter cette Tauride fameuse dans la fable, dans l'histoire, et que l'audace d'une femme venait d'enlever aux farouches enfans de Mahomet.

Je devais être témoin des hommages que lui prodigueraient sur la route une foule d'étrangers attirés, comme ils le sont toujours, par l'éclat d'une grande puissance et d'une haute fortune; un roi de Pologne, jadis aimé et couronné, puis récemment dépouillé d'une partie de ses Etats par cette impérieuse souveraine; enfin l'héritier des Césars, l'empereur d'Occident, qui, abaissant son diadème, et déposant momentanément la pourpre, venait se mêler aux courtisans de la victorieuse impératrice, pour resserrer avec elle les liens d'une alliance également redoutable à la liberté polonaise,

à la sécurité prussienne et au repos de l'Europe.

A la fois courtisan et négociateur, il m'était prescrit de cultiver de plus en plus la faveur de Catherine et de surveiller en même tems avec activité les desseins et les actions de cette princesse ambitieuse, qui, couvrant alors de troupes nombreuses les rives du Borysthène et les bords de la mer Noire, semblait, de concert avec son allié Joseph II, menacer d'une prochaine et totale destruction l'empire ottoman.

Pour remplir cette curieuse et singulière mission, je partais sans légation, sans bureaux, sans secrétaire. Là, j'allais me voir au milieu d'une suite non interrompue de courses, de fêtes, d'audiences publiques, de cercles et de jeux, sans pouvoir jouir ni de quelque liberté pour observer, ni de quelques momens de solitude pour méditer et pour me rendre compte de ce qui aurait pu frapper mon regard et mon esprit.

Rien ne ressemble moins aux voyages ordinaires que ceux d'une cour : voyageant seul, on voit les hommes, les pays, les usages, les établissemens, tels qu'ils sont; mais, en accompagnant un monarque, on voit tout apprêté, déguisé, fardé; rien n'est naturel, tout est offi-

ciel; on ne rencontre guère ainsi dans les paroles et dans les actions plus de vérité que l'on n'en trouve dans les manifestes dictés par la politique.

Vainement on annonce que toute étiquette sera bannie de ces majestueuses parties de plaisir; la gêne existe toujours là où règne une si grande inégalité; on ne peut s'arrêter où l'on veut, s'occuper de ce qui attache, approfondir ce qu'on vous force d'effleurer.

Tout pour un voyageur libre est objet d'amusement, d'instruction et de curiosité; mais, lorsqu'on suit une cour, elle seule devient l'objet de la curiosité générale; c'est elle et non le pays qui est le vrai spectacle; elle ne va pas voir les hommes et les peuples, ce sont eux qui accourent en foule sur son passage, et le bruit perpétuel des acclamations volontaires ou commandées laisse peu de place au doux charme des entretiens et des réflexions.

Aussi, dans ce voyage de huit cents lieues, je ne m'attendais pas plus à voir dans leur état naturel les lieux et les hommes, qu'un habitant de nos villes ne pourrait se flatter de connaître les mœurs de nos villageois, s'il ne les avait jamais observées qu'à l'Opéra.

Au reste, presque toujours l'illusion est plus

attrayante que la réalité, et certainement le tableau magique qu'on offrait à chaque pas à Catherine II, et que je vais essayer d'esquisser, sera, pour beaucoup d'esprits, plus curieux par sa nouveauté que les relations bien plus utiles, à d'autres égards, de quelques savans qui ont parcouru et observé philosophiquement cette vaste Russie, sortie si récemment des ténèbres et devenue tout à-coup si puissante et si colossale dès son premier essor vers la civilisation.

Un mois avant notre départ pour la Crimée, j'avais vu, à mon grand regret, le prince de Ligne s'éloigner de nous pour aller porter à l'empereur Joseph II l'itinéraire de l'impératrice. Il ne nous rejoignit qu'à Kioff, nous ramenant ses compagnes ordinaires, la gaîté franche et piquante, la grace noble et naturelle, cette facilité d'humeur qui n'appartient qu'aux hommes spirituels et bienveillans, et cette variété féconde dans l'imagination, qui ne permet jamais à la conversation de languir, et qui, dans une cour même, en dépit de l'étiquette, ne laisse pas la plus petite place à l'ennui.

Le 17 janvier 1787, M. Fitz-Herbert, le comte Cobentzel et moi, après avoir dîné à Pétersbourg chez le consul de l'empereur, nous par-

times pour Czarskojeselo, où nous trouvâmes l'impératrice assez silencieuse et rêveuse, contre sa coutume.

Elle était contrariée de ne pouvoir emmener avec elle les grands-ducs Alexandre et Constantin; de plus son aide de camp favori, le comte Momonoff, avait un peu de fièvre, et Catherine éprouvait ce qui arrive à toutes les personnes trop constamment favorisées par la fortune: les plus légères contrariétés sont pour elles des chagrins et même des surprises.

Elle nous reçut bien, mais parla peu, et nous fit jouer avec elle au loto: ce qui, je crois, lui était bien rarement arrivé. Sa majesté s'aperçut promptement de l'ennui que me causait cet insipide jeu; je m'endormais malgré moi: elle m'en fit quelques plaisanteries; et, pour me tirer d'embarras, je lui dis ces vers que j'avais composés à Paris pour madame la maréchale de Luxembourg, femme célèbre par son esprit, et qui montrait une singulière passion pour ce triste amusement.

Le loto, quoi que l'on en dise,
Sera fort long-tems en crédit;
C'est l'excuse de la bêtise,
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau ;
L'amour-propre, si despotique,
Dépose son sceptre au lato.

Esprit, bon goût, grace et saillie ;
Seront nuls tant qu'on y jouera.
Luxembourg, quelle modestie !
Quoi ! vous jouez à ce jeu-là ?

Le cercle fut court ; à huit heures on nous congédia. Nous nous réunîmes dans l'appartement de M. le comte de Cobentzel, et là nous ne fûmes pas plus gais. Ce grand voyage, dont l'annonce et l'espoir avaient si vivement excité notre curiosité, semblait nous peser au moment où nous allions l'entreprendre ; on eût dit que c'était un pressentiment des longs orages et des terribles révolutions qui ne tardèrent pas à le suivre.

Cependant aucun de nous ne prévoyait que cette marche triomphale de la Cléopâtre du Nord serait à peu près l'époque d'un aussi grand bouleversement que l'avait été le voyage de la Cléopâtre d'Egypte, après lequel on vit la chute de la république romaine, la naissance de l'empire, une guerre civile qui ébranla le monde,

et l'établissement d'une longue et sanglante tyrannie.

A ces deux époques si éloignées, les catastrophes furent pareilles, quoique les causes fussent très diverses, et le sang inonda également la terre, pendant la première pour l'asservissement des peuples, et durant la seconde pour leur émancipation.

Au reste, ce grand et terrible avenir était encore couvert pour nous d'un voile épais, et notre tristesse momentanée s'expliquait par des motifs très naturels, très vulgaires, et fort étrangers à ces hautes prévisions.

Fitz-Herbert, dont le caractère mélancolique et indépendant se trouvait gêné à la cour, quittait avec peine Pétersbourg, et s'éloignait à regret d'une dame russe qu'il aimait tendrement, ainsi que d'un ami intime, M. Ellis, l'un des plus aimables hommes de l'Angleterre.

Moi, j'étais fort préoccupé de quelques lettres qui m'étaient récemment arrivées de France : le bandeau des illusions, jeté sur nos yeux par M. de Calonne, commençait à tomber; tout annonçait en France une grande crise, que ce ministre audacieux et léger accélérait par la témérité des mesures qu'il proposait pour l'éloigner.

D'ailleurs, en commençant un voyage de quatre cents lieues, pour aller en Crimée et de quatre

cents autres lieues pour revenir à Pétersbourg, toute correspondance cessait presque pour moi, et je ne devais recevoir que rarement et à de longs intervalles des nouvelles de ma femme, de mes enfans, de mon père, de mon gouvernement, et de tous les objets de mes affections; c'était enfin un redoublement d'absence.

Le comte de Cobentzel était le seul de nous trois qui conservât son inaltérable gaîté; la cour semblait son élément, et tous ses assujettissemens étaient autant d'attraits pour lui.

Au reste, nous étions jeunes; dans le printems de la vie, les soucis ne laissent pas plus de traces dans le cœur que de rides sur le front, et notre mélancolie ne fut qu'un léger nuage, qui, à notre réveil, avait disparu comme les songes de la nuit.

Le 18 janvier 1787, nous nous mîmes en route: l'impératrice fit monter dans sa voiture mademoiselle Protasoff et le comte Momonoff, qui ne la quittaient jamais, le comte Cobentzel, le grand-écuyer Narischkin et le grand-chambellan Sabouwaloff. Dans le second carrosse, on plaça Fitz-Herbert et moi avec les comtes Tchernichoff et d'Anhalt.

Le cortège était composé de quatorze voitures, de cent vingt-quatre traîneaux et de quarante

supplémentaires. Cinq cent soixante chevaux nous attendaient à chaque poste.

Le froid s'élevait à dix-sept degrés; la route était superbe; le traînage rendait notre course rapide; nos voitures, montées sur de hauts patins, semblaient voler.

Pour nous garantir du froid, nous étions tous enveloppés dans de vastes fourrures de peaux d'ours, que nous portions par-dessus des pelisses plus fines et plus précieuses; nous avions, sur nos têtes des bonnets de martre. Avec ces précautions nous ne nous apercevions point du froid, lors même qu'il montait à vingt ou vingt-cinq degrés. Dans les maisons où l'on nous logeait, les poêles nous donnaient plutôt lieu de craindre l'excès de la chaleur que celui du froid.

A cette époque des jours les plus courts de l'année, le soleil commençait bien tard à nous éclairer, et au bout de six ou sept heures il disparaissait, et faisait place à la plus obscure nuit. Mais, pour dissiper ces ténèbres, le luxe oriental ne nous laissait pas manquer de clartés: à de très courtes distances et des deux côtés de la route, on avait élevé d'énormes bûchers de sapins, de cyprès, de bouleaux, de pins, qu'on livrait aux flammes; de sorte que nous parcourions une route de feux, plus brillans que les

rayons du jour; c'était ainsi que la fière autocratrice du Nord, au milieu des plus sombres nuits, voulait et commandait *que la lumière se fît.*

A soixante-douze verstes de Péterabourg, nous nous arrêtâmes, pour dîner, dans une petite ville neuve et jolie, nommée Rejestwensk. Là, sa majesté, revenue tout-à-fait à sa gaîté naturelle, daigna me parler avec une extrême obligeance de la satisfaction que lui donnait la conclusion du traité de commerce signé, peu de jours avant, par ses ministres et par moi.

Cette relation deviendrait monotone, si, voyageur trop scrupuleux, je parlais de toutes les villes et bourgs que nous traversions, et où nous nous arrêtions pendant le cours d'une si longue route; je ne citerai que celles dont la grandeur, l'antiquité, la richesse et l'histoire, peuvent être dignes de quelque attention.

La première partie de ce voyage, commencé au milieu d'un rigoureux hiver, ne doit pas faire craindre au lecteur l'abus des descriptions. Une seule suffira: nous traversions de vastes plaines couvertes de neige, des forêts de sapins, dont les branches hérissées de glaçons offraient quelquefois, au reflet des rayons du soleil, l'éclat du cristal et du diamant.

Dans cette saison, toute la Russie différait peu

de la froide Sibérie ; chaque animal restait dans son étable, chaque habitant dans ses foyers, près de son poêle. De rapides traîneaux sillonnaient seuls en tous sens ces plaines solitaires et glacées pour porter dans toutes les villes, de l'est à l'ouest et du sud au nord, les productions diverses de l'agriculture et de l'industrie. Ces innombrables traîneaux, semblables à des flottes de barques légères, traversaient avec une incroyable célérité ces plaines immenses, qui n'offraient alors que l'aspect d'une mer glacée.

On peut juger facilement du contraste étrange que présentait au milieu de cette mer de neige une route embrasée de mille feux, que parcourait majestueusement le cortège nombreux de l'illustre souveraine du Nord, avec tout le luxe de la cour la plus magnifique.

A peu de distance des bourgs et des villes, cette route solitaire se peuplait d'un foule innombrable de citadins et de villageois, dont la curiosité bravait la rigueur du froid, et qui saluaient leur souveraine par les plus vives acclamations.

L'ordre constant que l'impératrice avait établi dans sa vie habituelle pour l'emploi de ses journées, variait le moins possible dans ses voyages : à six heures elle se levait et travaillait avec ses ministres ; elle déjeûnait ensuite et nous

recevait. On partait à neuf heures, et on s'arrêtait à deux pour dîner. Nous remontions ensuite en voiture, et nous nous arrêtions à sept heures.

Partout elle trouvait un palais ou une élégante maison préparée pour la recevoir. Nous dînions avec elle tous les jours. Après quelques momens employés à la toilette, sa majesté venait nous retrouver dans son salon, causait, jouait avec nous, et à neuf heures se retirait pour travailler jusqu'à onze.

Dans toutes les villes, on nous assignait quelques logemens commodes chez de riches habitans; mais, dans les bourgs, je fus obligé de coucher chez des paysans, où la chaleur de leurs maisons étroites et closes était si excessive, qu'on ne pouvait y dormir. Une petite lucarne étroite éclaire faiblement une chambre basse, que remplit presque totalement un énorme poêle, entouré de bancs de bois placés près des cloisons; c'est sur ce poêle que couchent le paysan, sa femme et ses enfans, privés d'air et n'ayant pour lumière qu'une branche de bois résineux enflammé.

Le second jour de notre route, j'étais placé avec M. Fitz-Herbert dans la voiture de l'impératrice. La conversation fut vive, gaie, variée,

et ne tarit pas. Sa majesté nous raconta qu'ayant appris qu'on la blâmait généralement d'avoir permis à un capitaine de vaisseau de se marier avec une négresse, elle avait répondu: „*Vous „voyez bien que c'est un effet de mes vues ambi„tieuses contre les Turcs, puisque j'ai fait célébrer „avec éclat le mariage de la marine russe avec la „mer Noire.*"

Elle se plaisait beaucoup à nous parler souvent de la barbarie, de la mollesse, de l'ignorance des musulmans, et de la stupide existence de leurs sultans, dont l'horizon ne s'étendait pas plus loin que les murs de leur harem. „Ces „despotes imbéciles, disait-elle, exténués par „les voluptés du sérail, dominés par leurs ulé„mas, et captifs de leurs janissaires, ne savent „ni penser, ni parler, ni administrer, ni com„battre; leur enfance est éternelle."

Elle prétendait que des eunuques, qui veillaient constamment la nuit auprès du grand-seigneur, poussaient leur vigilante, servile et sotte attention, jusqu'à le réveiller lorsqu'on croyait s'apercevoir qu'il faisait quelque mauvais rêve; attention moins dangereuse, mais tout aussi spirituelle que celle de l'ours pour son ami, si plaisamment racontée par La Fontaine.

L'entretien, étant, quelques momens après,

tombé sur l'étendue de l'empire, sur la variété des peuples qui l'habitaient, et sur les obstacles nombreux que Pierre le Grand et ses successeurs avaient dû rencontrer pour civiliser tant d'hommes de mœurs diverses, Catherine nous raconta avec détail un voyage qu'elle avait fait le long des rives du Wolga.

„Il règne, disait-elle, une telle abondance „dans ces contrées, que les progrès de l'indus„trie y devaient être nécessairement très lents; „car on n'y sent presque jamais l'aiguillon du „besoin, et cet aiguillon seul peut exciter le „peuple au travail. Quand même, ajoutait-elle, „les habitans voisins de ce grand fleuve négli„geraient leurs champs fertiles et leurs trou„peaux nombreux, la pêche seule les empêche„rait de mourir de faim, et j'ai vu cent vingt „personnes suffisamment nourries par une assez „grande quantité de sterlets, dont la totalité ne „revenait pas à plus de trente cinq sous."

Tout cela pouvait être vrai; mais la cause réelle de cette lenteur de la civilisation est l'esclavage du peuple: l'homme serf, qu'aucune fierté ne soutient, qu'aucun amour-propre n'excite, abaissé presqu'au rang des animaux, ne connaît que des besoins physiques et bornés; il n'élève pas ses désirs au-delà de ce qui est strictement nécessaire pour soutenir sa triste exis-

tence et pour payer à son maître le tribut qui lui est imposé.

Le pays que nous traversions, au commencement de ce voyage, offrait à notre attention peu d'aspects variés; ce n'étaient que forêts et marais glacés. Le seul gouvernement de Pétersbourg contenait soixante-douze mille arpens de bois. Mais la consommation, que le climat rend indispensable, s'était si considérablement élevée, qu'on commençait à s'apercevoir de la diminution de ces bois, et l'impératrice avait défendu par un ukase qu'on en coupât annuellement plus de la trentième partie.

Hors les sujets politiques, tous ceux qui peuvent animer une conversation furent successivement traités et soutenus par l'impératrice avec beaucoup de naturel, de raison et de gaîté, de sorte que la journée parut très courte, et que, sans l'avoir mesurée, nous arrivâmes à Porkhoff, ville remarquable, dont le prince Repnin, gouverneur de la province, nous fit les honneurs avec un faste assez vaniteux.

Ce prince, qui avait mérité quelque renom à la guerre, s'était fait haïr en Pologne par un orgueil également injurieux pour les Polonais et pour le roi. Un trait suffira pour peindre sa hauteur insultante: Un jour, à Varsovie, le roi

Stanislas assistait à la représentation d'une pièce de théâtre; le premier acte était joué lorsque l'ambassadeur russe arriva dans sa loge: choqué de voir qu'on ne l'avait pas attendu, il fait baisser la toile, et ordonne de recommencer la pièce.

Par de pareilles injures, une haine profonde contre la Russie s'était enracinée dans les cœurs polonais. Un peuple fier peut se résigner à être vaincu, mais jamais à se voir humilié. On est conquis par la force, mais on n'est subjugué que par la douceur, la justice et la générosité.

Les Russes étaient tellement habitués à ces manières outrageantes et humiliantes en Pologne, que M. de Stackelberg, qui était cependant plus affable et beaucoup moins orgueilleux que le prince Repnin, déployait encore à Varsovie des formes plus royales que diplomatiques. On m'a raconté que le baron de Thugut, voyageant en Pologne et voulant présenter ses hommages au roi Stanislas, vit, lorsqu'il entra dans la salle d'audience, un homme richement décoré, qu'entouraient les plus grands personnages de la cour; il le prit pour le monarque, et s'avança en lui faisant les trois grandes révérences d'usage. Chacun s'aperçut de son erreur, excepté qu'il se méprenait, et lui montra dans un coin de la salle le véritable roi, causant fami-

lièrement avec deux ou trois personnes. M. de Thugut, un peu piqué des plaisanteries répétées qu'on lui faisait sur sa méprise, s'en vengea assez plaisamment: étant admis le soir à jouer avec le monarque et avec l'ambassadeur, il affecta de se tromper, et jeta deux fois sur la table un valet, tandis qu'il fallait jeter un roi; son partner le lui ayant reproché, il s'écria: » Pardonnez-moi; je ne sais ce qui m'arrive aujourd'hui: voilà trois fois que je prends un » valet pour un roi. «

Porkhoff est une ancienne ville, située sur la Schelonia: au commencement du quatorzième siècle, elle fut rançonnée par les Lithuaniens. Dans le quinzième, les Novogorodiens l'avaient entourée de fortes murailles; ils y construisirent pour sa défense une forte citadelle. Les Suédois s'en emparèrent en 1606, et la rendirent peu de tems après aux Russes. Cette ville contenait près de six mille habitans et quatre cents marchands, qui envoyaient à Pétersbourg du lin et du blé par la Schelonia et par l'Ilmen.

Comme je n'ai pas le dessein de faire ici un ennuyeux cours de géographie, je me hâterai d'arriver à Smolensk, n'ayant pas la présomption de croire qu'on veuille me suivre dans les villages et bourgs où nous nous arrêtions deux fois par jour, et qui devenaient, à leur grande

surprise, le séjour momentané d'une cour pompeuse.

Leurs pauvres et rustiques habitans, rassemblés en foule malgré la rigueur du froid, restaient patiemment, avec leur barbe hérissée de glace, autour du petit palais bâti au milieu de leurs murs par une sorte de féerie, et dans lequel le cortège joyeux de l'impératrice, assis à une table somptueuse ou sur les coussins de vastes et commodes divans, ne s'apercevait ni de la dureté du climat ni de la pauvreté du pays, trouvant partout une douce chaleur, des vins exquis, des fruits rares et de mets recherchés; enfin, échappant même à ce vieux enfant de l'uniformité, à l'ennui, par tous les plaisirs variés que sait donner à un cercle nombreux une femme aimable, *quand même* elle est reine et despote.

Je ne crois pas inutile de rapporter ici un fait en apparence assez peu curieux, mais qui doit cependant donner une assez juste idée de l'esprit de Catherine. Un jour, comme j'étais assis vis-à-vis d'elle dans sa voiture, elle me montra le désir d'entendre quelques morceaux de poésies légères que j'avais composées.

La douce familiarité qu'elle permettait aux

personnes qui voyageaient avec elle, la présence de son jeune favori, le souvenir de ceux qui l'avaient précédé, sa philosophie, sa gaîté, ses correspondances avec le prince de Ligne, Voltaire et Diderot, ne pouvant me faire penser qu'elle dût être choquée de la liberté d'un conte galant, je lui en récitai un qui était à la vérité un peu libre et gai, mais cependant assez décent dans ses expressions pour s'être vu bien accueilli à Paris par le duc de Nivernais, par le prince de Beauvau, et par des dames dont la vertu égalait l'amabilité.

A ma grande surprise, je vis soudain la riante voyageuse reprendre la physionomie d'une majestueuse souveraine, m'interrompre par une question tout-à-fait hors de propos, et changer ainsi le sujet de la conversation.

Quelques minutes après, pour lui faire sentir que j'avais compris la leçon, je la priai d'entendre une autre pièce de vers d'un genre très différent, et à laquelle elle prêta la plus obligeante attention: comme elle voulait qu'on respectât ses faiblesses, elle prenait soin de les couvrir d'un voile de décence et de dignité.

Cette anecdote me rappela ce que mon frère avait dit, avec tant de justesse et d'originalité, en parlant de l'indulgence des femmes tout-à-fait

vertueuses, et de la sévérité apparente de celles qui l'étaient moins. » Là, disait-il, où la vertu » règne, la bienséance est inutile. «

Nous nous amusions quelquefois, dans nos soirées, à jouer au secrétaire, à faire des énigmes, des charades, des bouts-rimés. Un jour M. Fitz-Herbert me proposa ceux-ci: *amour, frotte, tambour, note.* Je les remplis ainsi:

*De vingt peuples nombreux Catherine est l'*amour:
Craignez de l'attaquer; malheur à qui s'y frotte
La renommée est son tambour,
*Et l'histoire son garde-*note.

Cette bagatelle eut beaucoup de succès, et peut-être reçut plus d'éloges que n'en aurait recueillis une belle ode: à la cour et en voyage, on n'est pas difficile.

La gloire acquise et une fortune constante devraient rendre insensible aux traits de l'envie, et aux sarcasmes que lance perpétuellement la malignité des petits esprits contre les grandes renommées. Cependant l'impératrice était, sur ce point, semblable à Voltaire; les plus légers coups d'aiguillon blessaient sa vanité: comme elle avait de l'esprit, elle affectait d'en rire; mais on voyait bien que ce rire était un peu forcé.

Elle savait qu'alors beaucoup de gens, surtout en France et à Paris, regardaient encore la Russie comme un pays asiatique, pauvre, plongé dans l'ignorance, les ténèbres et la barbarie; que l'on y affectait de confondre la nouvelle et européenne Russie avec l'asiatique et rustique Moscovie.

L'ouvrage de l'abbé Chappe, quelle croyait composé par les ordres du duc de Choiseul, lui pesait encore sur le cœur, et son amour-propre était sans cesse tourmenté par la causticité de Frédéric II, qui se plaisait à parler avec une amère ironie des finances de Catherine, de sa politique, de la mauvaise tactique de ses troupes, de la servitude de ses peuples et du peu de solidité de sa puissance.

Aussi très souvent cette princesse, faisant allusion à ces traits satiriques, ne nous parlait de son vaste empire qu'en l'appelant *son petit ménage*. » Comment trouvez-vous, disait-elle, *mon petit ménage?* N'est-il pas vrai qu'il se meuble » et s'agrandit peu à peu? Je n'ai pas beaucoup » d'argent, mais il me semble qu'il n'est pas mal » employé. «

D'autres fois, m'adressant la parole: » Je parie, monsieur le comte, que dans ce moment-» ci vos belles dames, vos élégans et vos savans

» de Paris, vous plaignent beaucoup de voyager » dans le pays des ours, chez des Barbares, » avec une ennuyeuse czarine. Je respecte vos » savans, mais j'aime mieux les ignorans; moi, je » ne veux tout bonnement savoir que ce qui » est nécessaire pour la conduite de *mon petit* » *ménage.* «

» Votre majesté se divertit à nos dépens, lui » répliquai-je; vous savez mieux que personne » ce que pense de vous la France. Voltaire est » pour votre majesté un assez brillant et clair » interprète de notre opinion et de nos senti- » mens. Vous pourriez plutôt être quelquefois » mécontente de l'espèce de crainte et de jalou- » sie que donne aux plus grandes puissances » l'accroissement prodigieux de *votre petit mé-* » *nage.* «

» Oui, me disait-elle parfois en riant, vous ne » voulez pas que je chasse de mon voisinage vos » enfans, les Turcs: vous avez là, en vérité, de » jolis élèves; ce sont des disciples qui vous font » honneur. Si vous aviez de pareils voisins, en » Piémont ou en Espagne, qui vous portassent » annuellement la peste, la famine, et s'ils vous » tuaient ou vous enlevaient tous les ans une » vingtaine de millie hommes, trouveriez vous » bon que je les prisse sous ma protection? Je

» crois que c'est bien alors que vous me traite» riez de Barbare. »

Mes réponses sur ce point étaient assez difficiles; je m'en tirais de mon mieux par les lieux communs du maintien de la paix et de la conservation de l'équilibre de l'Europe.

Au reste, comme c'étaient des propos interrompus, des plaisanteries, et non des conférences politiques, mon embarras à cet égard durait peu, et quelques saillies gaies suffisaient pour me délivrer du pénible soin de couvrir de belles phrases une ineffaçable tache; car, à mon avis, c'en était une imprimée sur les grandes couronnes que cette aveugle et fausse politique qui les rend amies et presque tributaires de ces féroces et stupides Maures, Tunisiens, Algériens, Arabes ou Turcs, tour à tour l'opprobre ou l'effroi du monde civilisé.

Avant d'arriver à Smolensk, nos journées furent ainsi partagées: la première à Sélogorodetz, la seconde à Porkhoff, la troisième à Bejanitsi, la quatrième à Veliki-Louki, la cinquième à Vélijé, la sixième à Smolensk. Indépendamment d'un grand nombre de villages, dans cet espace de cent soixante-douze lieues, nous ne traversâmes qu'un petit nombre de villes, Sophia, Rojestwensk, Louga, Porkhoff, Veliki-Louki et Vélijé.

Les plus remarquables étaient Torkhoff, dont nous venons de parler; Velki-Louki, dont le nom signifie *grand arc*, et qui lui fut donné à cause des sinuosités de la rivière Lova, qui passe près de ses murs. Son existence est connue depuis le douzième siècle: dévastée tour à tour par les Novogorodiens, par les princes russes qui se livrèrent si long-tems des combats acharnés, brûlée par eux, ravagée par les Lithuaniens, elle tomba, dans le seizième siècle, sous le joug du féroce czar Ivan Vasilléwitz.

Conquise depuis par le roi de Pologne, Battori, elle ne fut rendue à la Russie qu'en 1582. Plus tard le faux Démétrius la livra aux flammes; elle resta neuf ans déserte, et fut repeuplée par des Cosaques du Jaïck et du Don, sous le règne du czar Michel Féodorowits. Elle est fortifiée; la rivière Lova la traverse. Elle contient trois églises. Le commerce des cuirs l'enrichit; on y compte vingt-sept tanneries.

Vélijé contient six cents maisons et cinq mille habitans: long-tems polonaise, elle fut réunie à l'empire avec la Russie-Blanche. Son territoire est fertile en chanvre, en lin et en blé. Elle a un grand commerce avec Riga par la Dwina. On y voyait quatre églises grecques, une catholique, et quatre autres consacrées au culte de diverses sectes.

Enfin Poretchié, qui n'a été érigée en ville qu'en 1775. En peu d'années sa prospérité s'accrut tellement qu'on y comptait, à l'époque de notre passage, cinq cents maisons, trois églises de pierre, et plus de trois mille habitans. La rivière Casplia, qui coule sous ses murs, tombe dans la Dwina. Cette communication avec Riga doit l'enrichir rapidement.

Le nom de Smolensk est imprimé dans le souvenir des Français par de glorieuses victoires et par de grands malheurs. Les flammes auxquelles ses propres habitans vaincus la livrèrent, éclairèrent le triomphe du plus célèbre guerrier des tems modernes; et, à son retour, les ruines de cette cité en cendres furent le sinistre monument qui marqua l'époque de la destruction de ses armées et de la ruine de l'empire fondé par cet homme extraordinaire, dont la vie héroïque et courte retrace dans un seul tableau, et en peu d'années, les triomphes des consuls de Rome, la gloire des législateurs de l'antiquité, les conquêtes d'Alexandre, de César, de Trajan, de Charlemagne, les désastres de Cambyse, les revers de Charles XII et la triste fin de Prométhée.

Smolensk, capitale d'un gouvernement, ne le cède en ancienneté à aucune ville de Russie;

comme Novogorod, elle était déjà florissante avant l'arrivée de Rurik.

En 862, Oskold la trouva riche et très peuplée; long-tems indépendante de Kioff et de Novogorod, elle fut soumise à cette dernière ville par Oleg, et se vit depuis réunie au grand-duché de Kioff, lorsque les grands-ducs transférèrent leur trône dans cette dernière cité.

En 996, le grand Wladimir la donna à son fils, et dès-lors elle eut ses princes particuliers. Dans le douzième siècle elle fut érigée en évêché. Long tems victime des guerres civiles, les Tartares, en 1339, l'assiégèrent de concert avec le grand-duc de Moscou; ils ne purent la prendre, mais ils dévastèrent son territoire.

Peu d'années après, la peste la dépeupla totalement; elle devint la proie de plusieurs princes et grands-ducs, qui se l'enlevèrent tour à tour. Les Lithuaniens la conquirent dans le seizième siècle, à la fin duquel on la fortifia. Dans le dix-septième siècle, le roi de Pologne, Sigismond, s'en rendit maître; mais elle fut reprise par le czar Alexis Michaélowitz, et réunie pour toujours à la Russie.

Smolensk est située sur la pente de la rive gauche du Dniéper ou Borysthène, et divisée en deux parties; elle est entourée par une forte

muraille et défendue par une citadelle. Ses murs ont près de deux lieues de circonférence.

On y remarquait d'assez beaux bâtimens occupés par les tribunaux, par l'archevêque, par le gouverneur; un couvent d'hommes deux monastères de filles; sept églises en pierre, cinq en bois, une très belle cathédrale.

On me dit que sa population s'élevait à douze mille ames. Hors de la ville, on voyait d'assez grands faubourgs, contenant plus de six cents maisons. Le commerce de Smolensk avec Riga et avec la Pologne était, à l'époque où je la vis, dans une grande activité, qui a dû prendre un prompt développement par les progrès de la culture et de la civilisation des provinces méridionales de l'empire.

Smolensk se trouve à six cent quatre-vingt-neuf verstes de Pétersbourg et à trois cent cinquante de Moscou (quatre verstes font à peu près une lieue). Les deux parties de cette grande ville communiquaient entr'elles par un pont flottant.

Le gouvernement de Smolensk est compté au nombre des plus riches provinces de l'empire. Sa richesse due à l'agriculture, est moins sujette que toute autre aux vicissitudes qu'éprouve

la richesse industrielle dans les empires despotiques.

Les fruits et les grains de toute espèce que produit cette contrée ne peuvent manquer de débouchés, puisque Smolensk est le point central de la communication établie entre la mer Noire et la mer Baltique.

Une noblesse nombreuse habite Smolensk, et y remplit les principales charges de l'administration. La partie qui ne se trouve ni noble ni esclave, est marchande. Sous le règne de Catherine, les limites de la servitude ont été peu à peu resserrées; et celles de la liberté se sont progressivement étendues.

La position de cette ville est très pittoresque: la beauté du Dniéper, la rapidité de ses eaux, qui annoncent presque dès sa source la majesté qu'il déploie à Kioff, et qui s'accroît jusqu'à sa chute dans le Pont-Euxin, l'escarpement de son rivage, les bâtimens en amphithéâtre qui le décorent, les ravins inégaux que la nature a placés dans les flancs de cette montagne, les maisons, les jardins, les vergers dont ils sont ornés, offrent le point de vue le plus singulier au voyageur, qui franchissant les voûtes hardies de ses ponts, aperçoit au-dessous de lui, au

fond d'un abîme, cette ville artistement dessinée.

La neige qui couvrait encore la terre ne nous permit de voir ce tableau piquant qu'à travers un voile; cependant, malgré cette enveloppe uniforme et triste, il était impossible de ne pas être frappé du changement de sol, dès qu'on quitte le gouvernement de Pétersbourg, et surtout depuis une chaîne de hauteurs qui s'élève après Porkhoff, et qui offre un point d'autant plus remarquable, que c'est du sein de cette chaîne que prennent leur source la Dwina, le Wolga et le Borysthène, versant leurs eaux, l'une dans la mer du Nord, les deux autres dans la mer Caspienne et dans la mer Noire.

Néanmoins, comme on y arrive de tous côtés par une longue pente presque insensible, ces hauteurs ne paraissent à l'œil que des collines, quoique ce soit peut-être un des points les plus élevés de l'Europe.

Nous avions parcouru près de deux cents lieues en six jours: l'impératrice était fatiguée. Cependant il était difficile de voyager, dans une saison plus rigoureuse, avec plus de commodité, de promptitude, de magnificence et de plaisir: le froid avait disparu sous la multitude des pré-

cautions; la distance avait été absorbée par la légéreté des traîneaux, et la longueur des nuits effacée par la clarté des immenses bûchers allumés de trente en trente toises.

Mais comme il fallait partout tenir une cour, être en représentation, examiner les établissemens, donner des audiences, recevoir des plaintes, remédier à des abus, donner des leçons utiles et des récompenses encourageantes, il restait peu de momens pour se délasser.

En voiture même l'impératrice, qui ne se reposait de régner que pour travailler à plaire, faisait une dépense continuelle de grace, d'esprit et de gaîté, genre d'occupation très aimable, mais qui ne peut se soutenir si long tems sans quelque fatigue.

Catherine résolut donc de s'arrêter trois jours à Smolensk; ce qui retarda notre arrivée à Kioff, où une foule de voyageurs de toutes les parties de l'Europe l'attendaient.

Sa majesté, après avoir rempli ses devoirs religieux à la cathédrale, se renferma dans son palais; mais le lendemain elle reçut la noblesse, les autorités, la corporation des marchands, le clergé, et donna le soir un grand bal, où trois cents dames, richement parées, nous prouvè-

rent les progrès qu'avait faits déjà dans les provinces de l'empire, l'imitation du luxe, des modes et des graces qu'on admire dans les plus brillantes cours de l'Europe. La superficie en tout offrait l'image de la civilisation; mais, sous cette écorce légère, l'observateur attentif retrouvait encore facilement la vieille Moscovie.

L'archevêque de Mohiloff vint faire sa cour à l'impératrice. Je fus surpris de sa tournure plus martiale qu'ecclésiastique. »Ne vous en »étonnez pas, me dit Catherine: il a été long-tems »capitaine de dragons; en cette qualité, je vous »conseille de vous confesser à lui.»

Le bon prélat nous prouva qu'il se ressouvenait encore de son ancien métier; car il nous accompagna à cheval jusqu'à Kioff, en faisant au galop ses trente-cinq lieues par jour, sans se plaindre ni de la fatigue ni de la glace.

Je vis avec plaisir la fin de ces trois journées, qu'il plaisait à l'impératrice d'appeler jours de repos, et qui, étant sans relâche employées aux audiences et à la représentation, me semblaient bien plus fatigans que les jours de voyage.

Ne valait-il pas bien mieux, en effet, se voir traîné rapidement sur la glace dans une douce

et large voiture, étant bien assis, vêtu commodément, et avec une société aimable, instruite et gaie, que de rester debout et en grand habit pendant toute une matinée et une partie de l'après-midi, au milieu de vastes salons, à recevoir des corporations, à écouter de longues et flagorneuses adresses, et de plus à entendre dans une église grecque la monotone mélodie du plain-chant?

Remarquez que dans ces églises l'usage des messes basses et courtes n'existe pas, et qu'il est défendu de s'asseoir; ce qui au reste serait impossible, parce qu'on n'y trouve ni bancs ni chaises. Il faut avouer que les Latins prennent un peu plus leurs aises que les Grecs pour suivre la voie du salut. Les offices du rit grec sont bien plus longs que les nôtres; enfin nous n'avons qu'un carême, et ils en observent quatre chaque année.

Nous nous remîmes en route, et, après dix jours de marche, nous arrivâmes, le 4 février 1787, à Kioff, antique capitale des premiers czars de Russie. Cette ville est située sur le Borysthène, à près de quatre cents lieues de Pétersbourg. C'était le terme de la première partie de notre voyage, et nous devions y sé-

journer jusqu'au moment où la fonte des glaces laisserait libre la navigation du fleuve; ce qui probablement ne pouvait pas arriver avant la fin d'avril.

De Smolensk à Kioff, malgré l'uniformité des aspects qu'une neige épaisse offrait à nos regards, il était facile de s'apercevoir que les villages étaient plus nombreux et plus peuplés, à mesure que nous descendions vers le midi. Avant d'arriver à Kioff, nous traversâmes dix villes: Mscislaff, Tscherikoff, Novomest, Starodoub, Novogorod-Severski, Soznitsa, Betzna, Tschernigoff, Péjin, Kozélits.

Nous vîmes à Mscislaff deux couvens catholiques et une grande école de jésuites. Cet ordre, exilé de tous les royaumes de l'Europe, avait conservé un asile en Russie; on ne croyait point que les intrigues de ces moines pussent y être dangereuses, puisqu'ils ne pouvaient sortir des deux ou trois villes qu'on leur avait assignées pour leurs résidences.

D'ailleurs, comment aurait-on pensé que leur influence politique ou religieuse pût s'étendre dans un pays où le souverain, la cour, la noblesse et le peuple étaient si fortement attachés

à une Eglise séparée depuis tant de siècles de l'Eglise romaine?

Mais, après la mort de Catherine, on n'imita point sa prudence prévoyante: les jésuites, à force de souplesse et d'intrigues, obtinrent l'autorisation de filtrer dans l'intérieur de l'empire; il s'en établit même à Pétersbourg et à Moscou; et comme rien ne peut arrêter l'ambition de cette milice turbulente, si funeste à tous les gouvernemens qui l'ont protégée, elle a trouvé le moyen, par ses sourdes menées et par son mystérieux prosélytisme, de semer la désunion dans plusieurs familles, et de donner au gouvernement des inquiétudes fondées. Enfin la patience de l'empereur Alexandre s'est lassée, et ce monarque, peu d'années avant sa mort, a chassé de ses Etats cette pernicieuse et incorrigible congrégation.

Mscislaff, comme toutes les autres villes que nous avions parcourues, n'offrirait à celui qui voudrait en connaître l'histoire, qu'une suite non interrompue de calamités causées par les rivalités des Lithuaniens, des Tartares, des Polonais, des princes russes qui les conquéraient, les perdaient et les ravageaient tour à tour.

Dans le dix-huitième siècle, le territoire de

Mscislaff devint le théâtre de la guerre entre les Russes et les Suédois; enfin, en 1772, elle rentra avec la Russie-Blanche sous la domination des Russes.

Nous vîmes encore à Kritscheff une école tenue par des jésuites. En 1708, près de cette ville, Charles XII traversa la rivière de Soja pour se rendre à Pultawa, où la fortune, jusque-là toujours favorable, devait si cruellement détruire ses illusions, renverser sa puissance et ternir sa gloire.

A Tscherikoff, l'impératrice a permis aux juifs de tenir une école et d'avoir une synagogue.

Novogorod-Severski, bâtie par le grand-duc Jaroslaff, dans le onzième siècle, est située sur la Desna. Elle fut appelée Severski, c'est-à-dire *septentrionale*, parce que les Sarmates, peuples du Nord, étaient venus habiter dans son voisinage sur les bords de la Desna. Elle est riche, peuplée et commerçante.

Partout l'impératrice, loin de se borner à des phrases banales, questionnait avec soin les autorités, les évêques, les propriétaires, les marchands, sur leur situation, leurs moyens, leurs vœux et leurs besoins: c'était ainsi qu'elle se

faisait aimer et qu'elle laissait à la vérité quelque issue pour arriver près d'elle, pour lui découvrir les énormes abus que tant de gens étaient intéressés à lui cacher.

„On en apprend plus, me disait-elle un jour, „en parlant à des ignorans de leurs propres affaires, qu'en s'adressant aux savans, qui n'ont „que des théories, et qui seraient honteux de „ne pas vous répondre avec de ridicules assertions sur des choses dont ils n'ont aucune connaissance positive. Que je les plains, ces pau„vres savans! ils n'osent jamais prononcer ces „quatre mots: *je ne sais pas*, qui sont si com„modes pour nous autres ignorans, et qui nous „empêchent parfois de prendre de dangereuses „décisions; car, dans le doute, il vaut mieux „ne rien faire que de mal faire.“

A ce propos, elle me raconta un trait fort singulier de M. Mercier de La Rivière, écrivain d'un talent distingué. M. de La Rivière, ancien intendant à la Martinique, avait publié à Paris un ouvrage qu'on estime encore aujourd'hui; il était intitulé: *de l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*. Ce livre obtint un brillant succès par sa conformité aux principes des économistes, qui étaient alors fort en vogue.

Comme Catherine II désirait connaître leur système, elle avait fait inviter ce publiciste à faire un voyage en Russie, en l'assurant qu'il y recevrait une juste indemnité pour sa complaisance. C'était à l'époque où Catherine devait faire son entrée solennelle à Moscou; elle lui fit dire de l'attendre dans cette capitale.

„M. de La Rivière, me dit l'impératrice, se „mit en route avec promptitude; et, dès qu'il „fut arrivé, son premier soin fut de louer trois „maisons contiguës, dont il changea précipitam„ment toutes les distributions, convertissant les „salons en salles d'audiences, et les chambres „en bureaux.

„Le philosophe s'était mis dans la tête que je „l'avais appelé pour m'aider à gouverner l'em„pire, et pour nous tirer des ténèbres de la „barbarie par l'expansion de ses lumières. Il „avait écrit en gros caractères sur les portes de „ses nombreux appartemens: *département de „l'intérieur, département du commerce, départe„ment de la justice, département des finances, bu„reaux des impositions, etc.*; et en même tems „il adressait à plusieurs habitans russes ou étran„gers, qu'on lui indiquait comme doués de quel„que instruction, l'invitation de lui apporter

„leurs titres pour obtenir les emplois dont il „les croirait capables.“

„Tout ceci faisait un grand bruit dans Mos„cou, et comme on savait que c'était d'après „mes ordres qu'il avait été mandé, il ne man„qua pas de trouver bon nombre de gens cré„dules, qui d'avance lui faisaient leur cour.

„Sur ces entrefaites j'arrivai, et cette comédie „finit. Je tirai ce législateur de ses rêves; je „m'entretins deux ou trois fois avec lui de son „ouvrage, sur lequel j'avoue qu'il me parla fort „bien; car ce n'était pas l'esprit qui lui man„quait. La vanité seule avait momentanément „troublé son cerveau. Je le dédommageai con„venablement de ses dépenses. Nous nous sé„parâmes contens; il oublia ses songes de pre„mier ministre, et retourna dans son pays en „auteur satisfait, mais en philosophe un peu „honteux du faux pas que son orgueil lui avait „fait faire.“

Ce fut en faisant allusion à cette anecdote que l'impératrice écrivit à Voltaire: „M. de La Ri„vière est venu ici pour nous législater. Il nous „supposait marcher à quatre pattes, et très po„liment il s'était donné la peine de venir de la „Martinique pour nous dresser sur nos pieds „de derrière.“

C'était le célèbre Diderot qui avait inspiré à cette princesse le désir de connaître M. de La Rivière. Diderot lui-même vint à Pétersbourg. Il plut beaucoup à Catherine par la vivacité de son esprit, par l'originalité de son génie et de son style, par sa véhémente et rapide éloquence.

Ce philosophe, qui ne méritait peut-être guère ce beau nom, puisqu'il était intolérant dans son incrédulité et presque ridiculement fanatique du néant, aurait dû pourtant, moins qu'un autre, avec son ame de feu, croire que cette ame n'est que matière.

Au reste, son nom semble avoir survécu à la plus grande partie de ses écrits. On les vante plus qu'on ne les lit. Il parlait bien mieux qu'il n'écrivait: le travail refroidissait son inspiration; dans ses livres il est fort au-dessous de nos grands écrivains; mais, dans sa conversation, il était doué d'une chaleur qui entraînait; la force des expressions qu'il trouvait sans les chercher, ne laissait pas le tems d'apprécier la justesse ou la fausseté de sa pensée; on la croyait grande parce qu'elle était éclatante et revêtue d'images: c'était le génie du paradoxe et le prophète du matérialisme.

„Je m'entretins long-tems et souvent avec lui, me disait Catherine, mais avec plus de curio-

„sité que de profit. Si je l'avais cru, tout au„rait été bouleversé dans mon empire; législa„tion, administration, politique, finances, j'aurais „tout renversé pour y substituer d'impraticables „théories.

„Cependant, comme je l'écoutais plus que je „ne parlais, un témoin qui serait survenu nous „aurait pris tous deux, lui pour un sévère pé„dagogue, et moi pour son humble écolière. „Probablement il le crut lui-même; car au bout „de quelque tems, voyant qu'il ne s'opérait „dans mon gouvernement aucune des grandes „innovations qu'il m'avait conseillées, il m'en „montra sa surprise avec une sorte de fierté „mécontente.

„Alors, lui parlant franchement, je lui dis: „*Monsieur Diderot, j'ai entendu avec le plus grand* „*plaisir tout ce que votre brillant esprit vous a* „*inspiré; mais avec tous vos grands principes,* „*que je comprends très bien, on ferait de beaux* „*livres et de mauvaise besogne. Vous oubliez dans* „*tous vos plans de réforme la différence de nos* „*deux positions: vous, vous ne travaillez que sur* „*le papier, qui souffre tout; il est tout uni, sou*„*ple, et n'oppose d'obstacles ni à votre imagina*„*tion ni à votre plume, tandis que moi, pauvre* „*impératrice, je travaille sur la peau humaine,* „*qui est bien autrement irritable et chatouilleuse.*

„Je suis persuadée que dès-lors il me prit en „pitié, me regardant comme un esprit étroit et „vulgaire. Dès ce moment il ne me parla plus „que de littérature, et la politique disparut de „nos entretiens.“

Malgré ce peu de succès, l'auteur du *Père de famille*, de la *Vie de Sénèque*, et l'un des fondateurs d'un grand monument, l'*Encyclopédie*, eut plus à se louer de la Russie que de la France; car dans son pays il fut jeté en prison, tandis que l'impératrice acheta cinquante mille francs sa bibliothèque qu'elle lui laissa, et fit pour lui l'acquisition d'une maison à Paris.

Je ne crois pas hors de propos de donner ici, à l'appui de cette anecdote, les extraits de deux lettres de Catherine à Voltaire, et de la réponse de celui-ci.

„Monsieur, ma tête est aussi dure que mon „nom est peu harmonieux. Je répondrai par „de la mauvaise prose à vos jolis vers. Je n'en „ai jamais fait, mais je n'en admire pas moins „pour cela les vôtres. Ils m'ont si bien gâtée, „que je ne puis presque en souffrir d'autres. „Je me renferme dans ma grande ruche: on ne „saurait faire différens métiers à la fois.

„Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une bi-

„bliothèque m'attirerait tant de complimens. „Tout le monde m'en fait sur celle de M. Di„derot. Mais avouez, vous à qui l'humanité en „doit pour le soutien que vous avez donné à „l'innocence et à la vertu dans la personne des „Calas, qu'il aurait été cruel et injuste de sé„parer un savant d'avec ses livres."

AUTRE LETTRE DE CATHERINE.

„La lueur de l'étoile du Nord n'est qu'une „aurore boréale. Les bienfaits répandus à quel„ques centaines de lieues, et dont il vous plaît „de faire mention, ne m'appartiennent pas. Les „Calas doivent ce qu'ils ont reçu à leurs amis; „M. Diderot la vente de sa bibliothèque, au „sien; mais les Calas et les Sirven vous doivent „tout. Ce n'est rien que de donner un peu à „son prochain de ce dont on a un grand superflu; mais c'est s'immortaliser que d'être l'avo„cat du genre humain, le défenseur de l'inno„cence opprimée."

RÉPONSE DE VOLTAIRE.

»Que votre majesté impériale me pardonne. »Non, vous n'êtes point l'*aurore boréale*, vous »êtes assurément l'astre le plus brillant du Nord,

» et il n'y en a jamais eu d'aussi bienfaisant que » vous. Andromède, Persée et Calisto, ne vous » valent pas. Tous ces astres-là auraient laissé » Diderot mourir de faim. Il a été persécuté » dans sa patrie, et vos bienfaits viennent l'y » chercher. «

Tous les souverains de ce tems voyaient nos parlemens accuser et condamner les ouvrages hardis des philosophes, et cependant ils courtisaient ces mêmes philosophes, qu'ils regardaient comme les dispensateurs de la renommée. Catherine et Frédéric surtout étaient insatiables de célébrité; comme les dieux de l'Olympe, ils aimaient à s'enivrer d'encens; c'était pour en obtenir qu'ils le prodiguaient eux-mêmes à Voltaire, à Rousseau, à Raynal, à D'Alembert et à Diderot.

On a beau faire, on vit dans l'atmosphère de son siècle; on est entraîné par son tourbillon; et ceux mêmes qui se sont tant affligés de sa marche, ont été les premiers à l'accélérer.

Toute la noblesse suivait leur exemple, et ce n'est qu'après avoir ainsi consolidé les fondations de l'édifice d'un nouvel ordre social, qu'ils ont conçu le projet chimérique de le renverser, oubliant que l'esprit humain, comme le tems, marche toujours en avant et ne recule jamais.

On peut arranger le présent, embellir l'avenir; tout dans la nature peut se modifier, hors le passé, qui ne doit jamais renaître; c'est pour nous le véritable néant, un nombre qui n'a d'existence que dans nos souvenirs.

La crainte très raisonnable que montrait Catherine II pour tout ce qui pouvait l'entraîner dans la route périlleuse des innovations, me rappelle la colère qu'elle m'exprima contre un pauvre médecin de son empire, M. Samoïloff, qui venait de s'aviser, me dit-elle, de traiter la peste comme la petite vérole, et de l'inoculer dans l'espoir de l'affaiblir graduellement: il en avait fait l'essai sur lui même, et se l'était donnée plusieurs fois; il demandait la permission de généraliser cette dangereuse expérience: le bon docteur, au lieu de pension et de brevet d'invention, reçut la semonce que méritait sa charitable folie.

Ce fut le maréchal Romanzoff, gouverneur de la province, qui reçut à ses limites l'impératrice. Ce vieux et célèbre guerrier portait sur ses traits l'empreinte de son caractère: on y voyait ce mélange de modestie et de fierté qui annonce toujours le vrai mérite; mais il y perçait aussi une teinte d'amertume et de mécontentement

tesent excités en lui par les préférences et par l'immense crédit accordés au prince Potemkin.

La rivalité de commandement divisait ces deux généraux; c'était une lutte constante entre la gloire et la faveur, et, comme il n'arrive que trop souvent, la faveur triomphait toujours.

Le maréchal n'obtenait rien pour son gouvernement; ses travaux languissaient; ses troupes n'avaient que de vieux habits; ses officiers sollicitaient en vain de l'avancement: toutes les graces, tous les encouragemens pleuvaient sur les armées que commandait, sur les provinces que gouvernait le favori premier ministre.

L'impératrice trompée attribuait à l'indolence du maréchal le triste état où elle trouvait ses troupes, ses ouvrages et son administration, tandis qu'elle louait avec enthousiasme la situation florissante des gouvernemens du prince et la rapidité magique de ses créations.

D'ailleurs Catherine était reine, et femme: l'ancien favori la lonait, la remerciait perpétuellement; le vieux gagneur de batailles se plaignait toujours: aussi elle attendait le retour de l'un avec impatience et n'écoutait l'autre qu'avec humeur.

En approchant de Kioff, on éprouve cette sorte de respect qu'inspirent toujours les débris des tems antiques. La situation pittoresque de cette vieille cité ajoutait à cette impression: en la voyant, on se rappelait qu'elle avait été le fragile berceau d'un empire immense, long-tems plongé dans les ténèbres, et qui, depuis un siècle, en est sorti si colossal et si formidable.

Ce fut des murs de Kioff que partirent les premières armées qui ébranlèrent le trône des empereurs d'Orient, et les princes qui enfoncèrent leurs lances dans les portes dorées de la ville de Constantin. Ce fut à Kioff qu'une princèse grecque porta le flambeau de l'Evangile, qui se répandit avec rapidité jusqu'aux contrées glacées du pôle. Ce sera peut-être enfin de Kioff que s'élanceront les armées vengeresses qui chasseront d'Europe les féroces musulmans, et qui par-là favoriseront les efforts de l'héroïque Grèce; trop long-tems abandonnée au joug intolérable et à la féroce cruauté de ses oppresseurs.

Le nom de Kioff, suivant M. Tatischeff, vient du mot sarmate *kivi*, qui veut dire *montagne*. Elle est effectivement bâtie sur des hauteurs assez escarpées. Suivant d'autres auteurs, un prince slave, *Kii*, lui donna son nom. On fait remonter sa fondation à l'an 430. Tributaire

des Kozars, elle secoua leur joug sous le règne d'Oskold et de son successeur Oleg: depuis, elle resta sous la domination des princes russes.

A la fin du dixième siècle, son territoire fut ravagé par les Petschenegues. Peu d'années après, un usurpateur s'en empara; mais il en fut chassé définitivement en 1037, par le grand-duc Jaroslaff-Wladimirowitz, qui la déclara capitale de l'empire de Russie.

Cet empire fut, plus long-tems que tous les autres Etats de l'Europe, en proie à l'anarchie causée par la discorde perpétuelle des grands. Plusieurs princes se disputèrent la possession de Kioff, la pillèrent, la brûlèrent, la perdirent et la reprirent tour à tour.

En 1239, le khan des Tartares, Batti, s'empara de cette capitale. Les musulmans en restèrent les maîtres pendant quatre-vingts années Elle fut momentanément reprise par les Lithuaniens; mais le khan de Crimée, Menguircï, la prit, démolit ses fortifications, et emmena tous ses habitans en esclavage.

Dans le dix-septième siècle, elle tomba sous le pouvoir des Polonais. Le czar Alexis Michaelowitz l'enleva au roi de Pologne, Casimir; enfin, par le traité de 1686, elle fut rendue définitivement à l'empire de Russie.

Kioff est située au bord du Dniéper, sur une colline qui s'élève perpendiculairement, en quelques endroits, à quarante sagènes ou toises au-dessus du niveau de l'eau; ce qui lui donne un aspect très imposant lorsqu'on la voit de la rive opposée, et lui conserve une apparence de son ancienne majesté.

On peut juger de cette antique splendeur par la description qu'en fait un auteur du onzième siècle: elle contenait déjà trois cents églises; on y tenait trois foires par an, et sa population, dit cet écrivain, nommé Eggard, était innombrable. Cent ans après, un incendie la dévasta et y détruisit six cents églises.

Elle occupait encore, lorsque je la vis, un vaste terrain, mais qui n'offrait à nos regards qu'un bizarre mélange de ruines majestueuses, de misérables baraques, de quelques vastes couvens, de plusieurs églises à clochers dorés, et de nombreux palais ou bâtimens en pierre commencés, mais dont la plupart étaient loin d'être achevés.

Le terrain sur lequel Kioff est bâtie la divise naturellement en trois parties. L'une est composée de la forteresse de Petchersky, et de ses faubourgs; la seconde contient l'ancienne ville, et la troisième, les nouvelles maisons construites dans les fonds qui se trouvent près du Borys-

thène: on appelle ce dernier quartier Podol; quelques-uns le nomment Kioff inférieure; chacune de ces parties est entourée de remparts qui communiquent entr'eux par des retranchemens.

Petschersky est défendue par de bons ouvrages: on voit dans cette forteresse un magnifique couvent de moines, fondé en 1160; son antiquité et les restes mortels de plusieurs martyrs conservés dans ses vastes catacombes, l'ont rendue un objet de dévotion: il y vient de nombreux pélerins.

L'ancienne Kioff est située sur la montagne du côté du nord, et séparée de la forteresse par un profond fossé. C'est là qu'on voit la cathédrale dédiée à sainte Sophie, et près de cette église le monastère de Saint-Michel.

Au pied de la montagne, sur un terrain uni et au bord du fleuve, le quartier de Podol, ou Kioff inférieure, est habité par les bourgeois et vivifié par les marchands. Nous y avons remarqué le monastère de Bratski, dans lequel est une école où l'on enseigne le grec, le latin, le français et l'allemand, ainsi que les élémens des sciences.

Les environs de Kioff sont parsemés de plu-

sieurs ermitages et monastères, dont les situations sont agréables et variées; on y distingue entr'autres le monastère de Vouidoubets, dont le nom rappelle une antique tradition. Le prince Wladimir, disent les vieilles chroniques, ayant reçu le baptême, résolut de détruire les temples païens et les idoles; il ordonna donc de traîner l'idole principale, qui se nommait *Péroun*, jusqu'au bord du Dniéper, et de la jeter dans ce fleuve.

Le peuple, attaché par son ancienne superstition au culte de cette idole, éclatant en sanglots et suivant en foule sur la rive l'idole, que le courant emportait, lui criait: *Péroun, Péroun, vouidoubey*, c'est-à-dire: *Péroun, Péroun, sors de l'eau.*

Or, par l'effet du hasard, l'idole s'arrêta près du rivage, à l'endroit où l'on bâtit le monastère dont nous parlons; ce qui depuis rendit toujours ce lieu sacré pour le peuple crédule: les moines favorisèrent cette superstition en donnant le nom de Vouidoubets à l'église et au couvent fondés sur la plage où l'idole Péroun s'était arrêtée.

Lorsque nous eûmes visité cette vieille capitale et tous les sites de ses environs, l'impéra-

trice voulut savoir quelle impression leur aspect avait produite sur M. de Cobentzel, sur M. Fitz-Herbert et sur moi; et depuis elle répéta plusieurs fois, en riant, que la diversité de nos réponses pouvait donner une assez juste idée du genre d'esprit des trois nations que nous représentions près d'elle.

„Comment trouvez-vous la ville de Kioff?" dit-elle au comte de Cobentzel. „Madame, ré-„pliqua le comte avec le ton de l'enthousiasme, „c'est la plus belle, la plus imposante et la plus „magnifique ville que j'aie vue." M. Fitz-Herbert répondit à la même question: „En vérité, „c'est un triste lieu; on n'y voit que des ruines „et des masures." Interrogé à mon tour, je lui dis: „Madame, Kioff nous offre le souvenir „et l'espoir d'une grande ville."

On avait construit pour l'impératrice un palais vaste, élégant; il était richement meublé. Cette princesse y reçut les hommages du clergé, des autorités, du corps de la noblesse, de celui des marchands, et des étrangers qui s'étaient rendus à Kioff en grand nombre, attirés par la magnificence et la nouveauté du spectacle qui devait y frapper leurs regards.

En effet, l'œil étonné y voyait à la fois une

cour somptueuse, une impératrice conquérante, une riche et belliqueuse noblesse, des princes et des grands fiers et fastueux, des marchands en longues robes, avec de grandes barbes, des officiers de toutes les armes; ces fameux Cosaques du Don richement vêtus à l'asiatique, et dont l'Europe n'a que trop connu récemment les longues lances, la bravoure et l'indiscipline; des Tartares, autrefois dominateurs de la Russie, et maintenant humblement soumis au joug d'une femme et d'une chrétienne; un prince de Géorgie portant au pied du trône de Catherine les tributs du Phase et de la Colchide; plusieurs envoyés de ces nombreuses tribus de Kirghis, peuple nomade, guerrier, souvent vaincu, jamais dompté; enfin ces sauvages Kalmoucks, véritable image de ces Huns dont jadis la difformité inspirait autant d'effroi à l'Europe que le redoutable glaive de leur féroce monarque Attila.

C'était tout l'Orient accouru pour voir la moderne Sémiramis recevant les hommages de tous les monarques de l'Occident. C'était comme un théâtre magique où semblaient se mêler et se confondre l'antiquité et les tems modernes, la civilisation et la barbarie, enfin le contraste le plus piquant des mœurs, des figures, des costumes les plus divers et les plus opposés.

L'impératrice, toujours régulière dans ses habitudes, donna, comme partout où elle s'était arrêtée, un magnifique bal aux habitans de Kioff. J'avais espéré pendant ce long voyage que je pourrais visiter en détail, à la suite de cette princesse, les établissemens et les sites des différentes contrées que nous traversions. Impatienté d'être déçu dans cette espérance, il m'échappa de dire avec humeur qu'il était bien contrariant de faire tant de chemin pour ne voir jamais qu'une cour, pour n'entendre jamais que des messes grecques, et pour n'assister qu'à des bals.

Catherine le sut et me dit: »On m'assure »que vous me blâmes de traverser mon empire »pour ne donner dans toutes les villes que des »audiences et des fêtes; mais voici mes raisons: »je ne voyage point pour voir les lieux, mais »bien pour voir les hommes; je connais assez, »par des plans, par des descriptions, tout ce »matériel qu'une course rapide ne me laisserait »pas le tems d'examiner. Ce qui m'est nécessaire, »c'est de donner aux peuples le moyen de s'ap»procher de moi, d'ouvrir accès à leurs plaintes, »et de faire craindre à ceux qui peuvent abuser »de mon autorité que je ne découvre leurs er»reurs, leurs négligences ou leurs injustices.

» Voilà le profit que je prétends tirer de mes » voyages; leur seule annonce fait du bien: ma » maxime à moi est que *l'œil du maître engraisse* » *les chevaux*. «

Comme nous avions prévu que nous pourrions être forcés de séjourner un ou deux mois à Kioff, nous avions ordonné, Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, à nos gens de venir nous y rejoindre pour nous donner la possibilité de représenter convenablement, de tenir maison et de recevoir les personnes distinguées du pays, ainsi que les étrangers. Mais nos précautions et nos préparatifs furent inutiles, et nous nous vîmes obligés de renvoyer tout notre monde: l'impératrice avait absolument voulu que pendant tout le cours de ce voyage nous fussions défrayés par elle.

En arrivant dans une très belle maison qui m'était assignée, je la vis remplie de provisions de toute espèce: l'impératrice y avait envoyé maître d'hôtel, valets de chambre, cuisiniers, officiers, valets de pied, cochers, voitures, postillons, une belle argenterie, de superbe linge, plusieurs services de porcelaine, des vins exquis; de sorte que rien ne manquait pour tenir l'état le plus splendide. Elle avait défendu qu'on nous laissât rien payer. Ainsi, tant que ce grand voyage dura, il ne nous fut permis de faire

d'autres dépenses que celles des présens qu'il nous semblait convenable d'offrir aux propriétaires des maisons où on nous logeait, et qui devaient être proportionnés au rang et à la qualité de nos hôtes.

Nous nous conformâmes aux intentions de Catherine; et, de même que j'avais pendant quelques jours dans la Pologne vécu en palatin polonais, je tins à Kioff ma petite cour plénière comme un boïard russe ou comme l'un des descendans de Rurik et de Wladimir.

Les jours où l'impératrice ne nous invitait pas à sa table, c'est-à-dire à peu près deux fois par semaine, nous donnions chez nous de grands dîners; mais, au bout de quelque tems, la contrariété de vivre ainsi séparés nous fit prendre une autre résolution: nous convînmes de nous réunir tous les trois dans la maison du comte de Cobentzel, qui était vaste et très commode, pour inviter à la fois un grand nombre de convives; ce qui fut beaucoup plus agréable pour nous. L'ennui de faire les honneurs de Kioff à tant d'étrangers nous sembla moins lourd à supporter en commun que séparés. D'après cet arrangement, je ne dînais plus chez moi que lorsque j'étais incommodé, ou quand je voulais recevoir un petit nombre d'amis.

Je revis avec un vif plaisir mêlé de reconnaissance le comte de Stackelberg, arrivant de Varsovie, et qui se montra charmé de mes succès, dont il pouvait en vérité s'attribuer une grande partie. Mais quelle différence je trouvai en lui! c'était une autre personne: le fier et somptueux vice-roi de Pologne était devenu en Russie un courtisan presque confondu dans la foule; il me semblait voir un prince détrôné.

Cependant, quoique le prince Potemkin et les autres ministres fussent parvenus à le faire traiter froidement par l'impératrice, il se tirait avec assez de dignité de cette fausse position. L'habitude de dominer lui avait fait contracter une gravité dans le maintien et une lenteur dans ses récits qui semblaient assez étranges à la cour, mais qui indiquaient suffisamment un homme puissant, long-tems accoutumé à inspirer le respect et à commander le silence.

Les Polonais arrivaient en foule, plus certainement par crainte que par affection pour la dominatrice du Nord. On voyait briller parmi eux les comtes Branitski, Potocki, Mnichbeck, le prince Sapiéha, la princesse Lubomirska.

A cette époque, le bruit s'était répandu que dix régimens russes devaient entrer prochaine-

ment dans l'Ukraine polonaise, ce qui jetait l'alarme en Pologne.

Les étourderies commises assez récemment par plusieurs jeunes Français en Russie, et la crainte de voir leur légèreté contrarier le dessein que j'avais formé de rapprocher la Russie de la France, et de détruire les vieux préjugés enracinés dans l'esprit de l'impératrice contre nous, m'avait déterminé à prier M. de Vergennes et mon père de donner difficilement et avec circonspection à la jeunesse de notre cour la permission de voyager en Russie.

Ils me comprirent; aussi je ne vis arriver à Kioff que deux Français, tous deux distingués: c'était le chevalier Alexandre de Lameth et le comte Edouard Dillon. M. de La Fayette avait aussi annoncé l'intention de venir à la cour de Catherine; mais comme il fut nommé membre de l'assemblée des notables, il ne put exécuter son projet. L'impératrice m'en montra un vif regret: elle avait un grand désir de le connaître; car alors l'enthousiasme pour l'affranchissement de l'Amérique avait gagné tout le monde, jusqu'aux têtes couronnées.

M. de La Fayette leur paraissait un héros, parce qu'il n'avait combattu pour la cause de la

liberté que dans un autre hémisphère; mais, dès qu'il voulut soutenir la même cause en Europe, tous les souverains le traitèrent en coupable et en rebelle.

L'intérêt change rapidement les opinions: lorsque j'étais en Russie, l'Océan séparait encore la divinité nouvelle (la liberté) de la vieille divinité (le pouvoir absolu), et je me souviens que la décoration de Cincinnatus, que je portais, et qui aujourd'hui semblerait presque un signe de démagogie aux yeux de beaucoup de gens, excitait alors l'envie de tous les jeunes courtisans des rois.

L'impératrice reçut avec une bienveillante distinction Edouard Dillon, et particulièrement M. Alexandre de Lameth. Son esprit, comme son ambition, aimait à faire des conquêtes, surtout celle des personnes qui lui paraissaient dignes d'être conquises; elle n'ignorait pas que tous les hommes distingués par leur nom, par leur mérite, par leurs actions, par leur talent, par leurs écrits, ou par leurs succès dans le monde, sont de fort bons instrumens pour étendre la renommée des souverains qui ont flatté leur amour-propre.

Elle fit cependant une assez plaisante méprise

en causant avec M. de Lameth : un jour, comme elle lui parlait de son oncle, M. le maréchal de Broglie, après avoir payé un juste tribut d'éloges aux exploits et à la capacité de cet illustre maréchal, elle lui dit : » En vérité, j'ai toujours » vu avec peine, pour la nation française, qu'un » si grand capitaine, qui en fait la gloire et » l'ornement, n'eût aucun enfant qui pût perpé- » tuer son nom et briller encore dans vos camps. «

» Madame, lui répondit M. de Lameth, ce re- » gret serait bien honorable pour lui, mais heu- » reusement il n'est pas fondé. Votre majesté » est mal informée ; mon oncle a été aussi heu- » reux en mariage que dans sa carrière militaire ; » car sa famille est très nombreuse, et il est » père de vingt-deux enfans. «

Je vis à Kioff beaucoup de généraux que j'avais peu connus à Pétersbourg, parce qu'ils étaient habituellement employés, ou résidaient dans leurs terres loin de la cour. Deux surtout me frappèrent, l'un par la violence de son caractère, l'autre par des bizarreries et par une originalité qu'il affectait, et dont il se plaisait à masquer des talens et un génie qui offusquaient ses rivaux.

Le premier, le général Kamenski, était un

homme vif, dur, pétulant et emporté. Un Français, tout effrayé de sa colère et redoutant l'effet de ses menaces, vint chercher un asile dans ma maison; il me dit » qu'étant entré au ser» vice du général Kamenski, tant qu'il avait été » avec lui à Pétersbourg, il n'avait eu qu'à se » louer de la manière dont il se voyait traité; » mais que bientôt, le général l'ayant emmené » dans une de ses terres, la scène changea tota» lement: loin de la capitale, le Russe moderne » disparaît, le Moscovite se montre tout entier; » il traite ses gens comme des esclaves, les » gronde sans cesse, ne leur paie point de ga» ges, et les accable de coups pour la moindre » faute, ou même souvent sans sujet.«

Excédé d'un joug si tyrannique, le Français se sauva et vint à Kioff, où les émissaires du général le poursuivaient. L'un d'eux, plus humain, le fit avertir que son maître avait juré, s'il pouvait le reprendre, de lui faire subir un châtiment exemplaire.

Indigné de cette conduite, j'allai trouver son persécuteur pour le prévenir que je ne souffrirais pas qu'un Français fût ainsi opprimé. La scène fut vive; Kamenski me dit » qu'il trouvait » fort étrange que je me mêlasse de ses affaires » domestiques, et que je prisse la défense d'un

» mauvais sujet, qu'il saurait bien châtier malgré » moi. «

» Eh bien! général, lui dis-je, j'ai deux titres » pour protéger votre victime; je suis ministre » et Français. Si vous ne me promettez pas for- » mellement de cesser toute poursuite contre un » homme libre par les lois de mon pays, et que » rien ne vous autorise à traiter en esclave, » comme ministre je vais sur-le-champ chez l'im- » pératrice pour me plaindre de votre conduite; » et, ensuite, comme militaire français, je vous » demanderai raison des insultes faites à l'un de » mes compatriotes, insultes que dès ce moment » je regarderai comme personnelles, puisque je » l'ai pris sous ma protection. «

Une affaire particulière n'aurait point effrayé le général, mais la crainte du courroux de l'impératrice l'intimida; il me fit la promesse que j'exigeais, et nous nous séparâmes.

Long-tems après, le même général me donna d'inconvenantes preuves de son souvenir et de son ressentiment: dans la première guerre des Français contre les Russes, guerre que termina glorieusement la paix de Tilsitt, mon fils, le général Philippe de Ségur, après une charge brillante, ayant poursuivi avec trop d'ardeur l'ennemi

instrument utile pour agir, pour frapper, mais incapable de leur nuire et de leur disputer la jouissance des honneurs, du crédit et du pouvoir.

Par un singulier rapprochement, ce héros du despotisme emprunta, pour s'élever et pour parvenir à la gloire, le même masque dont le héros de la liberté, Brutus, s'était couvert sous le règne de Tarquin.

Souwaroff, respectueux pour ses chefs, affable pour ses soldats, se montrait avec ses égaux impoli, hautain et sans formes; il étonnait ceux qui ne le connaissaient pas, par la multiplicité et la rapide concision des questions qu'il leur adressait, comme s'il avait eu le droit de leur faire subir une sorte d'interrogatoire: c'était sa manière de connaître un homme en un clin d'œil; il ne faisait aucun cas de ceux qu'il embarrassait, et concevait une prompte estime pour celui qui lui répondait nettement et sans hésitation.

J'en avais fait l'épreuve à Pétersbourg; mes réponses laconiques lui avaient plu, et pendant son court séjour il était venu souvent dîner chez moi.

Je me souviens que, lui ayant demandé une

fois s'il était vrai qu'à l'armée il ne dormait presque jamais, domptant la nature, même sans nécessité, couchant toujours sur la paille, et ne quittant jamais ni ses bottes ni ses armes: » Oui, » me dit-il, je hais la paresse; et, dans la crainte » de m'endormir, j'ai toujours dans ma tente un » coq très exact à me réveiller fréquemment; » lorsque parfois je veux céder à la mollesse, et » me reposer commodément, j'ôte un de mes » éperons. »

Lorsqu'il fut nommé maréchal de l'empire, il voulut faire lui-même sa réception en présence de ses soldats, de la manière la plus bizarre: ayant fait placer dans une église, des deux côtés de la nef et en colonnes, autant de chaises qu'il existait d'officiers généraux plus anciens que lui, il entre en veste dans le temple, franchit en sautant chaque chaise, comme les écoliers lorsqu'ils sautent l'un par-dessus l'autre, et, après avoir ainsi lestement rappelé comment il avait dépassé tous ses rivaux, il se revêt du grand uniforme de maréchal, se couvre des nombreuses décorations qu'on lui avait prodiguées, et invite ensuite gravement les prêtres à terminer cette cérémonie par un *Te Deum*.

On dit que lorsque l'empereur d'Autriche lui envoya le plus honorable de ses ordres, il se re-

çut lui-même chevalier, et se décora publiquement, en face d'un grand miroir, avec les cérémonies les plus bizarres.

On sait qu'en Suisse, forcé par les fautes de Korsakoff à reculer devant le général Masséna, il fit creuser une fosse et s'y plaça, criant à ses soldats qu'ils devaient le fouler aux pieds et le couvrir de terre, s'ils voulaient fuir au lieu de faire face à l'ennemi.

Souwaroff n'était pas encore parvenu aux suprêmes honneurs militaires à l'époque où j'étais en Russie. Nous ne pouvions voir en lui qu'un brave soldat, qu'un officier général audacieux à l'armée, mais très bizarre à la cour.

Le premier jour qu'il rencontra M. Alexandre de Lameth, dont le défaut ne fut jamais d'avoir un caractère trop flexible, leur entretien me parut assez original pour être ici rapporté.

» De quel pays êtes-vous? lui dit brusquement le général. — Français. — Quel état? — Militaire. — Quel grade? — Colonel. — Votre nom? — Alexandre de Lameth. — C'est bon. »

M. de Lameth, un peu piqué de ce bref inter-

regatoire, l'interpellant à son tour et le regardant fixement, lui dit : » De quel pays êtes-» vous? — Russe apparemment. — Quel état? — » Militaire. — Quel grade? — Général. — Quel » nom? — Souwaroff. — Cest bon. » Alors tous deux se prirent à rire, et depuis furent très bien ensemble.

Le prince Potemkin était toujours absent, occupé à faire tous les préparatifs du brillant spectacle qu'il se proposait d'offrir aux regards de sa souveraine, dès qu'elle entrerait dans ses gouvernemens.

Pendant son éloignement, on n'osait point le blâmer ouvertement; l'envie, au lieu de l'attaquer avec force, le minait sourdement de tous côtés, et à chaque occasion on insinuait à l'impératrice quelques légers murmures, quelques plaintes indirectes contre l'administration capricieuse, contre l'orgueil et les injustices du puissant favori. Le maréchal Romanzoff exprimait seul avec noblesse, et hautement, son opinion, ses griefs et son mécontentement.

Bientôt le prince arriva : dès-lors on n'entendit plus que des éloges, on ne vit plus que des hommages rendus avec la plus obséquieuse adulation.

Le prince de Nassau était venu avec lui; je

le reçus en fidèle frère d'armes. Je le présentai à l'impératrice, qu'il remercia du don qu'elle lui avait fait d'une terre en Crimée, et de la permission de porter le pavillon russe sur ses bâtimens.

Sa majesté l'invita à la suivre dans son voyage; et, en attendant les ordres de ma cour, je l'autorisai provisoirement à prendre l'uniforme que portaient les propriétaires de terres dans chacun des gouvernemens de Russie.

Enfin le prince de Ligne revint de Vienne: sa présence ranima tout ce qui languissait, dissipa toute ombre d'ennui et rendit la chaleur à tous les plaisirs. De ce moment nous crûmes sentir que les rigueurs d'un sombre hiver allaient s'adoucir, et que le joyeux printems ne tarderait pas à renaître.

L'impératrice, une ou deux fois par semaine, tenait cour plénière, et donnait alternativement de grands bals et de beaux concerts. Les autres jours sa table n'était que de huit ou dix couverts; les trois ambassadeurs qui la suivaient y étaient constamment admis, ainsi que le prince de Ligne, et souvent le prince de Nassau.

Nous passions toutes les soirées près d'elle:

là elle ne souffrait plus ni gêne ni étiquette; l'impératrice disparaissait, et on ne voyait plus que la femme aimable; on y faisait des contes, on y jouait au billard, on y parlait littérature.

Cette princesse eut la fantaisie d'apprendre à faire des vers: pendant huit jours je lui fis connaître les règles de la poésie; mais, dès que nous en fûmes à l'application, nous reconnûmes elle et moi que jamais tems ne pouvait être plus mal employé, et je crois qu'il était difficile de rencontrer une oreille moins sensible à l'harmonie des vers.

Son cerveau, tout rempli de raison et de politique, ne trouvait point d'images pour enrichir ses pensées; son esprit semblait succomber à la fatigue de la recherche pénible de la mesure et de la rime. Aussi elle convint que ses essais en ce genre ne seraient pas plus heureux que celui du célèbre Mallebranche, qui après de longs efforts, disait il, ne put jamais parvenir à faire d'autres vers que ces deux-ci:

Il fait le plus beau tems du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Catherine paraissait dépitée de l'inutilité de ses efforts; M. Fitz Herbert lui dit : » C'est bien » fait, madame; on ne peut viser à la fois à tous » les genres de gloires, et vous auriez dû vous » en tenir à ces deux beaux vers que vous aviez » composés pour votre chienne et pour votre » médecin :

» *Ci-gît la duchesse Anderson,*
» *Qui mordit monsieur Rogerson.* »

Je renonçai donc à cette éducation poétique, en déclarant à mon auguste écolière qu'il était de toute nécessité qu'elle se résignât désormais à ne faire des lois et des conquêtes qu'en prose.

Le prince de Ligne ne laissait pas la moindre langueur pénétrer dans notre petit cercle; il racontait cent histoires plaisantes, et faisait à tous propos des madrigaux, des chansons: usant seul du droit de dire tout ce qui lui passait par la tête, il mêlait un peu de politique aux charades, aux portraits; et, quoiqu'il poussât quelquefois la gaîté juqu'à la folie, il faisait passer de tems en tems, au bruit de ses grelots, quelques utiles et piquantes moralités. Il était courtisan par habitude, flatteur par système,

bon par caractère et philosophe par goût; ses plaisanteries faisaient rire, et ne blessaient jamais.

Un jour il mystifia le comte Cobentzel et moi d'une manière assez originale. Nous étions depuis quelque tems atteints, ainsi que lui, d'une petite fièvre qui nous revenait par accès. Bientôt il nous reproche notre insouciance, notre refus de suivre aucun traitement, exagère notre changement, nous montre une vive inquiétude, et nous assure enfin qu'il est décidé à nous donner l'exemple, à se soigner, et à prendre tous les moyens de se guérir pour avoir la possibilité de continuer le voyage.

Cédant à ses importunités, Cobentzel, qui souffrait d'un assez vif mal de gorge, se fait faire une copieuse saignée, moi, je prends une ou deux médecines. Peu de jours après, nous retrouvant réunis chez l'impératrice, elle dit au prince: »Vous avez bien bonne mine aujourd'hui; je vous croyais indisposé; mon médecin »vous a-t-il vu?» »Oh! non, madame, répondit-il; mes maux ne durent pas long-tems; j'ai »une manière particulière de me traiter: dès »que je suis malade, j'appelle mes deux amis; »je fais saigner Cobentzel et purger Ségur, et je »suis guéri.» L'impératrice le félicita sur cette

recette, qu'elle était, disait-elle, tentée d'essayer, et elle ne nous épargna pas les railleries sur notre docilité.

Les réunions de Hieff offraient trois tableaux très divers : chez l'impératrice on voyait alternativement ou la cour la plus splendide, ou la société la plus resserrée et la plus joyeuse.

Dans la maison où Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, nous nous étions chargés de faire les honneurs de la ville aux Russes et aux étrangers, on aurait pu dire que c'était le café de l'Europe; il ne désemplissait pas : on y trouvait des hommes de toutes les nations; on y entendait les langages de tous les pays; on s'y nourrissait des mets, des fruits et des vins de toutes les contrées; on y jouait à toutes sortes de jeux; enfin le temps s'y passait en conversations générales ou en entretiens privés de tous les genres, depuis les plus sérieux jusqu'aux plus familiers.

D'un autre côté, si l'on montait au vaste monastère de Petschersky pour rendre visite au prince Potemkin, qui s'y était établi, il semblait qu'on y assistât à l'audience d'un visir de Constantinople, de Bagdad ou du Caire. Le silence et une sorte de crainte y régnaient.

Soit par une indolence naturelle, soit par

une hauteur affectée qu'il croyait utile et politique, ce puissant et capricieux favori de Catherine, après avoir paru quelquefois en grand uniforme de maréchal, couvert de décorations en diamans, bardé de broderies et de dentelles, coiffé, bouclé, poudré comme le plus ancien de nos courtisans, se tenait le plus habituellement couvert d'une pelisse, le cou décolleté, les jambes demi-nues, les pieds dans de larges pantoufles, les cheveux plats et mal peignés; il restait mollement étendu sur un large divan, entouré d'une foule d'officiers et des plus grands personnages de l'empire, invitant rarement quelques-uns d'eux à s'asseoir, et presque toujours feignant d'être trop occupé d'une partie d'échecs pour apercevoir les Russes ou les étrangers qui arrivaient dans son salon.

Je connaissais toutes ses singularités; mais, comme presque aucun des assistans n'était instruit de la familiarité intime qui s'était établie entre ce bizarre ministre et moi, j'avoue que mon amour-propre éprouvait quelque embarras, en pensant que tant d'étrangers verraient le ministre du roi de France exposé à subir, comme un autre, sa hauteur et ses caprices.

Aussi, pour qu'on ne s'y trompât point, voici le parti que je pris: lorsque je fus arrivé au

monstère; et qu'on m'eut annoncé, voyant que le prince ne se dérangeait point, et ne levait seulement pas les yeux de dessus son échiquier, j'allai droit à lui, je pris sa tête avec mes deux mains, je l'embrassai cordialement, et je m'assis sans façon, à côté de lui, sur son divan. Cette familiarité étonna bien un peu les spectateurs; mais, comme elle lui parut très naturelle, elle explique tout.

Aussi, soit par égard pour moi, soit par considération personnelle pour MM. de Lameth et Dillon, dont on lui avait fait l'éloge, il les accueillit avec assez de politesse et de distinction.

Je vis, peu de tems après, arriver à Rioff un Espagnol dont le nom, mêlé à nos événemens politiques, parvint depuis à une assez triste célébrité; il s'appelait Miranda: c'était un homme instruit, spirituel, intrigant et audacieux. Né en Amérique, il se trouvait uni par des liens de parenté à la famille Aristeguitta, que j'avais connue à Caracas, et dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires.

Pendant le cours de la guerre, le gouvernement espagnol découvrit que Miranda, manquant à ses devoirs, avait livré aux amiraux anglais

des plans et des cartes de Cuba et d'autres colonies espagnoles.

On voulait l'arrêter; il s'évada, fut destitué de ses grades, et poursuivi par tous les agens de l'Espagne. Etant pensionné par l'Angleterre, il promenait en Europe son ambition mécontente et son ressentiment, en attendant la possibilité de retourner à Caracas, dès que les circonstances lui offriraient la possibilité d'y opérer une grande révolution que depuis long-tems il méditait.

Je ne connaissais pas alors tous ces faits; mais, comme il n'était muni d'aucunes lettres de recommandation lorsqu'il s'adressa à moi, je refusai de le présenter à l'impératrice. Miranda ne se découragea pas; il avait connu le prince de Nassau à Constantinople, celui-ci l'introduisit chez le prince Potemkin; son esprit les charma; et ils obtinrent de Catherine, pour lui, une audience secrète.

Là il trouva le moyen de persuader à cette princesse qu'il était un martyr de la philosophie, une victime de l'inquisition; enfin elle le prit en gré; et, lorsqu'il la quitta pour aller à Pétersbourg, elle ordonna au vice-chancelier de l'y recevoir avec distinction, et comme un homme

qu'elle honorait de son estime. On verra par la suite quels furent les embarras que me causa sa présence, quand je retournai dans cette capitale.

Les jours où le prince Potemkin, dans son monastère, ne donnait pas d'audiences publiques, ou, pour mieux dire, ne tenait pas sa cour asiatique, je le voyais avec plus de plaisir dans l'intimité, entouré de ses aimables nièces et d'un petit nombre d'amis. C'était alors un tout autre homme, toujours original à la vérité, mais spirituel et capable de répandre un intérêt piquant dans tous les genres d'entretiens les plus variés.

Le régime des douanes russes était alors très fiscal, très dur, et suivi avec beaucoup de rigueur. Les ministres étrangers eux-mêmes se voyaient astreints à ne donner à leurs courriers que des sacs d'une dimension convenue, de manière à ne pouvoir laisser aucune possibilité d'y mêler aux dépêches quelques objets de contrebande; mais, dans les pays despotiques, ce sont ceux qui ont fait la loi, et dont le devoir est d'en maintenir l'exécution, qui la violent le plus souvent. En voici une preuve qui me paraît assez singulière pour être rapportée.

Lorsque mon valet de chambre Evrard, que j'avais envoyé en courrier à Versailles avec le traité de commerce signé, revint à Kioff portant les ratifications de ma cour, comme on savait qu'il était aussi chargé des présens destinés par le roi aux ministres de l'impératrice, on avait ordonné aux douanes de la frontière de le laisser passer sans le fouiller; il le savait, en profita, et, à mon insu, arriva dans Kioff avec une voiture remplie de dentelles, de bijoux et de toutes sortes d'effets de contrebande.

Or un jour, me trouvant à déjeûner chez le prince Potemkin avec ses nièces, plusieurs dames et une douzaine d'autres personnes, je m'aperçus qu'à tous momens et tour à tour on quittait le salon pour entrer dans une autre pièce dont la porte était refermée avec soin.

Toutes les fois que j'étais tenté de m'y rendre aussi, une des nièces du prince m'en empêchait et me retenait par les plus aimables cajoleries. Enfin, cet obstable irritant de plus en plus ma curiosité je m'échappai, je courus, j'ouvris la discrète porte, et je vis sur une grande et large table, entourée de curieux et d'acheteurs, une grande quantité de bijoux et d'autres marchandises prohibées que mon joyeux valet de

chambre étalais avec complaisance en vantant leur beauté et déclarant leur prix.

A mon aspect, la surprise éclate dans tous les yeux: prince, curieux, acheteurs, tous semblent des coupables pris sur le fait. Mon marchand consterné replie précipitamment sa boutique. Une colère feinte brille dans mes regards; je gronde sérieusement le contrebandier, et je lui déclare que dès ce moment il n'est plus à mon service.

En vain les dames veulent m'attendrir, en vain on me prose de lui pardonner; je résiste pendant une heure à toutes les instances, et je ne me rends enfin qu'au moment où le prince, premier ministre, me supplie de faire grace au criminel. » Il le faut bien, lui dis-je, puisque, » par un étrange hasard, vous vous trouvez » être son recéleur et son complice. »

Au milieu de toutes ces réunions de plaisir, de ces festins, de ces bals, de ces jeux, de ces fêtes, la sévère politique ne restait pas inactive, et bientôt il s'éleva du côté de Constantinople un orage précurseur de tous ceux qui depuis n'ont pas cessé, pendant près de trente ans, d'agiter et d'ébranler l'Europe.

Tous les politiques craignaient alors qu'une

rupture entre la Russie et la Porte réveillant la rivalité des grandes puissances, une guerre générale n'en fût le résultat. Il semblait en effet évident que, si l'empereur et l'impératrice cherchaient à rompre l'équilibre en ajoutant à leurs Etats les vastes possessions des Turcs en Europe la France, la Prusse et la Suède s'opposeraient de toutes leurs forces à cet agrandissement, quand même l'Angleterre s'unirait aux cours impériales dans l'espoir de profiter de cette révolution, en s'emparant des îles de l'Archipel.

Il est si peu donné à l'esprit humain de prévoir d'avance les événemens les plus prochains, que personne dans ce moment ne songeait aux suites que devaient avoir les légers troubles qui agitaient la France. On croyait, au contraire, que ses embarras intérieurs, produits par l'état alarmant de ses finances, lui laisseraient peu de poids dans les affaires européennes, de sorte qu'à cette époque toutes les inquiétudes se portaient sur l'Orient.

La cour de Catherine devenait le foyer de la politique, et le point sur lequel se fixaient tous les regards des hommes d'Etat. Catherine II, dont l'esprit se montrait de coutume si pénétrant, se trompait tellement, dans ces circonstances sur la situation du gouvernement fran-

çais, qu'elle ne prévoyait pour lui que sécurité, gloire et bonheur.

Ce fut à Kieff que je reçus la dernière lettre de M. de Vergennes. Ce ministre me chargeait de communiquer à l'impératrice la résolution prise par le roi, de réunir autour de lui tous les notables de son royaume.

Cette princesse me montra à ce sujet la plus vive satisfaction: elle en parlait avec enthousiasme, et voyait déjà dans cette réunion le gage certain du rétablissement de nos finances, et de l'affermissement de l'ordre public. » Je ne sau» rais, me dit-elle, donner trop d'éloges à un » jeune roi qui devient, dans le cœur des Fran» çais, le digne rival d'Henri IV. «

Tous les étrangers qui se trouvaient à Kieff, de quelque nation qu'ils fussent, me félicitaient aussi sur cet événement; tant il est vrai que partout alors, et sans qu'on s'en doutât, les sentimens libéraux, les nobles pensées, le désir de voir réformer les abus, tomber les préjugés, affaiblir le pouvoir arbitraire et marcher vers la liberté (qui, pour parler avec précision, n'est au fond que la justice), agitaient secrètement toutes les ames, élevaient tous les esprits, et fermentaient dans tous les cœurs. Les intérêts

privés ne craignant point encore les blessures qu'ils devaient en recevoir, l'intérêt général seul était écouté et compris.

Heureux jours, qui ne sont plus revenus! Que d'illusions vertueuses nous environnaient dans ce tems d'inexpérience! Et pourquoi le souffle des passions et la fureur de l'esprit de parti ont-ils depuis desséché les ames, empoisonné les sentimens les plus naturels, et reculé pour long-tems le bonheur vers lequel on semblait marcher, d'un commun accord, à la lueur des flambeaux de la raison et de la vérité, flambeaux trop tôt changés en torches de discorde!

Je partageais alors sincèrement les brillantes espérances de la plupart des hommes de mon tems, et j'avais peine à comprendre les sombres pressentimens que cette fameuse assemblée de notables paraissait inspirer à mon père. Il ne me parlait dans ses lettres que de malheurs à craindre, que de bouleversemens rendus presque inévitables.

» Le roi, m'écrivait-il, m'ayant demandé mon » avis sur le conseil qu'on lui avait donné de » rassembler les notables, je l'ai prié de bien » peser les conséquences d'une telle décision; » car, dans les circonstances présentes, où tous

» les esprits sont en fermentation, les notables » pourraient bien n'être que *de la graine d'états-* » *généraux:* et qui pourrait aujourd'hui en cal- » culer tous les résultats ? «

L'évènement a justifié cette prédiction d'un vieux ministre; mais elle ne me paraissait alors dictée que par un esprit de routine et de préjugés, qui redoutait toute innovation, même la plus utile.

J'appris, peu de jours après, la mort de M. le comte de Vergennes: ce fut un malheur pour la France, et l'on pourrait même presque dire une perte pour l'Europe, sur laquelle son esprit conciliant, prévoyant et sage, était parvenu à exercer une salutaire influence.

M. le comte de Montmorin, qui le remplaça, m'exprima, dans les termes les plus honorables, la satisfaction que le roi lui avait montrée de ma conduite en Russie. Sa majesté lui avait ordonné de me dire qu'elle était contente de moi sous tous les rapports; mais, en même tems, il me prescrivait d'approfondir, avec le plus grand soin, les causes d'une mésintelligence fâcheuse et très prononcée, qui venait de se manifester à Constantinople, entre M. de Choiseul, ambassadeur du roi, et M. de Bulgakoff, minis-

tre de Russie, au sujet de nouvelles contestations qui pourraient amener la guerre, malgré les soins que nous avions pris pour l'éviter.

A la même époque, M. le comte de Choiseul m'écrivait que M. de Bulgakoff, éclatant tout à coup en menaces contre le ministère ottoman, renouvelait imprudemment une querelle terminée par notre médiation, et de plus aggravait ses torts en ne communiquant aucune de ses démarches à l'ambassadeur de France.

Je savais que M. de Choiseul était habitué à voir tout en noir, qu'il se livrait souvent à des inquiétudes exagérées; mais dans ce moment ses griefs étaient réels, ses craintes fondées. Il se conduisit, dans cette circonstance difficile, avec dignité, habileté et prudence. Son langage fut noble et modéré; il donna au divan des avis à la fois fermes et sages. Par cette conduite, dans le cas où l'on serait sincère, il écartait tout obstacle à la paix; et si la Russie voulait la guerre, il enlevait à l'injustice tout prétexte plausible, et forçait la mauvaise foi à se montrer au grand jour, dans la plus honteuse nudité.

Ma position devenait délicate: d'une part il ne fallait point, me trouvant à la suite de l'im-

pératrice et dans son intimité, au moment où je venais de conclure avec ses ministres un traité de commerce, qu'on pût me soupçonner d'une injuste partialité pour la Russie, qui me ferait sacrifier mes devoirs à la reconnaissance.

D'un autre côté, je devais éviter, en m'exprimant avec trop de vivacité, d'aigrir l'orgueil, et d'échouer complètement dans le rôle de conciliateur dont j'étais chargé. Enfin, je n'avais point de tems à perdre; je ne pouvais attendre d'instructions; l'affaire était pressante; le silence et même la tergiversation me semblaient inconvenans.

Forcé de prendre un parti décisif, au risque de ce qui pourrait en résulter, je choisis celui qui me parut le plus conforme à la dignité du roi et de mon pays. En conséquence, ayant demandé une conférence au comte de Bezborodko, ministre des affaires étrangères, je lui déclarai formellement que le roi ne pourrait pas voir avec indifférence, qu'après avoir demandé sa médiation, et obtenu, par ses bons offices, le redressement des griefs dont la cour de Russie se plaignait, on fît tout d'un coup, et sans nous en informer, revivre la même querelle, en paraissant regarder comme nulle une convention

si formelle et si récente, conclue par les soins de sa majesté.

Entr'autres griefs, je me plaignis de ce qu'on oubliait l'assurance positive qui m'avait été donnée, que le gouvernement russe n'exigerait point de la Porte la reconnaissance en forme des droits de l'impératrice sur la Géorgie.

J'ajoutai qu'exiger aujourd'hui, sans nouveau motif et à notre insu, cette reconnaissance, c'était une démarche si peu conforme à l'amitié subsistante entre les deux souverains, que j'attribuais cette démarche uniquement à l'imprudente ardeur de M. de Bulgakoff, qui probablement avait dépassé ou mal entendu ses instructions. Enfin, je terminai en disant que j'attendais une réponse positive pour me mettre à portée d'éclaircir les doutes du roi sur un évènement si imprévu.

Le ministre russe me répondit » que l'impéra» trice était prête à renouveler au roi l'assu» rance de son amitié. Cette princesse, ajouta» t-il, n'a qu'à se louer de la convention réglée » à Constantinople, sous la médiation de sa ma» jesté très chrétienne; elle n'en demande que » l'exécution, mais cette exécution est fort loin » de s'effectuer. La Porte, au lieu d'adresser

» au pacha d'Achalzig un firman tel qu'elle l'a-
» vait promis, l'a chargé d'entamer une négocia-
» tion avec le czar de Géorgie, Héraclius,
» qu'elle appelle toujours son vassal. Elle assure
» ce prince de sa protection contre les Lesghis,
» et ne lui permet de recevoir dans ses Etats
» qu'un faible corps de troupes russes, qu'on
» lui propose même de débaucher pour le ser-
» vice de la Porte ottomane.

» Héraclius, continue le ministre, indigné de
» cette clause, a rompu cette négociation, et
» nous l'a mandé. Ce fut d'après ces faits que
» M. de Bulgakoff reçut l'ordre, non d'adresser
» une note officielle au divan, mais de se plain-
» dre verbalement, et de presser l'envoi du fir-
» man au pacha, conformément à la convention;
» car l'impératrice n'abandonnera jamais ses droits
» sur la Géorgie, quoiqu'elle ait défendu à M.
» de Bulgakoff d'exiger la reconnaissance en for-
» me de cette suzeraineté.

» Quant à ce qui concerne les Tartares du
» Kuban, comme ils font chaque jour des incur-
» sions sur le territoire russe, nous nous bor-
» nons à dire amicalement aux Turcs: *Si ce*
» *sont vos sujets, punissez-les; s'ils ne le sont pas,*
» *laissez-nous les punir.*

» La Porte a obtenu l'autorisation de prendre

» en Crimée du sel pour la consommation de » cent mille hommes; elle en enlève pour un » million. Les Cosaques zaporaviens, réfugiés » dans les Etats du grand-seigneur, devaient être » retenus par ses ordres au-delà du Bug; il leur » a permis de s'établir près d'Oczakoff. Mais » ces deux derniers motifs de plainte sont de pe- » tits détails de police que des pays voisins ré- » glent ensemble, sans qu'ils puissent devenir le » sujet de différends sérieux. Enfin M. de Bul- » gakoff avait ordre de montrer à l'ambassadeur » de France la confiance la plus entière, et je » lui ferai connaître le mécontentement de l'im- » pératrice, s'il a négligé ce devoir.

Je ne tardai pas à m'assurer des véritables causes de cette mésintelligence non moins alarmante qu'inopinée: des deux côtés la conduite avait été peu sincère. Les Turcs avaient effectivement cherché à éluder l'exécution de la promesse faite par eux à l'égard du firman.

Le ministère russe, sage dans ses instructions, n'avait ordonné à M. de Bulgakoff que d'adresser à la Porte des plaintes verbales et modérées; mais, dans le même tems, ce ministre recevait des instructions d'un genre bien différent, que lui envoyait le prince Potemkin, dont les vœux secrets appelaient la guerre dans

l'espoir de commander une armée, et pour trouver l'occasion d'obtenir le grand cordon de Saint-Georges, le seul qui manquât à sa vanité.

Soit que M. de Bulgakoff craignît de déplaire à ce puissant ministre, soit qu'il le crût mieux informé que les autres membres du conseil des vues secrètes de l'impératrice, il céda à ses inspirations, s'emporta, prit un langage hautain et menaçant; enfin, redoutant l'opposition de notre ambassadeur, et lui cachant ses démarches, il parvint à faire d'une discussion peu importante une querelle très grave, qui s'aigrit encore par les intrigues actives de l'Angleterre et de la Prusse.

Ces deux puissances, mécontentes du traité de commerce que je venais de conclure entre la France et la Russie, le firent envisager au ministère ottoman comme un traité d'alliance hostile contre la Porte.

Mais ce qui porta surtout l'irritation au comble, ce fut l'immense rassemblement de troupes que le prince Potemkin réunissait alors près du Pont-Euxin, sous prétexte de rendre plus imposant et plus magnifique le spectacle offert à l'Europe par le voyage pompeux de l'impéra-

trice; et le sultan ne pouvait pas en effet voir sans une vive inquiétude les provinces russes, voisines de ses Etats, remplies d'infanterie, de cavalerie, hérissées d'artillerie, avec une organisation si complète et une telle abondance d'argent et de munitions, que tout s'y trouvait prêt pour commencer la guerre, et pour investir Oczakoff à l'instant même où Catherine II consentirait à en donner le signal.

Cependant ma démarche un peu vive avait produit son effet: on cherchait à se justifier; de plus, l'empereur ne paraissait pas approuver une rupture. La Prusse et l'Angleterre manifestaient assez clairement leur opposition aux vues ambitieuses de la Russie et tout me donnait lieu de croire que l'impératrice, plus prudente que son ministre favori, voulait dans ce moment éviter la guerre, et quelle avait résolu de remettre à un autre tems l'exécution de son véritable et vaste projet dont le but était, non de semparer de Constantinople, mais de former avec toutes ses récentes conquêtes, et en y ajoutant la Moldavie et la Valachie, un nouvel empire grec dont la couronne aurait été posée sur la tête du jeune Constantin.

Quoi qu'il en soit, Catherine, dès que le prince Potemkin fut revenu près d'elle, lui fit

de si sérieux reproches sur sa précipitation, qu'il se crut obligé de s'en disculper avec moi. » Je conviens, me dit-il, qu'au moment où j'ap» pris la négociation entamée avec Héraclius, et » une nouvelle irruption des Tartares qui nous » avaient tué trois cents Cosaques, me laissant » aller à un mouvement de colère peu réfléchi, » j'ai induit M. Bulgakoff en erreur, en lui don» nant des instructions trop menaçantes; mais » cependant je vous assure que ce ministre, en » gardant un silence inconvenant avec M. de » Choiseul, a mal compris mes intentions, et je » viens de lui écrire qu'il devait réparer promp» tement cette faute et tout communiquer do» rénavant sans réserve à votre ambassadeur. »

J'informai sans tarder M. le comte de Choiseul de toutes ces explications; je l'avertissais en même tems de l'activité avec laquelle se pressaient les armemens russes, à Kherson et à Sevastopol.

» Malgré les dispositions pacifiques dont on » me donne l'assurance, lui disais-je, les périls » qui menacent l'empire ottoman, grossissent; » on ne peut probablement lui prédire plus d'un » an de tranquillité. De part et d'autre les » griefs s'amassent, et les matériaux des manifes» tes s'accumulent. La politique et la bonne foi

» veulent que, pour ne point donner de réalité » aux soupçons inspirés aux Turcs contre nous » par la malveillance, loin de les endormir au » moment où les Russes, dans leur voisinage, » font des armemens si formidables sur la mer » Noire, nous leur conseillions de se mettre à » leur tour sur un pied de défense respectable » et imposant. »

Depuis peu de tems, à la vérité, le système politique de l'empereur semblait subir un notable changement: loin de paraître prêt à seconder toutes les vues de Catherine II, son alliée, il avait ordonné au comte de Cobentzel de ne plus user d'aucune réserve envers moi, et d'appuyer, autant qu'il le pourrait, mes démarches, dans le but de faire renoncer le gouvernement russe à l'idée dangereuse du bouleversement de l'empire ottoman.

Ce langage, au fond, était sincère; cependant beaucoup de motifs me portaient à croire que, si l'empereur avait résolu de s'opposer à l'expulsion totale des Turcs et à la conquête de Constantinople, il n'était pas si éloigné de laisser Catherine s'emparer d'Oczakoff et d'Akerman, afin qu'elle pût rester par-là, sans rivaux, maîtresse du commerce de la mer Noire,

ainsi que des débouchés du Borysthène et du Dniester.

Sur ce point, l'opinion de M. de Choiseul se trouvant à tous égards conforme à la mienne, il tira peu à peu les Turcs de leur léthargie, leur persuada d'armer leurs vaisseaux, de fortifier leurs garnisons, d'envoyer des troupes sur les bords du Danube; enfin, il leur conseilla de répondre aux menaces de M. de Bulgakoff par un langage juste, ferme et modéré.

Les discussions continuèrent relativement au firman, aux Tartares et aux Zaporaviens. L'impératrice, en me faisant communiquer les nouveaux griefs qu'elle prétend avoir contre la Porte, m'assura que, voulant tout sacrifier à l'amour de la paix, elle fermerait les yeux sur la négociation entamée avec Héraclius, et qu'elle attendrait patiemment que la Porte reconnût elle-même l'indécence et l'injustice de son refus d'exécuter une convention faite et jurée sous la médiation de la France.

De telles démonstrations, et la conduite de l'Autriche, auraient pu me rassurer dans toute autre circonstance; mais avec quelle certitude pouvait-on prévoir les évènemens dans un pays où je voyais un ministre assez puissant et assez

hardi pour envoyer de son chef des ordres hostiles à un ambassadeur, et pour faire entrer des régimens en Pologne ou les en retirer, sans attendre l'autorisation de sa souveraine, et sans en informer les autres minitres ?

Sur ces entrefaites, je reçus de ma cour une dépêche qui me prescrivait précisément la même conduite et le même langage que j'avais pris sur moi de suivre et de tenir à l'occasion des affaires de Turquie, et peu de jours après, M. de Montmorin, par l'ordre du roi, me félicita obligeamment d'avoir ainsi, dans une circonstance délicate, deviné les instructions que je devais recevoir.

Le prince Potemkin, irrité de voir ses vues contrariées par mes démarches et par celles du comte de Cobentzel, ne put long-tems se contenir, et bientôt il exhala son mécontentement. » Il est donc décidé, me dit-il, que votre na» tion, la plus éclairée de tout l'univers, vou» dra éternellement protéger le fanatisme et l'i» gnorance: et sous quel prétexte? sous celui » de ne pas perdre un commerce dont la pos» session pourrait vous être garantie par des » acquisitions brillantes et solides dans l'Ar» chipel. L'Europe tout entière à le droit d'ac-

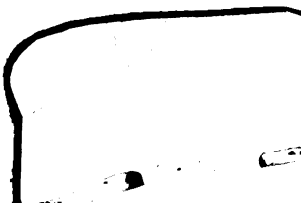
» cuser la France, qui s'obstine seule à vouloir » conserver dans son sein la peste et la bar- » barie »

Il m'était toujours pénible de combattre une opinion que je ne pouvais désapprouver. Cependant, pour remplir mes devoirs, je lui répondis » qu'un homme aussi éclairé que lui devait mieux » comprendre et apprécier les motifs du roi de » France, qui, satisfait de voir son royaume flo- » rissant, tranquille et respecté, ne pouvait for- » mer d'autres vœux que celui du maintien du » repos général.

» L'espoir d'un agrandissement plus illusoire » que réel, disais-je, ne le décidera point à trou- » bler le bonheur de ses sujets, à compromet- » tre la tranquillité publique, à dépouiller de » ses possessions un ancien allié, enfin à renou- » veler le tems des croisades pour effectuer un » partage qui enflammerait l'ambition, la cupi- » dité, la jalousie de toutes les puissances de » l'Europe, et la rendrait le théâtre d'une guerre » générale, aussi longue, aussi ruineuse, aussi » difficile à terminer que la guerre de trente » ans. »

A peu près à la même époque, M. Fitz-Herbert reçut des dépêches du cabinet britannique;

qui refusait de souscrire à l'ultimatum envoyé par le ministère russe. Dès ce moment toute négociation relative au renouvellement du traité de commerce entre l'Angleterre et la Russie fut définitivement rompue.

THE UNIVERSITY LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, SANTA CRUZ

This book is due on the last **DATE** stamped below.